



VOYAGE

DANS LA

PÉNINSULE ARABIQUE

OUVRAGES DE M. LOTTIN DE LAVAL EN PRÉPARATION:

VOYAGES dans les deux Arménies, le Kurdistan, la Médie, la Perse, le Khorassan, la Chaldée, l'Arabie Déserte, la Babylonie, l'Assyrie, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, pendant les années 1843, 1844, 1845 et 1846. — 4 vol. in-8. Atlas in-folio.

MÉMOIRE sur les marches et les campements des Dix-Mille, depuis Cunaxa, retrouvé par l'auteur, jusqu'à l'Arménie occidentale. — 1 vol. in-8.

MÉMOIRE sur les Yézidis (adorateurs du diable). — 1 vol. in-8.

EXAMEN critique et géographique sur les lieux où furent envoyées les dix Tribus par Salmanazar. — 1 vol. in-8.

RECUEIL de *fac-simile* d'inscriptions provenant de Ninive, Babylone, Schapour, Persépolis, Parsagardes, Vân, Yedi Kilissè, Ani, Kars, Mouch, Tourab, et plusieurs hypogées en partie complets de la contrée de Memphis, etc. — 1 vol. in-folio, texte et planches.

La publication de cette importante collection épigraphique commencera le 1er juillet 1860. Les monuments, reproduits en plâtre par M. Lottin de Laval, seront photographiés et tirés par lui-même d'après des procédés nouveaux aussi sûrs que puissants.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



VOYAGE

DANS LA

PÉNINSULE ARABIQUE

DU SINAÏ

ET L'ÉGYPTE MOYENNE

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, ÉPIGRAPHIE;

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE S. E. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

PAR

M. LOTTIN DE LAVAL

Ancien chargé de missions scientifiques, etc.

PARIS

GIDE ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE BONAPARTE

1855-1859

INTRODUCTION.

Des hommes courageux, des savants, des pèlerins, des artistes, ont parcouru, depuis les invasions romaines en Palestine et en Égypte, les contrées inhospitalières où se sont accomplis les mystères de notre antique foi ; rien ne put entraver leur ardeur, ni les misères de toute sorte, ni l'inclémence du climat, ni la faim, ni la soif, ni la barbarie des Nomades. Chacun eut sa part de gloire dans ces lointaines pérégrinations, dont le but différait souvent : pour les uns, c'était la réalisation des aspirations les plus saintes, terminées par le martyre ; pour les autres, c'était la recherche des plus nobles monuments de l'art, ou l'éclaircissement de faits considérables se rattachant à l'histoire.

Durant bien des siècles, un courant s'établit entre cette partie de l'Orient et l'Occident, exclusivement au point de vue reli-

gieux. L'histoire nous a conservé les curieux récits du pèlerin de Bordeaux : *Itinerarium a Burdigala Hierusalem usque, etc.*[1], le pèlerinage de saint Antonin au Sinaï durant le VII[e] siècle, celui de Frotmond sous Charles le Chauve[2], celui de saint Bononius dans les premières années du XI[e] siècle ; et les croisades survenant à la fin de ce siècle, toute l'Europe guerroyante se précipita sur la terre sainte[3].

De tout cela il surgit une immense série de chroniques, dont un grand nombre ont échappé à la barbarie du moyen âge et à nos tempêtes révolutionnaires ; mais si ces matériaux offrent de précieuses ressources pour l'histoire, ils sont à peu près nuls pour l'épigraphie, la géographie et l'archéologie.

Un homme avait cependant jeté, dès le VI[e] siècle, quelques lueurs sur ce sombre horizon ; nous voulons parler de Cosmas Indicopleustes. Cosmas, d'abord marchand à Alexandrie, puis navigateur aux Indes, embrassa la vie monastique au retour de ses voyages, et composa en grec plusieurs ouvrages[4]. Dans un voyage qu'il fit au mont Sinaï, Cosmas Indicopleustes remarqua

[1] Cet itinéraire, composé vers l'an 333 de l'ère chrétienne, fut imprimé pour la première fois par les soins du célèbre Pierre Pithou en 1588. Chateaubriand le publia en latin à la suite de son ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, sous le titre de : *Itinerarium a Burdigala Hierusalem usque, et ab Heraclea per Aulonam et per urbem Romam, Mediolanum usque ; ante annos mille et trecentos simplici sermone scriptum, ex antiquissimo P. Pithoei exemplari editum.* Michaud, *Hist. des Croisades*, t. I, p. 525, a complété ce curieux travail par une excellente notice de feu M. le baron Walckenaer.

[2] *Acta sanct. ordin. S. Bened.*

[3] Voy. MICHAUD, *Histoire des Croisades*, et REINAUD, *Bibl. de l'Hist. des Croisades.*

[4] Sa *Topographie chrétienne* nous est seule parvenue. Melchisedech Thevenot en avait inséré quelques fragments, en 1663, dans le premier volume de sa collection ; mais l'ouvrage entier a été publié pour la première fois en 1707, avec une version latine, par Montfaucon, dans le tome II de sa *Collectio nova Patrum et Scriptorum græcorum*, p. 113-345.

de nombreuses inscriptions gravées sur les rochers qui bordent la route; et ces inscriptions en caractères inconnus excitèrent au plus haut degré sa curiosité. Tel fut le point de départ de la science épigraphique concernant la célèbre péninsule. Cosmas Indicopleustes a émis sur ces inscriptions une opinion que je suis loin de partager: il en attribue l'origine aux Hébreux quand ils s'enfuirent de l'Égypte. Je me réserve de traiter plus loin cette question philologique.

Il appartenait au dernier siècle, et plus spécialement au nôtre, de mettre ces richesses en lumière. L'excentrique Montagu, Pockocke, le célèbre Niebuhr, Coutelle, Grey, Burkhardt (cheick Ibrahim), MM. Linant-bey, de Laborde, avaient déjà suivi les précieuses indications de Cosmas, en relevant et dessinant un certain nombre des trésors archéologiques de cette partie de l'Arabie; mais la science ne se montrait pas complétement satisfaite, elle témoignait des méfiances; et l'Institut, vers la fin de 1849, signala au Gouvernement la presqu'île du Sinaï comme *un des points d'exploration notés parmi les* DESIDERATA *les plus essentiels de l'archéologie*[1].

Le Ministre de l'Instruction publique voulut bien jeter les yeux sur moi pour ce difficile et périlleux honneur. J'arrivais du fond de l'Asie, où j'étais resté près de quatre années en explorateur; ma santé était déplorable: on m'accorda huit jours pour

[1] Rapport au Prince président par M. de Parieu, ministre de l'instruction publique et des cultes, sur la collection plastique et épigraphique rapportée de l'Asie centrale et de l'Asie Mineure par M. Lottin de Laval, chargé d'une mission scientifique. (*Moniteur du* 16 *mars* 1850.)

faire mes préparatifs, des ressources bien minimes, et quatre mois.

Néanmoins je me mis en route, ayant à cœur de ne pas me montrer trop indigne de la confiance dont on m'investissait, et désireux de pouvoir rendre de nouveaux services à la science. Parti de Marseille le 4 janvier 1850, j'étais de retour à Paris dans les premiers jours de mai, rapportant avec moi, au prix de fatigues extrêmes et de dangers de toute sorte, une volumineuse collection archéologique.

Une seule série de ma collection sera l'objet de cette publication, qui comprendra tous les monuments Pharaoniques écrits ou sculptés existant dans la Péninsule arabique, et les nombreuses inscriptions sinaïtiques, arabes, grecques, arméniennes, etc., disséminées dans les ouadis que j'ai parcourues.

En regard de ce travail purement épigraphique, destiné peut-être à jeter un jour tout nouveau sur l'histoire antique de la presqu'île et des contrées voisines, viendront se grouper des questions de géographie comparée, des aperçus sur la population, les ressources de ce pays, la structure du sol, la topographie, et la marche des Israélites. Cette partie de l'Arabie a exercé les plus vastes intelligences, a fait naître de bien gros livres; nous venons à notre tour et fort humblement apporter notre tribut. Je m'appuierai souvent sur les savants travaux de ceux qui m'ont précédé; je suivrai les conseils de mes maîtres, me préoccupant, avant tout, d'une grande chose : — la recherche de la vérité.

Ce que je raconterai, je l'ai vu : et la même conscience qui a présidé à la reproduction identique de tant de monuments

dont, le premier, j'aurai doté la France et l'Europe savante, se retrouvera dans mon texte. On ne pourra pas arguer de la fidélité plus ou moins douteuse des inscriptions ou des monuments toujours dessinés à la hâte par les voyageurs, dans des circonstances périlleuses ou défavorables; car, cette fois, les gravures et les lithographies que nous offrons au public auront été faites sur les monuments identiquement moulés en plâtre à Paris, et qui font aujourd'hui partie des collections du Louvre, en vertu d'un décret de Son Altesse le prince Président, rendu sur le rapport de M. le Ministre de l'Instruction publique, deux pièces que de nombreuses circonstances me font un devoir de publier. Je demande d'avance pardon au public de faire ainsi précéder mon œuvre d'un frontispice sur lequel plusieurs mains illustres ont gravé mon éloge; mais ce sont des actes officiels qui ne doivent pas rester enfouis, et qui peuvent avoir leur prix dans l'avenir.

EXTRAIT DU MONITEUR DU 16 MARS 1850.

COLLECTION PLASTIQUE ET ÉPIGRAPHIQUE RAPPORTÉE DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'ASIE MINEURE PAR M. LOTTIN DE LAVAL, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE.

RAPPORT AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Paris, le 15 mars 1850.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La grande expédition à la fois militaire et scientifique qui a si dignement inauguré le XIX[e] siècle, sous les auspices du héros législateur

qui se faisait gloire du titre de membre de l'Institut, a imprimé à l'archéologie, à la philologie, aux sciences historiques comme aux sciences physiques, un mouvement fécond en recherches et en découvertes de tout genre. Il était réservé à la France, après avoir retrouvé l'antique civilisation de l'Égypte dans ses temples et dans ses tombeaux, après avoir dévoilé le mystère si longtemps impénétrable des hiéroglyphes, après avoir éclairé ainsi l'origine de l'écriture et des arts, de ressusciter la civilisation, non moins ancienne peut-être, de l'Assyrie et de la Chaldée, et de rétablir cette autre grande page des annales primitives du genre humain, qui semblait à jamais détruite avec les monuments de Ninive et de Babylone. Les monuments de Ninive, dont les ruines mêmes avaient péri, croyait-on, sont aujourd'hui représentés par les précieux débris d'un des plus remarquables d'entre eux, dans la galerie assyrienne du Musée du Louvre, pendant que s'achève la publication du grand ouvrage qui restitue ce monument avec les bas-reliefs historiques et les innombrables légendes cunéiformes dont il était couvert, et qui commencent à livrer leur secret, aussi bien que les hiéroglyphes.

Un autre ouvrage entrepris par suite d'une mission scientifique antérieure aux belles découvertes de M. Botta, sous la direction de M. Flandin, son collaborateur, et sous celle de M. Coste, nous a donné de magnifiques dessins des édifices et des sculptures de Persépolis; mais des monuments eux-mêmes de cette première capitale des Grands Rois, nos collections publiques ne possèdent rien encore, ou presque rien, non plus que des monuments de Babylone et de ceux des différentes villes de la Chaldée et de la Perse, aux époques successives de leur histoire.

Un voyageur ingénieux et hardi nous avait cependant mis en mesure de combler, jusqu'à un certain point, cette double lacune, grâce à un procédé trouvé par lui, resté son secret, et au moyen duquel il lui était donné de reproduire avec une complète fidélité, et à volonté, d'une manière singulièrement expéditive, les reliefs les plus saillants, les plus considérables, les inscriptions les plus compliquées et les plus minutieuses. Dès 1847, la commission des monuments historiques, chargée de faire au Ministre de l'Intérieur un rapport sur le procédé

et sur les moulages de M. Lottin de Laval, émettait un avis complétement favorable à l'acquisition de ces collections moulées, en constatant la sûreté et l'importance du moyen par lequel il les avait obtenues.

Plus tard, l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres de l'Institut, consultée sur l'un et l'autre point, se prononçait dans le même sens, et par l'organe d'une commission formée dans son sein, à la demande du Ministre de l'Instruction publique, déclarait, le 28 septembre 1849, la collection de M. Lottin de Laval éminemment propre à intéresser le monde savant, au triple point de vue historique, archéologique et philologique. L'Académie formait, en conséquence, le vœu de voir le Gouvernement acquérir cette collection, dont elle indiquait la place à la suite des monuments assyriens envoyés de Khorsabad par M. Botta.

De ce moment, Monsieur le Président, persuadé, comme je le suis, que des monuments de cet ordre et de cette date, qui appartiennent aux plus vieux et à quelques-uns des plus grands souvenirs de l'humanité, et qui jettent tant de jour sur l'histoire de la civilisation et des arts, ont leur prix dans tous les temps, j'ai résolu de faire tous mes efforts pour tâcher d'assurer à la France la possession de ces copies, dont la parfaite exactitude m'était garantie, et même celle du procédé, supérieur à tout autre, qui met en état, non-seulement de multiplier, mais d'étendre indéfiniment, ces *fac-simile* d'un nouveau genre, qui peuvent tenir lieu des originaux. Malheureusement, il m'était impossible d'offrir à M. Lottin de Laval ce qui lui eût été proposé à une autre époque, et je n'avais point à songer à la demande d'un crédit spécial. Je ne pouvais disposer que de bien faibles ressources sur les fonds d'encouragement pour les sciences et les lettres. Le patriotisme de l'artiste voyageur et son amour de l'antiquité sont venus à mon secours : il a bien voulu accepter provisoirement, comme prix de ses collections et de son procédé, ce qui était à peine la juste indemnité de ses travaux et de ses sacrifices dans un voyage périlleux ; et il s'est surtout déterminé par la perspective que je lui ai offerte de le recommencer en d'autres contrées à titre de mission du Gouvernement, moyennant 1,500 francs sur le fonds des indemnités annuelles aux savants et aux gens de lettres, et quelques milliers de francs pour un double voyage au bassin du

Fayoum en Égypte et à la presqu'île du Sinaï en Arabie, deux points d'exploration notés parmi les *desiderata* les plus essentiels de l'archéologie. L'État est devenu possesseur de la collection plastique et épigraphique formée en Orient par M. Lottin de Laval, et du procédé de moulage qui lui a permis, en la rapportant sous le plus mince volume, d'en reproduire les originaux avec la plus complète fidélité.

J'ai chargé, par un arrêté en date du 23 novembre 1849, une commission composée de MM. E. Burnouf, Guigniaut et de Saulcy, membres de l'Institut, et M. F. Génin, chef de la division des sciences et des lettres au ministère de l'Instruction publique, de prendre possession, au nom du gouvernement, de la collection cédée ainsi à l'État par M. Lottin de Laval, et consistant en cent trente-quatre pièces: bas-reliefs, figures, inscriptions qui proviennent de Persépolis, au nombre de quarante et un; de Schahpour, dans les défilés du Khouzistan, six; des ruines de Ninive, à Khorsabad, à Koyounjuk et ailleurs, vingt; et surtout de celles de Babylone et des anciennes villes de la Babylonie, telles que Opis, Séleucie, Ctésiphon, Sitacé, Cunaxa, etc. Indépendamment des grandes figures de Xerxès, de Sapor II, des rois, des guerriers, des prêtres de la Perse et de l'Assyrie, qui frappent au premier abord, et des nombreuses légendes des briques babyloniennes non encore déchiffrées, un monument de la plus haute importance pour la linguistique et pour l'histoire est le cylindre assyrien trouvé à Opis, entièrement couvert d'une inscription qui n'a pas moins de cinq cent dix lignes en caractères cunéiformes, très-menus, et pour ainsi dire expédiés. Un fragment de basalte noir, non moins précieux, trouvé à Akerkouf, sur le Tigre, parait offrir un sujet astronomique analogue à celui que présente la pierre rapportée des mêmes lieux, et connue dès long-temps sous le nom de *caillou de Michaux*. Ces deux représentations, qui se lient l'une à l'autre, pourraient bien appartenir au zodiaque Chaldéo-Babylonien, origine la plus vraisemblable de celui des Grecs et du nôtre. Enfin, quelques monuments persans et arabes, d'époque plus moderne, venant d'Ispahan et de Schiras, de Bassora, de Bagdad et de Damas, ne sont pas non plus sans intérêt.

Quant au procédé de moulage cédé également à l'État par M. Lottin de Laval, je l'ai fait expérimenter devant moi; j'en ai reçu la descrip-

tion et l'instruction détaillées des mains de l'inventeur, et je les ai, jusqu'à nouvel ordre, consignées sous le sceau du ministère.

Sensible à tout ce qui peut contribuer aux progrès des arts et des sciences comme à la gloire héréditaire de la France, habituée à prendre l'initiative de toutes les découvertes, vous apprécierez, j'en suis bien sûr, Monsieur le Président, l'importance des acquisitions que vient de faire le Gouvernement par mon entremise. J'ai donc l'honneur de vous proposer, suivant le vœu de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, d'autoriser le placement et le classement des pièces composant la collection Lottin de Laval au Musée du Louvre, pour faire suite à la galerie assyrienne; et quant à la description du procédé de moulage, d'en ordonner le dépôt cacheté au secrétariat de l'Académie des Sciences, pour être statué ultérieurement, de concert avec l'Institut, sur la publicité que devra recevoir ce procédé. C'est le double objet du projet de décret annexé à ce rapport, et que je vous prie de vouloir bien revêtir de votre signature, si vous l'approuvez.

Agréez, Monsieur le Président, la nouvelle assurance de mon profond respect.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

DE PARIEU.

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

Le Président de la République,

Vu le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, en date du 15 mars 1850,

Décrète:

Article 1er.

La collection plastique et épigraphique rapportée de l'Asie centrale et de l'Asie Mineure par M. Lottin de Laval, et acquise par l'État, sera déposée au Musée du Louvre, pour faire suite à la galerie assyrienne.

ART. 2.

La description du procédé de moulage découvert par M. Lottin de Laval sera remise cachetée au secrétariat de l'Académie des Sciences, pour être statué ultérieurement, de concert avec l'Institut, sur la publicité que devra recevoir ce procédé.

ART. 3.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, et le ministre de l'Intérieur, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait au palais de l'Élysée national, le 16 mars 1850.

LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

DE PARIEU.

Pour bien faire comprendre ces choses, qui de prime abord peuvent paraître obscures à un grand nombre de personnes, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails.

Il y a bientôt vingt ans, je me trouvais à Ravenne. Frappé de l'originalité d'une ornementation de l'époque florissante des Amales, j'essayai de la reproduire à l'aide de substances légères et en même temps solides : ma tentative ne réussit que médiocrement; je la renouvelai à Gênes en 1836, et j'obtins des résultats meilleurs; je fis quelques moulages en plâtre par mon procédé, des sculptures d'un mince relief, et des médailles pisanes. Revenu en France, et forcé de me livrer à des travaux de littérature et d'art très-actifs, je n'y songeai plus.

Envoyé en mission plus tard, je fis à Vân (Kurdistan) des estampages, en papier non collé, des inscriptions cunéiformes disséminées sur les rochers de l'antique forteresse, ayant remarqué que celles publiées par mon infortuné prédécesseur manquaient d'exactitude[1]. Eugène Burnouf, de tant regrettable mémoire, le grand helléniste Letronne, m'avaient fort recommandé de faire toujours des estampages : malheureusement je fus assailli par des neiges terribles et des pluies diluviennes dans les montagnes de la Médie Atropatène et les plaines assyriennes, durant l'affreux hiver de 1843-44; et quand j'arrivai à Djezireh-ibn-Omar, ma précieuse récolte était détruite.

C'est alors que je me ressouvins des essais tentés en Italie dix ans auparavant. Arrivé à Bagdad, je me procurai les substances nécessaires; je moulai immédiatement des sculptures colossales, des bas-reliefs considérables; et dans de *bons creux* pesant QUELQUES HECTOGRAMMES, au lieu de peser des MILLIERS DE KILOGRAMMES comme cela a lieu par les procédés ordinaires, je coulai *instantanément* ces bas-reliefs en plâtre au consulat général, chez mon ami le baron de Veimars, qui, frappé de la grandeur des résultats, me promit de garder religieusement le secret, ... secret qu'il vient d'emporter avec lui dans la tombe!

Grâce à cette invention, qui permet de reproduire les monuments avec une rapidité inouïe, dont le coût est presque nul,

[1] Schultz, qui le premier publia les nombreuses inscriptions colossales de Vân, d'Agtamar, du Kasnâ, d'Ardisch, etc., fut assassiné par les Kurdes à Djulamerck. J'échappai miraculeusement à ces bandits, ainsi que mon compagnon : le jour de notre départ de Vân, un médecin, notre hôte et ami, fut poignardé, et sa maison pillée.

dont les neuf substances nécessaires à sa composition se trouvent sur tous les points du globe, j'ai pu rapporter dans deux caisses d'un très-mince volume, et d'un poids qui n'atteignait pas à 100 kilogrammes, plus de VINGT MILLE PIEDS CARRÉS de bons creux de bas-reliefs, de stèles colossales, d'inscriptions; et cela sur un cheval ou sur un chameau, à travers les déserts, les montagnes, les fleuves de l'immense continent asiatique, les rudes ouadis et les pics de l'Arabie Pétrée. Arrivé à Paris, j'ai pu reproduire une partie de ces trésors de l'antiquité en plâtre ou en ciment romain [1].

Maintenant, pour mieux faire connaître aux savants et au public la confiance qu'on peut avoir dans mes documents, et le prix attaché par le Gouvernement et par l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-lettres) aux travaux que j'ai été assez heureux de faire durant mes deux derniers voyages en Asie et en Afrique, je terminerai cette introduction par la reproduction des deux rapports suivants.

[1] Quand l'État aura révélé le secret de cette invention, et quand j'aurai publié une Notice détaillée de la découverte avec tous les perfectionnements que la pratique m'a suggérés, tout le monde sans exception, sans apprentissage d'art, pourra reproduire à son gré toutes les délicatesses de l'art ogival et de la Renaissance, si dignes de l'admiration des hommes éclairés.

EXTRAIT DU MONITEUR DU 7 MAI 1851.

INSTITUT NATIONAL DE FRANCE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 avril 1851.

RAPPORT FAIT AU NOM DE LA COMMISSION CHARGÉE D'EXAMINER LES TRAVAUX QU'A EXÉCUTÉS M. LOTTIN DE LAVAL DURANT SON VOYAGE AU MONT SINAÏ.

M. Lottin de Laval était à peine de retour d'un voyage lointain qui s'était prolongé durant plusieurs années, et pendant lequel il avait parcouru la Perse et les contrées voisines, lorsqu'il reçut la mission d'aller explorer la péninsule du mont Sinaï. Ce désert, un des plus arides et des plus brûlants qui existent au monde, ne laisse pas d'offrir aux yeux de l'homme religieux comme de l'antiquaire un immense intérêt, puisque ce fut dans cette solitude inhospitalière que Dieu dicta sa loi aux Israélites, que ce peuple erra pendant quarante ans, et que s'accomplirent tant d'événements remarquables dont le plus ancien des historiens, Moïse, nous a laissé une narration également véridique et importante. Aussi, dans tous les temps, de nombreux voyageurs se sont empressés de visiter cette terre, et d'y chercher la trace des marches et des campements des Hébreux. Tout récemment encore, des hommes aussi zélés qu'habiles, MM. Burckhardt, Rüppell, Robinson, de Laborde, Wellstedt, Lepsius, etc., ont foulé cette presqu'île, et ont recherché avec un soin scrupuleux tout ce qui pouvait éclaircir la topographie et les antiquités. M. Lottin de Laval, en marchant sur les

pas de ses devanciers, s'est imposé la tâche de compléter et quelquefois de rectifier les résultats de leurs travaux. Il a parcouru pied à pied tous les points de la Péninsule, a pris soin de relever les noms des lieux, des puits, tels qu'ils se sont conservés parmi les Arabes; et il a pu ainsi dresser de cette presqu'île une carte peut-être encore plus détaillée que toutes celles qui ont été données au public. Il a cherché à établir, par des calculs rigoureux, toutes les stations où séjournèrent les Hébreux durant les quarante années de leur séjour dans le désert.

Un autre genre de travaux réclamait l'attention de M. Lottin de Laval : il devait copier avec une exactitude scrupuleuse les inscriptions gravées sur les rochers de la Péninsule. Ces inscriptions se divisent en deux classes : 1° les légendes hiéroglyphiques qui accompagnent de nombreux bas-reliefs égyptiens; 2° ces inscriptions en caractères inconnus qui, au VIe siècle de notre ère, avaient frappé les regards et excité au plus haut point la curiosité du voyageur Cosmas. Pour commencer par ces dernières, elles n'avaient point, il est vrai, échappé aux investigations des voyageurs éclairés qui avaient parcouru la presqu'île du mont Sinaï. Pockocke, Montagu, Niebuhr, Coutelle, Grey, Burckhardt, M. de Laborde, etc., en ont recueilli ou dessiné un assez grand nombre. C'est à l'aide de ces précieux matériaux que feu M. Beer, et plus récemment M. Tuch, dans un travail critique extrêmement remarquable, ont entrepris de déchiffrer et d'interpréter ces inscriptions; et il doit paraître incessamment sur le même sujet un mémoire étendu que va publier à Londres le docteur Forster, qui a déjà donné un ouvrage en deux volumes in-octavo sur la géographie ancienne de l'Arabie. M. Lottin de Laval, grâce au procédé dont il est l'inventeur, a pu prendre des empreintes exactes des inscriptions, pour lesquelles ses prédécesseurs avaient dû se borner à présenter des dessins plus ou moins parfaits. Et de plus, en pénétrant dans les points les plus écartés de la Péninsule, il a relevé quantité de légendes qui n'avaient été aperçues par aucun voyageur. En sorte que, si l'on en croit son assertion formelle, il n'existe pas une ligne de ce genre qui ne se trouve aujourd'hui reproduite dans ses portefeuilles. On aura donc maintenant sous les yeux, on pourra étudier et comparer en-

semble cette longue série de caractères singuliers dont les analogues ne se rencontrent point ailleurs, et dont l'existence dans la péninsule du Sinaï forme un problème historique dont il n'est pas facile de donner la solution. Sans doute personne ne croira, avec Cosmas, que ces inscriptions aient été tracées par les Israélites durant leur séjour dans le désert; mais par qui et à quelle époque ont-elles été gravées sur les rochers de cette vaste solitude? Si l'on suppose qu'elles sont l'ouvrage d'Arabes païens qui seraient venus en pèlerinage au mont Sinaï, comment serait-il arrivé que le souvenir de cet alphabet se fût entièrement perdu chez les Arabes, et qu'aucun de leurs écrivains n'en eût fait la moindre mention? D'un autre côté, si le langage et le caractère de ces inscriptions ont été en usage dans le petit nombre de lieux que renfermait la Péninsule, dans la ville de Pharan par exemple, comment, à l'époque de Cosmas, ce langage, cet alphabet étaient-ils si complétement inconnus, que ce voyageur a pu en faire remonter l'origine jusqu'au séjour des Hébreux dans le désert? Mais ce n'est pas le lieu d'entrer sur ce point dans une discussion tant soit peu approfondie.

Du reste, il ne faut pas se faire illusion sur la valeur réelle de ces inscriptions, et prétendre y découvrir des détails intéressants sur l'histoire, les mœurs, la religion des peuples de l'Arabie. La brièveté de ces légendes, qui, pour la plupart, se composent d'un petit nombre de mots, le retour de formules uniformes par lesquelles commencent en général ces inscriptions, ne permettent pas d'y voir autre chose que l'expression des sentiments, des vœux d'individus isolés, et ne laissent pas supposer qu'elles offrent des monuments tracés par les mains d'un gouvernement ou d'une corporation [1].

Parmi les nombreuses inscriptions recueillies par notre voyageur, nous en avons vu quelques-unes tracées en langue et en écriture arméniennes; et ce fait n'a rien de surprenant. Quand on sait avec quel zèle empressé les Arméniens accomplirent le pèlerinage de Jérusalem,

[1] Le savant M. Quatremère n'avait vu en effet, dans les travaux si remarquables de MM. Beer et Tuch, que des légendes composées de quelques mots; mais j'ai trouvé dans certaines parties de la Péninsule des inscriptions assez considérables qui pourront modifier son opinion.

(*Note de M. Lottin de Laval.*)

on peut bien supposer que plusieurs individus de cette nation auront voulu compléter cette expédition religieuse en allant visiter ce mont Sinaï, du haut duquel Dieu donna sa loi aux Israélites. D'ailleurs, nous apprenons, de la vie de saint Sabas[1], que, dans le monastère célèbre fondé par ce saint au sud-est de Jérusalem et loin des bords de la mer Morte, un Arménien d'un rare mérite, nommé Jérémie, vint avec deux de ses disciples embrasser la vie cénobitique; que saint Sabas leur donna pour habitation une grotte et une petite cellule, où ils célébraient l'office ecclésiastique dans leur langue maternelle; que, petit à petit, le nombre des Arméniens établis dans le couvent s'augmenta dans une proportion considérable. Comme ils se trouvaient trop à l'étroit dans l'oratoire peu étendu qui leur avait été assigné, saint Sabas fit construire une nouvelle église sous l'invocation de la sainte Vierge. Il autorisa les Arméniens à réciter dans cette grande église les psaumes et les autres parties de l'office en langue arménienne, sous la condition que, pour la célébration de la messe et la réception des sacrements, ils se réuniraient aux moines qui se servaient de la langue grecque.

Outre les inscriptions qu'on peut appeler *sinaïtiques,* la Péninsule renferme encore un grand nombre de bas-reliefs égyptiens, accompagnés de légendes hiéroglyphiques. Plusieurs de ces monuments avaient déjà été dessinés par d'autres voyageurs; mais M. Lottin de Laval les a moulés tous sans exception, et nous avons pu voir, dans les salles du Musée du Louvre, la reproduction fidèle de ces bas-reliefs par lui moulés en plâtre, dont quelques-uns présentent des dimensions considérables, une hauteur de dix à douze pieds.

On conçoit facilement qu'une mission de ce genre, dans une contrée brûlante et inhospitalière, n'a pu être accomplie qu'au milieu de dangers et de fatigues de tout genre qui auraient abattu le courage et lassé la patience de beaucoup de voyageurs. Que l'on se représente l'explorateur de ces montagnes et de ces plages arides appliquant contre les rochers de longues et fragiles échelles pour aller prendre l'empreinte d'inscriptions placées à une assez grande hauteur, exposé à voir, d'un

[1] *Ap. Cotelerii Ecclesiæ græcæ monumenta,* t. III, p. 247-264.



moment à l'autre, ce faible échafaudage renversé par les bouffées d'un vent orageux qui s'engouffrait au travers des gorges des montagnes, ayant en outre la tête pour ainsi dire torréfiée par les rayons d'un soleil ardent que réfléchissaient des masses immenses de granit, de grès et autres rochers. Il fallait donc, pour réaliser une entreprise de ce genre, une persévérance et un courage dont peu d'hommes seraient susceptibles, et qui ont à coup sûr quelque chose de bien méritoire. On ne doit pas être surpris de lire, dans le journal du voyage, qu'au moment où il arriva dans la petite ville de Tor, il était à demi mort, et crachait le sang à pleine bouche.

M. Lottin de Laval ne s'est point borné à parcourir la péninsule du Sinaï; il a exploré, avec un soin minutieux, de nombreuses localités de la basse Égypte, et partout il s'est attaché à recueillir des empreintes de tout ce que ces points offrent de monuments, même les plus insignifiants. Les grottes de Tourah, situées sur la rive orientale du Nil, et la plaine immense où s'élevaient jadis les édifices de Memphis, ont surtout attiré son attention. Un séjour de onze à douze journées sur l'emplacement de l'antique capitale de l'Égypte lui a suffi pour modeler les statues, bas-reliefs, inscriptions qui se trouvent en si grand nombre soit sur la surface du terrain, soit dans les entrailles du sol, depuis la tête immense de ce colosse de granit enterré dans les sables jusqu'à la légende du moindre scarabée.

En voyant cette immense série de monuments qu'a rassemblés M. Lottin de Laval durant une excursion qui n'a pas duré plus de quatre mois, et dont les résultats, reproduits seulement en partie, remplissent déjà plusieurs salles du Musée du Louvre, on est vraiment stupéfait, et l'on serait tenté d'accuser le voyageur d'avoir mis dans ses travaux un peu trop de précipitation. Mais l'étonnement cesse, quand on réfléchit à l'efficacité du procédé dont il est l'inventeur. Grâce à ce moyen, il a pu, en quelques instants, modeler des bas-reliefs d'une grande étendue, des façades entières de monuments; puis, réunir tous ces moules dans une simple caisse, les transporter presque sans frais, sans embarras, au travers du désert et jusqu'à Paris; et enfin, à l'aide de ces empreintes, reproduire en plâtre et avec une fidélité parfaite ces monuments de toute espèce, en leur redonnant toutes les formes et

3

les dimensions qu'ils avaient dans leur position originaire. Sans un procédé aussi commode et aussi économique, comment un simple voyageur, dénué de tout secours, aurait-il pu transporter du centre de l'Arabie Pétrée et amener jusqu'à Paris ces grands bas-reliefs égyptiens qui, comme nous l'avons dit, ont une hauteur de dix à douze pieds?

Il serait fâcheux que les fruits d'une campagne littéraire aussi laborieuse restassent perdus pour la science; et nous n'hésitons pas à exprimer le vœu que, grâce à la munificence éclairée de M. le Ministre, ces matériaux réunis avec tant d'efforts soient, le plus tôt possible, mis sous les yeux du public instruit. Comme un pareil travail réclame un grand nombre de figures, il est à désirer que, dans la réalisation du plan projeté, on apporte toute l'économie qui est compatible avec l'exactitude; car on doit regretter que, dans l'exécution d'ouvrages de science et d'érudition, on ait plus d'une fois introduit un luxe au moins inutile, qui en rend l'acquisition impossible pour les personnes aux besoins desquelles ils sont destinés d'une manière spéciale. Aussi, on ne peut pas hésiter à choisir, pour le texte et pour les planches, le format in-quarto. De plus, en reproduisant avec une fidélité scrupuleuse les bas-reliefs, les inscriptions, en donnant toutes les figures nécessaires pour faire connaître la physionomie et les détails des monuments, on pourra, nous le croyons, supprimer quelques planches qui offrent des vues de pays, des sites d'édifices, des scènes du désert, et qui, malgré le talent incontestable qu'elles attestent, ne font pas une partie essentielle d'un ouvrage éminemment sévère, où tout doit être consacré à reproduire les souvenirs de l'antiquité.

Quant au texte qui accompagnera les planches, et dont nous n'avons eu sous les yeux qu'une faible partie, il doit contenir, entre autres objets, un itinéraire détaillé de la route suivie par le voyageur, une exposition des travaux auxquels il s'est livré pour découvrir, modeler les monuments, un examen des marches et des campements des Hébreux dans la péninsule du mont Sinaï. Dans cette partie de son travail, M. Lottin de Laval aura à combattre ou à modifier les opinions de plusieurs géographes et voyageurs qui ont, avant lui, écrit sur cette matière. Nous sommes bien persuadés que cette discus-

sion sera toute scientifique, et n'offrira nulle part le caractère d'une polémique.

Signé à la minute :

RAOUL-ROCHETTE, LENORMANT, LÉON DE LABORDE, MÉRIMÉE, GUIZOT, DE WAILLY, WALCKENAER, ET QUATREMÈRE, RAPPORTEUR.

L'Académie adopte les conclusions de ce rapport.

Certifié conforme :

Le Secrétaire perpétuel,

WALCKENAER.

MISSION DE M. LOTTIN DE LAVAL.

EXTRAIT DU MONITEUR DU 10 AOUT 1851.

M. le Ministre de l'Instruction publique et des cultes vient de décider que la collection plastique et épigraphique, résultat de la nouvelle mission de M. Lottin de Laval en Égypte et dans la presqu'île du Sinaï, serait déposée au Musée du Louvre pour faire suite à la galerie égyptienne. Cette collection se compose de 282 pièces de moulage. On se rappelle que déjà, dans le courant de l'année 1850, 134 monuments du même genre, provenant d'une première mission de M. Lottin de Laval en Asie, ont été réunis à la galerie assyrienne. Les 282 nouveaux monuments, joints aux 134 dont nous parlons, forment un ensemble de 416 pièces dont le Musée du Louvre s'est enrichi, grâce au zèle et au dévouement de M. Lottin de Laval, sans compter les inscriptions

... voyageur, au nombre de 387 (en tout, près de

... avec le rapport adressé au Ministre de l'Instruc-
... et des cultes, par M. Guigniaut, le catalogue de la nou-
... collection.

RAPPORT FAIT À M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES, AU NOM DE LA COMMISSION CHARGÉE DE RECEVOIR POUR L'ÉTAT LES MONUMENTS RECUEILLIS PAR M. LOTTIN DE LAVAL DANS LA PRESQU'ÎLE DU SINAÏ ET EN ÉGYPTE, PENDANT L'ANNÉE 1850.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Un décret de M. le Président de la République, rendu sur le rapport de votre prédécesseur, le 16 mars 1850, décida que les monuments moulés en plâtre par M. Lottin de Laval, à la suite de ses voyages dans l'Asie Mineure, à Persépolis, à Babylone, à Ninive, à Schahpour, et le procédé même par lequel il avait obtenu ces moulages si supérieurs à d'autres, seraient acquis par l'État; il arrêta en outre que les monuments reproduits avec cette fidélité, pour ainsi dire identique, seraient déposés au Musée du Louvre et joints à notre nouvelle collection assyrienne. Une des conditions stipulées pour cette acquisition fut que M. Lottin de Laval irait recueillir d'autres monuments de divers genres, signalés par les voyageurs, mais très-incomplétement connus, dans la presqu'île du Sinaï, au fond du golfe Arabique. La science devait ainsi s'enrichir, par un nouveau service, du prix même destiné à récompenser des services anciens. Moins de quatre mois après son départ, M. Lottin de Laval revint en effet, après avoir accompli sa mission avec un succès digne de l'activité qu'il y avait déployée. Il avait exploré une grande partie de l'Arabie Pétrée, toutes les ouadis de la presqu'île, et même les abords de l'Égypte jusqu'au Nil, et il rapportait une nombreuse suite d'empreintes au moyen desquelles il était en état de nous rendre, par autant de *fac-simile*, tous les monuments qu'il avait vus.

A peine de retour d'une expédition qui n'avait été ni sans fatigues ni sans périls, l'énergique voyageur et habile artiste se mit à l'œuvre.

M. le Ministre de l'intérieur voulut bien, sur votre demande, Monsieur le Ministre, l'établir dans un local du Musée du Louvre, qui devait profiter de ces nouvelles acquisitions, et lui garantir, de concert avec vous, les ressources nécessaires pour exécuter ses nombreux moulages. Ce qu'il lui a fallu de labeur, de courage, d'adresse pour mener à fin cette rude tâche en quelques mois, c'est ce que ceux-là seuls qui l'ont visité, comme nous, bien des fois dans son atelier solitaire avec un intérêt croissant peuvent apprécier. Le compte que nous allons vous rendre de la mission dont vous nous avez chargés, MM. E. Burnouf, de Saulcy, Génin et moi, de faire le récolement des pièces dont se compose en totalité cette précieuse et neuve collection de monuments antiques, et de la recevoir au nom de l'État, donnera une idée de son importance pour l'archéologie et pour l'histoire.

Conformément au catalogue ci-joint, que nous avons vérifié sur les pièces, la collection totale des monuments recueillis, tant dans l'Arabie Pétrée qu'en Égypte, se monte à 669, dont 282 ont été reproduits par le moulage. Une première série purement égyptienne, antique, pharaonique, composée de 77 pièces, provient en entier de la péninsule du Sinaï, des rochers d'Ouadi-Magarra et Ouadi-Guéné, et du pic voisin, presque inacessible, de Serbout-el-Kadem. Là furent exploitées, par les ordres des Pharaons, dominateurs de la presqu'île, et pendant une longue suite de siècles, de riches mines de cuivre d'une importance extrême pour l'Égypte, qui en tirait la matière des instruments nécessaires à l'agriculture, aux arts, à la guerre. Des stèles nombreuses, dont plusieurs colossales, tantôt avec, tantôt sans bas-reliefs, portent en caractères hiéroglyphiques les souvenirs de ces temps reculés, souvenirs qui remontent jusqu'au fondateur de la grande pyramide de Memphis, Chéops ou Choufou, et même au delà, jusqu'à la troisième dynastie, qui précéda la sienne et qui touche de près aux origines de l'histoire et de la civilisation en Égypte. Rien n'égale la hardiesse, la grandeur, la beauté vraiment monumentale des hiéroglyphes de plusieurs de ces inscriptions, et précisément des plus anciennes, si ce n'est le dessin des petits tableaux en relief qui les accompagnent. Le naturel et la vérité historique, qui sont les caractères de ce dessin, semblent mettre hors de doute l'origine tout africaine des Pharaons de ces premiers temps, dont

les traits forment, avec ceux des hommes de race asiatique qu'ils combattent, le plus frappant contraste. Dans les monuments de Serbout-el-Kadem, les restes d'un temple consacré à la grande déesse Hathor, portant le cartouche royal de Rhamsès II, alternent avec les nombreuses stèles d'une véritable nécropole égyptienne, couvertes d'inscriptions et marquées de cartouches, qui se rapportent à cette seconde époque de l'histoire de l'Égypte et à la dix-huitième dynastie, par les noms des Thoutmosis, des Aménophis, des Seti ou Séthos, sans parler des Rhamsès. La soixante-dix-huitième pièce de cette première série, qui est un fragment d'un bas-relief trouvé au fond des carrières de Tourah, en Égypte même, et à l'est du Nil, nous transporte, pour ainsi dire, à l'autre extrémité de l'histoire, puisqu'elle nous montre le pharaon Amyrtée, contemporain de la domination des Perses, faisant une offrande à ses dieux nationaux.

La seconde série s'étend du n° 79 au n° 105 du catalogue. Elle consiste exclusivement en monuments arabes du khalifat, en sculptures d'ornementation et en inscriptions provenant du Kaire, toutes d'une rare beauté d'exécution, toutes moulées avec une fidélité scrupuleuse, et représentant les originaux mieux qu'aucun dessin.

La troisième série nous ramène à l'Arabie Pétrée, et elle est exclusivement épigraphique, mais d'une grande variété toutefois et d'une grande nouveauté. Elle se compose de 178 inscriptions, toutes venant de la presqu'île du Sinaï, et moulées en plâtre, les unes en caractères peu connus encore, dites provisoirement *sinaïtiques;* les autres syriaques, grecques, romaines, arabes, etc.; la plupart monumentales par leur exécution, et pouvant jeter un jour imprévu sur les peuples qui ont habité ou parcouru la presqu'île, et sur ses dominateurs à différentes époques. M. Lottin de Laval en a relevé un grand nombre d'autres qu'il s'est borné à dessiner, et qui répondent aux numéros 283 à 669 de son catalogue.

Nous signalerons dans le nombre, et comme appendice, une trentaine d'inscriptions en caractères égyptiens démotiques, copiées dans les carrières à l'est du Nil, dont il a été question plus haut. Enfin le voyageur a voulu éclairer la topographie du pays qu'il a visité avec tant de fruit, et où il a découvert la plupart de ces monuments plus

ou moins précieux, par une suite de vues qui en représentent, pour ainsi dire, les gisements archéologiques principaux. Il est à désirer que ces vues, avec la totalité des inscriptions et des monuments découverts, puissent trouver place dans la publication que M. Lottin de Laval prépare sur son voyage, publication que l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres a vivement recommandée à la protection du gouvernement dans un rapport d'une si grande autorité.

Quant à nous, Monsieur le Ministre, nous n'avions ici qu'à vous rendre compte, comme je viens d'essayer de le faire, des résultats de l'opération de vérification et de récolement que vous aviez bien voulu nous confier, de la partie des monuments rapportés par M. Lottin de Laval, qu'il a moulés de ses mains avec la puissance de son procédé, pour en enrichir les collections archéologiques et artistiques du Musée du Louvre. Nous les croyons tout à fait dignes d'y prendre place à la suite de la galerie égyptienne nouvellement formée, comme les monuments persépolitains, babyloniens et autres, précédemment acquis du même voyageur, ont pris place dans la galerie assyrienne.

Nous croyons aussi remplir un devoir en exprimant devant vous le vœu que tant de services rendus à la science de l'antiquité et à l'histoire de l'art, tant de périlleux et d'ingénieux travaux entrepris et achevés au profit de l'État, avec un enthousiasme et un désintéressement poussés jusqu'à l'imprévoyance, par M. Lottin de Laval, puissent trouver dans la libéralité même de l'État leur juste récompense.

Agréez, Monsieur le Ministre, l'hommage de mon respect.

Le Rapporteur de la commission,

GUIGNIAUT.

Paris, le 8 juillet 1851.

CATALOGUE DES BAS-RELIEFS ET INSCRIPTIONS MOULÉS EN PLÂTRE, RAPPORTÉS DE L'ARABIE PÉTRÉE ET DE L'ÉGYPTE PAR M. LOTTIN DE LAVAL, ENVOYÉ EN MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN 1850.

ROCHERS DE OUADI-MAGARRA (ARABIE PÉTRÉE).

1. Bas-relief avec inscriptions hiéroglyphiques, cartouche et bannière. (Longueur, 1 mètre; hauteur, 80 centimètres.)

2. Bas-relief avec inscriptions. Le grand cartouche de Choufou (Chéops) et sa bannière. Le vautour, l'épervier, ainsi que les autres hiéroglyphes, sont en haut-relief d'un grand caractère et d'une magnifique conservation. (Longueur, 1 mètre 67 cent.; hauteur, 80 cent.)

3. Grand bas-relief, 4 figures avec un grand cartouche (attribué à tort, par M. Bunsen, au pharaon Amchura); des signes hiéroglyphiques et un fronton étoilé. (Longueur, 2 mètres; hauteur, 1 mètre 32 cent.) Conservation parfaite, style très-remarquable.

4. Stèle cintrée; 10 lignes hiéroglyphiques horizontales et verticales; 2 cartouches. (Hauteur, 1 mètre 15 cent.; largeur, 58 cent.)

5. Bas-relief. 3 figurines, 3 cartouches, une bannière avec des inscriptions considérables. Caractères en relief. On lit sur le cartouche le nom de Méri-Pépi. (Hauteur, 72 cent.; largeur, 79 cent.)

6. Bas-relief représentant le pharaon Snefrou terrassant un homme de race asiatique. Inscription avec les 2 cartouches du roi et sa bannière. Magnifique conservation. (Hauteur, 1 mètre 15 cent.; largeur, 1 mètre 34 cent.)

7. Inscription en signes hiéroglyphiques. (Hauteur, 50 cent.; larg., 18 cent.)

8. Bas-relief. Le roi Choufou terrassant son ennemi; derrière le vaincu et debout se trouve le dieu Thoth; un grand cartouche avec inscription. (Longueur, 1 mètre 40 cent.; hauteur, 95 cent.)

9. Inscription mutilée portant la date XXXII en signes hiéroglyphiques.

10. Inscription verticale.

10 *bis*. Inscription hiéroglyphique. 2 lignes horizontales avec un cartouche; 9 lignes verticales.

11. Inscription hiéroglyphique très-fruste.

12.	Id.	id.	id.
13.	Id.	id.	id.
14.	Id.	id.	id.

15. Inscription hiéroglyphique. 2 lignes horizontales, 6 verticales.

16. Stèle carrée. 2 lignes horizontales; 8 lignes verticales avec un cartouche.

17. Bas-relief en creux. Offrande à la grande déesse Hathor. 4 figures avec inscriptions hiéroglyphiques et 3 cartouches. (Hauteur, 92 cent.; largeur, 85 cent.)

18. Bas-relief avec de nombreuses inscriptions hiéroglyphiques en relief. 12 lignes horizontales, 3 verticales, 5 cartouches.

Tous ces monuments ont été moulés à 5 ou 600 pieds de haut sur le versant de la montagne de Ouadi-Magarra.

OUADI-GUÉNÉ (ROCHER ISOLÉ PRÈS DE OUADI-MAGARRA).

19. Belle inscription hiéroglyphique, avec 2 figurines. 7 lignes, avec le cartouche du pharaon Aménemhé III.

NÉCROPOLE ET TEMPLE DE SERBOUT-EL-KADEM (PIC DE L'ARABIE PÉTRÉE PRESQUE INACCESSIBLE).

20. Stèle cintrée. Offrande à la grande déesse Hathor par le pharaon Thoutmosis. 4 personnages surmontés d'un globe ailé; 9 lignes d'inscriptions hiéroglyphiques horizontales, 8 lignes verticales, 4 cartouches. (Hauteur, 7 pieds; largeur, 70 cent.)

21. Stèle cintrée. 4 personnages. Inscription hiéroglyphique. (Hauteur, 3 pieds sur 2.)

22. Pilier mutilé de Serbout-el-Kadem.

23. Stèle cintrée couronnée par un globe ailé. 2 personnages avec 2 cartouches du grand Aménophis. (Hauteur, 1 mètre sur 70 cent.)

24. Fragment de pied-droit du temple d'Hathor, portant le cartouche de Rhamsès-le-Grand (Sésostris).

25. Personnage avec une robe riche et plissée. Beau cartouche de Sésostris.

26. Pilier de l'hypogée du temple de la grande déesse Hathor. Belles inscriptions; 6 personnages et 3 cartouches; magnifique conservation.

27. Petite stèle cintrée. 4 personnages surmontés d'un globe ailé. Les figurines de cette jolie stèle ont été mutilées par deux voyageurs qui y ont gravé leurs noms; on y lit: MAX et A. DE POURTALÈS, 1844.

28. Grande stèle de 6 pieds de hauteur. Roi faisant une offrande à la déesse Hathor, dont la tête est surmontée par un globe encastré dans des cornes de vache; 3 cartouches avec une inscription hiéroglyphique de 15 lignes.

29. Petite stèle. Le pharaon Séti Ier, faisant une offrande à la déesse Hathor. 2 personnages et 2 cartouches.

30. Piédroit du temple d'Hathor. Hiéroglyphe avec un grand cartouche de Rhamsès.

31. Stèle carrée de 1 mètre 50 cent. 1 personnage avec une inscription de 12 lignes horizontales et 2 verticales.

32. Côté d'une stèle carrée ; 1 mètre 60 cent. de hauteur.

33. Côté d'une stèle. 2 personnages ; le dieu Nil et la grande déesse Hathor ; inscription hiéroglyphique.

34. Stèle cintrée d'environ 6 pieds de hauteur. 3 grandes lignes d'inscriptions verticales.

35. Stèle cintrée d'environ 6 pieds 6 pouces. Inscription hiéroglyphique de 14 lignes.

36. Stèle cintrée de 7 pieds de haut. 9 lignes d'inscriptions avec un personnage et un cartouche.

37. Stèle colossale, d'une conservation parfaite. 24 lignes de beaux hiéroglyphes ; 8 pieds de hauteur sur 2 de large.

38. Grande stèle de 7 pieds 6 pouces de haut. Le pharaon Séti Ier faisant une offrande au dieu Phré. 3 personnages ; 6 cartouches. Inscription hiéroglyphique de 15 lignes.

39. Inscription hiéroglyphique de Ouadi-Magarra. 2 lignes horizontales ; 9 lignes verticales.

40. Grande stèle de 7 pieds de haut. Rhamsès faisant une offrande à la grande déesse Hathor. 3 personnages surmontés d'un globe ailé. 6 cartouches. 6 lignes d'inscriptions hiéroglyphiques.

41. Fragment d'une stèle carrée. 5 lignes hiéroglyphiques.

42. Stèle cintrée d'environ 5 pieds de hauteur. 9 lignes d'inscriptions hiéroglyphiques.

43. Paroi du temple d'Hathor. 7 lignes hiéroglyphiques.

44. Petite stèle de 3 pieds de haut. Ligne horizontale portant la date XXX ; 3 lignes verticales. Grands hiéroglyphes.

45. Fragment des murs du temple d'Hathor. 6 petits personnages très-frustes.

46. Long fragment de stèle. (Hauteur, 4 pieds 6 pouces.)

47. Entrée simulée d'un souterrain. 13 lignes hiéroglyphiques. 3 cartouches, ceux d'Hathor et d'Aménemhé.

48. Fragment de stèle. 8 lignes verticales d'hiéroglyphes.

49. Fragment de la frise de l'hypogée de Serbout-el-Kadem.

50. Fragment d'inscription.

51. Pilier surmonté d'une tête. (Hauteur, 3 pieds 6 pouces.)

52. Côté carré d'une stèle. 3 longues lignes verticales. (Hauteur, 4 pieds 6 pouces.)

53. Inscription hiéroglyphique.

54. Côté carré d'une stèle. 4 pieds de hauteur. 14 lignes d'inscriptions.

55. Inscription très-fruste.

56. Inscription hiéroglyphique.

57. Stèle carrée. 3 grandes lignes verticales; 4 pieds de haut.

58. Partie supérieure d'une stèle détruite. Date.

59. Inscription hiéroglyphique.

60. Stèle colossale de 9 à 10 pieds de haut; le globe ailé occupe le cintre; au-dessous, offrande du pharaon aux dieux. 5 personnages, 6 cartouches. Le milieu du champ de l'inscription est rongé par le temps et les eaux.

61. Stèle colossale de 10 pieds de hauteur. Rhamsès faisant une offrande au dieu Phré. 3 personnages, 7 cartouches, 10 lignes d'inscriptions.

62. Petite stèle mutilée. Le dieu Mentou et la déesse Hathor. Inscription.

63. Fragment carré d'une stèle.

64. Très-belle stèle cintrée de 4 pieds et demi de hauteur. Inscription de 13 lignes.

65. Inscription hiéroglyphique.

66. Id. id.

De 67 à 70. Trois inscriptions et 1 cartouche.

71. Couronnement d'une petite stèle détruite.

72. Pied-droit du temple d'Hathor.

73. Jolie stèle cintrée de 3 pieds de hauteur. 8 lignes d'inscriptions.

74. Fragment carré d'une stèle. Sept lignes verticales.

75. Fragment carré d'une stèle. 6 grandes lignes horizontales.

76. Grand scarabée de Rhamsès.

77. Pilier du temple d'Hathor, surmonté par une tête colossale; au-dessous, 2 personnages, dont l'un est la déesse. 1 cartouche.

GRANDE CARRIÈRE DE TOURAH (ÉGYPTE).

78. Le pharaon Amyrtée faisant une offrande. 4 cartouches superbes. Inscription avec une petite figure. (Hauteur, 6 pieds sur 2 pieds 6 pouces.) Ce beau fragment fait partie d'un grand bas-relief situé au fond des carrières à l'est du Nil.

MONUMENTS ARABES DU KHALIFAT AU KAIRE.

Tombeau du sulthan Barkok ou Barkuk-Member.

79. Un beau fragment d'ornements.

80. Fond du siége du member ou chaire musulmane.

81. Arabesques avec entrelacs.

82. Magnifique inscription du fronton du member.

83. Autre fragment du member.

84. Id. id.

85. Grand pilier du member.

86. Grande rampe extérieure du member. Sept compartiments. Morceau capital d'ornementation.

87. Milieu du member.

QUARTIER DU SULTHAN HASSAN.

88. Imposte d'une maison de bey.

89. Imposte d'un medresseh. Magnifique sculpture.

FONTAINE DU KHALIFE HAKEM.

90. Moitié de l'imposte de la porte grillée.

MEDRESSEH DE LA MOSQUÉE D'EL-AZAR.

91. Moitié de l'imposte. Magnifique sculpture arabe, comprenant 6 compartiments dissemblables.

QUARTIER DU SULTHAN HASSAN.

92. Grande et magnifique inscription arabe en caractères de 40 cent. de hauteur.

93. Id. id. de 7 pieds de longueur.

TOMBEAU DU KHALIFE HAKEM.

94. Bande de l'inscription intérieure.

95. Id. id.

96. Id. id.

MEDRESSEH DE KAÏT-BEY.

97. Ornement avec une inscription couronnant une porte.

IMAN SCHAFEÏ (ENVIRONS DU KAIRE).

98. Inscription arabe, magnifique, sur fond d'arabesques.
99. Id. id. id.
100. Id. id. id.
101. Id. id. id.
102. Détails d'une porte d'Iman Schaféï.
103. Id. id.
104. Id. id.
105. Id. id.

ARABIE PÉTRÉE.

Inscriptions sinaïtiques, syriaques, grecques, latines, arabes, etc., moulées en plâtre.

De 105 à 124. Djebel-Zeleka, situé à l'est du mont Sinaï.
De 124 à 149. Ouadi Guéné.
De 149 a 178. Les IV Ouadis.
De 178 à 231. Ouadi Mokatteb.
De 231 à 276. Ouadi Cédré.
277. Ouadi-Sououk.
281. Provenance inconnue.
282. Monts Helat.

Inscriptions sinaïtiques, palmyréniennes, grecques, arabes, arméniennes, etc., relevées dans l'Arabie Pétrée (péninsule du Sinaï).

De 282 à 333. Ouadi Cédré.
De 333 à 364. Plaine des IV Ouadis.
De 364 à 420. Ouadi Mokatteb.
De 420 à 426. Petite ouadi à l'ouest du Djebel-Serbal.
De 426 à 458. Ouadi Hébron.
460. Contrée du Dyar Frangui.
461. Ruines de Faran.
De 461 à 487. Ouadi Salaff.
488. Ouadi Redoua.
De 488 à 497. Djebel-Eufréa.
517. Ouadi Ledja.

544. Montagne du Sinaï.
De 544 à 546. Mont Horeb.
553. Torrent du Sinaï en venant vers Raphidim.
566. Ouadi Zahara (Zakara).
582. Défilé de Ouadi Zahara.
584. Djebel Zeleka.
De 584 à 614. Ouadi Guéné.
615. Ouadi Lakdar ou Lakadar.
620. Djebel Chéguer.
624. Ouadi N'teich.
626. Ouadi N'teich à la bifurcation de Ouadi Sye-Kébir.
627. Raz-el-Hayé.
632. Défilé de Sououk.
640. Ouadi Taïbè.

ÉGYPTE.

De 640 à 669. Inscriptions démotiques prises dans les carrières de Tourah à l'est du Nil.

De 670 à 684. Vues des points principaux de l'Arabie Pétrée où des monuments ont été trouvés.

(*Moniteur universel* du 10 août 1851.)

Quatre ans s'étaient écoulés depuis mon retour de l'Arabie, lorsque M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, décida que les monuments recueillis dans cette mission seraient publiés; il prit une généreuse initiative, et nomma une commission composée de MM. Jomard, président; Ét. Quatremère, Guigniaut, Caussin de Perceval, membres de l'Institut; Albert Lenoir, architecte, et Jourdain, chef de division, qu'il chargea de

surveiller la publication. La science sera donc redevable à Son Excellence le Ministre de l'Instruction publique de cette œuvre renfermant tant de documents nouveaux, et je suis heureux de pouvoir lui en témoigner publiquement ma profonde gratitude, ainsi qu'aux membres de la Commission, pour le concours bienveillant qu'ils m'ont prêté.

LOTTIN DE LAVAL.

VOYAGE

DANS LA

PÉNINSULE ARABIQUE

DU SINAÏ

ET L'ÉGYPTE MOYENNE.

CHAPITRE I.

D'ALEXANDRIE A SUEZ.

Le 13 janvier 1850, je foulai pour la seconde fois le sol antique et sacré des Pharaons ; terre mystérieuse, toute pleine de merveilles. Je revis Alexandrie, cette cité florissante qu'un Macédonien fit un jour surgir du limon du Nil, et qui devait, après vingt siècles, la plupart écoulés dans une barbarie abrutissante, se ranimer au souffle puissant de la civilisation, sous la main rude et vaillante d'un autre Macédonien[1].

[1] On sait que Mohammed-Ali naquit à la Cavalle.

En voyant cette ville africaine percée de larges rues à angles droits, comme une ville allemande, bordées de palais sans style et badigeonnés de chaux et d'ocre jaune foncé, je ne pus réprimer un profond mouvement de tristesse, et je ne songeai pas sans regrets aux belles cités de l'Asie Mineure et de la haute Asie que j'avais autrefois visitées. Mais si la physionomie d'Alexandrie a perdu ce pittoresque oriental que cherche le voyageur artiste, elle a tant gagné au point de vue social, que la balance est toute en faveur des larges innovations de Mohammed-Ali.

Cet heureux soldat, tant loué par Clot-Bey, qui a consigné ses gestes dans un hymne en deux volumes [1], a été plus calomnié encore par des esprits méchants, envieux, étroits, ignorant complétement les mœurs et la politique de l'Orient. Forcé de rester dix jours à Alexandrie, j'employai mon temps à l'étudier, et à toute heure je m'inclinais devant les créations du génie. Le canal Mahmoudié, le port, l'arsenal, et cet immense commerce qui enrichit un si grand nombre d'Européens, sont ses œuvres; et toute la presqu'île, d'où la peste s'envolait chaque année pour décimer l'Afrique et l'Asie, a été bouleversée, assainie et rebâtie par le vice-roi, qui en a chassé le fléau dévastateur; aussi, plus je foulais ce sol, et plus je pouvais me convaincre que Mohammed-Ali avait été cruellement calomnié. C'était un grand homme, se préoccupant sans cesse de l'humanité à son point de vue de despote oriental, il ne faut pas l'oublier, autant que de

[1] Clot-Bey, *Aperçu général sur l'Égypte*, 2 vol. in-8°.

ses propres intérêts. Loin d'être un monstre, comme l'ont écrit tant d'ardents ennemis, c'était une nature d'élite, dont le passage sur la terre d'Égypte aura fait germer les plus beaux résultats pour le présent et pour l'avenir. Il a préparé les voies à la civilisation, cela est incontestable, et, par sa tolérance et l'amitié qu'il portait aux Européens en général, il a rendu des services aux sciences et aux arts en aplanissant une foule de difficultés aux voyageurs dans des contrées souvent peu sûres.

N'ayant guère à me préoccuper de la vallée du Nil dans cet ouvrage, je passerai sous silence mon voyage sur le canal et le fleuve béni. Arrivé au Kaire, je fis rapidement mes préparatifs pour assurer le succès de la mission difficile qui m'avait été confiée par le gouvernement, et je partis.

Je quittai la belle et curieuse capitale des khalifes fatimites le 15 février, avec trois Bédouins inconnus de la tribu des الصو الحات Szaouâlhât (*Szāouâlkà*) de Ouadi Salaff, dans la péninsule du Sinaï [1], un mauvais domestique égyptien de Mansourāh, et six dromadaires. Dans la circonstance exceptionnelle où je me trouvais, c'était plus que modeste assurément; mais j'ai pu me convaincre, et bien d'autres avec moi, que les meilleures expéditions ne sont pas toujours les plus nombreuses. Habitué depuis bien des années aux voyages longs et difficiles, à toutes les privations du désert, aux périls de cette vie aventureuse, j'avais simplifié autant que possible mes équipages. Du riz, du biscuit,

[1] M. Jaubert s'est trompé, dans sa nomenclature des tribus arabes voisines de l'Égypte, en assignant pour résidence aux Szaouâlhât les environs de Suez, au nord. — Voy. *Description de l'Égypte*, t. XVI, p. 112, 2e édition in-8°.

du beurre, des mechmech (abricots secs de Damas), des cigares, du tabac et du café pour deux mois, une petite pharmacie, de l'eau pour huit ou dix jours[1], des dattes, quelques ocques de farine, des oignons, et un caffas rempli d'oranges : telles étaient, à peu de chose près, mes provisions ; en revanche, j'étais riche en instruments, cartes, armes, munitions de guerre, et bonne volonté pour le progrès de la science.

Je vins camper le soir du second jour au milieu du désert, à 1 kilomètre ou 2 de la route, en face d'un samr[2] qui dresse sa tête sombre et isolée dans cette vaste solitude. Quand les dernières lueurs crépusculaires eurent disparu du ciel, une illumination soudaine vint éclairer toute la crête de la montagne qui court au nord parallèlement à la route de Suez : étonné, j'en demandai l'explication à mon cheick bédouin, car je n'ignorais pas que j'étais à 60 ou 70 kilomètres de toute ville ou village. — Autrefois, me dit le Szaouâlhât, nous autres, Arabes du désert, nous connaissions ce lieu sous le nom de دار الحمرة (Dar-el-Hamra) ; aujourd'hui les Turks de Missr (le Kaire) l'appellent Dar-el-Beydhâ, parce qu'*Abbas* y fait construire un palais magni-

[1] J'avais fait faire deux barriques elliptiques à double fond, fermant à clef, et fortement cerclées de grosses cordes de palmier, comme les bouées-tampons qui se trouvent sur les flancs des steamers. L'eau s'y conserve plus fraîche et meilleure que dans les outres, et la sécurité est plus grande qu'avec ces dernières, qui sont souvent crevées. Je ne saurais trop recommander cette précaution aux voyageurs forcés de traverser les déserts.

[2] C'est le *Mimosa nilotica*, l'arbre à gomme. Des voyageurs ont écrit que c'était un sycomore ; mais ce dernier arbre est comme le palmier, qui ne croît que dans les endroits humides.

Cette espèce de mimosa, que les Szaouâlhât nomment *Samr*, est appelé *Seyâl* par Coutelle, dans son exploration du Sinaï (*Description de l'Égypte*, t. XVI, p. 140, 2[e] édition in-8°).

fique; mais ils auront beau faire, ce sera toujours DAR-EL-HAMRA[1].

L'Arabe prononça ces paroles avec une amertume profonde, dont j'eus plus tard le secret. Le vice-roi d'Égypte, étant venu camper là au moment du choléra, trouva la position si *belle*, l'air si pur, qu'il ordonna immédiatement au chef des architectes de lui construire un palais. On lui objecta doucement, *sotto voce,* qu'il n'y avait là ni bois, ni eau, ni pierres, ni chaux. — Du sable partout, rien que du sable! — et l'immensité du désert! Abbas-Pacha jeta un regard courroucé sur le malheureux architecte, en lui citant ce proverbe turk si concis :

زول سز بر شی او لماز [2]

Il fallut obéir. Tous les corps de métiers du Kaire furent aussitôt mis en réquisition; les chameliers qui arrivaient de la Syrie, de l'Arabie ou du Sinaï étaient enlevés par les kawas du vice-roi dès qu'ils se présentaient aux portes de la ville; puis c'étaient des cris de fureur ou des lamentations poignantes, qui ne servaient qu'à aggraver la position des malheureux propriétaires, et, sur l'heure même, sans savoir si les chameaux n'étaient pas exténués d'un long voyage, on les chargeait outre mesure de pierres, de chaux ou d'eau, à raison de 5 piastres turques par jour, qu'on ne payait pas fort régulièrement. Aussi quel ossuaire que cette route du Kaire à Dar-el-Hamra ! et cela pour bâtir un palais magique dans les profondeurs du désert ! La tristesse de

[1] Dar-el-Hamra signifie littéralement *la Maison-Rouge;* mais, à cause de la tristesse du lieu, dans le langage figuré des Bédouins, je crois qu'ils veulent dire : la Maison de l'Enfer, ce qui est tout le contraire de Dar-el-Beydhâ. (الدار البيضاء).

[2] Rien sans peine.

mon Bédouin me fut vite expliquée : il avait perdu deux chameaux en faisant sa corvée.

Le chemin du Kaire à Suez est devenu, grâce au grand Mohammed-Ali, une véritable route, dont quelques fractions sont macadamisées comme en Europe; en outre, on a bâti de distance en distance (chaque 8 kilomètres) des maisons de poste, en face desquelles se trouve toujours un télégraphe, destiné à signaler l'arrivée à Suez des steamers de l'Inde. Rien de plus primitif que ces télégraphes : quelques planches sont piquées dans le sable en forme de cercle; on les entoure de toile de coton que l'on peint en blanc et en noir; puis le tout est surmonté des signaux inventés par Chappe, et l'ingénieuse machine fonctionne sous l'impulsion d'un Barabras ou d'un esclave abyssin. A la huitième station et à la douzième se trouvent des bâtiments plus vastes, surmontés d'un étage : c'est là que les hôtes des steamers trouvent à leur passage du bœuf de la vieille Angleterre, du xérès, de l'ale, et toutes les autres douceurs dont les Anglais sont si friands; il leur faut, même dans les profondeurs du désert, leur *confort* de Londres; aussi la vie et la locomotion sont-elles d'un prix fabuleux entre Suez et le Kaire. Des chariots de la forme la plus disgracieuse, barbouillés de jaune et contenant quatre personnes, traversent les 130 kilomètres de la triste plaine de sable en neuf ou dix heures. Le tarif de la carriole est de 1,000 francs, plus 3 livres sterling (75 francs) pour faire tifine (*lunch*) aux stations [1]. Si vous êtes quatre, tant mieux pour

[1] *Lunch*, *luncheon*, chez les Anglais, signifie : faire collation; dans l'Inde, le golfe Persique et Bagdad, *tifine* a la même signification. Ce tifine, qui se reproduit

vous; mais, si vous êtes forcé de partir seul, vous devez payer la voiture entière, 1075 francs, pour un trajet de dix heures!

La dépense des Européens a décuplé en Égypte depuis les dernières guerres de Syrie; tous s'en plaignent, sans en deviner la cause. Dix années encore, et, à moins d'être Anglais, nul Européen n'y pourra vivre, s'il ne se soumet au régime frugal de l'Arabe. Les Anglais sèment l'or à pleines mains d'Alexandrie à Suez et d'El-Arich à Thèbes, sans forfanterie aucune, méthodiquement, comme si c'était *par ordre*. A d'autres époques, lors de leurs terribles rivalités dans l'Inde avec la France, le même système fut pratiqué, système qui se renouvela encore en Arabie et en Perse sous Feth-Ali-Schah, et qui ne tarda point à ruiner l'influence passagère du général Gardanne.

Le gouvernement anglais, quoi qu'en disent de nombreux écrivains, est un grand gouvernement : pour lui, point de demi-mesures, parce qu'en politique elles sont toujours fatales. Préoccupé seulement du but, il marche en se servant des moyens *les plus sûrs :* admirablement renseigné toujours par des agents habiles somptueusement rétribués, il sait que l'Afrique et l'Asie n'ont que des races avides, dégradées, et seulement accessibles à l'or; il descend à leur niveau, les gorge, sachant bien que ses nationaux, doués du plus ardent patriotisme, le seconderont de leur voix, de leurs bras et de leurs deniers. Puis un jour cet *esprit de suite*, cet esprit si éminemment pratique, recueille au

plusieurs fois chaque jour, se compose d'ordinaire de *bastourma* (espèce de jambon déguisé fait avec du mouton), des conserves d'Europe, des biscuits; le tout arrosé d'un ou deux verres de xérès et de *raki*, eau-de-vie de dattes extrêmement forte, fabriquée à Bagdad par les juifs.

centuple ce qu'il a semé avec tant de prodigalité apparente; tandis que nous autres Français, si chevaleresques, si philanthropes et si vantards, ne recueillons le plus souvent que déboires, en creusant de plus en plus le gouffre de notre déficit, et en sacrifiant le sang de nos soldats.

Avec notre philanthropie poussée jusqu'aux dernières limites de la niaiserie, nous avons perdu successivement toutes nos colonies. Les criailleries de la mauvaise presse européenne et des philanthropes (on dit que c'est un métier lucratif), qui mesurent tout à leur taille, ont chez nous une influence fatale, qui paralyse l'action du pouvoir, et fait qu'on ménage des races barbares et parjures, au détriment de la vie de nos frères et de nos fils. — Est-ce de la philanthropie cela? Nous manquons d'espace et d'air dans notre Europe ; notre industrie gigantesque va chômer quelque jour, et se mettre en quête de matières premières et de débouchés. Est-ce donc un crime que de vouloir effacer la barbarie du globe, et rendre à la culture de vastes contrées infertiles faute de bras ou de sécurité, abandonnées aux bêtes fauves ou foulées par des troupeaux sauvages? Eh bien! ce que nous ne voulons pas faire, la Russie, l'Autriche et l'Angleterre le font sans bruit, et nous distancent.

L'Angleterre, entravée triplement par l'Europe, par l'énergique volonté de Mohammed-Ali et par la paix, a cherché un biais pour réaliser sa pensée éternelle de domination en Égypte: en attendant l'heure opportune, elle sème et prend racine dans le cœur des vieilles races de la vallée du Nil et de la mer Rouge. Peu à peu la haine à la chose établie se fait jour, en attendant

qu'elle éclate dans toute sa force. Du phare des Ptolémées jusqu'au Cordofan, et sur tout le littoral arabique, on peut interroger les indigènes : tous vanteront la *munificence anglaise ;* et, pour quiconque connaît ces races, la solution est facile à prévoir. Qu'un nouvel ébranlement social survienne, et les grandes phrases menaçantes de nos humanitaires n'empêcheront nullement l'Angleterre de se jeter sur cette belle proie tant convoitée. Pour la France, ce sera un malheur immense, une irréparable perte, mais du moins tout ne sera pas perdu pour l'humanité ; car, il faut bien le reconnaître, et en adversaire loyal je le proclame, là où l'Angleterre pose le pied, à défaut de liberté, la civilisation y croît.

En attendant la possession de droit, elle l'a de fait en partie : car les voyageurs des autres nations ne peuvent guère se permettre la locomotion du transit à travers le désert ; il faut se contenter du chameau, qui est bien certainement la monture la plus atroce qu'on puisse se permettre pour un long voyage.

Il ne serait peut-être pas impossible à la France de remédier à cette espèce de déchéance. Comme elle paye trop peu ses agents à l'extérieur, il s'ensuit qu'elle n'est pas toujours servie par des hommes à la hauteur de leur mission. D'un autre côté, le gouvernement interdit le commerce à ses agents consulaires, ce qui est fort noble assurément ; mais cela est loin de contribuer à agrandir la prospérité matérielle du pays. Or, aujourd'hui, de quoi se préoccupe-t-on ? Est-ce que les intérêts matériels ne tiennent pas le premier rang ? Parle-t-on d'autre chose dans les hautes régions de l'administration et de la politique en Europe ?

Sur bien des points du globe, en face des faits, il nous a semblé que, tant que le corps consulaire aurait sa vieille organisation, l'industrie française serait devancée. Si je me trompe, tant mieux pour le pays : mais ma conviction est si forte, le danger m'a paru si grand pour l'avenir, que je le signale. L'agent, à peine arrivé à son poste, souvent insoucieux de son installation, demande un congé; s'il l'obtient (et il l'obtient presque toujours), on le voit accourir à Paris solliciter son changement, prétextant un climat meurtrier, sa santé délabrée, ou d'autres causes; il n'a nul goût à *la chose;* les affaires se font mal ou ne se font pas, et sa seule préoccupation est d'arriver à un meilleur poste.

En agissant ainsi, les affaires sont presque toujours traitées par des subalternes. Les agents n'ont pas le temps d'étudier le caractère et les besoins des races au milieu desquelles ils doivent vivre; et bien souvent, après un long séjour dans diverses parties de l'Asie, ils ne savent pas même un mot des langues orientales; beaucoup les dédaignent!

Croit-on une telle organisation bien favorable à la France? Qu'on interdise le commerce aux consuls généraux, rien de mieux, cela se conçoit; leur position, en Asie surtout et sur le littoral africain de la Méditerranée, est complétement politique, et l'on ne peut trop l'entourer de prestige : mais ce qui est au-dessous d'eux, ce qui dépend de leur juridiction consulaire, doit-il être condamné à une vie presque stérile?

En Orient, l'exportation de la France en est à son ABC, ou plutôt elle n'existe point. Pourquoi ne prendrait-on pas une

puissante initiative [1]? Les consuls anglais, sardes, autrichiens et russes agrandissent vigoureusement le commerce de leur pays; et pour cela, au point de vue politique, leurs gouvernements n'en sont pas moins bien servis; je crois même qu'ils le sont mieux, et je vais le prouver.

L'agent consulaire, devenu négociant ou entrepositaire, prend racine sur le sol où il vit; par nécessité, la langue du pays lui devient familière; il s'assimile aux mœurs des indigènes, et, par la nature et l'étendue de ses relations, aucun événement de la contrée ne lui reste étranger, ce qui le met à même de mieux renseigner son gouvernement.

Une telle organisation qu'on peut discuter et modifier aurait ensuite une influence puissante sur l'esprit *routinier* de nos fabricants. Qu'on aille au fond des choses, sans passion aucune, sans esprit de dénigrement, et l'on verra que tous les chefs de notre vaste industrie n'ont qu'un but unique, Paris, le goût de Paris, plaire à Paris. Le reste, on le méprise ou l'on ne s'en soucie guère. Eh bien! je dirai à nos fabricants, d'ailleurs très-habiles, d'un goût très-supérieur, que c'est là un grand tort dont ils souffrent, et dont leurs petits-fils souffriront plus encore, si le gouvernement n'intervient, et n'apporte à ce fâcheux état de choses un remède énergique. L'industrie française devrait se préoccuper davantage du goût des Turks, nation essentiellement

[1] Depuis que ces pages sont écrites, le gouvernement a cédé ses paquebots méditerranéens à la riche compagnie des Messageries impériales; mesure excellente à laquelle ont applaudi, j'en suis certain, toutes les personnes qui connaissent bien l'Orient.

consommatrice, loyale, et meilleure qu'on ne le croit chez nous; puis du goût et des besoins des Arméniens, des Kurdes et des Persans, des Mozarabes, des Afghans, et de tant d'autres races asiatiques dont l'argent est à fort bon titre, ce qui ne nuit jamais auprès de MM. les négociants [1].

La France est dans une magnifique position commerciale relativement à l'Asie; il existe de vieilles capitulations toujours fort respectées des Ottomans, qui sont une grande et loyale nation, et, comme me l'ont dit cent fois des Turks de distinction d'un bout à l'autre de ce vaste empire, une nation qui, à son avénement dans la politique européenne, eut pour première alliée la France, ce qu'elle n'a pas oublié.

D'un autre côté, on doit aussi songer qu'elle est gouvernée par un jeune empereur qui fait les plus généreux efforts pour introduire et propager la civilisation dans ses États, et qu'il est admirablement secondé dans son œuvre par un homme d'une volonté énergique, d'une haute intelligence, par Réchid-Pacha, qui, lui

[1] En 1845, je rencontrai dans le golfe Persique un négociant anglais, M. Mills, honorable comme tout le haut commerce anglais; je le vis souvent à Bender-Abassy et à Chiraz. Un jour, il remarqua des chaussettes en laine grossière, barriolées de couleurs vives, achetées par moi dans les hautes montagnes médiques, à Amadiè et à Bitlis, dans le Kurdistan, ainsi qu'un mendil, qui me servait de turban, acquis à Djezireh (haute Mésopotamie); il insista vivement pour acquérir ces objets à demi usés; je les lui offris, mais en lui demandant l'usage qu'il voulait en faire. Après quelques hésitations, il me dit : « Je vais envoyer le tout en Angleterre, où on les fabriquera mieux, et à meilleur marché. L'an prochain, une cargaison m'arrivera ici; j'irai à Bagdad, Mossoul, Djezireh et Bitlis, où j'établirai des facteurs, et ces marchandises me procureront un bénéfice de 20 pour cent. » Et l'intelligent Anglais, si entreprenant, oubliait ou feignait d'oublier que l'Angleterre, sa patrie, en tirerait un autre profit, — l'influence, — et d'autres débouchés. C'est ainsi que je comprends le patriotisme, l'orgueil national; et cependant ce M. Mills n'était point un agent consulaire, c'était un simple marchand, livré à ses seules ressources.

aussi, ne reste pas en arrière quand il s'agit de faire preuve de bon vouloir et d'amitié envers la France.

Je n'insisterai pas davantage sur ces considérations, fort longues à développer, et qui doivent trouver leur place ailleurs que dans un ouvrage scientifique. Il importait d'indiquer le mal ; je l'ai fait, dans l'espérance que cela pourrait quelque jour être utile à mon pays.

Maintenant bornons-nous à poursuivre notre route à travers le désert aride et monotone de Suez.

A la douzième station, un peu avant le lever du soleil, le vent de la mer m'apporta un chant d'Europe, un beau motif du *Mosè,* de Rossini ; c'était, on en conviendra, un à-propos merveilleux. Je piquai mon chameau, heureux que j'étais d'entendre dans cette affreuse solitude une langue harmonieuse et un chant connu. Quelques minutes après, je retrouvais un confrère plus joyeux que moi, un philologue célèbre, l'abbé Sapeto, que le roi de Sardaigne envoyait en mission en Abyssinie, où il avait déjà fait un long séjour. Trois heures après cette rencontre, nous entrions à Suez, et là nous trouvions un ami des jeunes années, M. Bâtissier, vice-consul de France, qui nous attendait pour nous offrir la plus cordiale hospitalité.

J'allai visiter le port de Suez, où se trouvaient une cinquantaine de bangalots de Djedda, de Massaouah et de quelques autres ports de la mer Rouge ; ils ressemblaient de tout point aux *bagalots* de Mascate, sur lesquels j'avais autrefois navigué dans le golfe Persique, n'étaient ni meilleurs ni plus sûrs, et leurs nakodars ne me paraissaient guère plus habiles naviga-

teurs. L'abbé Sapeto en nolisa un, complétement neuf. Son voyage fut-il heureux? Je l'ignore, n'ayant plus ouï parler de lui. Peut-être a-t-il eu le sort de tant d'autres de mes compagnons d'un jour, comme moi soldats de la science, morts à la peine loin de leur patrie [1]!

[1] M. Brun, que je viens de rencontrer chez le vénérable M. Jomard, m'apprend que don Giuseppe (Sapeto) est mort de la dyssenterie et de fatigues à Karthoum, où il réside, à la fin du printemps de 1854.

CHAPITRE II.

DISSERTATION GÉOGRAPHIQUE SUR L'ISTHME DE SUEZ. — LES COMMENTATEURS DE L'EXODE. — EXAMEN CRITIQUE.

Suez doit occuper le voisinage immédiat ou l'emplacement de Baal-Tséphon, qui prit plus tard le nom de Clysma. Entre autres preuves, nous dirons que les villes asiatiques ou africaines modernes se sont toujours élevées près des villes antiques ou sur leurs débris. Il y a peu d'exemples qu'une ville fameuse, si bouleversée qu'elle ait été par d'impitoyables conquérants, ne se soit pas perpétuée jusqu'à nos jours : — Eski-Niniouah et Mossoul ont continué Ninive ; — Cheick-Abd-ul-Azim, Rhagès ; — Hillah, Babylone ; — Bagdad, Sitacé ; — Fostat, le Caire, Babylone d'Égypte ; — Hamadan, Ecbatane ; — Diarbekir, Tigranocerte ; — Chuster, Suze ; — Moultan, Malli [1], et tant d'autres

[1] Moultan est une des plus anciennes cités de l'Inde. On lit dans les anciens historiens qu'elle fut prise par Mohammed-ben-Cassim au 1er siècle de l'hégire, et sa richesse attira ensuite les sultans ghoriens, ghisniens et mongols de l'Indoustan. Pourquoi ne serait-elle pas la capitale des Malli dont parlent les historiens d'Alexandre? A la vérité, d'autres voyageurs la placent plus haut et plus près du Ravy, parce que, d'après Arrien, les habitants s'enfuirent de l'autre côté de cette rivière. Mais Moultan est encore appelé par les indigènes MALLI-THAN ou MALLI-THARUN, c'est-à-dire : *la demeure des Malli.* (Voy. ALEXANDER BURNES, *Travels.*)

dont j'ai trouvé les débris, servant d'assises aux villes nouvelles. Clysma, nommée par Hiéroclès Κλύσμα κάστρον, la forteresse de Clysma, a été remplacée par Kolzoum, et Kolzoum par Suez, située à l'extrémité de la mer Rouge. Le petit port ne s'allonge pas à cent toises au delà du mur d'enceinte dans la direction du nord, et les lagunes commencent aussitôt, pour aller finir vers les ruines du canal Égypto-Perse, destiné dans l'antiquité à joindre le golfe Héroopolite avec les *lacs Amers*.

La sagacité, la prescience admirable de notre illustre d'Anville ont été mises en défaut par rapport à Clysma, dont il a déterminé la position vers le Raz-Attaka [1] : tout s'y opposait, la disposition et la configuration du sol, l'éloignement de l'eau, même de l'eau saumâtre, de la route directe de Memphis, de celle de l'Égypte inférieure et de l'embouchure du canal [2].

Dans l'antiquité, Suez, ou plutôt la ville disparue remplacée par Suez, en raison de son importance commerciale, dut souvent attirer l'attention des rois ou des conquérants qui se sont tour à tour disputé la riche Égypte ; et comme elle a toujours été bâtie de boue, de bois et de mauvaise pierre, avec la manie bien connue des anciens pour les substitutions de noms à chaque conquête, à chaque réédification, il n'est pas étonnant qu'elle ait dû souvent subir le caprice des vainqueurs, et bientôt nous l'établirons par des preuves.

Dans nos livres sacrés, le golfe Arabique est nommé ים סוף

[1] D'ANVILLE, *Orbis rom. pars orientalis. Heroopolites sinus.* In-folio.

[2] Voyez la grande carte de la commission d'Égypte, et celle plus récente du colonel Lapie. Paris, 2 feuilles, 1828. — Lapie a suivi d'Anville par rapport à Clysma, et il a commis la même faute.

(yam Souph), *mer d'Algues;* il porte le même nom dans l'ancienne version syriaque et dans le Targum, paraphrase chaldaïque [1]. Plus tard, il fut appelé YAM EDOM, mer d'Idumée, quelquefois mer Érythrée [2], et par les Arabes Bahar-el-Kolzum (la mer de Kolzum).

Contrairement à l'opinion émise par quelques savants et par un voyageur moderne, je ne crois pas que cette mer, ou plutôt un bras de cette mer (le golfe Héroopolite), s'étendît *autrefois à près de douze lieues plus au nord que Suez* [3]. « Le Sérapéum, dit ce dernier, dont la position est indiquée au sud des lacs Amers, *était, au temps d'Hérodote, sur le bord du golfe;* et, dans les difficultés que nous trouvons à placer Héroopolis, Cléopatris, Arsinoé, le port Danéon, etc., etc., il faut faire entrer l'incertitude de ces limites anciennes du golfe Arabique, bien certainement plus étendues qu'elles ne sont aujourd'hui. Partout, sur les traces des anciennes laisses de la mer, se montrent les ruines de monuments antiques : ici, une inscription persépolitaine; là, un bas-relief égyptien; de tous côtés, et comme pressés sur les anciens bords du golfe, des ruines et des décombres d'anciennes villes qui ont disparu. »

Je crois que M. de Laborde s'est étrangement mépris sur la topographie de cette fraction de l'isthme : j'insisterai beaucoup

[1] PRIDEAUX, *Histoire des Juifs*, t. I, p. 18, édit. d'Amsterdam.

[2] HÉRODOTE, lib. II, CLVIII. — On doit se rappeler que, chez les anciens, le nom de mer Érythrée ne s'appliquait pas seulement au golfe Arabique, mais encore à toute la portion de l'Océan qui est à l'orient du détroit, et qui s'étend vers les Indes. (ARRIAN., *Peripl. maris Erythræi.*)

[3] M. LÉON DE LABORDE, *Commentaires sur l'Exode*, p. 79. Paris, in-folio.

sur cette rectification, parce qu'elle est d'une importance extrême par rapport au lieu précis où les Israélites traversèrent la mer Rouge.

Et d'abord M. de Laborde, citant Hérodote, dit que, de son temps, *le Sérapéum était sur les bords du golfe :* voilà un fait émis, un fait grave, qui tend à bouleverser toute la géographie ancienne, et à mettre en suspicion les auteurs les plus célèbres. Or, j'ai eu beau feuilleter le grand historien d'Halicarnasse, je n'ai trouvé dans son texte rien qui pût autoriser une telle interprétation. Hérodote, qui ne parle nullement du Sérapéum, vient, au contraire, détruire le système de M. de Laborde, en nous donnant un argument d'une grande puissance et tout nouveau. Je cite textuellement :

« Il (Psammitichus) eut un fils appelé Nékos, qui fut aussi roi d'Égypte. Il entreprit le premier de creuser le canal qui conduit à la mer Érythrée (le golfe de Suez). Darius, roi de Perse, le fit continuer. Ce canal a de longueur quatre journées de navigation [1], et assez de largeur pour que deux trirèmes puissent y voguer de front [2] ; l'eau dont il est rempli vient du Nil, et y entre un peu au-dessus de Bubastis. Ce canal aboutit à la mer Érythrée, près de Patumos, ville d'Arabie [3]. »

Maintenant voici le texte et la traduction latine publiés par

[1] Si Héroopolis eût été près du Sérapéum, le canal, à partir de Bubastis, n'aurait pas eu quatre journées de navigation. On sait fort bien la position de l'antique Bubastis.

[2] Les ruines du canal nous ont donné à plusieurs reprises une largeur de 120 pieds. Les plus grands canaux de la Babylonie ne répondaient pas à ces proportions.

[3] Hérodote, *Euterpe*, liv. II, ch. CLVIII, trad. de Larcher.

M. Schweigæuser; la question a une importance telle qu'on ne peut s'entourer de trop de lumières :

CLVIII. Ψαμμιτίχου δὲ Νεχὼς παῖς ἐγένετο, καὶ ἐβασίλευσε Αἰγύπτου· ὃς τῇ διώρυχι ἐπεχείρησε πρῶτος τῇ ἐς τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν φερούσῃ, τὴν Δαρεῖος ὁ Πέρσης δεύτερα διώρυξε· τῆς μῆκος μέν ἐστι πλόος ἡμέραι τέσσερες, εὖρος δὲ ὠρύχθη ὥστε τριήρεας δύο πλέειν ὁμοῦ ἐλαστρευμένας. ἦκται δὲ κατύπερθε ὀλίγον Βουβάστιος πόλιος, παρὰ Πάτουμον τὴν Ἀραβίην πόλιν.

Psammiticho vero in Ægypti regnum successit filius Necos. Hic primus fossam adgressus est ducere in Erythræum mare ferentem, quam deinde Darius Persa iterum effodit : cujus longitudo est quatuor dierum navigatio : latitudo autem tanta ut duæ naves remis agitatæ simul navigare possint. Aqua ex Nilo derivata; derivata autem paullo supra Bubastin urbem, juxta Patumon oppidum Arabiæ.

Hérodote n'est donc pas coupable du fait qui lui est imputé par M. de Laborde, et je ne sais où ce dernier a pris un argument plus que douteux. Ainsi la mer Rouge, *il y a vingt-quatre siècles, ne baignait pas les murs de Sérapéum ;* elle avait à peu près sans doute ses limites actuelles, car la partie de l'isthme enserrant l'extrémité du golfe n'est pas formée d'un sable assez mobile pour combler une si vaste étendue d'eau dans un nombre d'années comparativement fort restreint. On sait d'ailleurs que le désert de Suez a pour sol un calcaire très-dur, un gravier fort grossier, mêlé de sable et de cailloux siliceux, qui donnent peu ou point de prise aux vents [1].

[1] Sans vouloir entrer ici dans des détails d'histoire naturelle qui seront développés ailleurs, nous ajouterons seulement que les sables qui recouvrent la plus grande partie du terrain sont mêlés de débris de roches d'une grosseur médiocre, et dont la nature varie comme celle des collines environnantes : la plupart sont de nature calcaire, quelquefois d'un grès rouge ou brun d'une nuance vive, et d'une dureté égale à celle du granit. Ailleurs ils sont jonchés de silex et d'une espèce de cailloux particulière à ces lieux, laquelle présente des herborisations et des dessins va-

Si, comme l'a avancé le dernier commentateur de l'Exode, le Sérapéum eût été sur le bord du golfe au temps d'Hérodote, pourquoi ce canal aboutissant près de Patumos ou Pithom, c'est-à-dire au fond du golfe, tout près de Baal-Tséphon ou Clysma, ainsi qu'on peut s'en convaincre aujourd'hui par les traces qui subsistent encore au delà des lagunes de Suez?

Du reste, l'opinion de M. de Laborde à propos de ce délaissement *présumé,* selon nous, du golfe Héroopolite, n'est pas nouvelle; elle avait été émise antérieurement par M. Dubois-Aymé, de la commission d'Égypte. Cette opinion, dès qu'elle se fit jour, fut généralement combattue par tous ses collègues, et, de guerre lasse, on finit par la lui laisser publier sous sa propre responsabilité [1]. Comme il s'agit d'une chose capitale en ce qui concerne la topographie de l'isthme, le commerce des anciens, l'autorité d'Hérodote et plusieurs points très-importants de nos livres saints, je ferai remarquer, preuves en main, le défaut de concordance existant entre les résultats du travail de M. Dubois-Aymé et les sources antiques les plus respectables.

Voici les passages de son Mémoire que je crois devoir réfuter :

« L'extrémité septentrionale de la mer Rouge est à 6 ou

riés à l'infini. On voit briller dans d'autres endroits des plaques minces et polies de gypse cristallisé. Souvent on trouve des coquillages fossiles, intacts, disséminés ou accumulés en monceaux, et quelquefois des fragments, des branches, des troncs entiers d'arbres pétrifiés, à demi enfouis dans les sables. (Rozière, *de la Géographie comparée et du commerce de la mer Rouge.* — *Description de l'Égypte*, 2ᵉ édit., t. VI, p. 269.)

[1] Depuis, un ou deux de ses collègues furent en partie ramenés par lui à son sentiment; les autres le repoussèrent avec énergie, et ils eurent raison, ainsi qu'on pourra bientôt s'en convaincre.

7,000 mètres au nord de Soueys : au delà est un vaste bassin qui se termine à environ 60,000 mètres au nord de cette ville ; sa plus grande largeur est de 12 à 15,000 mètres, et il se rétrécit beaucoup vers le sud.

« Ce bassin, que j'ai traversé plusieurs fois, indique par son aspect que la mer y a séjourné...

« Un banc de sable se sera formé un peu au-dessus de Soueys... et il aura suffi d'une tempête pour l'élever au-dessus du niveau ordinaire des eaux : les vents qui charrient les sables du désert l'auront bientôt augmenté, et l'extrémité nord de la mer Rouge aura formé un lac qui se sera desséché depuis par l'évaporation.

« Il est difficile, et peut-être même impossible, de fixer l'époque précise de cet événement, mais il est certainement bien postérieur au règne d'Adrien ; et si l'on a cru reconnaître les vestiges d'un canal auprès de Soueys, *ils ne peuvent appartenir qu'à celui que firent ouvrir les khalifes après qu'ils eurent soumis l'Égypte...*

« Hérodote rapporte (liv. II, chap. 58) que, du mont Casius à la mer Érythrée, il y a 1,000 stades, en prenant l'évaluation très-approximative de 100 mètres par stade.

« La vallée de Saba'h-Byar, appelée Ouâdy par les Arabes, est vers le parallèle boréal de 30° 31′ 10″ ; son origine est à 2 myriamètres environ de Belbeys ; sa direction est de l'ouest à l'est ; le Nil, dans ses grandes crues, y pénètre quelquefois. Dans tous les temps on y trouve de l'eau douce en creusant de

12 à 15 décimètres. Le terrain est de même nature et a le même aspect que celui de l'Égypte [1]. »

Il est de la dernière évidence pour moi, comme pour tous les voyageurs qui ont visité l'Égypte et l'Arabie, que la mer a roulé ses vagues à travers l'isthme de Suez. Dans quel âge de notre globe ce mouvement des eaux avait-il lieu? Je l'ignore, et, je crois, tous les géologues avec moi; mais ce que je pense pouvoir affirmer, c'est que ce mouvement s'opérait à une époque bien reculée, anté-historique peut-être. M. Dubois-Aymé est d'une opinion contraire, et il a écrit cette grave affirmation : L'ÉVÉNEMENT EST CERTAINEMENT BIEN POSTÉRIEUR AU RÈGNE D'ADRIEN. M. le Père, dans son beau travail sur *le Canal des deux mers*, croit aussi à une submersion de l'isthme; mais son opinion vient étayer la mienne, puisqu'il a consacré plusieurs paragraphes à la navigation du canal dans les temps antiques, et qu'il y croyait [2].

Ces mots, *bien postérieurs au règne d'Adrien*, sont vagues, et cependant ils semblent impliquer un nombre d'années assez considérable en descendant vers nous. Or Hadrien mourut à Bayes l'an 138 de notre ère, et, en précisant la pensée de Dubois-Aymé, ce serait au moins à l'époque des Antonins qu'il faudrait placer cet événement extraordinaire. Nous n'y croyons pas, parce que l'impossibilité est flagrante : ce serait renverser, effacer l'histoire sacrée et profane, et nous espérons prouver, dans

[1] DUBOIS-AYMÉ, *Mémoire sur les anciennes limites de la mer Rouge*. (*Descript. de l'Égypte*, 2[e] édit., t. XI, p. 371 et 373.)

[2] *Mémoire sur le canal des deux mers*, par M. J. M. le Père, ingénieur en chef, membre de l'Institut d'Égypte. (*Descript. de l'Égypte*, 2[e] édit., p. 123 et suiv.)

cette dissertation, que Moïse et Hérodote sont des autorités trop précieuses et trop respectables pour pouvoir être ainsi effacées d'un trait de plume.

Les *lacs Amers*, en admettant un instant l'hypothèse de leur séparation violente du golfe Héroopolite, ont dû pendant des siècles être alimentés par les hautes marées, par des courants que ce fragile banc de sable, né d'une tempête, ne pouvait arrêter, et qu'une autre tempête, survenant après, pouvait entraîner avec elle. D'un autre côté, comme ils étaient plus bas que le Nil, à l'époque des crues ils recevaient les eaux bénies du fleuve et toutes les eaux pluviales affluant des ouadis riveraines. Cela est si vrai que l'eau de ces lacs était devenue potable, et qu'ils n'étaient habités que par des poissons du Nil et des oiseaux de rivière ou de marais. Cette dernière époque est connue [1]; quant à la première, je m'inscris contre, à défaut de preuves. Les villes ou les établissements riverains du canal, en deçà et au delà des *lacus Amari*, n'ont pu exister qu'à cette condition ; je ne peux trop le faire remarquer. Supposons le golfe Héroopolite baignant de ses ondes le propylée du Sérapéum *au temps d'Hérodote*, comme le veut M. de Laborde : d'où les établissements voisins de la mer Rouge auraient-ils tiré leur eau douce ? Tandis que, alimenté par le Nil, le canal portait ses eaux bienfaisantes depuis Bubaste jusqu'à Clysma, et permettait de cultiver ses rives. On pourrait objecter à cela que, dans le grand mouvement de la navigation, l'Euripe, en s'ouvrant, livrait passage à l'eau

[1] Strabo, *Geogr.*, lib. XVIII, p. 804 seq.

de la mer : cela n'affaiblira pas mon opinion ; et d'ailleurs il est certain que l'Euripe ne s'ouvrait qu'à bon escient, aux heures favorables. Les flots du golfe Persique refluent très-haut dans le Schat-el-Arâb, au delà de Khornā dans le Tigre et dans l'Euphrate ; j'en ai été témoin. A Bassora, on ne boit que de l'eau du Schat-el-Arâb, et on ne la puise dans le canal qu'à l'heure de la haute marée : or, malgré l'alliance des deux principes, l'eau que l'on boit et que j'ai bue à Bassora est très-potable.

Je retrouve mon opinion, à propos du canal, nettement formulée dans le travail très-remarquable d'un des membres les plus distingués de la Commission d'Égypte :

« Ce lac d'eau de mer, dit-il, n'a pu être séparé du golfe sans qu'il ait subsisté, longtemps après, un courant dû aux marées et aux eaux pluviales qui devaient affluer dans cette partie où le canal existe, et où la cunette tracée par la nature aura été agrandie par l'art pour remplir un plus grand objet, celui de la navigation : alors le prodige s'affaiblit par l'analyse de ce travail. Cependant l'ouverture d'un canal de semblables dimensions au cœur des déserts, *même en admettant cet état préexistant au travail des hommes,* ne pouvait être opérée que par les Égyptiens, ce peuple de géants dans ses travaux publics [1]. »

On voit, d'après cet exposé de l'état physique présumé de cette plage, que les Pharaons durent tenter le succès de cette

[1] M. le Père avait oublié cette pensée si vraie et si juste, quand il se rattacha plus tard au système de Dubois-Aymé : cela nous paraît au moins d'une grande légèreté.

grande entreprise de la jonction des mers avec beaucoup plus de confiance qu'on ne pourrait en avoir aujourd'hui [1].

L'ingénieur en chef chargé du nivellement de l'isthme par Bonaparte, cet autre géant que n'étonnaient pas les colossales entreprises des Pharaons, condamne donc formellement le système de Dubois-Aymé et de ceux qui l'ont copié ou suivi. Ailleurs M. de Rozière, qui découvrit le monument perse de l'isthme, émet une opinion semblable; et bientôt, à l'aide de notre examen et de l'autorité des écrivains arabes, nous essayerons de réduire à néant toutes ces théories, qui ne servent qu'à jeter une perpétuelle confusion dans l'étude de la géographie ancienne, et à fausser l'histoire.

Les écrivains systématiques courent toujours après des stratagèmes plus ou moins spécieux pour réaliser l'impossible: ainsi Hérodote ayant écrit que du mont Casius (qui se trouvait près du lac Sirbonis, au bord de la Méditerranée) on comptait 1,000 stades (environ 110 kilomètres) à la mer Érythrée (la distance encore existante), Dubois-Aymé, fort embarrassé par cette assertion qui bouleversait son système, a compté le stade à 100 mètres, ce qui nous paraît et ce qui est complétement inadmissible. Mais il lui fallait à toute force l'emploi d'un petit stade égyptien, et cette distance, pour placer Héroopolis à Abou-Keyscheïd, qui, selon nous, occupe la position d'Avaris, l'antique résidence des rois pasteurs.

Malgré l'emploi du petit stade égyptien, que je trouve pure-

[1] J.-M. le Père, *Mémoire sur le canal des deux mers.* (*Descript. de l'Égypte*, 2e édit., t. XI, p. 124.)

ment imaginaire, il a été impossible à Dubois-Aymé de le faire concorder avec la topographie de l'isthme ; il donne pour mesure à ce stade égyptien 300 pieds. Et d'abord les Égyptiens connurent-ils le stade, adoptèrent-ils jamais cette mesure ? Je ne le crois pas. Les écrivains grecs, à la nation desquels appartenait cette mesure célèbre, en ont doté tous les peuples qu'ils ont connus, ou plutôt l'ont appliquée à tous les pays venus successivement à leur connaissance ; pour eux, c'est toujours, jusqu'à l'époque alexandrine au moins, le stade olympique de 600 pieds grecs. Ainsi l'entend Hérodote en l'appliquant à la topographie des contrées qu'il avait parcourues. Dans *Euterpe,* par exemple, au liv. II, chap. 9, il dit : « D'Héliopolis à Thèbes, on remonte le fleuve pendant neuf jours, ce qui fait 4,860 stades, c'est-à-dire 81 schœnes (le schœne était la mesure itinéraire des Égyptiens). » Cela nous donne 9 schœnes par jour : qu'on jette le compas sur le cours du Nil, et l'on verra que, cette fois encore, Hérodote a employé le *schœnus,* composé de 60 stades de 600 au degré, ce qui porte le stade à environ 554 de nos pieds.

Voici un autre exemple : à propos du temple de Bélus à Babylone, l'historien d'Halicarnasse donne 1 stade à chacune des faces de ce célèbre quadrilatère. En 1845, j'ai mesuré la paroi sud de *Babil,* qui est, selon moi, le temple de Bélus. Cette face est assez bien conservée, et, en y comprenant de très-légers éboulements, j'ai trouvé 519 pieds. Maintenant si l'on songe que le revêtement de briques a été enlevé, ainsi que le grand mur de soutenement, on verra qu'Hérodote avait, cette fois encore, employé le vrai stade grec de 184^{m},8 environ, ou 554 pieds. Strabon

donnait aussi un stade à chaque paroi du temple de Bélus.

Quant à cette mesure, qui a fait surgir tant de systèmes, on trouvera toutes les phases par lesquelles elle a passé dans les travaux de Fréret, d'Ed. Bernard (*de Ponderibus et mensuris*), de Gosselin, de d'Anville, de Letronne, de M. Jomard (*Exposition du système métrique des anciens Égyptiens*), et surtout dans un travail critique d'une haute érudition, récemment publié par M. Th.-Henri Martin [1].

Ce prétendu stade égyptien de 300 pieds ne peut donc être appliqué au texte si précis qui nous occupe, et je le rejette, parce qu'il est imaginaire.

D'un autre côté, si le golfe Héroopolite s'était retiré de 60 kilomètres depuis l'époque d'Hérodote, selon M. de Laborde, depuis les Antonins seulement, d'après Dubois-Aymé, la mer Rouge aurait eu des laisses ailleurs, ou des envahissements sur d'autres plages. Or M. de Laborde avoue, dans son *Commentaire*, que le niveau n'a pas changé dans le golfe Élanitique. « Je n'ai rien trouvé, dit-il, dans tous mes voyages, qui fût de nature à me faire penser que la mer Rouge ait changé son niveau; au contraire, j'ai vu à Suez des grottes ou catacombes fort anciennes, battues par les vagues de la mer; le chemin de Ouadi-Taïbé à Tor n'est encore praticable qu'à marée basse, ainsi que les pèlerins l'indiquent de tout temps; le quai de Tor se couvre de l'écume de la mer, qui jette aussi ses vagues jusque dans sa forteresse. Dans le golfe Élanitique, j'ai trouvé le port de Cherm toujours praticable;

[1] *Examen d'un mémoire posthume de M. Letronne.* Paris, 1854. (*Revue archéologique.*)

le mur, première enceinte de l'île de Graie, est baigné par la mer, probablement à la même hauteur qu'à l'époque de sa construction; au sud de l'Akaba, les Arabes indiquent des constructions visibles seulement à la marée basse; enfin les ruines d'Élana sont encore si près du rivage, qu'il n'y a aucune raison de supposer un changement physique dans le pays, etc., etc.[1]. »

Comment concilier ces faits, dont j'ai reconnu la justesse, avec le système adopté à propos du Sérapéum? Un pareil changement s'opérant dans le golfe de Suez depuis Hérodote ou les Antonins, une laisse de la mer de plus de 15 lieues aurait réagi de l'autre côté de l'étroite péninsule; il n'en a rien été cependant, pas plus que dans ce même golfe Héroopolite, puisque l'on est obligé pour franchir la pointe de Nokhol, qui n'est cependant guère éloignée de Suez, d'attendre la marée basse, ou bien de se hasarder à franchir avec les dromadaires de larges traînées de granit, usées et battues sans cesse par les eaux depuis le commencement du monde. Il y a là une contradiction manifeste.

Non, il n'y a pas eu de changement de niveau dans le golfe Élanitique depuis les temps historiques, cela est incontestable; j'ajouterai comme corollaire que le niveau n'a pas changé davantage dans le golfe Héroopolite depuis le règne de Ptolémée Philométor. Agatharchides de Cnide, laborieux géographe qui vivait en Égypte au temps de ce prince, dit positivement que les navigateurs partaient d'Arsinoé[2]; or nous savons par Strabon,

[1] M. Léon de Laborde, *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, p. 79, col. 1.

[2] Agatharch., *de Mari Rubro. Geographi minores*, vol. I. — Un peu plus tard, c'était encore le port d'où les navigateurs

Diodore de Sicile, et d'autres écrivains de l'antiquité, quelle était la position d'Arsinoé; elle occupait le fond du golfe, tout près du *fossa Regum*, de ce canal *réparé* par Ptolémée Philadelphe.

La position d'Arsinoé étant connue, on peut aussi bien déterminer la distance qui séparait le mont Casius de la mer Rouge à cette même époque des Ptolémées; c'est ce qu'a fait plus tard Strabon, en indiquant le fond du golfe à 1,000 stades du parallèle d'Alexandrie. Cette distance, empruntée aux calculs d'Ératosthène, est à peu près la même que celle résultant des récentes observations astronomiques de M. Nouet (de la Commission d'Égypte), Suez étant à 29° 59′ 10″ de latitude, Alexandrie à 31° 13′. L'évaluation du géographe grec porte donc un peu trop dans le sud l'extrémité du golfe Héroopolite, loin de le rapprocher vers le nord, direction des *Amari lacus*.

Ptolémée est conforme à Strabon.

L'astronome Ptolémée, à propos d'Héroopolis, donne à cette ville pour latitude 30°. Cette latitude tombe vers le fond du golfe, tout près d'anciennes ruines : c'est, à une différence très-minime, la latitude observée pour Suez par M. Nouet, — 29° 59′ 10″.

Il nous semble que ce n'est pas le cas de tant crier haro sur les calculs de Ptolémée à propos de l'isthme. En présence de ces témoignages anciens et modernes, que deviennent les systèmes de M. Léon de Laborde et de Dubois-Aymé?

J'ajouterai un nouveau témoignage, celui d'un savant ingé-

partaient pour l'océan Indien. Lucien raconte qu'un jeune homme, ayant remonté le Nil jusqu'à Clysma, s'y embarqua pour aller aux Indes. (*De pseudo-manti*, *Opera*, t. II, p. 250, ed. Hemsterhusio.)

nieur qui avait à plusieurs reprises parcouru l'isthme comme nous, et qui avait bien vu :

VI. L'état de l'isthme de Suez n'a éprouvé *aucun changement appréciable* depuis les premiers temps historiques. La distance de la mer Rouge aux villes de Bubaste sur le Nil et de Péluse sur la Méditerranée est restée constamment la même.

VII. La ville d'Héroopolis n'était point au nord de l'isthme, comme d'Anville a voulu le prouver, mais au sud. Toutes les preuves dont s'étayait la première opinion sont fondées, en dernière analyse, sur une méprise de la version grecque des *Septante*.

VIII. La détermination rigoureuse de la latitude d'Héroopolis est ANTÉRIEURE AUX TRAVAUX DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE ; elle appartient à un grand travail très-ancien et très-exact, qui embrasse les positions géographiques les plus importantes des parties du globe alors connues (idée purement systématique empruntée à Gosselin, et qui n'en est pas plus vraie).

IX. . . . .

. . . .

X. Il existe encore quelques données pour déterminer la position de l'ancienne ville d'*Avaris,* citée par Manéthon comme le siége des rois pasteurs.

XI. La route que suivaient les caravanes allait directement de la mer Rouge jusqu'à la ville d'Abou-Keicheyd. Cette route serait encore préférable à celle que suivent aujourd'hui les caravanes turques [1].

[1] ROZIÈRE, *de la Géographie comparée, et du commerce de la mer Rouge.* (*Descript. de l'Égypte*, 2ᵉ édit., t. VI, p. 259.) — Ce dernier paragraphe de M. de Rozière était

Après des preuves si palpables, la conclusion est facile.

Quant à la question du canal « ou des vestiges du canal *qu'on a cru reconnaître* auprès de Soueys, ils ne peuvent appartenir qu'à celui que firent ouvrir les khalifes après qu'ils eurent soumis l'Égypte [1]. »

Avec le système de la mer baignant les murs du Sérapéum, des laisses de la mer depuis Hérodote jusqu'aux Antonins, selon MM. de Laborde et Dubois-Aymé, il est évident qu'un canal n'aurait pu exister, n'aurait laissé nul vestige ; et ce merveilleux canal serait une invention d'Hérodote, de Strabon [2], de Pline [3], de Diodore [4], etc. Si l'on songe à quelle hauteur l'esprit humain était parvenu à l'époque où ces grands hommes écrivaient, on ne rejettera pas leurs assertions parmi les fables ; on les accueillera, au contraire, avec tous les égards qu'elles méritent ; d'un autre côté, les auteurs arabes viennent corroborer les témoignages des historiens grecs.

Toutes les nations ont l'orgueil de leurs grandes entreprises et de leurs grands hommes... surtout quand ils sont morts, — car la gloire est bien souvent posthume ! L'entreprise du canal des deux mers fut un de ces faits qui portent haut une race, en illustrant du même coup le prince qui les ordonne et qui touche le but. Au commencement de l'hégire, alors que l'islam débordait de séve, de fanatisme et de haine contre toutes les races hostiles à cette croyance, le canal des deux mers *redevint* navigable, car il

bien plus vrai encore aux époques dont nous nous occupons, puisque Tanis était le séjour des Pharaons.

[1] Dubois-Aimé, *vide supra*.

[2] Strabo, lib. XVII.

[3] Pline, lib. VI, cap. xxix.

[4] Diod. Siculus, lib. I.

l'avait été déjà plusieurs fois bien des siècles auparavant; et ce fait nous est transmis par les Arabes eux-mêmes, par ceux qui le désensablèrent, qui le creusèrent à nouveau. Or un célèbre géomètre et astronome musulman, Al-Fergany, contemporain du fait, pour ainsi dire, nous a transmis le premier des détails précieux [1]. Le *Trajani fluvius,* dit-il, qui passait à la Babylone d'Égypte, comme le dit en termes précis Ptolémée [2], est *le même* que celui qui fut appelé *le canal du Prince des fidèles,* et qui coule le long de Fostât (le vieux Kaire); car O'mar, comme il est dit dans l'histoire de la guerre d'Égypte, ordonna QUE CE CANAL, ALORS COMBLÉ PAR LES SABLES, FÛT ROUVERT, à l'effet de faire transporter des vivres à Médine et à la Mekke, qui étaient désolées par la famine.

Sous les princes arabes, qui avaient en cela imité les Grecs leurs prédécesseurs en Égypte, le canal de jonction changea de nom au moins autant de fois que la ville d'entrepôt, située au fond du golfe Héroopolite.

Dans l'origine, sous le généralat de Djaùher, fondateur du Kaire, on le nomma KALYDJE-ÊL-FOSTÂT ou KHALIDJE-ÊL-KÂHIRAH; peu de temps après, pour en faire honneur au fils de Khaththâb, le terrible O'mar, on lui substitua le nom de KHALIDJE-ÉMIR-EL-MOUMENIN, ou *canal du Prince des fidèles;* sous Makrizy, qui vivait au Kaire dans le XIV[e] siècle, on le nommait

[1] Al-Fergany (Ahmed-ben-Kotsaïr), surnommé Hācib ou *le Calculateur,* naquit à Fergañah, dans la Sogdiane, vers la fin du II[e] siècle de l'hégire; le khalife Motouakkel, successeur du fameux Al-Mâmoun, le chargea de réparer le Meqyas, travail qu'il exécuta en l'an 247 de l'hégire (861) de J. C.

[2] PTOL., lib. IV, cap. V.

Khalidje-el-Hhâkémy, parce que, suivant une opinion vulgaire mal fondée, Hhâkem l'aurait *fait recreuser;* ce qui est de toute fausseté, ajoute Makrizy avec une certaine violence, car ce canal existait bien des années avant Hhâkem bâmrîllah Abou A'ly Mansoûr. On le nomme encore Khalidje-êl-Loûloûah (*canal des Perles*).

Dans le xviie siècle, on ajouta à ces deux derniers noms celui de Khalidje-el-Morakham, et aujourd'hui, pendant mes divers séjours au Kaire, je ne l'ai jamais entendu désigner autrement que sous le nom d'El-Khalisch. J'ai demeuré deux fois sur ses bords.

Selon Makrizy, qui diffère un peu d'Al-Fergany, le canal avait été *primitivement creusé par un des Pharaons* pour Hadjâr (Agar), mère d'Ismaïl, qui demeurait alors à la Mekke. Dans la suite des temps, *il fut creusé une seconde fois par un des rois grecs* (Ptolémée Philadelphe) qui régnèrent en Égypte après la mort d'Alexandre le Grand.

Makrizy ajoute que A'mroù ben êl-A'ss, sur l'ordre du khalife O'mar, fit *recreuser* le canal dans l'année de *la Mortalité;* il le conduisit jusqu'à la mer de Kolzum, d'où les vaisseaux se rendaient dans l'Hedjâz, l'Yémen et l'Inde. On y passa jusqu'à l'époque où Mohammed ben A'bdoullah ben Haçan ben êl-Hocéïn ben A'ly ben Aby-Thâleb se révolta dans la ville du Prophète (Médine) contre âl-Manssoûr, alors khalife de l'Irâq, résidant à Samir (Samarra) ou à Bagdad. Ce prince, irrité contre le rebelle, écrivit au gouverneur de l'Égypte pour lui ordonner de combler le canal de Kolzum, afin que l'on ne s'en servît plus pour trans-

porter des denrées à Médine. L'ordre fut exécuté immédiatement, et toute communication interrompue du Nil avec la mer de Kolzum. Les choses sont restées dans l'état où nous les voyons aujourd'hui (1390 de J. C.).

Tous les auteurs arabes, ou presque tous, sont d'accord sur l'année où le canal de Kolzum fut *recreusé,* l'année de la grande peste, dite *de la Mortalité.* On sait que ce fut la 18e de l'hégire, l'an 639 de l'ère vulgaire. Le khalife âl-Manssoûr, suivant Ben-Ayas, le fit combler en 150 (767 de J. C.); il fut donc de nouveau navigable pour la dernière fois pendant cent vingt-sept ans.

Nous pourrions multiplier les citations; mais celles-là doivent suffire, à cause de leur grande autorité.

Le *canal* de jonction des deux mers existait donc avant la conquête de l'Égypte par les Arabes, et cela fait voir la pauvreté du système de Dubois-Aymé et de ses imitateurs. Quant à l'autre argument, qui consistait à placer Héroopolis au Sérapéum et en faire un port de mer, il n'a pas plus de valeur à mes yeux.

Le canal, à partir de la prise d'eau de Bubastis ou de points plus élevés du Nil jusqu'au bassin des *lacs Amers,* n'était pas chose difficile pour les Égyptiens, qui avaient accompli des travaux publics bien autrement prodigieux [1]; la nature en avait fait d'avance tous les frais : il suffisait de diriger les eaux, d'élever quelques digues dans l'Ouadi, afin de jeter pour ainsi dire le trop-plein du fleuve dans les lacs Amers. Cela est si vrai, que, malgré l'ensablement résultant d'un abandon de plus de mille ans, en

[1] Voyez les savants travaux de M. Jomard, dans les *Mémoires* de la Commission d'Égypte.

vendémiaire de l'an IX (1800) les eaux du Nil arrivèrent jusqu'à وادى سبع بيار Ouadi Saba'-h-Byar, ayant jeté dans l'Ouadi Toumilât et vers Râourny une hauteur d'eau de plus de 20 pieds[1]. Si l'on songe que Saba'-h-Byar vient déboucher dans les lacs Amers, on voit qu'il était aisé aux Pharaons d'y faire arriver les eaux du Nil; et si, comme le veut M. de Laborde, la mer Rouge eût baigné les murs du Sérapéum, ou, à peu près au temps d'Hérodote, le Sérapéum, si voisin de Saba'-h-Byar, l'existence de ce canal aurait-elle été ainsi entravée? Non certes, car toutes les difficultés eussent été aplanies; mais il n'en était point ainsi, parce que l'état de l'isthme de Suez n'a point changé depuis Nekos et Hérodote jusqu'à nos jours, parce que les distances (quatre journées de navigation depuis Bubaste jusqu'à Patumos) sont évidemment les mêmes qu'elles étaient au temps de Strabon et de Pline, ce qui nous force à reléguer parmi les rêves la théorie de Dubois-Aymé.

Pour Hérodote, toute la contrée située à l'orient du Nil était l'Arabie; c'est à cause de cette manière de voir qu'il a placé Patumos dans cette région, ce qui a fait croire à plusieurs savants que cette ville était située sur la plage asiatique de la mer Rouge. Dès le début de l'Exode, il est question de cette ville de Patumos (Pithôm): *Ædificaveruntque urbes tabernaculorum Pharaoni, Pithom et Ramesses*[2]. Le texte hébreu offre une variante bien

[1] M. le Père, ingénieur en chef, et M. de Chabrol, constatèrent que la ligne d'eau de la crue du Nil atteignait presque généralement la cime des palmiers de la vallée. (Voy. le nivellement du canal, *Mémoire sur le canal des deux mers. — Notes historiques et géologiques. — Description de l'Égypte*, 2e édit., t. XI, p. 340.)

[2] *Exode*, cap. I, XI.

importante : Misknot, *thesaurorum;* מִסְכְּנוֹת Mischknot, *tabernaculorum;* voilà des cités auxquelles on peut appliquer l'épithète de : centres commerciaux, villes de magasins, villes d'entrepôt [1]. Pithôm n'était et ne pouvait être, en effet, qu'une station commerciale [2].

Il n'y a nulle trace d'établissement antique sur la plage arabique [3]. Tout, d'ailleurs, s'y opposait : plus que de nos jours encore, s'il est possible, dans l'antiquité chaque ville avait plus particulièrement sa raison d'être, là surtout, au milieu d'une nature épouvantable qui a tout refusé à l'homme, et où l'appât seul du gain pouvait l'attirer. — Or, pourquoi cette ville de Pithôm sur la rive orientale? Les gens de négoce sont avares du temps et du travail infructueux, et, comme l'Égypte était le lien des deux mers, ils ne pouvaient pas, *avant l'existence du canal*, débarquer et réembarquer, manier et remanier leurs marchandises pour les transporter sur l'autre plage, afin de les expédier par caravanes à Tanis ou à Memphis.

Selon d'Anville, Pithôm n'était autre qu'Héroopolis (*Heroopolis vel Pithom*), placée par lui à l'extrémité nord des lacs Amers ; c'est aussi mon opinion, mais je la place ailleurs.

D'Anville, dont la haute autorité a égaré tant de savants à propos de la géographie de l'isthme de Suez, avait puisé, se-

[1] Dans le monde romain, on appelait *tabernacularius* un ouvrier faisant des boutiques; *tabernaculum*, une tente, une loge, une cabane : le Pharaon, en faisant édifier Pithôm par les Hébreux, avait donc en vue le négoce ; il s'agissait d'une station maritime, c'est de la dernière évidence. Dans quel but l'aurait-il fait édifier à plus de soixante kilomètres, au fond du désert? Hérodote a donc raison.

[2] Voy. une note excellente de M. Brunet de Presle : *Examen critique des dynasties égyptiennes*, p. 4.

[3] J'en excepte les ruines d'un aqueduc.

lon toute probabilité, son système dans l'*Itinéraire* d'Antonin, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'extrait suivant :

Babylonia......................	
Heliu.........................	XII. MP.
Scenas Veteranorum..............	XVIII.
Vico Judæorum...................	XII.
Thou..........................	XII.
Héro..........................	XXIV.
Sérapiu.......................	XVIII.
Clismo	L.

Sa sagacité ordinaire a été mise en défaut cette fois à propos d'Héroopolis. Et d'ailleurs, pourquoi s'appuyer sur l'*Itinéraire* d'Antonin, *écrit très-longtemps après qu'Héroopolis n'existait plus?* c'est un fait acquis à l'histoire. Le Héro précédant la station de Sérapiu n'était donc pas la ville qui avait occupé le fond du golfe[1]. A Héroopolis avait succédé Arsinoé sous les Ptolémées, et celle-ci était oubliée à son tour, et remplacée par Clysma, qui, de simple fort ou château (χάστρον), était devenue l'unique ville du fond du golfe, qui s'appelait néanmoins encore golfe Héroopolite.

Ce que j'avance est si vrai, qu'on ne trouve pas Héroopolis

[1] Pourquoi d'Anville n'aurait-il pas écrit Héroopolis, conformément à sa coutume pour tous les noms grecs terminés de cette manière, ou du moins *urbs Heroum*, comme Pline et les autres écrivains latins? Remarquez que ce n'est qu'au moyen de fausses positions pour *Clysma*, le *Sérapéum* et *Thou*, que d'Anville rapproche *Héro* des lacs Amers; les nombres de l'*Itinéraire* la reculent vers le nord-ouest, à plusieurs lieues des lacs, et jusque vers le milieu de la vallée de *Saba'-h-Byâr*. (Voy. Rozière, *du Commerce de la mer Rouge*, p. 295.)

dans la table de Peutinger, dont la date égale au moins celle de l'*Itinéraire,* ni dans la notice de Hiéroclès le grammairien.

Dans l'incertitude où l'on est de la position exacte d'Héroopolis, il me semble que le renseignement d'Hérodote, bien qu'entaché d'une erreur légère, nous devient fort précieux. Pithôm פִּתֹם, où le canal Égypto-Perse aboutissait pour se jeter dans la mer Rouge, étant Héroopolis (le texte est fort précis : Ce *canal aboutit à la mer près de Patumos*), alors cette Patumos tant cherchée, et si infructueusement jusqu'à ce jour, aurait bien pu se transformer en Héroopolis, puis Arsinoé *vel* Cleopatris, puis Clysma, puis Kolzum (aujourd'hui Suez).

M. le Père, dans son *Essai historique et critique sur la géographie de l'isthme de Suez,* a, le premier, essayé de prouver qu'Héroopolis occupait l'emplacement connu sous le nom d'Abou-Keyscheïd. Il avoue bien que les Itinéraires anciens sont fautifs, il les discute, il les rectifie, il réduit tantôt de 10,000 *pas le trajet d'une mansion à une autre*, quelquefois moins ; et cependant, pour soutenir son système, il est forcé de s'appuyer sur ces mêmes itinéraires, si défectueux, si récents, comparativement à la fondation de Pithôm ; il est forcé de faire la critique de d'Anville, qui place néanmoins Héroopolis près d'Abou-Keyscheïd ; il se trouve en contradiction avec lui-même, avec d'autres parties de son Mémoire *sur le canal des deux mers*. Du reste, avec une loyauté qui l'honore, il intercale dans son travail une savante et judicieuse note de l'habile géographe Gosselin, qui réfute et détruit tous ses arguments en persistant, comme nous, à s'appuyer sur l'autorité des historiens et des géographes anciens,

contemporains, pour ainsi dire, des faits que nous discutons et qui sont si difficiles à déterminer.

Une autre considération, et celle-là est aussi d'une haute importance, vient militer en faveur de mon opinion. Si Héroopolis eût été situé de l'autre côté des *Amari lacus,* comme le veulent d'Anville et tous les savants qui l'ont copié, à plus de 60 kilomètres au fond du désert, aurait-on jamais songé dans l'antiquité à donner au golfe de Suez le nom de golfe Héroopolite?

Le plus grand géographe de l'antiquité, Strabon, qui a souvent cité Héroopolis dans son précieux ouvrage, ne permet pas qu'on suive le système de d'Anville et de ses imitateurs; il nous fournit encore deux faits qui prouvent que les golfes de la mer Rouge n'ont pas subi de changement :

« Celui, dit-il, qui est à l'orient, et qui va du côté de la Syrie et de Gaza, porte le nom d'Élanitique, parce qu'il se termine à la ville d'Aïlath, comme celui qui se dirige vers l'Égypte se termine à la ville d'Héroopolis : κατὰ τὴν Ἡρώων πόλιν [1]. »

Les ruines d'Aïlath ou Ælana occupent encore le fond du golfe Élanitique.

Voyez les grandes cartes du colonel Lapie, de M. de Laborde et son commentaire.

Ailleurs, le géographe grec dit encore qu'Héroopolis *est tout à fait au fond du golfe Arabique :* καθ' Ἡρώων πόλιν τὴν ἐν τῷ μυχῷ τοῦ Ἀραβίου κόλπου [2].

[1] STRAB., *Geogr.*, lib. XVI.

[2] STRAB., *Geogr.*, lib. XVII.

Ces pages étaient écrites il y a plus de trois ans, et je ne connaissais pas alors un mémoire publié depuis par M. Étienne Quatremère, où une nouvelle leçon et une autre opinion sont émises par cet illustre savant. Je cite textuellement : « Quant à ce qui concerne la position de Pithôm, dit-il, je n'hésite pas, à l'exemple de d'Anville, qui a été suivi par le plus grand nombre des géographes et par moi-même, à la placer au lieu où se trouve aujourd'hui le lieu nommé Aboukescheïd (Aboukeycheyd de la commission d'Égypte, Aboukeyched de Lapie et de M. L. de Laborde). Je ne m'étendrai pas sur ce sujet; je ferai seulement observer que M. Larcher s'était trompé lorsqu'il avait voulu corriger le texte d'Hérodote relativement au canal qui communiquait du Nil à la mer Rouge. Ce savant lisait avec Wesseling : ἦκται δὲ κατύπερθε ὀλίγον Βουβάστιος πόλιος· παρὰ Πάτουμον τὴν Ἀραβίην πόλιν ἐσέχει ἐς τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν. Il traduisait : « Ce canal aboutit à la mer Érythrée près de Patumos, ville d'Arabie. » Mais je ne saurais adopter cette explication. Je rétablis, comme les éditeurs modernes, l'ancienne leçon, en plaçant le point après πόλιν, et mettant δὲ après ἐσέχει, et je traduis : « Ce canal commence un peu au-dessus de la ville de Bubastis, près de la ville arabe de Patumos; il va se décharger dans la mer Érythrée [1]. »

Sans doute cette leçon est la bonne, puisque M. Quatremère l'adopte; je n'ajouterai qu'une observation sur cette nouvelle interprétation : Pourquoi *cette ville arabe* en Égypte? Je sais bien que la contrée située au nord-est d'On, ou Héliopolis, fai-

[1] M. Quatremère, *Mémoire sur le lieu où les Israélites traversèrent la mer Rouge*, p. 10.

sait partie, dans l'antiquité, du nome Arabique; mais il devait son nom aux nomades qui erraient à travers ses pâturages; — ce n'était donc pas l'Arabie. — On sait l'horreur qu'eurent dans tous les temps les Arabes pour les villes; et lors du voyage d'Hérodote en Égypte, qui eut lieu sous la domination des Perses [1], je ne vois pas la raison qu'auraient eue ces dominateurs à souffrir une ville arabe au cœur de leurs riches conquêtes. D'un autre côté, la Bible nous dit que Pithôm avait été bâti par les Israélites pour Pharaon, pour les Égyptiens; c'était donc une cité égyptienne: ou bien, si Pithôm était ville arabe sous la domination perse, elle n'était donc pas située vers Abou-Keyscheïd. Je crois que M. Quatremère n'a pas assez remarqué la distance existant entre Tell-Basta (Bubaste) et Abou-Keyscheïd, — près de deux tiers de degré, 60 kilomètres! Pour un trajet comme celui de Bubaste au golfe Héroopolite, je ne pense pas qu'on puisse traduire: *près de la ville arabe de Patumos;* car enfin c'est une distance assez longue partout que 60 kilomètres, et là plus qu'ailleurs. Abou-Keyscheïd n'est donc pas près des ruines de Bubastis. Dans mon amour de la vérité, je vais plus loin. Pithôm ne pouvait être là, vu le manque absolu d'eau, surtout

[1] Entre 454 et 444 avant J. C., selon M. Guigniaut, *Encyclopédie des gens du monde*, t. XIII, p. 757, art. HÉRODOTE. — 460, selon Fréret, *Chronologie*, OEuvres complètes, t. IX, p. 250. — LARCHER, traduction d'Hérodote, et Letronne (*de la Civilisation égyptienne*, p. 42), aussi en 460. — VOLNEY, en 460, *Chronologie des Égyptiens*, vol. V, p. 299. — M. LEY, vers 450 (*Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum, dissertatio historica quam scripsit fr. Ley*. Coloniæ, 1830, p. 3). — Le savant et judicieux helléniste M. Brunet de Presle a adopté ce dernier chiffre de 450 avant J. C. pour le voyage d'Hérodote (*Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes*, p. 78).

à cette époque où le canal n'existait pas, et je vais le prouver par un fait qui me paraît incontestable. Les seuls puits qui existent dans un rayon immense autour d'Abou-Keyscheïd sont, outre les puits saumâtres de la vallée de Saba'h-Byâr, qui sont modernes comparativement aux époques dont nous nous occupons, Bir-el-Sarta, vers les ruines de Tacasarta ou Tacasiris; Bir-Abou-êl-Rouck, près du chemin de Suez à Péluse; Bir-Makdal, au nord-est, et Bir-Tyeh, en redescendant vers les lacs Amers. Patumos-Pithôm occupait le fond du golfe Héroopolite, sur les bords du canal joignant le Nil à la mer Rouge; c'est un fait acquis à l'histoire, et les leçons de Wesseling et de Larcher y sont seules conformes. Ce qui, d'ailleurs, me fait persister dans mon opinion à l'égard de Pithôm-Héroopolis-Suez, c'est le texte même de l'Exode : *Ædificaveruntque urbes tabernaculorum Pharaoni, Pithom et Ramesses.* Donc Pithôm EXISTAIT AVANT LA DÉLIVRANCE DES ISRAÉLITES; et ce qu'il ne faut pas oublier, tant le fait a d'importance à cette époque mémorable de notre histoire sacrée, le canal Égypto-Perse N'EXISTAIT PAS, puisqu'il ne fut commencé que par le Pharaon Nekos, fils de Psammétique, vers l'an 615 avant J. C., c'est-à-dire plus de onze cents ans après la naissance de Moïse et la fondation de Pithôm, chiffres qui parlent bien éloquemment. Ce canal, achevé par le roi des rois, Darius, fils d'Hystaspe, vers 490, devait être un des faits les plus mémorables de la satrapie égyptienne; et certes on doit ajouter une créance d'autant plus grande à l'autorité d'Hérodote sur ce sujet, que c'était pour lui un fait contemporain, puisqu'il voyageait en

Égypte 30 ou 40 ans après la jonction des deux mers. Quelques critiques pourraient objecter à cela une citation de Diodore; mais nous ferons observer que Diodore est de beaucoup postérieur à Hérodote. Diodore de Sicile raconte que Darius fit continuer le canal, et le laissa inachevé; car il craignait de faire inonder l'Égypte. Ptolémée II y mit la dernière main, et fit construire un euripe qu'on ouvrait quand on voulait traverser le canal. Ce canal, dit encore Diodore, est appelé *fleuve de Ptolémée;* à son embouchure est située la ville d'Arsinoé.

Le texte d'Hérodote, contemporain du fait, est trop précis pour pouvoir être affaibli par la citation de l'auteur de la BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE: « *Ce canal aboutit à la mer Érythrée, près de Patumos, ville d'Arabie.* » Pour des raisons qui nous sont inconnues, ce canal avait souffert, s'était ensablé dans quelques parties, ou des éboulements l'avaient obstrué, et Ptolémée Philadelphe le fit réparer; peut-être même perfectionna-t-il le système de l'euripe dont parle Strabon, espèce d'écluse située à l'embouchure du canal; de là le nom d'Arsinoé, substitué à celui d'Héroopolis, en l'honneur d'Arsinoé, sa sœur et sa femme bien-aimée, et non à cause du culte de Baal qu'on y rendait au soleil, selon Pockocke, *Voyage,* t. I, p. 468. Mais ce canal avait été navigable sous Darius, puisque *deux trirèmes pouvaient y voguer de front;* et ce passage de Diodore, sans rien perdre de sa valeur et des précieux renseignements historiques qu'il donne, n'ôte rien non plus à notre induction [1].

[1] Voy. DIODORUS SICULUS WESSELING; Amstel., 1745, in-fol.; — et l'excellente et récente traduction annotée par M. Ferd. Hoefer; Paris, 1851.

Ainsi, voilà des dates précises qui détruisent les arguments des savants que j'ai cités; des dates pour les monuments et les villes ruinées du désert, qui ne durent leur existence qu'à ce merveilleux canal, et qui, en définitive, ne pouvaient exister que par lui. Sans le canal, comment comprendre l'existence de ces villes au milieu des sables, sans puits, sans sources, sans citernes, puisque les pluies y sont à peu près nulles? et, pour dernière preuve, quelle eût été l'utilité de ces villes?

Un voyageur qui a parlé longuement de ce nome Arabique, bien que nous ne partagions nullement son opinion sur le vaste amas de débris connu sous le nom de TELL-EL-JHOUDIEH (la colline des Juifs), le VICUS JUDÆORUM de d'Anville[1], fait en ces termes un aveu bien important : « Ces ruines, appelées aujourd'hui Abou-Keyched, indiquent probablement le site de l'ancien Héroopolis, bien que le nombre de stades marqué dans les auteurs grecs et latins jusqu'à Péluse *soit difficile à faire coïncider avec cette position*[2]. »

En effet, les itinéraires anciens marquent une distance bien plus considérable d'Héroopolis à Péluse que celle d'Abou-Keyscheïd à cette dernière ville, ainsi qu'ont pu s'en convaincre sur les lieux mêmes M. de Laborde et tous les voyageurs attentifs; aussi Héroopolis n'occupait-il pas, ne pouvait pas occuper ce coin du désert. — Nous croyons l'avoir suffisamment prouvé.

Ailleurs M. de Laborde ajoute : « N'oublions pas les traces de l'ancien canal qui traverse d'une manière évidente toute cette

[1] D'ANVILLE, *Orbis rom. pars orientalis.*

[2] M. LÉON DE LABORDE, *Comm. géogr. sur l'Exode et les Nombres*, col. 2, p. 67.

province, et, après avoir dépassé Héroopolis, se réunit par les lacs Amers à l'ancien développement du golfe [1]. »

J'ai dit déjà quelque part combien ce système de dépression [2] et d'abandon de la mer Rouge était peu admissible ; d'ailleurs, dans la portion nommée par le commentateur de l'Exode : *ancien développement du golfe*, j'ai retrouvé en dix endroits les traces du canal Égypto-Perse, et je l'ai suivi jusqu'à sa jonction avec la mer Rouge dans les lagunes de Suez [3].

On a souvent invoqué l'autorité de d'Anville, qui croit que Pithôm est Héroopolis ; je partage aussi cette opinion, qui est la vraie ; mais ce que je conteste, c'est qu'une ville située à plus de soixante kilomètres dans le désert ait jamais pu donner son nom au golfe Héroopolite, quand une cité célèbre par son commerce avec l'Arabie et l'océan Indien était assise sur ses bords et à son extrémité, à l'embouchure du canal pour ainsi dire, bienfait immense qui faisait de l'Égypte l'entrepôt du monde [4].

[1] M. L. de Laborde, *Comm.*, col. 2, p. 67.

[2] Il existe effectivement une dépression au nord de Suez, vers les lacs Amers; mais à quelque distance des lacs, le sol se relève et vient se terminer en ondulations vers les lagunes du fond du golfe. Ce n'est pas un phénomène unique; le même fait se reproduit dans le voisinage d'autres mers.

[3] Une partie de mon travail était déjà imprimée, quand un des savants membres de la commission chargée de diriger cette impression m'a communiqué un mémoire de M. Letronne sur l'*isthme de Suez*. Absent de France à l'époque de sa publication, j'en ignorais complétement l'existence; il y a cependant une telle conformité entre les vues de l'auteur et les miennes, qu'on pourrait croire, ou que M. Letronne avait parcouru l'isthme, ainsi que je l'ai fait deux fois, ce qui n'a pas eu lieu, ou que j'ai repris son opinion en y ajoutant de nouveaux aperçus. Il n'en est rien cependant; néanmoins je suis heureux et fier de m'être rencontré sur ce terrain difficile avec un savant si justement célèbre, et d'avoir pu éclairer de quelques nouvelles lueurs une des questions géographiques les plus obscures.

[4] M. de Rozière, ingénieur en chef des mines, partit de Suez avec le général Boyer pour faire une reconnaissance dans le désert. A six heures et demie de marche, à partir des lagunes qui terminent la mer Rouge, direction du nord, en déclinant

Je laisse à de plus doctes le soin de vider cette question; mais après un examen approfondi des localités et de longues recherches, il est avéré pour moi que Baal-Tséphon de l'Exode, Pithôm, Héroopolis, Arsinoé, Clysma, Kolzum et Suez sont une seule et même ville ayant pu varier d'emplacement selon le caprice des reconstructeurs ou les besoins de la navigation, mais toujours située au bord de la mer et vers le fond du golfe[1].

Maintenant, comparons les textes sacrés avec la topographie de cette contrée célèbre.

Les Hébreux, guidés par Moïse, partirent de Ramessès dans le delta du Nil, vinrent à Sukkoth et à Étham, situé à l'extrémité du désert.

un peu vers l'est, il trouva, sur un monticule voisin des ruines du canal, des blocs de granit couverts d'inscriptions cunéiformes, avec des figures en bas-relief. Pressé par le départ des troupes, et craignant de tomber entre les mains des Arabes, il brisa plusieurs fragments de monuments, et copia une ligne de caractères. Dans les quatre premiers signes, un savant académicien de Gœttingue, M. Grotefend, crut retrouver le nom de Darius; les voici avec leur valeur en caractères romains:

DARH. E. U. SCH.

Mais ce nom est incomplet ici, et notre intention n'est pas d'entamer une discussion philologique: nous constaterons seulement ce fait, qu'un monument perse érigé par Darius, ou en l'honneur de Darius, existe sur un monticule de l'isthme de Suez, *loin de toute route directe*, mais sur un Tell voisin du canal; que ce Tell est la position saillante du désert, qu'il se voit de très-loin, et que cela dut avoir une grande signification. La présence de ce monument perse a embarrassé beaucoup de savants; mais on peut conjecturer, sans trop d'invraisemblance, qu'il fut élevé en l'honneur de Darius, fils d'Hystaspe, pour perpétuer le souvenir de l'achèvement du canal des Deux-Mers, fait qui nous est parvenu par Hérodote, contemporain d'une entreprise aussi mémorable.

[1] Le savant Cellarius, sur ses cartes d'Égypte, a placé Héroopolis et Pithôm *sur le bord de la mer, au fond du golfe*. A côté, en inclinant vers l'ouest, *Cleopatris vel Arsinoe*, Baalzéphon, puis Pihahiroth (ligne du passage des Israélites, selon lui, mais non sur le bord de la mer); Migdol un peu plus haut, et Clysma, comme d'Anville, vers le Raz-Attaka. Mais Héroopolis occupe le fond du golfe, là où se trouve aujourd'hui Suez.

(Voy. Cellarius, *Ægypti Delta et Nili ostia*, *Ægyptus et Cyrenaica*. Notitiæ orbis antiqui, etc.)

Il n'y a plus aujourd'hui d'incertitude possible sur la terre de גֹּשֶׁן. (Gôshen), point de départ des Israélites; c'est l'ancien nome Arabique, connu de nos jours sous le nom d'el-Charqyeh; Ramessès en était la capitale, et, selon l'opinion d'un des princes de la science, opinion que je suis heureux de partager, Ramessès occupait le terrain où s'éleva ensuite la ville de Pharbætus [1].

M. Quatremère, dans son mémoire, dit que *Pharbœtus fut depuis remplacé par la moderne Belbeïs;* je crois que c'est une légère erreur de ce savant. Belbeïs est à quelques heures plus haut dans le sud; les ruines de Pharbætus (Ramessès) sont appelées Qorb par les nomades de la contrée, et tout près de là se trouve un village nommé Qhorbeit ou Horbeit par les Arabes, et Pharbait par les Coptes [2]. Mais je ne crois pas avec le célèbre savant « *que ce fut de Ramessès et Pithôm que partirent les Hébreux au moment où ils allaient quitter l'Égypte* [3]. » De Ramessès, oui; de Pithôm, non. L'illustre philologue, en citant le chapitre XII de l'Exode et le XXXIII des Nombres, s'est trompé; évidemment c'est un *lapsus calami,* mais ce *lapsus calami* détruirait la vraie position géographique de Pithôm, et c'est pourquoi je me permets de le signaler. Voici le verset 37 du chap. XII de l'Exode :

[1] M. Quatremère, *Mémoire sur le lieu où les Israélites passèrent la mer Rouge*, p. 9.

[2] Cette ville de Pharbætus fut retrouvée lors de l'expédition d'Égypte par Malus et Marc-Antoine Geoffroy, frère de Geoffroy Saint-Hilaire, qui fut chargé de fortifier Belbéïs et Salahieh. (Voy. Malus, *Extraits*, p. 308. — Karl Ritter, *Géogr. gén.*, t. III, p. 80 de la traduction française.)

[3] M. Quatremère, Mémoire cité, p. 9.

Profectique sunt filii Israel de Ramesse in Socoth, sexcenta fere millia peditum virorum, absque parvulis.

וַיִּסְעוּ בְנֵי יִשְׂרָאֵל מֵרַעְמְסֵס סֻכֹּתָה כְּשֵׁשׁ מֵאוֹת אֶלֶף רַגְלִי
הַגְּבָרִים לְבַד מִטָּף

Nombres, cap. XXXIII, v. 3 et 5:

Profecti igitur de Ramesse...., castrametati sunt in Soccoth.

וַיִּסְעוּ בְנֵי יִשְׂרָאֵל מֵרַעְמְסֵס וַיַּחֲנוּ בְּסֻכֹּת׃ וַיִּסְעוּ מִסֻּכֹּת
וַיַּחֲנוּ בְאֵתָם אֲשֶׁר בִּקְצֵה הַמִּדְבָּר׃

On le voit, il n'est nullement question de Pithôm dans la citation des textes sacrés, et si j'insiste, c'est que je crois être dans le vrai en plaçant Pithôm dans le voisinage de Suez. Je n'ai point entrepris cette œuvre épineuse et difficile avec un système préconçu; je n'ai pas de système, je cherche la vérité avec une ardeur infatigable, et quand j'ai le bonheur de la trouver, je la dévoile. J'ai visité à plusieurs reprises l'Égypte et les Arabies, et, sans prendre parti pour ceux qui affirment qu'on ne peut faire de bons travaux géographiques qu'à la condition de voir, ce qui n'est pas vrai, témoins d'Anville, Ritter et tant d'autres hommes éminents restés dans leur cabinet, je crois cependant que voir est souvent un avantage. Bien des fois, dans mes longs voyages à travers des contrées peu connues de l'Asie, il m'a été permis de résoudre certaines difficultés, de retrouver des villes perdues mal indiquées sur les meilleures cartes, des fleuves mal tracés, toutes choses qui m'auraient cruellement embarrassé si je n'avais pas parcouru les contrées célèbres d'où la civilisation nous est venue.

De Ramessès, Moïse conduisit les Israélites à Sukkoth (les tentes). Sukkoth devait se trouver au sud-est de Ramessès, dans le désert, à quelques heures de distance de la chaîne du djebel Ahmed-Taher. Sukkoth fut vraisemblablement le lieu du rendez-vous général, ainsi que cela est encore usité dans tout l'Orient quand une grande caravane doit partir. On forme un camp à une ou deux heures des villes, parfois plus loin; et quand tout le monde est réuni, ce qui dure souvent des semaines entières et même des mois [1], l'aga de la caravane fait plier les tentes, lève sa lance, et donne ainsi le signal du départ.

Dans une de ses cartes [2], M. de Laborde a figuré cinq colonnes d'Israélites venant toutes aboutir à Sukkoth. Une de ces colonnes part de Memphis en face de Tosra (Tourâh), lieu célèbre par ses vastes carrières d'où les pierres des pyramides ont été extraites. M. de Laborde a eu le tort de défigurer tellement les noms arabes qu'on a quelque peine à s'y reconnaître, ainsi que nous le verrons souvent dans le cours de ce récit. C'est à un tel point, que si un étranger demandait à un Égyptien ou à un Bédouin de la rive orientale du Nil dans quelle direction se trouve Tosra, je suis persuadé d'avance que l'un et l'autre répondraient: *Mè na'refch* (Je ne sais pas). Le tracé de sa carte me paraît aussi

[1] J'ai connu à Bagdad, en 1845, un jeune homme d'origine française, nommé Pons, qui m'assura être resté près de quatre mois campé à quelques heures d'Alep, où résidait son père; chaque jour la caravane, qui était considérable, devait partir pour Bagdad par la voie du désert, et chaque jour le karavandji-cheick disait: *Ghedwé sabahh* (Demain matin). Pons, ennuyé, revint à Alep, et prit la route de Diarbekir et de Mossoul, qu'il suivit encore avec moi quand je quittai Bagdad pour la troisième fois. La caravane, qui semblait si bien prendre toutes ses mesures, fut pillée complétement dans le grand désert par les terribles Anëzeh.

[2] Carte itinéraire. — *Commentaire sur l'Exode*, chap. XIII, p. 71.

bien arbitraire. Pourquoi Memphis? pourquoi ces Israélites partant de Memphis? En est-il fait mention une seule fois dans l'Exode? Pour un homme qui pousse l'orthodoxie jusqu'à la rigueur dans son texte, chose qu'on ne peut assurément trop louer dans notre siècle d'incrédulité et pour laquelle il n'y a pas assez d'éloges, cela constitue un fait grave : car si l'orthodoxie exige une foi complète, une adhésion entière pour tout ce qui est relaté dans la Bible, elle doit aussi défendre les interpolations. Or, cela nous semble une interpolation à l'Exode. M. de Laborde va plus loin, il ajoute comme corollaire à sa carte itinéraire la phrase suivante : « J'ai tracé, dit-il, sur la carte ci-jointe de grandes lignes, dont quatre viennent de la terre de Goshen, et la cinquième de Memphis, où Moïse se trouvait près de Pharaon avec Aaron, les anciens, et peut-être un certain nombre d'Israélites, etc., etc. [1].

Plusieurs savants moins hardis que M. de Laborde, et dans leur extrême respect pour les livres saints, ont même émis la pensée que ni Memphis ni les pyramides n'existaient au temps de Moïse [2]. Je ne discuterai pas ici cette question, j'attendrai le jour où les nombreuses inscriptions démotiques, hiéroglyphiques et hiératiques moulées ou relevées par moi dans les carrières de Tourâh et le nome Memphite seront traduites : ce que nous pouvons hautement affirmer présentement, c'est qu'il n'est nullement question de Memphis dans l'Exode, et que

[1] *Commentaire sur l'Exode*, p. 68. *Profecti sunt filii Israël de Ramesse in Socoth.*

[2] Entre autres M. Quatremère, *Mémoire sur le lieu où les Israélites passèrent la mer Rouge*, p. 7.

là n'était point la capitale du Pharaon contemporain de Moïse, ainsi que nous le prouverons bientôt.

De Sukkoth, les Israélites vinrent à Étham, qui est la fin du désert. Bochart, Leclerc, Michaëlis, Rosenmüller, Niebuhr, et en dernier lieu M. de Laborde, leur font suivre un itinéraire conduisant en droite ligne de Sukkoth à Pihahiroth, pour de là traverser la mer Rouge soit en amont, selon les uns, et, selon les autres, en aval de Suez.

Le père Sicard, Pockocke, dom Calmet, l'abbé de Vence, le compilateur de dom Calmet et de Sicard, Monconnys, l'abbé Glaire, savant hébraïsant, M. Ch. Lenormant dans son cours, et d'autres écrivains, veulent au contraire que les Israélites soient partis des environs de Memphis par l'hémicycle de Bessatin, les Ouadis Tih, Ramlieh et le défilé à peu près impraticable qui se trouve vers le Raz-Attaka. Bientôt nous discuterons cet itinéraire impossible.

Le dernier écrivain qui s'est occupé de cette grave question, M. Quatremère, est d'un avis contraire à tous les hommes éminents que je viens de citer. Je ne puis mieux faire que de transcrire le passage de son savant mémoire :

« Quand les Israélites eurent atteint un certain point, Dieu leur ordonna de *revenir* יָשֻׁובוּ et d'aller camper à Pihahiroth. Or, que peut signifier, dans cette circonstance, l'expression *revenir?* A coup sûr, Dieu ne prescrivait pas aux Juifs de reprendre la route qu'ils venaient de suivre, car c'eût été, de leur part, manquer le but qu'ils se proposaient d'atteindre, et se livrer de nouveau au pouvoir de leurs ennemis. Mais ils devaient

changer la direction qu'ils paraissaient vouloir prendre, et, tournant vers le midi, essayer, par une marche rapide, de contourner l'extrémité septentrionale du golfe occidental de cette mer : car voilà de quelle manière j'entends la marche des Israélites. Dans la crainte d'exciter la défiance de Pharaon, ils se dirigèrent d'abord vers ce grand désert qui sépare l'Égypte de l'Arabie. Étant partis de Ramessès, dont j'ai essayé de déterminer la position au lieu où se trouve aujourd'hui Belbéis, ils arrivèrent à Sukkoth. Ce lieu, dont le nom désigne *les tentes*, se trouvait sans doute sur le terrain qu'occupaient les Israélites, et avait reçu d'eux cette dénomination. Ensuite ils parvinrent à Étham, qui était, dit le récit de Moïse, à l'extrémité du désert, c'est-à-dire sur la limite du désert qui conduit dans l'Arabie. Je serais porté à croire que ce lieu répondait à celui où l'on place ordinairement les ruines du Sérapéum. Dans ce moment, Dieu leur ordonna de quitter cette route pour aller gagner le chemin ordinaire que prennent les voyageurs qui, de l'Égypte, se dirigent vers l'Arabie. Cette marche, qui était pour les Israélites la seule planche de salut, la seule qui pût les conduire vers la frontière de l'Égypte, les rapprochait, sous un autre rapport, de l'Égypte inférieure, où était placé, à cette époque, le siége de l'empire; aussi l'expression יָשֻׁבוּ *qu'ils reviennent* s'appliquait parfaitement à la route que devaient suivre les Hébreux.....

« Voilà sans doute ce que Moïse a voulu désigner par l'expression : ils fuyaient [1]. »

[1] M. Quatremère, *Mémoire sur le lieu où les Israélites traversèrent la mer Rouge*, p. 15 et 16.

Nous voici en face de trois systèmes géographiques bien distincts, dont le plus habile et le plus vraisemblable ne nous satisfait pas complétement.

Dans le monde religieux, le fameux *Commentaire* de dom Calmet, écrit sur les données et le voyage du missionnaire Sicard, ainsi que les savantes dissertations de l'abbé de Vence, ont prévalu : de tous les systèmes, c'est le plus faux ; je dirai même que tout y est impossible. Parce que le père Sicard avait fait le voyage par *la vallée de l'Égarement*, ce n'était pas une raison pour que les Israélites eussent pris la même route ; la position de Ramessès n'a pas même besoin d'être discutée. « Elle pouvait être, dit dom Calmet, la plus avancée vers le midi de toutes les villes de la terre de Gessen... Mais ne l'éloignons pas du Nil, parce que toutes les principales villes de ce pays étaient bâties sur le fleuve. » Beaucoup de villes ont été bâties sur des canaux dérivés du Nil, de l'Euphrate et du Tigre, cela ne prouve rien. Ailleurs il ajoute : « Nous avons essayé de montrer, d'après les observations du P. Sicard, que Ramessès est le même lieu que Bessatin, à 3 lieues du vieux Caire, à l'orient du Nil et à l'occident de la mer Rouge [1]. »

Il m'est impossible de croire que le célèbre missionnaire eût visité *le jour* cette *contrée aride* pour en faire la terre de Gôshen : lui et ses continuateurs avaient sans doute oublié ces versets de la *Genèse :*

Joseph vero patri et fratribus suis dedit possessionem in Ægypto in optimo terræ loco, Ramesses, ut præceperat Pharao [2].

[1] *Comm.* de dom Calmet.

[2] *Genèse*, chap. XLVII, v. 11.

Et plus haut, lors de l'arrivée de Jacob en Égypte :

Et ecce consistunt in terra Gessen.

Jacob et ses fils étaient venus de la Palestine en Égypte par la seule route usitée, la route des caravanes, par celle où fut plus tard élevée Rhinocolura ; Joseph, qui résidait à Tanis auprès du Pharaon, vint au-devant de sa famille, et les paroles qu'il dit au roi sont bien explicites : « Mon père et mes frères sont venus du pays de Chanaan avec leurs brebis, leurs troupeaux et tout ce qu'ils possèdent ; et ils se sont arrêtés en la terre de Gessen : » *Et ecce consistunt in terra Gessen*, וְהִנָּם בְּאֶרֶץ גֹּשֶׁן[1]

Ceci est une question purement géographique, et l'on peut s'y arrêter un instant. Des puits de Ῥινοκόλουρα, Rhinocolure (el-A'rych العريش), qui fut toujours l'entrée de l'Égypte proprement dite, Jacob vint en ligne directe dans la province d'el-Charqyeh (la terre de Gôshen). C'était une terre de pâturages, une terre qui parut merveilleuse à ces pauvres pasteurs, venus des collines brûlées de Chanaan ; aussi s'y arrêtèrent-ils avec leurs troupeaux, en attendant l'arrivée de Joseph et les ordres du Pharaon. De là à la langue de terre resserrée à l'orient du Nil, entre ce fleuve et la chaîne stérile du Mokkatam en face de Memphis, au cœur de l'Égypte, il y a fort loin, et ces scénites inconnus ne pouvaient pas faire raisonnablement traverser les riches moissons des Égyptiens, qui les détestaient, à leurs nombreux troupeaux. Il faut aussi ne pas perdre de vue l'horreur que ressentaient, à cette époque éloignée, les Égyptiens pour les étrangers, et surtout pour les Arabes, après la rude domination

[1] *Genèse*, chap. XLVII, v. 1.

des Hycsos ; leurs croyances religieuses étaient sans doute pour beaucoup dans cette répulsion. Le voyage de Jacob semble donc impossible à travers l'Égypte moyenne[1]. La haine était telle, qu'au temps de la toute-puissance de Joseph, il n'était pas même permis aux Égyptiens de manger avec les Hébreux.

..... *Illicitum est enim Ægyptiis comedere cum Hebræis, et profanum putant hujuscemodi convivium.* (*Genèse*, cap. XLIII, v. 32.)

Hæc autem dicetis, ut habitare possitis in terra Gessen, quia detestantur Ægyptii omnes pastores ovium. (*Genèse*, cap. XLVI, v. 34.)

M. de Laborde a, de son côté, très-bien compris l'impossibilité de cet itinéraire, et il l'a réfuté avec talent. « Une opinion, dit-il, qui existait assez anciennement, puisque Benjamin de Tudèle, ce juif voyageur, l'a trouvée au XIIIe siècle dans le pays[2] : Fayoum, c'est Pithôm ; et voyez où tout cela nous rejette, et comme c'est contraire à la vérité. Cette opinion a été reprise et soutenue avec habileté par Jablonsky ; elle assigne aux Hébreux et à la terre de Gôshen la province de Fayoum. Si cette position était adoptée, le passage par la vallée de l'Égarement pourrait être admis. »

Mais je ne saurais trop le répéter, cela est complétement impossible. Si la Bible, au point de vue des chiffres, émet parfois des dénombrements qui semblent, qui sont peut-être hyperbo-

[1] Voy. CHÉRÉMON, cité par PORPHYRE MALCHUS, *Traité de l'abstinence de la chair des animaux.*

[2] BENJ. DE TUD., p. 97, 2 et 147, édit. d'Asher, 1840.

liques, et cela par des raisons que nous discuterons en leur lieu, au point de vue géographique la Bible est d'une exactitude extraordinaire.

« A partir de Fayoum adopté par quelques écrivains, on traverse le Nil près des villages de Meïdoun et d'Atfyḥ, et l'on s'engage dans les vallées au sud-est du Caire. Mais MM. Lenormant, Schubert et de Raumer connaissent trop bien la géographie sacrée pour se tromper sur la position du pays de Gôshen; ils assignent à cette province à peu près le même emplacement qu'elle occupe sur ma carte, c'est-à-dire les environs de Belbéis. Ce point de départ donné, la route des Israélites par la vallée de l'Égarement était impossible; on ne saurait au moins donner les raisons de ce détour. Le père Sicard avait pour excuse son ignorance en plaçant Ramessès à Bessatin, en supposant dans cette petite plaine le rassemblement des Hébreux, légitimé, selon lui, par quelques noms qui se sont conservés (le cimetière juif[1];

[1] Dans un article tout récent de M. de Saulcy sur les belles découvertes de M. Mariette au Sérapéum de Memphis, la même opinion se trouve formulée à propos de la tradition des Arabes des bords du Nil. Je ferai observer que cette tradition a été renouée par les Juifs du moyen âge après une bien longue interruption. Je conçois la tradition chez les Bédouins, parce que, au désert, rien ne s'altère; les campements des tribus sont limités, ont leur démarcation, et leurs mœurs les portent à raconter sans cesse les faits importants de leurs annales; mais sur les bords du Nil c'est bien différent; les habitants de Gizeh, de Tourâh, de Mit-Rahyneh, de Bessatin, de Terseh, de Mandouat et de Massarah, sont d'origine arabe ou turke; quelques Juifs sont mêlés à eux, mais leur venue dans le pays est comparativement moderne; il n'y a pas de Coptes, et ceux-là sont les anciens Égyptiens. D'ailleurs, comment la tradition *vraie* pourrait-elle exister là? On n'a pas réfléchi que Moïse emmena avec lui *tous les Israélites*, qu'ils errèrent quarante ans dans le désert, qu'il leur fallut ensuite lutter bien longtemps contre les peuples de la Judée avant de pouvoir s'y établir, et qu'il s'écoula des siècles avant qu'un Juif osât remettre le pied sur le sol des Pharaons. Où en est la tradition locale avec cela? Et d'ailleurs

un rocher appelé Mejana Moussa, les ruines d'un couvent, Meraouad-Moussa, et plusieurs autres noms de vallées interprétés par lui à la manière du père Kircher); il expliquait naturellement leur route qui s'ouvrait auprès d'eux, et dans laquelle ils s'engageaient, ayant, pour ainsi dire, d'un côté l'esclavage, de l'autre la liberté : l'Égypte ici, là le désert.

« M. de Raumer, au contraire, place Gôshen au nord de On ou Héliopolis (Matarieh), et Succoth près de Bezatin (Bessatin), de manière que les Israélites, au lieu de gagner le désert, qui était pour eux la terre d'indépendance, viennent camper près du Nil, *en face de Memphis et de la résidence de leur oppresseur ;* ils passent près d'Héliopolis et de la ville quelconque qui, plus tard, fut appelée Babylone d'Égypte, et touchent plusieurs autres points où devaient être réunies les troupes du Pharaon; ils traversent enfin sur une longueur de dix lieues les terres des Égyptiens. Ceux-ci avaient les Hébreux en abomination, et les dix plaies qui avaient exercé sur eux leurs ravages n'avaient pas dû diminuer leur aversion. Le verset 33 du chapitre XII de l'Exode peut faire croire que les Égyptiens sollicitaient leur départ, mais non pas le passage d'une aussi grande multitude et d'aussi nombreux troupeaux à travers leurs champs cultivés, et en plein rapport à cette époque de l'année (c'était dans le mois d'Abid ou des épis).

« Et d'ailleurs, que signifie cet itinéraire? Jamais la vallée de l'Égarement n'a été pratiquée par les Arabes qui venaient du sud

Memphis, au temps de Moïse, n'était pas la capitale de l'Égypte; c'était Tanis. Mais, loin de vouloir détruire les croyances d'autrui, je me borne à poser ce dernier argument à mon savant et spirituel ami.

(et, nous pouvons l'affirmer, ceux-là sont en bien petit nombre); elle n'est ni assez fertile ni assez fournie de sources pour compenser le long détour que feraient les Arabes qui viennent du nord. Enfin Succoth fixé à Bezatin [1], les Hébreux ont deux journées de quatorze heures de marche chacune jusqu'à la mer, ce qui est impraticable pour toute caravane, et plus particulièrement pour les Israélites, dont tout le voyage se fait à petites journées, et qui, au départ surtout, devaient avancer lentement [2]. »

Ainsi, toutes ces transformations de noms arbitraires et erronés : Ramessès au lieu de Bessatin, Sukkoth pour Gendeli, Étham pour Ramlieh, n'ont aucune valeur géographique ou historique, et nous devons les rejeter complétement.

Pockocke, dont le livre a eu beaucoup d'autorité, est venu à son tour compliquer la question en l'embrouillant de nouveau; bon nombre de savants se sont appuyés sur son témoignage, et chacun en a tiré des inductions à sa manière. Pockocke pense que les Israélites prirent le chemin nommé DERB-E'JENEF, « parce qu'il est dans les montagnes les plus proches du désert d'Étham ou de Shur... Ils s'étaient apparemment assemblés, d'après la promesse que Pharaon leur avait faite, à l'orient du Nil, vis-à-vis de Memphis, et ils prirent leur route vers le nord au sortir de la route de Ramessès [3]. »

Le voyageur anglais, parti pour Suez par cette route, veut, à

[1] M. de Laborde s'est trompé à ce propos : le père Sicard fixe la position de Ramessès à Bessatin et non à Sukkoth ; il place ce dernier lieu à Gendeli, dans la vallée de l'Égarement. (Voy. la *Dissertation sur le passage de la mer Rouge*, par l'abbé de Vence, *Bible de Vence*, t. II, p. 431 et 432.

[2] M. LÉON DE LABORDE, *Commentaire géogr. Exode*, chap. XII, p. 68.

[3] RICHARD POCKOCKE, *Voyages en Orient*, t. I, p. 467, in-12.

l'imitation du père Sicard et de tant d'autres pèlerins historiens, faire suivre cette même route à Moïse, ce qui est en opposition flagrante avec les livres saints, la topographie et le bon sens.

Aux approches de la mer Rouge, le sens géographique lui revient, comme le sens historique, à quelques erreurs près.

« Les Israélites, dit-il, vinrent camper à Étham, à l'entrée du désert; je veux dire à l'entrée du désert d'Étham, et peut-être près d'un torrent d'hyver appelé Étham, qui a donné son nom au désert, et qui étoit à l'entrée. *Il a dû être vers le nord de la mer Rouge, en tirant vers le nord-est.* Ils eurent ordre de partir d'Étham et de camper devant Pihahiroth, vis-à-vis de Baalzéphon. Ils retournèrent à Pihahiroth, où ils avoient déjà été, je veux dire à l'ancienne Cléopatris, qui est plus près de la descente des montagnes. Ils campèrent vers cet endroit, ou dans l'endroit même, vers le sud-sud-ouest, vis-à-vis de Baalzéphon, que je crois être Arsinoé, qu'on avoit ainsi appelée à cause du culte que l'on rendoit au soleil ou à Baal. Ils étoient campés près de la mer, probablement au couchant, devant Migdol, et entre lui et la mer. Migdol a pu être l'ancienne Héroopolis, qui étoit, à ce que je crois, dans l'endroit où est Adjeroute...[1]. »

Une autorité moderne, plus grande au point de vue de la science historique que celle de Pockocke, est venue étayer cette vieille erreur. M. Champollion-Figeac, dans son *Histoire de l'Égypte*, dit aussi que Memphis fut le point de départ des Hébreux; mais pour lui ce n'est qu'un détail indiqué, et il ne traite pas cette question à fond.

[1] RICHARD POCKOCKE, *Voyages*, t. I, p. 467, 468.

L'illustre Niebuhr, si précis toujours, fait partir les Israélites d'Héliopolis, qu'il nomme Ramessès, d'après les fausses indications de Benjamin de Tudèle, qui nomme Héliopolis AIN SCHÆMS, GHIZKAL LE GHEIN AL ZZEMEZZ ET RAGHMESSES[1]. La seconde station, Étham, est Adjerout selon lui, et la troisième Suez; mais le savant danois et tant d'autres commentateurs n'ont pas fait la part des distances, n'y ont pas réfléchi, et leurs itinéraires sont impossibles.

Toutes ces contradictions ont, je crois, été suffisamment expliquées plus haut, et je n'y reviendrai pas. Il me serait facile d'accumuler les citations, de mettre en regard tous les systèmes émis par les Allemands, les rabbins, etc.; mais à quoi sert de fatiguer l'esprit des lecteurs par une érudition fastueuse qui, après tout, n'aboutit à rien? Je vais exposer clairement, succinctement autant qu'il me sera possible, mon opinion sur cette marche célèbre, opinion conçue sur les lieux mêmes, et conforme à la géographie et aux livres saints. Les savants désintéressés dans la question jugeront.

[1] NIEBUHR, *Descript. Arab.*, p. 351, in-4°.

CHAPITRE III.

ITINÉRAIRE DE MOÏSE. — MARCHE DES ISRAÉLITES A TRAVERS L'ISTHME, ET PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Le point de départ de Moïse fut Ramessès, au-dessous de Belbéis dans el-Charqyeh. Je rejette nettement Memphis, parce qu'il n'est pas mentionné dans l'Exode, et qu'il y a défaut de concordance entre le texte si précis de Moïse et la position bien reconnue de Memphis par rapport à Ramessès. Le roi d'Égypte résidait alors à Tanis, צען, la Tsohan des Hébreux, la San des Arabes, la Tanis des Grecs [1], capitale d'une dynastie pharaonique, située non loin de là dans le nord. C'est à Tanis qu'eurent lieu tous les prodiges accomplis par Moïse devant le Pharaon, d'après l'ordre de Dieu ; c'est à Tanis, située sur la branche la plus orientale du Nil, que, selon toutes probabilités, Moïse fut exposé par sa mère Jocabel, et qu'il fut tiré des flots par les ordres de Thermutis, fille de Pharaon [2]. Quelques savants ont objecté à ce sujet que la fille bien-aimée du puissant roi de

[1] Samnah (Sân) était l'ancienne Tanis; elle prit dans la traduction des Septante, faite en Égypte, le nom de Ζοαν (Tsoan), d'où s'est formé Sân. (D'Anville.)

[2] Flav. Josèphe, *Antiquit. judaïc.*, lib. II, cap. v.

Égypte n'aurait pu s'abandonner aux flots du Nil à Memphis, à cause des *crocodiles qui descendaient et qui descendent encore jusqu'à cette latitude;* nous n'oserions invoquer cette raison, car il n'y a pas d'exemple, de mémoire d'homme, que ce féroce amphibie ait été vu plus bas que Manfalout, ou à peu près[1]; la raison la plus forte, c'est que Tanis était alors la capitale de l'Égypte.

Plusieurs fois dans les livres saints il en est question; ainsi, pour faire comprendre aux enfants d'Israël la haute antiquité d'Hébron au pays de Chanaan, il est écrit que cette ville avait été bâtie sept ans avant Tanis, cité d'Égypte[2].

Quand Moïse opéra ses prodiges devant le Pharaon, les magiciens d'Égypte ayant envoyé chercher de l'eau *dans la terre de Gessen, où elle n'avait pas été changée en sang, firent la même chose avec leurs enchantements*[3]. Si la capitale eût été Memphis,

[1] L'illustre Geoffroy Saint-Hilaire est le seul qui affirme que les crocodiles habitaient autrefois le Nil inférieur, mais c'est une conjecture sans preuves; voici son texte : « Il y avait autrefois des crocodiles dans la basse comme dans la haute « Égypte; et il *n'en existe plus présentement* dans les cent lieues de longueur du « Nil inférieur; il faut remonter jusqu'à « Thèbes pour en apercevoir. » (Geoffroy Saint-Hilaire, *Description des crocodiles d'Égypte*, t. XXIV, p. 408.)

[2] *Nombres*, cap. XIII, v. 23.

[3] *Exode*, cap. VII, v. 22.

Beaucoup de mauvais plaisants nient les magiciens du passé, ainsi que leur science extraordinaire; eh bien, c'est un grand tort, car leurs petits-fils existent, et font, en plein XIX[e] siècle, en pleine incrédulité, des choses bien autrement extraordinaires, d'après l'assertion formelle d'un membre de l'Institut qui doit être cru sur parole, puisqu'il parle *de visu*.

Voici un fait avancé par M. Léon de Laborde à propos de ce verset :

Et fecerunt etiam ipsi per incantationes Ægyptiacas et arcana quædam similiter.

Lord Prudhoe invita un jour M. de Laborde à assister aux expériences magiques d'un célèbre sorcier algérien, nommé Cheick-Achmed; il agissait sur des enfants arabes en leur barbouillant le creux de la main avec une encre épaisse ayant la propriété de réfléchir tous les visages que les assistants désiraient voir; tout cela à grand renfort de paroles sacramentelles et de parfums, ce qui ne gâte rien en magie, loin de là. Ces Messieurs virent

comment croire qu'on fût allé si loin chercher de l'eau pour faire une expérience instantanée? — Donc c'était Tanis, et non Memphis.

Le Roi-Prophète, qui vivait six siècles après Moïse, alors que la tradition ne s'était pas encore affaiblie, quand sans doute d'autres documents existaient, s'écrie dans un de ses plus beaux chants :

CORAM PATRIBUS EORUM FECIT MIRABILIA IN TERRA ÆGYPTI, IN CAMPO TANEOS. (DAVID, ps. LXXVII, v. 12.)

SICUT POSUIT IN ÆGYPTO SIGNA SUA, ET PRODIGIA SUA IN CAMPO TANEOS. (DAVID, ps. LXXVII, v. 43.)

Et ailleurs le fils inspiré de Busy, un des plus grands hommes de la race sacerdotale :

« .... J'enverrai le feu dans Tanis....

des choses mirifiantes; enfin, pour n'être pas dupes du Numide, on lui donna le nom de Shakspeare, nom bien facile à comprendre pour un cheick, assurément. Eh bien, il leur servit le grand tragique avec sa barbe noire, sa fraise empesée, son pourpoint noir, etc.; et cette merveilleuse chose se voyait.... dans une tache d'encre au fond de la main d'un petit fellah! S'il se trouvait des incrédules (et il y en aura), on peut voir très au long cette histoire dans le *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, p. 23, 24 et 25, par M. Léon de Laborde, qui en a assumé la responsabilité.

J'ai un pendant, mais beaucoup moins beau. Un jour, je rencontrai dans le fond de l'Orient un derviche fameux du Mawralnahar, qui avait longtemps habité l'Inde transgangétique; on lui apporta de l'eau dans deux carafes qu'il disposa sur un petit monticule de sable, et il s'engagea à faire bouillir l'eau d'une de ces carafes par la seule force de sa volonté. Après de longs murmures et des chants cadencés, il jeta dans un chibouck très-allumé une pincée de parfums (de la poudre de benjoin et de l'encens), promena cette fumée odorante autour de la carafe, puis, rapide comme l'éclair, il frappa le vase du bout d'une petite verge d'ébène, s'empara de la carafe, dont l'eau s'agita violemment et entra en ébullition; et, nous la montrant d'un air triomphant, il la laissa tout à coup tomber comme par mégarde sur le mangal, où elle se brisa. Les Afghans criaient au miracle. Pour moi, je crus qu'à l'aide de sa baguette il avait jeté dans le vase une poudre gazeuse, qui pouvait très-bien suffire à son opération magique.

« Et le jour s'obscurcira en Tanis, quand j'aurai froissé les « sceptres d'Égypte et que l'orgueil de sa puissance sera brisé. » (Ézéchiel, *Pharaon*, cap. xxx, v. 14 et 18.)

« Les princes de Tanis sont frappés de folie.

« Les sages conseillers de Pharaon ont donné des conseils in- « sensés. » (Isaïe, cap. xix, v. 11.)

« Et la force de Pharaon vous sera en confusion... car tes princes étaient en Tanis. » (Isaïe, cap. xxx, v. 3 et 4; et Jérémie, cap. ii, v. 16; cap. xliii, v. 7, 8 et 9.)

A l'appui de ces preuves et de mon opinion, je citerai plusieurs membres de la Commission d'Égypte, ainsi que M. Quatremère [1] et le très-savant géographe allemand Karl Ritter [2]. Selon ce dernier écrivain, *la tradition prétend que c'est sur le bras de Tanis que Moïse enfant fut exposé aux flots*. Ce lieu est fameux dans l'antiquité par sa grandeur, par les monuments des rois [3], et par les prodiges que Moïse fit en présence du Pharaon. Les prophètes avaient prédit sa ruine [4]. — On y voit encore sept obélisques renversés, des monolithes brisés, une espèce de forum, des fragments d'inscriptions [5].

De Ramessès et de la contrée de Ramessès, Moïse conduisit les Israélites à Sukkoth (les tentes). Cette station devait être vers le sud-est et assez loin dans le désert, si l'on songe aux mystérieux

[1] M. Quatremère, Mémoire cité, p. 6, et son excellent travail sur Tanis. — *Mém. géogr. sur l'Égypte*, t. I, p. 284.

[2] Karl Ritter, *Géographie générale*, t. III, p. 61 de la traduction française.

[3] M. Cordier, *Égypte ancienne*, description de San, chap. xxiii.

[4] Ézéchiel, chap. xxx, v. 14 et 18.

[5] Malus, *Extraits. Description de l'Égypte*, p. 309. — Général Andréossy, *Mémoire sur le lac Menzaleh. Descript. de l'Égypte*, t. XI, p. 549.

projets et aux craintes sérieuses qu'avaient les Israélites. M. de Laborde, et tous les savants qu'il a suivis ou qui l'ont imité, n'ont pas assez fait attention que les Israélites partaient d'el-Charqyeh, vers Ouadi-Tomylât, et même plus bas, vers Tell-Fakous (la Phacusa des anciens); il y a là une route antique, venant longer le Djebel-Ahmed-Taher et aboutir à Suez en laissant le canal et les lagunes à gauche. En cherchant le monument perse durant tout un jour, j'ai suivi et traversé plusieurs fois cette route, qui paraît encore très-fréquentée; c'est une ouadi profonde, large et plane, ayant l'aspect d'une grande route; elle devait avoir un puissant avantage aux yeux de Moïse, en ce qu'elle était plus directe et plus courte que les autres; elle les rapprochait de la péninsule du Sinaï, et, selon toutes probabilités, c'est par là que Moïse, après avoir tué l'Égyptien, s'était enfui en Madian. Nous verrons bientôt un nouvel avantage qu'avait cette route, et celui-là, nous n'en doutons pas, éclaircira un des points les plus obscurs et les plus embarrassants de cette marche.

De Sukkoth, les Israélites vinrent à Étham, qui est la fin du désert.

Profectique de Socoth, castrametati sunt in Etham, in extremis finibus solitudinis [1].

Et le Seigneur marchait devant eux pour leur montrer le chemin, paraissant durant le jour en une colonne de nuée, et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de guide le jour et la nuit.

[1] *Exod.*, cap. XIII, v. 20.

Dominus autem præcedebat eos ad ostendendam viam, per diem in columna nubis, et per noctem in columna ignis, ut dux esset itineris utroque tempore [1].

[1] *Exode*, cap. XIII, v. 21. — A propos de ce verset de l'*Exode*, M. de Laborde a consacré une longue note aux mots *Columna nubis;* elle eût eu un sens plus rationnel aux mots COLUMNA IGNIS, sans être pour cela plus vraisemblable. Je cite textuellement : « *Dans tout l'Orient*, dit-il, les caravanes et les troupes armées, qui marchent la nuit pour éviter la chaleur du jour, se font précéder par des porteurs de fanaux à cheval ou à pied. Ces fanaux, qui éclairent la route et évitent les rencontres gênantes dans un défilé ou sur un pont, sont en forme de réchauds placés au bout d'une pique. Le feu y est entretenu avec du bois résineux ou de la résine en pâte, etc. »

Commentaire géogr., p. 71, col. 2. — A propos d'une marche du général en chef Bonaparte de l'extrémité du golfe de Suez à Adjeroth, le 10 nivôse, je trouve dans l'ouvrage de la Commission d'Égypte le passage suivant, tiré du *Courrier* n° 24 : « Le général fit porter, sur quelques points élevés de la route qu'il venait de parcourir, des fanaux dont les caravanes sont toujours munies, pour éclairer leur marche dans la nuit. Ces fanaux sont fort simples : c'est un réchaud cylindrique dans lequel on entretient un feu vif et brillant, en y brûlant des morceaux très-secs de sapin; ces réchauds sont fixés à la partie supérieure d'un bâton de cinq à six pieds de hauteur, qu'on fiche en terre lorsqu'on veut s'arrêter. Si la caravane marche de nuit, elle a à sa tête plusieurs hommes qui portent de pareils réchauds, qu'ils ont soin de tenir élevés, afin que leur flamme soit aperçue de chaque voyageur. » (Cité par Dubois-Aymé, *Notice sur le séjour des Hébreux en Égypte*, t. VIII, p. 128.)

Cette citation, comme on le voit, est la sœur jumelle de celle de M. de Laborde.

J'ai fait en Orient des voyages bien autrement longs que celui de M. de Laborde; j'ai visité, à plusieurs reprises, les deux Arménies, la Mésopotamie, le Kurdistan, la Médie, la Perse, le Khorassan, l'Arabie Déserte, etc., contrées des caravanes par excellence, et je n'ai pas vu *une seule fois*, durant plus de cinq années, une caravane précédée par des mâchlâs. J'ai voyagé les nuits dans l'Arabie Déserte, l'Yezd, le Khorassan, le grand désert salé et d'autres pays lointains de l'Orient, et, loin d'allumer des mâchlâs, on se gardait même de faire du feu à la halte du soir : et que de fois ne fut-on pas forcé d'éteindre le feu vers la chute du jour, pour ne pas attirer les Arabes Anezēh ou d'autres tribus rapaces du désert! Que M. de Laborde ait voyagé avec une grande pompe, c'est possible; mais l'exception n'est pas la règle, et c'est pourquoi je me permets de relever cette assertion du voyageur, qui manque d'exactitude.

Il y a bien quelques cas où les mâchlâs sont employés dans les marches de nuit, mais ils sont extrêmement rares : c'est lorsque les princes de l'Orient voyagent, ou quand les gouverneurs des provinces se rendent dans leurs résidences; mais il y a là une troupe armée qui n'a rien à redouter des pillards nomades; encore ne serait-ce pas bien sûr dans les déserts de la Mésopotamie. En 1846, je venais de

Étham, selon nous, était situé au delà des lagunes de Suez, dans cette plaine de sable que traversa plus tard le canal Héroopolite, à peu de distance au nord-ouest du lieu où se trouve le monument persépolitain : c'était la route directe du mont Sinaï ; et cela est si vrai, que j'y ai rencontré une petite caravane guidée par deux moines grecs qui revenaient de la basse Égypte avec un chargement de grains pour le couvent ; on va voir l'importance de ce fait, si minime en apparence.

Moïse, dont l'intérêt était de se soustraire au plus vite aux atteintes du Pharaon, quittait le plus rapidement possible le territoire égyptien pour gagner l'Arabie Pétrée, qu'il connaissait. Là, en effet, il se trouvait sur l'extrême frontière ; c'était la fin du désert d'Étham en venant du Sinaï, ou le commencement par la route qu'ils suivaient. Il n'y a pas de désaccord géographique ; voilà le second campement, bien précis, bien distinct, concordant parfaitement avec la Bible et les distances. Qu'on jette les yeux sur la grande et belle carte du colonel Lapie, la plus récem-

quitter le campement de Haggi-sou (l'eau amère), dans la direction du mont Sindjar ; je rencontrai un colonel d'artillerie du Nizam, avec tout son état-major et une suite de plus de cinquante personnes. Assaillis à l'improviste à Haggi-sou par une horde de Bédouins Anezēh, ils furent en proie à toutes les violences de ces barbares, et complétement dépouillés. Nous l'échappâmes belle ce jour-là.

Dans les villes, c'est différent, et je m'associe à la dernière partie de la note de M. de Laborde. Bien souvent à Bagdad, quand nous revenions la nuit avec Loëve-Weimars de dîner chez le major Rawlinson ou chez les princes persans, nous étions escortés de mâchlâs remplis de chiffons enduits de naphte de Hit, et cela produisait un merveilleux effet à travers l'immense bazar des khalifes et les longues rues sinueuses de la ville des *Mille et une nuits*. Dans notre campement à la cour du schah de Perse, nous avions des fanaux comme à Constantinople ; mais, je le répète, *jamais je n'ai vu une seule caravane* (et j'en ai rencontré des milliers) qui se servît des mâchlâs ; c'eût été contre toutes les règles que la sécurité impose aux karavandjis et aux voyageurs.

ment dressée, d'après les itinéraires des généraux Guilleminot, Tromelin et Fernig ; des voyageurs consciencieux, comme Pacho, Coste, Burckhardt, Irwin, Gaultier, Rüppel; revue pour les noms antiques par le vénérable et savant M. Hase [1], et l'on verra combien cette route est directe !

« Le Seigneur parla encore à Moïse, en ces termes :

« Dites aux enfants d'Israël qu'*au lieu d'aller au mont Sinaï par le chemin ordinaire qui va à l'Orient*, ILS RETOURNENT *du côté de l'Occident*, et qu'ils campent devant Pihahiroth, qui est entre Magdal et la mer, vis-à-vis de Baal-Tséphon : vous camperez vis-à-vis de ce lieu sur le bord de la mer [2]. »

Cette expression embarrassante, qu'ils *retournent*, qu'ils reviennent וְשׁוּבוּ, trouve une explication toute naturelle dans la position du campement d'Étham. A partir de la contrée de Ramessès, les Israélites avaient constamment marché à l'orient en inclinant vers le sud ; ils avaient suivi la route directe du Sinaï, ils étaient parvenus sur la limite de l'Égypte et de l'Arabie; mais comme les desseins de Dieu sont impénétrables, il leur ordonna de *revenir*, c'est-à-dire de faire une contre-marche, de *retourner* vers l'Égypte à l'occident ; et c'est alors que la colonne se dirige vers Pihahiroth, entre Baal-Tséphon et Magdal, lieux qui se trouvaient en effet à l'occident, au couchant d'Étham, et sur les terres du Pharaon. C'est ainsi que doit être entendue cette expression :

[1] *Carte historique, physique et politique de l'Égypte ;* 2 feuilles grand-monde.

[2] 1. *Locutus est autem Dominus ad Moysen, dicens :* 2. *Loquere filiis Israël : Reversi castrametentur e regione Pihahiroth, quæ est inter Magdalum et mare, contra Beelsephon : in conspectu ejus castra ponetis super mare.* (*Exode*, cap. XIV, trad. de l'abbé de Vence, t. II, p. 531.)

qu'ils reviennent. Le P. de Carrières et dom Calmet avaient bien soupçonné qu'Étham était à la pointe septentrionale de la mer Rouge [1]; ils se rapprochaient un peu de la vérité : mais le voyage du P. Sicard avait tant d'autorité alors, qu'il détruisait même les meilleurs arguments.

De la fin du désert d'Étham, aboutissant, ainsi que nous l'avons établi, vers les lagunes du golfe Héroopolite, si l'on tire une ligne dans la direction des derniers contre-forts des monts Attaka, cette ligne passe sur Calaat-el-Adjeroud, c'est-à-dire au couchant de la station d'Étham. La concordance avec le texte de l'Exode est donc bien réelle. Nous avons d'autres preuves; Cosmas, déjà cité, dit dans son livre que : « Clysma (Suez) est le lieu où les Hébreux passèrent la mer. C'est là où l'on voit encore aujourd'hui les vestiges des roues et des chariots, qui s'étendent bien loin jusqu'à la mer; *ce lieu est situé à la droite, en allant au mont Sinaï* [2]. »

Dom Calmet, qui cite aussi ce précieux passage de l'*Indicopleustes*, ajoute naïvement : *Voilà qui est assez positif; mais il ne remarque pas si c'est en deçà ou au delà de la mer Rouge* [3].

Il est bien évident, d'après l'Exode, que le Pharaon ne gagna pas avec ses chars de guerre la rive arabique; tout fut englouti dans les flots, et très-probablement tous les équipages de guerre n'entrèrent pas dans le golfe. Dans leur précipitation à poursuivre les Israélites, on peut présumer que bon nombre d'Égyptiens s'élancèrent légèrement armés, laissant sur la plage africaine

[1] *Bible* de Vence, t. II, p. 351.
[2] Cosmas, liv. V, p. 194.
[3] Dom Calmet, *Comment. sur l'Exode.*

leurs bagages les plus embarrassants [1]. Mais à quelque conjecture que l'on s'arrête, l'indication de Cosmas a la même valeur, et pour nous c'est la lumière. *Cet endroit est situé à la droite en allant au mont Sinaï,* dit-il : en effet, qu'on jette les yeux sur la carte, et l'on pourra facilement s'en convaincre. Étham étant au delà des lagunes de Suez, un peu en deçà de la position assignée au monument perse, derrière la route moderne suivie par la caravane de la Mekke allant d'Adjeroud à Akabah, Clysma (Suez) *est bien à la droite* en allant au Sinaï. La rive orientale, comme la rive occidentale, *sont de même à la droite :* le vieux Cosmas ne s'était pas trompé, et Moïse, à partir de Ramessès, avait suivi la route directe jusqu'à Étham, où Dieu lui ordonna *de revenir* sur les terres du Pharaon (à Pihahiroth), afin que les destinées du grand persécuteur s'accomplissent. C'est ainsi que j'ai compris l'expression וְיָשֻׁבוּ *qu'ils reviennent.* Sérieusement, toutes les autres explications sont inadmissibles, et pour quiconque connaît bien les lieux, en dehors de celle-là toutes sont en désaccord avec l'Exode ; nous avons cité assez de preuves, des témoignages assez positifs, et nous ne croyons pas qu'on puisse maintenant émettre le plus léger doute.

Moïse vint camper en avant de Pihahiroth, non loin de Bir-el-Soueïs, que je suppose être Magdalum. Quant à Pihahiroth, c'est à coup sûr Calat-al-Adjeroud, nommée aussi Adjeroth, et,

[1] D'ailleurs ils ne devaient pas avoir beaucoup de cavalerie, ni de chariots de guerre, puisque, d'après les plaies de l'Égypte, et selon les paroles de la sainte Écriture, toutes les bêtes de somme des Égyptiens avaient péri. — Nous reviendrons sur ce sujet quand nous nous occuperons du dénombrement des Israélites.

par certains Bédouins de la presqu'île, Agrouth. Les Septante ont lu מפני החירת, *a facie Hahiroth;* il y a lieu de soupçonner, suivant un commentateur, que, dans l'hébreu, au lieu de : *a facie Hahiroth,* originairement on aura lu : *a facie Pihahiroth,* מפני פי החירת. On lit dans le samaritain : *a Pihahiroth,* ce qui prouve que les copistes ont confondu FI, PHI, avec FNI, *facie;* ils ont conservé l'un dans le samaritain, et l'autre dans l'hébreu. Ainsi, en remontant bien haut, on trouve Hahiroth. Aujourd'hui, certaines tribus nomment encore Adjéroud, HADJEROTH; si l'on suppose la permutation du *j* en *i,* chose si fréquente dans les langues orientales, vous trouvez, après une période de près de quarante siècles, le même nom Had-Iroth. Il y a là un beau puits et un château; c'est une des grandes stations de la caravane de la Mekke.

Nous avons dit que nous soupçonnions que le lieu nommé Magdalum était Bir-el-Soueïs (le puits de Suez). L'Exode, dans son grand style, n'omet rien, tout en peignant avec de larges touches. Moïse parle de Magdalum et de Pihahiroth comme si ce fussent des lieux connus, fréquentés; cela ne nous paraît pas douteux. Là, tout d'abord, les Israélites firent trêve à leurs plaintes incessantes, ce qui me fait penser qu'ils y trouvèrent de l'eau : or, dans ce désert, à partir de la région du Nil et des mauvais puits de Saba-h-Byâr, on n'en trouve qu'à Adjeroud et au Bir-el-Soueïs, presque en face de cette petite forteresse, à quelques kilomètres plus haut; et, d'après la marche des Hébreux qui remontaient à l'ouest, ces puits coïncideraient merveilleusement avec l'emplacement biblique de Magdalum.

Voilà l'itinéraire de Moïse depuis Ramessès jusqu'à Magdalum, c'est-à-dire près de la mer Rouge, discuté, établi, démontré, *retrouvé*, je crois, à l'aide de recherches nombreuses et de preuves, j'oserai le dire, incontestables. Quant au miracle du passage de la mer Rouge par le peuple d'Israël, fait merveilleux mis au rang des fables par tant d'esprits incrédules et ignorants, nous essayerons de le démontrer : la main de Dieu est là comme dans toutes les choses de notre globe; mais n'y serait-elle pas, que ce grand fait s'expliquerait de lui-même, pour ainsi dire. Les Bédouins de la péninsule sinaïtique, pour gagner quelques heures et pour éviter les lagunes du fond du golfe, fort dangereuses pour leurs dromadaires, ont l'habitude de traverser le bras de mer à certaines heures, quand les flots atteignent des proportions qu'ils connaissent, et l'eau ne dépasse jamais les épaules de leurs chameaux, qui, comme on sait, sont tous de petite taille. Je les ai vus passer plusieurs fois, et j'y aurais passé moi-même en revenant de l'Arabie Pétrée, si je n'eusse voulu contourner les lagunes pour chercher le monument perse signalé par M. de Rozière dans la *Description de l'Égypte*. Plusieurs savants s'étayant sans doute sur le texte de Flavius Josèphe plutôt que sur l'Exode, ont objecté que le passage dut s'effectuer au sud-ouest de Suez, dans la direction de la courbe des monts Attaka; mais ces savants ont procédé par induction, et n'avaient que de mauvaises cartes. A la hauteur du Ras-Attaka, et même en deçà dans la direction de Suez, la mer est déjà très-profonde; c'est l'ancrage des grands steamers de l'Inde, et nous ne pouvons admettre que les Égyptiens eussent placé Baal-Tséphon si loin des puits de Pihahi-

roth, de Magdalum et du Bir-Mabouk de la rive asiatique. D'un autre côté, les Pharaons n'avaient nul intérêt à se créer des obstacles dans une contrée stérile et désolée où ils pullulent. En fondant cette ville ou plutôt ce comptoir מִסְכְּנוֹת, MISCHKNOT, *tabernaculorum,* cet entrepôt de Pithôm ou Baal-Tséphon, destiné à faire le négoce avec des contrées riches et mystérieuses, ils avaient dû choisir de préférence le petit cap occupé de nos jours par Suez, en ce qu'il était le seul propice à cause de la profondeur des eaux, condition essentielle qui ne se trouve point au delà; puis il était plus près de la vallée du Nil et de Tanis, alors capitale de l'Égypte, que le Raz-Attaka, situé au delà d'une baie assez étendue.

M. de Laborde a publié une carte du golfe de Suez, représentant tous les systèmes des géographes qui ont écrit sur ce grand fait biblique[1] : cette carte est ingénieuse et précieuse par ses indications; elle contient aussi le tracé du système de ce voyageur, conduisant les Israélites de Suez en ligne droite, à travers la mer, jusque vers l'Aïoun-Mouza.

Il est certain que les Hébreux entrèrent dans le golfe à peu de distance de Suez; mais je ne puis admettre avec M. de Laborde que Moïse ait eu l'imprudence de leur faire suivre une route aussi périlleuse dans le lit de la mer, sur une longueur d'environ dix kilomètres. M. de Laborde a figuré sur sa carte itinéraire des bancs de sable que je connais fort bien, que j'ai soigneusement étudiés dans le golfe Héroopolite, et certes ils n'occupent pas, à

[1] Carte du golfe de Suez, *Comment. sur l'Exode et les Nombres,* p. 76.

... un aussi grand espace. M. de Laborde raconte ... son système une aventure qui lui est personnelle, ...ous devons reproduire.

...ne demi-heure avant le coucher du soleil, dit-il, je sortis ...a ville (Suez), et j'allai sur la côte pour me baigner dans la ...er ; mais la marée était basse, et la plage s'étendait très-loin ...ans qu'on pût avoir plus de deux pieds d'eau. Je marchais toujours plus avant, malgré la douleur que me causait l'inégalité du fond et les aspérités des madrépores qui s'y sont attachés. Quelques Arabes venaient à travers la mer à ma rencontre, dans la direction des sources de Moïse ; ils me firent des signes accompagnés de cris pour m'avertir que la marée montait, qu'il était trop tard. Ces hommes étaient des pêcheurs qui rapportaient, dans des paniers placés sur leurs têtes, des crabes qu'ils avaient pris le matin sur la rive opposée ; ils croyaient qu'à cette heure je voulais aussi essayer le passage, et ils m'avertissaient du danger que je courais. Je les tranquillisai en n'avançant pas davantage, et après m'être baigné je rentrai dans la ville[1]. »

Nous avons un exemple plus explicite encore : Fürer von Heimendorf affirme *qu'il partit comme les pêcheurs rencontrés par M. de Laborde, et qu'il vint d'el-Aïoun à Suez, n'ayant eu de l'eau que jusqu'aux aisselles.* M. de Laborde cite aussi ce voyageur pour corroborer son récit. Mais je n'accorde aucune valeur au fait invoqué par le voyageur moderne. Les pêcheurs de crabes lui dirent qu'ils venaient de l'Aïoun-Mousa (les fontaines

[1] M. Léon de Laborde, *Comment. sur l'Exode*, p. 80.

de Moïse), et il les crut sur parole. Eh bien, nous ne sommes pas si crédule. Quand j'ai dit que le fait énoncé par M. de Laborde était sans gravité, n'avait aucune valeur, je m'explique : ce voyageur parlait d'après le dire de quelques pêcheurs, dont il ne comprenait peut-être pas très-bien le jargon barbare ; on peut être très-savant, et ignorer l'idiome des pêcheurs de crabes du golfe de Suez, ce n'est pas un crime de lèse-science. Si M. de Laborde eût pris l'affirmative comme Fürer, le cas serait différent ; car un homme d'honneur qui dit : J'ai fait telle chose, je suis allé de Suez à travers la mer jusqu'à l'Aïoun-Mouza, en marchant toujours, cet homme-là serait bien fort, et son témoignage devrait avoir une autorité bien grande. Mais M. de Laborde n'émet rien de semblable ; il n'a d'autre autorité pour faire foi que les paroles des pêcheurs de crabes, et il voudra bien nous permettre de la rejeter.

Nous croyons très-bien connaître le golfe Héroopolite aux abords de Suez, et nous pouvons affirmer que M. de Laborde n'alla pas en mer dans la *direction d'el-Aïoun* à plus de trois kilomètres ; c'est déjà une longue distance : nous ajouterons même qu'il dut incliner au sud-ouest, le chenal dans la direction d'el-Aïoun étant très-profond, même à l'heure de la plus basse marée ; au delà le gué (puisqu'on l'appelle ainsi dans quelques livres) devient bien profond, comme l'on peut s'en convaincre en vérifiant les sondages de la Commission d'Égypte [1]. Un peu plus haut dans

[1] Le chenal qui établit la communication de la rade avec le port de Soueys (Suez) court au sud-est; c'est un canal étroit de cinquante à soixante toises de largeur, d'une lieue et quart environ de longueur, dans lequel on trouve HUIT et

le sud-ouest-ouest, il y a un récif de madrépores qui se prolonge vers l'est, et c'est là que se pêchent les crabes et d'autres coquillages destinés à la consommation de Suez. Voilà ce que j'ai vu, voilà ce que j'affirme. Quant à l'assertion de Fürer von Heimendorf, je renonce à la discuter, parce qu'elle est impossible; il était sans doute un excellent et intrépide nageur, et il aura profité de ce talent pour arriver à Suez. Je citerai un fait dont j'ai été témoin : En arrivant à Suez, j'étais mécontent de mon domestique égyptien, et je dus songer à le remplacer: un Maltais cumulant les professions de tavernier, de marin et de pêcheur, vint s'offrir. Le marché était conclu à de certaines conditions : tout à coup une rumeur s'élève sur le port; on vient réclamer mon homme, dont le courage et l'habileté étaient bien connus; il saute immédiatement dans sa barque, faisant force d'avirons dans la direction de l'Aïoun-Mouza, parce qu'un Européen, disait-on, séduit sans doute par le récit de Fürer, et ne sachant pas bien nager, venait de périr à la *marée basse* en voulant tenter le passage. On sauva les deux Arabes qui l'accompagnaient; mais le lendemain, quand je quittai Suez, le corps du malheureux imprudent n'était pas encore retrouvé. Maintenant, la conclusion est facile: le passage est impossible dans cette direction.

Les Bédouins, lorsqu'ils veulent traverser le golfe Héroopolite, remontent au nord-nord-est l'espace d'un kilomètre et demi en suivant le rivage; quand ils arrivent à plusieurs monticules où se trouvent des débris de poteries, ils escaladent leurs

DIX PIEDS D'EAU DE BASSE MER... (*Mémoire sur le canal des Deux-Mers*, par M. le Père, ingénieur en chef, *Descript. de l'Égypte*, p. 178, in-8°.

dromadaires, et entrent résolûment dans la mer. — Ce lieu est nommé par les Arabes, EL-MA'DYEH ; c'est *le passage.* — On pourrait croire que le golfe est partout guéable en se dirigeant plus au nord, là où finit la mer et où commencent les lagunes ; mais ce fond est vaseux et fait *écarteler* les chameaux; puis, lors même que cet inconvénient n'existerait pas, l'Arabe, cet être immuable, n'y songerait point; ni ne voudrait l'essayer. Il a passé la mer à ce gué, tout enfant, avec son père et les vieillards de sa tribu ; c'est là qu'ont passé les pères de ses pères; il montrera plus tard cette route à ses fils, et dans trois mille ans, à moins d'un cataclysme, c'est là encore que les Bédouins viendront d'Asie en Afrique.

La position de ce gué des Bédouins coïncide d'une manière frappante avec le célèbre passage de l'Exode : *Reversi castrametentur e regione Pihahiroth, quæ est inter Magdalum et mare contra Beelsephon...* Le gué est en effet, dans la direction indiquée par la Bible, à un kilomètre et demi à la gauche de Suez. M. Quatremère[1] a objecté que Baal-Tséphon devait être une ville fortifiée, dont la garnison pouvait inquiéter les Israélites, et, au besoin, s'opposer à leur passage ; c'est une simple conjecture de l'illustre savant, et l'Exode n'en dit rien. A cette époque, le commerce des Pharaons n'avait pas sans doute une extension bien considérable avec la mystérieuse péninsule indienne et l'Arabie supérieure ; il est permis de le supposer. Et comme nous persistons à penser, toujours d'après le texte hébreu, que Baal-Tséphon n'était qu'un simple comptoir (MISCHKNOT, *tabernaculorum*),

[1] Mémoire cité, p. 17 et 18.

la garnison, en cas qu'il y en eût, devait se borner à quelques soldats; mais en admettant qu'elle se composât d'une centaine et même d'un plus grand nombre, que pouvait-elle faire en face d'une pareille multitude d'hommes que poussait le désespoir, et que Dieu protégeait visiblement?

Nous avons décrit la position géographique du gué par rapport à Pihahiroth et à Magdalum, ainsi que le passage effectué encore de nos jours par les Bédouins de la péninsule; à ces preuves, nous pouvons encore en ajouter une qui ne sera pas moins convaincante. Moïse, cet enfant adoptif de Thermutis, cet homme aimé de Dieu, vaste intelligence à qui tous les trésors de la science sacerdotale durent être prodigués, avait nécessairement une connaissance profonde de la topographie du golfe Héroopolite. Après ses conquêtes sur les Éthiopiens [1] et le meurtre relaté dans la Bible, il s'enfuit jusqu'au fond de la péninsule sinaïtique, et devint le gendre de Jéthro, sacrificateur de Madian, puis intendant de ses troupeaux. Cette vie nomade, si nouvelle pour le favori du Pharaon, le mit en rapport avec les habitants de la presqu'île; et comme il était de la même race qu'eux, il est permis de présumer qu'il eut une grande influence sur l'esprit de ces pauvres pasteurs, qui lui révélèrent sans doute le gué de Baal-Tséphon. Certes, il y a dans tout cela inspiration du ciel, on ne peut le nier. Quand de grands événements doivent remuer le globe, Dieu fait surgir les grands hommes; ainsi d'Alexandre, de César, de Mahomet, de Charlemagne et de Napo-

[1] Flavius Josèphe, *Antiq. jud.*, p. 48, si l'on peut admettre son témoignage.

léon. Moïse, ce grand prédestiné, réunissait toutes les conditions humaines et d'autres que nous appellerions presque divines, puisqu'il était l'écho de Dieu sur la terre pour arracher le peuple hébreu au joug de fer des Pharaons. Général d'armée, législateur, poëte, médecin, il savait tout, et à tant de connaissances il joignait encore celle de la géographie pratique, science éminemment utile pour lui, conducteur de sa nation à travers les solitudes arides de l'Arabie, science qu'il avait apprise des Scénites, les aïeux de ses pères. Voilà pourquoi il devint l'élu de Dieu, afin d'accomplir ces grandes choses que nous essayons de retracer. L'Écriture sainte, dans son large style oriental, et l'Église son interprète, qualifient le fait du passage de la mer Rouge du nom de miracle. De puissants esprits l'ont nié. Après tout, cette fuite à travers les flots, ces terribles marches au milieu des déserts arides, cette délivrance, sont miraculeuses autant que réelles; et d'ailleurs, dans les mêmes conditions atmosphériques, dans les mêmes conditions humaines, le fait capital est encore possible, et nous le prouvons! En ces temps où l'esprit d'investigation se fait jour de toutes parts, où tant de recherches actives et hardies sont souvent couronnées de succès, chaque jour amène une découverte précieuse, et pour ce qui concerne la géographie antique de l'Asie, c'est encore dans la Bible qu'on peut puiser les plus sûres lumières.

En faisant une étude sérieuse de Flavius Josèphe, il m'a semblé que cet écrivain a dû disposer de matériaux précieux aujourd'hui détruits; qu'il a connu des traditions qui ne nous sont pas parvenues, et que, à cause de cela, on peut avoir quelque confiance en ses assertions.

Voici ce qu'il raconte au sujet du passage de la mer Rouge :

« Dieu peut, quand il lui plait, dit Moïse aux Hébreux, sécher les mers et aplanir les montagnes.

« Après que Moïse eut ainsi parlé, il mena les Israélites vers la mer à la vue des Égyptiens, qui, fatigués de leurs longues marches, *avaient résolu de n'attaquer que le lendemain.* Lorsqu'il fut arrivé sur le rivage, ayant en sa main cette verge avec laquelle il avait fait tant de prodiges, il implora le secours de Dieu, et fit une ardente prière. »

Après cela, Moïse s'avança le premier avec une grande résolution, en commandant aux Hébreux de le suivre, ce qu'ils firent avec empressement.

Les Égyptiens, au contraire, selon les assertions de l'historien des Juifs, crurent tout d'abord que l'excessive frayeur des Israélites avait troublé leurs esprits, et les portait à se précipiter de la sorte dans un danger si évident et une mort qui leur semblait inévitable. Mais lorsqu'ils les virent continuer leur marche avec une telle assurance, sans avoir rencontré d'obstacles, sans qu'un seul eût péri, ils s'ébranlèrent et se mirent à les poursuivre avec acharnement, dans la croyance qu'un chemin si miraculeux et si nouveau ne serait pas moins sûr pour eux que pour cette multitude qu'ils voyaient ainsi y marcher sans crainte. La cavalerie entra la première [1]; tout le reste de

[1] Il est permis de présumer que cette cavalerie était très-peu nombreuse, qu'elle était même presque nulle, après les désastres que la cinquième plaie avait fait subir aux Égyptiens. Je prends cette assertion dans l'historien oculaire, dans Moïse : *Ecce manus mea erit super agros tuos : et super equos, et asinos, et camelos, et boves, et oves, pestis valde gravis. — Fecit ergo Dominus verbum hoc altera die :*

l'armée suivit; et comme les *Égyptiens avaient employé beaucoup de temps à se préparer et à prendre leurs armes*, les Israélites arrivèrent de l'autre côté du rivage avant qu'ils pussent les joindre.

Quand tous les Égyptiens furent entrés dans cet espace de mer alors desséché, les flots se réunirent en un instant et les submergèrent. Les vents se joignirent aux vagues pour déchaîner la tempête; une grande pluie tomba du ciel; les éclairs se mêlèrent au bruit du tonnerre, la foudre suivit les éclairs; et afin qu'il ne manquât aucune de toutes les marques des plus sévères châtiments dont Dieu, dans son courroux, punit les hommes, une nuit sombre et ténébreuse couvrit la face de la mer, en sorte que de toute cette armée si redoutable il ne resta pas un *seul homme* qui pût porter en Égypte la nouvelle d'un événement si terrible[1].

Complétons cette citation :

« Les flots repoussèrent les corps et les biens qu'ils avaient engloutis, et les jetèrent sur le rivage où les Israélites étaient campés. On se saisit avec action de grâces de ces riches dépouilles, des armes, et, sur l'ordre exprès de Moïse, on les distribua par familles et par tribus[2]. »

C'est alors que la plage Héroopolite retentit de ce chant sublime :

mortuaque sunt omnia animantia Ægyptiorum : de animalibus vero filiorum Israël nihil omnino periit. (*Exode*, cap. IX, v. 3 et 6.)

Puisque toutes les bêtes de somme des Égyptiens avaient péri le troisième jour, ils n'avaient guère pu s'en procurer d'autres que par des extorsions envers les Hébreux; encore n'en est-il fait aucune mention dans l'*Exode*.

[1] Flav. Josèphe, *Antiq. judaïq.*

[2] *Exode*, XIV, v. 18. — Flav. Josèphe, *ibid.*

« Je chanterai le Dieu d'Israël qui s'est élevé fièrement, et qui « a précipité dans la mer le cheval et le cavalier...

« Il est ma force, je dirai ses louanges; il m'a sauvé, je lui « consacrerai un temple; il a été l'objet du culte de mon père, « et je l'exalterai.

« Ce dieu est un guerrier vaillant du nom de Jehovah : il a « englouti les chariots de Pharaon, l'élite de ses capitaines, et « toute son armée... »

Essayons maintenant d'éclairer de nouvelles lueurs ce grand fait historique.

Moïse, en s'arrêtant au delà de Pihahiroth, près de Baal-Tséphon, obéissait à la voix divine qui parlait dans son âme. Chef d'une nation que l'esclavage avait dégradée et remplie de passions mauvaises, il avait besoin de prestiges sans cesse renaissants; on n'a pas oublié tous ceux qu'il avait tant de fois opérés en présence du Pharaon, de sa cour et de ses magiciens. Animé de l'esprit de Dieu qui le poussait à devenir un des libérateurs de sa race, tout en lui devait tenir du surnaturel aux yeux de cette multitude aigrie et affamée qui venait d'abandonner la terre d'Égypte, la terre de l'abondance fabuleuse : c'est pour cela que lui, à demi Scénite, ne fit pas camper les Hébreux à Baal-Tséphon, ou devant Baal-Tséphon, tout au bord de la mer, mais entre Magdalum et Adjeroth; et, comme raison humaine, on pourrait peut-être à bon droit supposer qu'il ne voulait pas les initier au phénomène du flux et du reflux.

Les Égyptiens apparaissant dans la direction d'Eugrat-il-Maïet, عنفرة الميت (la demeure de la mort), Moïse n'en sem-

ble pas ému ; il a confiance dans le Dieu qui l'inspire et dans les fécondes ressources de son intelligence. Le Pharaon fatigué *ne l'attaquera que le lendemain ;* il doit et peut le savoir par ses espions, par les traînards égyptiens qui se sont associés à la fortune des Israélites. Il dispose aussitôt son peuple à la vue des troupes nombreuses et des chars de guerre, et quand *l'heure favorable est venue,* il s'élance dans la mer, en ordonnant aux Hébreux de le suivre [1].

Il fallut un certain temps à cette multitude pour passer du désert égyptien sur le sol asiatique, et les prévisions de Moïse ne tardèrent pas à se réaliser. D'ailleurs, tout semble s'être réuni pour favoriser le passage des Israélites : le flux survint un peu avant la nuit, et il amena les vents et la tempête, chose très-fréquente en ces parages. Ainsi, ce fut à la tombée du jour que le Pharaon, malgré la fatigue de ses troupes, donna l'ordre de s'élancer sur ceux qu'il appelait ses esclaves ; mais cette armée, épuisée de soif et de lassitude, n'y mit probablement pas une grande diligence, croyant bien que les Hébreux, emprisonnés par la mer et désespérés, n'iraient pas loin ; et elle se trouva au milieu du passage au plus fort du flux et de la tempête, quand la main de Dieu s'appesantit sur elle. La nuit survint, une nuit épou-

[1] Plus j'examine les lieux, et plus je suis convaincu que c'est au gué des Bédouins (*el-Ma'dyeh*) que le passage des Israélites s'effectua ; il ne pouvait avoir lieu ailleurs. Je viens de contourner le golfe Hérоopolite, et à l'extrémité des lagunes j'ai retrouvé tout près de la mer les traces du canal antique qui reliait le Nil à la mer Rouge ; les flots de Kolzum ne se sont donc pas laissé envahir par les sables, comme quelques-uns l'ont prétendu. A cette preuve j'ajouterai la coutume suivie jusqu'à nos jours par les races asiatiques, qui y passent encore *sous mes yeux à cette heure*. (Note de Suez, 23 mars 1850.)

vantable, selon le récit de Flavius Josèphe, et tout fut dit. Moïse avait si bien calculé toutes les chances en sa faveur, qu'il ne s'éloigna pas; il campa sur le bord même de la mer, pour faire profiter les Hébreux des armes et des dépouilles de leurs persécuteurs [1].

[1] Le général Bonaparte faillit périr, comme l'armée du Pharaon, au même lieu, le 28 décembre 1798, 3,300 ans après; il fut sauvé par le dévouement d'un guide bédouin, d'une taille gigantesque; seul, son cheval fut noyé. (*Hist. de Napoléon*, t. I.)

CHAPITRE IV.

ITINÉRAIRE DE SUEZ AU COUVENT DU SINAÏ,
PAR TOR
ET LE DÉSERT DE SIN.

Le 10 février, je quittai Suez à quatre heures du soir ; j'avais envoyé mes Bédouins et mon domestique égyptien par le chemin des lagunes, avec l'ordre de m'attendre aux fontaines de Moïse. Le chef de la Quarantaine m'ayant offert la barque du bey pour m'éviter de contourner le golfe Héroopolite, j'en profitai, et gagnai rapidement la côte d'Asie, conduit par MM. Bâtissier, don Sapeto, et Andréa le médecin. Cette petite traversée eut lieu dans la direction de l'ouest à l'est, à partir de l'embarcadère situé sous les fenêtres de la maison du bey jusqu'à la tour quarantenaire assise sur la rive asiatique. Pour la seconde fois, j'examinai ou sondai constamment la mer, dont la profondeur n'était jamais moindre de 8 à 12 pieds. — C'est une preuve de plus en faveur de mon opinion, et qui rend de plus en plus inadmissible le passage des Israélites vers le Raz-Attaka, situé dans le sud de la mer Rouge.

Un de mes Bédouins m'attendait au pied de la tour avec son chameau ; j'embrassai mes amis, et pris, non sans un serrement de cœur, la voie toujours bien incertaine du désert. On compren-

dra facilement la disposition d'esprit dans laquelle j'étais. Je venais d'abandonner ma jeune femme, mon père plus qu'octogénaire, mes amis, tout ce qui m'était cher enfin, et je m'en allais seul, malade, au milieu de l'hiver, faire d'énormes travaux, et affronter l'inconnu en compagnie de trois Scénites et d'un méchant vagabond de la vallée du Nil, qui pouvaient n'être pas très-fidèles, ni d'une moralité bien sûre [1].

De grands nuages noirs et métalliques zébraient le ciel, des flocons de brume couraient sur les flancs du Chédur ou Saderr, une pluie froide et fine fouettait mon visage; et tout cela n'était pas de nature à effacer l'amertume de mes réflexions.

Nous arrivâmes, à la nuit, en vue de l'Aïoun-Mouza عيون موسى; et, après une marche assez rapide de trois heures, je vins descendre aux sources qui se trouvent par le sud-est 20° : les fontaines de Moïse sont donc éloignées de plus d'une lieue de Suez, ainsi que l'ont avancé les derniers auteurs qui ont écrit sur l'Arabie Pétrée [2].

De riches Syriens, agents consulaires à Suez, ont utilisé l'eau de ces sources saumâtres; trois jardins, enchanteurs pour cette partie désolée de l'Arabie, ont surgi des sables, et le voyageur peut s'y abriter, aux heures les plus chaudes du jour, à l'ombre de beaux tamarisques. L'eau de ces sources est très-âcre, plus

[1] La sécurité, si grande en Égypte et dans les contrées voisines de l'Égypte sous la puissante administration de Mohammed-Ali, avait à peu près disparu du temps d'Abbas-Pacha. Les Bédouins de Syrie et du Sinaï avaient un profond mépris pour ce dernier vice-roi, et les vols et les meurtres redevenaient fréquents. Au Kaire même, les insultes envers les Européens n'étaient pas rares.

[2] Dauzats et Al. Dumas, *Quinze jours au Sinaï*, p. 183.

salée même que celle de la mer Caspienne; une seule est potable, mais seulement dans ces affreux déserts, car en Europe nos animaux domestiques refuseraient d'en boire. Quelques malheureux fellahs du Delta d'Égypte habitent la petite oasis d'El-Aïoun, et vivent du maigre produit des jardins et de la munificence de leurs patrons.

Comme nous sommes sur une terre miraculeuse, c'est assurément le cas de décrire les particularités concernant ces fontaines mystérieuses qui sourdent au milieu des sables. Les unes occupent un petit mamelon d'une élévation à peine sensible, et les autres se trouvent plus bas à deux cents mètres vers le nord, dans une coupure dont les parois sont humides tout alentour à une assez grande distance. L'eau, dans ces réservoirs, est à dix pieds au-dessous du sol, et par conséquent à peu près au niveau de la mer Rouge à l'heure du flux. Deux seulement font exception, et occupent le versant du petit monticule. D'où viennent ces eaux? La chaîne stérile et sablonneuse de Ruhat montre à l'est ses cimes bleuâtres, mais un désert de sable les sépare d'El-Aïoun, et les pentes de ses derniers gradins aboutissent dans les ouadis Ouerdan et Garendel; les pluies rares qui tombent sur ces montagnes ont donc leur déversoir dans ces grandes vallées. Ne serait-ce point une filtration de la mer à travers les sables? et puisque ces fontaines ne tarissent jamais, que souvent, au dire des Arabes de l'oasis, les eaux bouillonnent plus fort que de coutume, il serait curieux de les observer aux heures des tempêtes et des hautes marées, pour s'assurer si elles ne sont pas l'œuvre de la pression des flots.

20 février. En quittant l'oasis d'El-Aïoun, la route va au sud-est 40' à travers une plaine de sable et de cailloux noirs. A une heure des sources, à gauche du chemin, existe un cimetière déjà ancien, parsemé de pierres tumulaires, et çà et là le sol est jonché de crânes et d'ossements blanchis, déterrés, selon toute apparence, par les bêtes fauves du désert. A partir de cette triste nécropole, on descend une pente de quelques mètres, et l'œil voit se dérouler devant lui la plaine immense et monotone de Saderr, fermée à l'horizon du sud par les montagnes de Garendel, tandis que, vers le couchant, la mer Rouge, que l'on côtoie à un ou deux kilomètres, apparaît, encaissée dans la chaîne africaine, magnifique de formes et de couleur.

Nous marchâmes huit heures dans la même direction par un froid très-vif, qu'augmentait encore un vent de mer d'une effroyable violence. A trois heures du soir, nous courûmes brusquement au sud-sud-est pendant une heure quinze minutes, et un peu avant le coucher du soleil nous atteignîmes وادى وهردان Ouadi Ouerdan, où je campai [1].

Cette halte fut signalée par un petit épisode qui peut trouver place ici, parce qu'il est caractéristique au point de vue des mœurs orientales, et qu'il sert à faire connaître jusqu'où peut être poussée l'insouciante ignorance des Arabes. Depuis que nous

[1] Un voyageur parle des sources de cette ouadi. Aux deux époques où j'ai campé là, pendant la saison des pluies, il n'y avait pas une goutte d'eau. A quelque distance, on a constaté l'existence d'un puits d'eau saumâtre, connu sous le nom de *Bir-Abou-Szouera* : c'est un misérable trou de deux pieds de profondeur, qui se dessèche souvent, ainsi que cela me fut affirmé par Cheick-Saleh, au moment de mon séjour dans Ouadi-Ouerdan; je ne l'ai pas vu.

étions entrés dans le lit de Ouadi-Ouerdan, j'avais aperçu plusieurs fois à l'horizon un point noir qui prenait des proportions colossales, et, l'instant d'après, disparaissait tout à coup. Familiarisé depuis longtemps avec les phénomènes d'optique du désert, souvent si extraordinaires, je compris vite que c'était un homme, mais un homme dont les allures me semblaient très-suspectes dans ce lieu; j'appelai mon cheick, qui cheminait à quelque distance.

— *Ia Saleh, wahad raguel.* — *Chouf!*

— Eh, Saleh, regarde. — Un homme!

Le Bédouin mit la main au-dessus de ses yeux, mais ne vit rien.

— *La' la' ma fiche, beg.*

— Non, non, bey, il n'y en a pas.

Et mon humble caravane continua de s'engouffrer dans cet affreux désert, labouré par la tempête.

La fantasmagorie cessa: plus de point noir, plus de masse gigantesque; mais l'éveil étant donné, un de mes Bédouins, Hassan, le plus jeune et le plus hardi, me voyant glisser à bas de mon dromadaire et armer les deux coups de mon fusil, s'approcha de moi d'un air inquiet et me pria de lui prêter ma carabine, ce que je fis. Une demi-heure après, l'Arabe trouva blotti dans un buisson de tamarisques un pauvre fellah, dont les épaules perçaient à travers une natte pourrie, son unique vêtement; il tremblait de froid, de peur, et succombait aux angoisses de la soif et de la faim. Je lui dis de nous suivre, et, tout exténué qu'il était, ce ne fut pas un des moins empressés à fixer dans le

21 février. Je me mis en route par un temps glacial; de grands nuages lourds et noirs surplombaient la chaîne arabique, et le vent remontant au nord amena de la pluie. La direction que je suivais était est-sud-est 60'. Après avoir marché environ quatre heures, j'entrai dans وادى الهوارة Ouadi-l'Hemara; c'est là que finit la plaine sablonneuse qui se trouve au niveau de la mer Rouge. Insensiblement, le sol s'élève, puis des monticules de sable jaune et rouge apparaissent; alors, brusquement, le paysage prend de grandes proportions, mais tristes, sévères et désolées; à midi, je traversai وادى العمارة Ouadi-l'Awara, qui débouche dans la plaine el-Khoul, plateau d'une aridité affreuse, long de six kilomètres, venant déboucher dans la grande Ouadi-Garendel. Il y a là une source amère et un palmier.

Dans un pays peu visité, peu connu, et surtout dans cette terre biblique, tout intéresse; et à cause de cela peut-être on doit en exclure le merveilleux pour s'en tenir à la vérité, qui vaut mieux toujours. Pockocke, souvent si judicieux, manque d'exactitude dans cette partie de son exploration, et des voyageurs plus modernes font de ces ouadis, parcourues depuis deux jours par moi, le repaire de monstres apocalyptiques et de serpents fort dange-

Dieu aime celui qui étale les marques de sa bienfaisance). Voilà pourquoi je t'ai aimé; je n'ai rien voulu gagner sur cette arme, ni celui qui me l'a cédée. Puis, tu as eu le bonheur de parcourir tous les empires musulmans, tu as vu Bagdad la magnifique, tu es un grand hadji; et tant que tu seras dans Misr, si tu as besoin de moi, n'oublie pas que je suis ton ami. » J'étais un peu confus, je l'avoue, en face de tant de noblesse; je devais cela, et la découverte d'un caractère aussi généreux, à quelques piécettes de cuivre et d'argent données à des musulmans infirmes; aussi j'avoue qu'il m'est impossible d'entendre de sang-froid les diatribes adressées par certaines gens aux Turks et aux Arabes, qui les enveloppent tous, sans exception aucune, dans leur malédiction.

reux. Cumulant avec mes fonctions d'envoyé du ministère de l'instruction publique celles de pourvoyeur d'insectes de mon ami de Saulcy, j'eus bientôt dépisté ces fameux serpents... de mer. Dans toute cette région, le sable est en effet couvert de longues traînées régulières ressemblant à des anneaux de reptile; mais en les observant de plus près, je vis qu'elles étaient l'œuvre de ce scarabée noir et inoffensif nommé par les Szaoualhât *ouar-el-bénat*. J'en mis plusieurs sur des zones de sable fin, et la trace qu'ils laissèrent sur ce sable pouvait faire croire de prime abord à la présence de nombreux serpents.

وادى غرندل Ouadi-Garendel vient réjouir l'œil attristé du voyageur; c'est le Corondel de Pockocke, le Girondel de Niebuhr. Le lit de ce large torrent d'hiver est semé de tamarisques d'une grosseur extraordinaire, et deux palmiers rachitiques élèvent au-dessus des masses de verdure leur maigre et triste parasol. Cette ouadi, profondément encaissée, principalement à l'est, court de cette direction à l'ouest; et des géographes mal renseignés, Lapie entre autres, ont prétendu, et cela bien à tort, qu'elle se prolongeait par El-Arisch jusqu'à la Méditerranée. Cette belle ouadi a sa racine dans le groupe des monts صَدِرْ Saderr, plus généralement connus des Européens et des savants sous le nom de Chédur.

Là finit le sable et la région qu'on peut nommer les dunes de la mer Rouge. Le lit de Ouadi-Garendel est plein de talc, ainsi que ses contre-forts du sud. Le sol s'élève de plus en plus, et la route s'engage dans un défilé de calcaire crayeux, traversé par une zône rougeâtre qui vient brusquement finir dans la riante

وادى وسيط Ouadi-Ousit [1]. Il était presque nuit quand j'arrivai à ce campement ; ma tente fut dressée sur un tertre abrité par plusieurs massifs de beaux palmiers auxquels on fit, à mon vif déplaisir, de larges emprunts pour nous réchauffer et sécher nos manteaux trempés de pluie ; puis, la lune ayant percé les nuages, j'allai reconnaître cette vallée, qui ressemble à une oasis. Des groupes de palmiers et de tamarisques dressaient leurs sombres masses sur le ciel éclatant, et dans le lit de l'ouadi, au nord, je trouvai cinq à six petites sources. Il est certain qu'une nappe d'eau souterraine assez volumineuse existe dans cette contrée, adossée au جبل تال Djebel-Thâl dans la direction de la mer ; car mes Bédouins, pour avoir de l'eau meilleure, creusèrent un trou de moins de deux pieds de profondeur, et bientôt ils purent y puiser de l'eau bien autrement potable que celle qui séjournait dans les récipients antérieurs.

En calculant la marche des Hébreux, en retrouvant ces palmiers, les seuls pouvant vivre en groupes dans un rayon de plus de 130 kilomètres, il devient évident que c'est le campement que la Bible nous fait connaître sous le nom d'*Élim :*

« *Venerunt autem in Elim filii Israël, ubi erant duodecim*

[1] Cette ouadi est nommée par les voyageurs *Ussaita*, *Oûset*, *Ussaitu*, etc. Coutelle est celui qui avait le mieux compris la prononciation bédouine ; il la nomme *Houseyt;* M. de Laborde l'appelle indistinctement *Ossaita* ou bien *Ouisset*. Pour en finir avec ces noms si souvent dissemblables, je pris le parti d'écrire chaque nom sous la dictée et selon la prononciation des cheicks de la péninsule, et j'ai ensuite confronté mon travail avec une autre liste que m'a envoyée du Kaire mon ami Linant-Bey. De cette façon, on sera sûr cette fois d'avoir la véritable orthographe des noms des montagnes et des vallées de la presqu'île du Sinaï.

« *fontes aquarum et septuaginta palmæ, et castrametati sunt* « *juxta aquas.* » (*Exod.*, XV, 27.)

« On partit de Mara, et à la fin de cette marche les Israélites arrivèrent à Élim, où l'on trouva soixante-dix palmiers et douze sources de belles eaux : la beauté de ce pays fit qu'on y séjourna. »

Il est impossible, en effet, au voyageur attentif qui arrive dans Ouadi-Ousit, de méconnaître ce site d'Élim. Ce qui m'étonne, c'est que ce lieu biblique n'ait été reconnu par aucun des savants qui m'ont précédé. Après trois longues journées de marche dans les tristes solitudes de صدر Saderr, les Hébreux trouvèrent de l'eau, que celle de Mara (dans Ouadi-l'Awara, à la station précédente) devait leur faire paraître plus excellente encore; et la longue vallée, ainsi que les collines aux croupes arrondies couvertes d'arbustes et d'herbes odorantes, durent fournir une nourriture suffisante à leurs troupeaux affamés.

Thévenot, Pockocke, Shaw, placent Élim à Tor, et plusieurs écrivains modernes ont imité ou copié ces voyageurs, ce qui est complétement inadmissible. Niebuhr émet timidement que l'Aïoun-Mouza عيون موسى (les puits de Moïse) pourrait bien être Mara, et Girondel (Garendel), Élim. L'illustre Danois a ainsi égaré beaucoup de commentateurs. — Nous ferons remarquer l'impossibilité qu'il y a de faire concorder cette opinion avec le texte de l'Exode. Les Israélites vinrent en une marche de Mara à Élim; or, la distance des puits de Moïse à Ouadi-Garendel est de quinze heures trente minutes de la marche d'un chameau faisant à peu près 4 kilomètres et demi ou même 5 kilo-

mètres par heure, ce qui devait faire trois fortes journées de la marche des Hébreux, qui étaient à pied, traînant à leur suite les enfants, les vieillards et leurs troupeaux. D'un autre côté, Ouadi-Garendel ne recèle d'eau dans ses sables qu'après les grandes pluies d'hiver; au 22 février 1850 elle y manquait complétement, bien que la mauvaise saison eût été très-pluvieuse; tandis que les sources de Ouadi-Ousit ne *tarissent jamais*, ce qui explique la présence de ces beaux palmiers et de cette végétation vigoureuse, dont une race moins insouciante que celle des Bédouins de la péninsule pourrait tirer grand parti. Avec quelque travail, on couvrirait en peu d'années Ousit de dattiers qui seraient très-productifs. Du reste, le grand voyageur danois donne à entendre qu'il n'a pu étudier cette contrée que d'une manière très-imparfaite, à cause des Arabes dont il était accompagné, qui le trompaient toujours, les uns par excès de zèle, les autres l'intimidant pour des motifs peu honorables.

« Je n'ai point entendu, dit-il, parler dans cet endroit (Girondel) de la montagne de Marah, dont d'autres voyageurs font mention : *et je ne me souciais pas de demander à nos Arabes* si certains noms de montagnes ou de sources leur étaient connus, parce que je remarquais qu'ils se plaisaient à répondre affirmativement à ces sortes de questions, et à nous montrer sur-le-champ des endroits qui, à les entendre, portaient ces noms[1]. »

Le professeur Lepsius, dont le nom a une grande autorité dans la science, est venu à son tour, après le consciencieux Ro-

[1] NIEBUHR, *Voyage en Arabie*, t. I, in-4°.

binson, essayer de retrouver cette marche célèbre, et créer un système plus étrange qu'heureux sur la véritable position du Sinaï. Nous essayerons bientôt de démontrer, en étayant notre discussion de toutes les preuves possibles, à quelles erreurs le savant prussien s'est laissé entraîner.

20 février. — Je marchai au S. E. 50', à travers une contrée s'élevant sans cesse, aboutissant à un vaste plateau sablonneux, encaissé dans un hémicycle de montagnes sans beaucoup de caractère, mais d'une belle couleur. A l'entrée de Ouadi-Thâl وادى ثال, à un kilomètre du chemin à l'ouest, se trouve une petite source, Aïn-Thâl, dont l'eau est médiocre; il est probable qu'elle prend son cours souterrain à l'est; car dans cette direction j'aperçus deux palmiers nains, chétifs, et des samr (seyâl) en assez grand nombre, mais rabougris. La route devenait de plus en plus monotone et triste à mesure que j'avançais, et ce ne fut qu'après avoir descendu le revers méridional du plateau de وادى الطيبه Ouadi-el-Taïbeh, que je trouvai un peu de végétation dans le fond d'un défilé, encaissé dans des espèces de falaises crayeuses.

Après une marche d'environ quatre heures, à partir d'Ousit, une large ouadi, nommée El-Hamr, apparut à mes yeux à l'est, et j'appris des Bédouins que c'était la route directe du mont Sinaï. Je continuai ma marche au S. S. O. par un défilé profondément encaissé dans des montagnes de calcaire doré, mais friable à l'excès, bien qu'il fût par vastes couches horizontales. Ce défilé porte le nom de شبكه (Chébêkeh).

Robinson a commis une erreur à propos de Ouadi-Chébêkeh,

que M. Lepsius a relevée avec un grand sens. La section inférieure de l'Ouadi-Homr de Robinson (El Hamr) est, en effet, Ouadi-Taibeh, descendant du plateau de Djebel-Thâl; à partir de l'embranchement de l'Ouadi-Hamr, qui s'ouvre à l'est dans la direction de Sarabit-el-Kâdem, elle perd son nom pour prendre celui de Chébêkeh, qui va déboucher dans la mer Rouge. La configuration de ces trois ouadis est une croix, dont Taïbeh forme la branche nord, Chébêkeh la branche sud, et Ouadi-Hamr le tronc à l'est.

Le judicieux Pockocke signale une vallée, qui ne peut être que cette Ouadi-Chébêkeh, comme recélant des inscriptions; je l'ai descendue depuis les derniers contre-forts des montagnes de Thâl jusqu'à son extrémité, sondant ses moindres affluents, et je n'ai rien trouvé. Plus tard, à mon retour du Sinaï, en examinant ces grandes masses de calcaire marneux, je fus bien vite convaincu qu'il n'y avait jamais eu là aucune inscription. Les anciens, et les Égyptiens surtout, possédaient au plus haut degré le sentiment de l'éternité pour leurs œuvres monumentales, soit plastiques, soit épigraphiques. Contemporains des premiers âges du monde, on dirait qu'ils eurent la pensée constante de perpétuer leurs faits et gestes jusqu'à la fin des siècles, et pour cela toujours ils choisirent les matériaux les plus durables.

Parvenu, lors de mon exploration, à une courbe qui va brusquement du sud à l'ouest-nord, le calcaire cessa complétement, sans transition aucune, et ce défilé m'apparut puissamment coloré de tons violents, verdâtres, noirs et porphyriques; puis vint une sombre chaîne de granit, de grès, et, tout à coup, la

mer Rouge déroula devant mes yeux charmés ses ondes étincelantes, diaprées, mais solitaires, qu'enfermaient à l'horizon lointain, sur la terre africaine, les pics déchirés de Kolzim.

Je côtoyai la mer en remontant au sud-sud-ouest. Le ciel était magnifique, et le premier plan du golfe Héroopolite avait la couleur profonde et transparente de l'émeraude, tandis qu'en s'éloignant il prenait les teintes foncées et un peu lourdes du smalt; la chaîne basse du Makrat l'encadrait de ses croupes roses et arrondies, et, au fond, le Raz-Djehem fermait l'horizon (1). Je sautai à bas de mon dromadaire pour mieux jouir de ce merveilleux tableau, si original, si grandiose, et qui ne ressemblait à rien de ce que j'eusse jamais contemplé dans ma carrière de voyageur, déjà bien longue. Un monument de forme bizarre s'élevait sur un petit cap sablonneux, battu et rongé par les vents et les flots; je m'approchai : c'était le tombeau d'un santon arabe très-vénéré, Cheick-Abou-Zéminé de Tor. Quelques épaves de bangolots naufragés soutenaient des nattes en lambeaux; un grand nombre de belles coquilles, des lampes et une infinité de chiffons de toutes couleurs couvraient la pierre funéraire, et de ce Raz si étrange le tableau grandissait encore. Je le dessinai. J'aperçus, au delà des mamelons de Makrat, les pics gris de Oûadi-Cédré, de Ouadi-L'lagam, que dominaient les hautes sommités bleuâtres de Djebel-Mokatteb. A une grande distance, mes Bédouins et mes dromadaires apparaissaient sur

[1] Ce promontoire est quelquefois nommé Jehan, Djéhan. Dans la *Map of the Peninsula* de Robinson et Smith, par l'habile géographe Kiepert, on a gravé *Râs Jehan*, mais j'ai préféré la dénomination et l'orthographe de *Cheick Mouza*.

les grèves comme des points noirs; puis ils disparurent derrière le cap Humr, et je restai seul au milieu de cette scène sublime, où la mer n'avait pas une voile, la terre pas un homme, pas un brin d'herbe, pas un arbre sur les grèves et les montagnes, le ciel pas un nuage!

A environ deux kilomètres du tombeau de Cheick-Abou-Zéminé, la route remonte brusquement à l'est; on escalade, dans un lieu nommé Nokhol نخل, plusieurs traînées de calcaire très-dur et d'un grain fin, rongé par la mer dans les temps antérieurs, ce qui leur donne l'aspect d'escaliers gigantesques. Au delà les flots se trouvent emprisonnés dans des coulées de magnifique granit bleu, et nous marchâmes dans la mer pendant quelque temps, pour venir camper à la naissance d'un hémicycle merveilleux, entouré de hautes chaînes de granit. Cette ouadi, dont l'embouchure est si majestueuse, est connue des Arabes sous le nom de وادى المرخا, Ouadi-el-Markâ (c'est le مرخاة, Marchât de Niebuhr). Le sol est couvert d'une végétation puissante, bien rare dans l'Arabie Pétrée; là croissent en abondance de hautes herbes, dont les Bédouins de Tor se servent pour garnir les lourdes selles de leurs chameaux, des samr (seyâl), des tamarisques, des buissons épais d'un arbuste résineux appelé *marhk*, et beaucoup de touffes de kchyé, autre arbuste odoriférant, dont les dromadaires sont très-friands[1]. Ma

[1] شيحة. Chyheh, *artemisia judaïca*, petite absinthe. — Burkhardt, dans son voyage au Hedjaz, raconte que les Bédouins font toujours sécher le kchyé avant de le donner à leurs chameaux, et surtout aux hedjeïn (chameaux de course). C'est une erreur légère de ce grand voyageur; Hassan, qui aimait son Déloul (celui que je montais) comme l'Anezèh aime sa jument, faisait quelquefois de longues cour-

tente fut dressée au milieu de l'hémicycle, dans le sable d'un torrent desséché. Les Bédouins choisissent ces lieux de préférence, en ce que les pieux des tentes ont plus de solidité dans le sable durci par les eaux.

La haute chaîne de granit, que le soleil couchant couvrait de teintes de flamme, apparaissait au-dessus de l'amphithéâtre d'El-Markâ, dans le nord-est, et l'est-sud; cela me fit songer à mes préparatifs, prévoyant bien que je ne tarderais guère à trouver des traces de l'antiquité. Je me mis résolûment à l'œuvre, et, à l'aide de filières et de planches de sapin du Nord apportées par moi de Marseille, de vis, d'une hache et d'une scie, je fabriquai deux longues échelles qui, liées entre elles, me permettaient d'atteindre à une hauteur de trente pieds. La curiosité des Bédouins était singulièrement éveillée; pour la première fois, selon toutes probabilités, depuis l'exploitation des mines de cuivre des Pharaons, un instrument de ce genre était apporté en Arabie, et le cheick appelait le jeune et joyeux Hassan, pour lui faire admirer ces *slèlem* en quelque sorte improvisées par moi.

Cette prévoyance, pour laquelle on m'avait beaucoup raillé à bord de *l'Égyptus*, et même au Kaire, sans soupçonner l'usage auquel ces bois encombrants étaient destinés, me facilita singulièrement dans mes travaux, et me permit de rapporter des monuments que, sans elle, je n'aurais pu mouler. Un voyageur sérieux ne doit négliger aucun moyen, quelque embarras qu'il puisse lui occasionner. Plus d'une fois, dans des voyages anté-

ses pour lui procurer quelques touffes d'*artemisia judaïca* dans leur séve; le chameau préférait de beaucoup celles-ci à la plante desséchée.

rieurs, j'avais eu à souffrir du manque des ressources nécessaires; c'est ainsi qu'arrivé en 1845 au pied des rochers de Bisitoun, en face du précieux monument perse, si important pour la science, si convoité alors, il me fallut, à mon extrême regret, renoncer à le joindre à ma moisson, parce que je n'avais ni cordages, ni bois, ni outils pour fabriquer des échelles, et que des raisons déplorables ne me permirent pas d'y revenir de Kermanchah.

La route, à partir d'El-Markâ, va à l'E. S. E. Tout le bassin est couvert de beaux fragments de granit bleu, rose et noir; au fond de l'hémicycle, le col de L'lagam [1] s'ouvre, encaissé dans de hauts rochers de calcaire éblouissant, et bientôt, prenant de vastes proportions, le calcaire disparaît. Après une marche de vingt-cinq minutes dans cette vallée, Ouadi-Babam s'allonge au nord et contourne la chaîne aperçue la veille, tandis que وادى للغم (Ouadi-L'lagam) se continue dans un sombre défilé de granit. Cette nature de pierre si sauvage, si puissante et si grandiose dans son bouleversement, cette couleur si vigoureuse, me faisaient ressouvenir des énergiques peintures de Salvator-Rosa. Les samr y sont assez abondants, ainsi qu'un charmant arbuste légèrement épineux, nommé *l'Assaff:* il a quelque ressemblance avec le houx d'Europe comme tige et feuillage, mais le bois seul est épineux. A partir des samr le sol s'élève rapidement; L'lagam se perd dans la grande وادى شلال (Ouadi-Chellal), que sur-

[1] M. Lepsius écrit à tort *Loqam,* tandis que les Bédouins prononcent *L'lagam* d'une manière très-brève, employant l'équivalent de nos deux *LL.* Il en est de même pour Ouadi-Cédré ou Cédra, que le savant allemand écrit *Sittéré.* Ayant vécu longtemps parmi les Bédouins, je me suis attaché scrupuleusement à écrire les noms comme ils les prononcent.

plombent d'énormes pics de grès jaune et rouge, traversés à l'ouest et à l'est par des filons de terres colorantes : à l'ouest, du brun Van-Dyck ; à l'orient, de la terre d'ombre. Là je trouvai la trace d'un loup (dyp), et, certes, si ces carnassiers sont nombreux dans la péninsule du Sinaï (ce que je ne puis croire), ils ne doivent dîner que très-rarement, car il n'y a rien, absolument rien, que de la pierre, du granit et du sable.

La contrée devient de plus en plus sauvage et désolée à mesure qu'on s'élève : c'est d'une tristesse navrante ! On n'y voit nul oiseau, nul coléoptère, pas même ce scarabée si commun partout, le ouar-el-bénat. Un silence de mort règne dans ces gorges effrayantes, si rarement visitées, et elles aboutissent à un col presque infranchissable, appelé Nakb-el-Boudra. Il fallut décharger les chameaux, et mes Bédouins portèrent à bras, jusqu'au sommet du col, les barriques à l'eau, les cantines et la tente. Au sortir de ce mauvais pas, à quelque distance, le pic gigantesque de Djebel-Cédré [1] se dressa tout à coup au fond de la route comme un mur de donjon. Je crus un instant qu'il nous faudrait retourner en arrière pour chercher un passage ; mais, à ma grande joie, une étroite ouadi s'ouvrit dans une coupure, et je n'avais pas cheminé cent pas que j'aperçus, sur les parois des rochers, les premières inscriptions sinaïtiques dont

[1] M. Lepsius prétend que, parmi les hautes montagnes de la péninsule arabique du Sinaï, le Serbal seul est indiqué par un nom propre ; c'est une grave erreur. Ainsi je lui citerai : جبل البنات Djebel-Benat, جبل فريص Djebel-Foureïd, جبل حلل Djebel-Hellel, جبل موسى Djebel-Moussa, etc., etc. Ce système, qui consiste à faire pour la péninsule ce que les Arabes de Sicile ou les Aragonais firent pour le Mont-Gibello (l'Etna), *la montagne par excellence*, n'est, en aucune façon, conforme à la vérité des faits.

les caractères se détachaient en clair sur un fond vigoureux. Dans mon extrême contentement, je me laissai glisser du haut de mon dromadaire avec une rapidité qui pouvait m'être fatale, et j'ordonnai au cheick de camper là ; mais il me dit que Ouadi-Magarra (la vallée des mines de cuivre) n'était pas éloignée, et j'allai m'établir dans le nord, par Ouadi-Guené, à la bifurcation de Ouadi-Magarra.

Il était environ une heure; l'eau allait nous manquer, et j'expédiai deux Bédouins, avec les barriques. Mon Égyptien resta à la garde de la tente et des bagages, tandis que, sans perdre une minute, sans prendre quelques heures d'un repos qui m'eût été bien nécessaire à cause de mon état maladif, je m'élançai dans la montagne à la recherche des antiquités. وادى المغارة Ouadi-Magarra, littéralement la Vallée des Grottes, doit son nom aux excavations pratiquées par les mineurs pharaoniques. Les filons étaient à une grande hauteur à l'ouest-nord, dans une vaste chaîne de grès rouge, dont quelques lits ont une dureté presque égale à celle du granit, tandis qu'à côté se trouvent des zones fort tendres et friables. Le versant de cette montagne est couvert, de la base au sommet, de couches épaisses d'éclats jetés là par les mineurs et rongés par le temps et les eaux, ce qui en rend l'accès aussi pénible que dangereux. Je ne tardai guère à trouver deux bas-reliefs ornés de cartouches, et deux inscriptions en caractères hiéroglyphiques. Tirant aussitôt un coup de pistolet, le cheick Saleh m'apporta mes échelles, mes vases et les substances nécessaires au moulage de ces précieux monuments, remontant aux premiers âges historiques. L'opération était d'une

difficulté extrême au milieu de ce chaos inextricable, et je ne savais trop comment m'échafauder. J'avais lié deux de mes frêles échelles, dont j'appuyai la base avec des quartiers de grès sur la déclivité rapide de la montagne; mais le vent impétueux qui soufflait depuis plusieurs jours à travers les gorges de la péninsule les faisait osciller comme une branche de saule, menaçant à chaque instant de m'emporter avec elles dans l'abîme. Heureusement quelques minutes me suffirent pour mouler le grand bas-relief[1], et les autres ne présentèrent aucun danger[2], sauf un accident qui m'arriva en enlevant le creux du bas-relief de Méri-Pépi[3].

Les renseignements obtenus par moi au Kaire ne portaient que sur ces quatre monuments; ayant interrogé mon cheick et les autres Bédouins, ils me dirent que c'était tout, que les rares étrangers venus là savaient bien qu'il n'y avait nulle autre antiquité, et jusqu'à Sarabit-el-Kadem je ne devais plus rien espérer. Ne voyant aucune trace autour de moi, je les crus, et redescendis mouler et relever les inscriptions de Ouadi-Guené et de وادى التدره Ouadi-Cédra ou Cédré.

En exécutant ces travaux, je réfléchis plus d'une fois aux bas-reliefs de Magarra; il me semblait que ce lieu célèbre, si important pour les Égyptiens dès la plus haute antiquité, devait offrir d'autres vestiges précieux pour la science, et, sans vouloir désormais entendre les dénégations de mes Arabes, bien que je

[1] Le n° 3 de mon Catalogue.
[2] N°s 1 et 6 du Catalogue.
[3] N° 5 du Catalogue.

fusse épuisé de fatigue, le soir, presque à la nuit tombante, j'escaladai de nouveau la montagne, en remontant cette fois au nord, à partir de la grotte principale. Je découvris d'autres inscriptions hiéroglyphiques, et, en cherchant à descendre dans une mine, j'aperçus un couloir très-étroit, obstrué à dessein dans les temps antiques selon toutes probabilités. A l'aide de leviers je le déblayai, et là, et dans le voisinage, je trouvai encore neuf inscriptions égyptiennes et un bas-relief orné de cartouches. Dans ce même couloir on a martelé complétement deux inscriptions, qui sans doute donnaient de grosses louanges imméritées à quelque mauvais roi, ou peut-être tout simplement au chef des mineurs.

La journée du 24 février fut employée par moi à mouler ces précieux restes, ainsi que les inscriptions nombreuses des deux ouadis. Je faillis me tuer en enlevant le bon creux du monument de Méri-Pépi (n° 5 du Catalogue). Debout sur l'avant-dernière barre de mon échelle, sans point d'appui par conséquent, et obligé de tenir le moule avec mes deux mains, un tourbillon s'engouffra dans les rochers, me fit perdre l'équilibre, et je roulai tout meurtri sur la plate-forme en avant de la grotte principale que couronne ce précieux bas-relief.

Le 25 février, bien que mon état de santé eût encore empiré par suite de ma chute, je fis lever la tente, et pendant les préparatifs du départ je dessinai les deux sites de Ouadi-Guené et Ouadi-Magarra, si intéressants au point de vue de la science[1].

[1] La planche II de mon ouvrage, intitulée *Raz-el-Guené*, correspond à la planche IV du *Voyage de l'Arabie Pétrée*, par M. de Laborde, qu'il a publiée sous

Mes Bédouins semblaient avoir perdu tout courage depuis la veille; tous se plaignaient de coliques violentes, de maux d'estomac, symptômes que je ressentais moi-même. Le jour précédent, j'avais remarqué, à la suite de mon travail, que mes mains étaient d'un jaune verdâtre; cela me fit tout naturellement songer au cuivre. Je demandai d'où venait cette eau, le nom du puits. Alayat et Hassan ne purent m'indiquer le lieu précis; je sus seulement que c'était dans une ouadi assez éloignée; qu'il n'y avait ni puits ni source, mais que cette eau s'amassait aux époques des pluies d'hiver dans des anfractuosités de rochers, où elle se conservait quelque temps. Comme j'étais dans la contrée des antiques mines des Pharaons, je pensai qu'il y avait dans ces *birket* بركة ou réservoirs naturels quelques faibles parties de sels de cuivre en dissolution, puisque, après une journée employée au moulage, j'avais les mains et les ongles verdâtres. Quoi qu'il en soit, nous ressentîmes tous des coliques pendant les cinq longues journées qu'il nous fallut boire de cette eau.— Mais nous étions destinés à endurer bien d'autres misères!

le nom de *Ouadi-Magarra*. C'est bien le même site, puisque les deux planches reproduisent un rocher isolé sur lequel est gravée une curieuse inscription en signes hiéroglyphiques avec le cartouche du pharaon Aménemhé III *, et deux seyâl (gommiers) qui se trouvent à gauche. Le dessin de M. de Laborde, je suis fâché de le dire, n'est pas plus exact que son titre. Raz-el-Guené, ou par extension, Raz-el-Ouadi-Guené signifie : *la tête de la vallée de Guené;* or cette vallée, à partir du rocher isolé, va au sud ; le dessin de M. de Laborde, comme le mien, représente une vue du sud, tandis que Ouadi-Magarra, à partir de la bifurcation de Cédré et de Guené où elle commence, monte droit au nord, ce qui est tout le contraire. Publiant une vue du site important de Ouadi-Magarra, j'ai dû donner cette explication, afin qu'on ne fût pas tenté de substituer l'erreur à la vérité.

* Cette inscription fait partie de la collection du Louvre; elle a deux figurines et sept lignes : c'est le n° 19 de mon Catalogue. Voy l'*Introduction*, p. 25.

Dans l'après-midi du 25 je partis de Magarra, par Ouadi-Cédré à l'est-nord. Une heure à peine s'était écoulée depuis que je m'engouffrais de nouveau dans ces solitudes d'un pittoresque si étrange que des trésors d'un autre genre, mais bien plus considérables, vinrent s'offrir à mes regards.

A six kilomètres de Ouadi-Magarra, Ouadi-Cédré débouche dans un cirque gigantesque, enfermé dans les chaînes les plus déchirées et les plus belles de forme et de couleur de la presqu'île. Comme cette plaine de sable n'a point de nom particulier reconnu chez les Arabes, qui la dotent arbitrairement de plusieurs, pour éviter toute confusion, et afin que les savants puissent me suivre et mieux embrasser l'ensemble de mes travaux, je l'ai nommée *la plaine des Quatre-Ouadis*. Ouadi-Cédré s'enfonce au nord-nord-est dans les plus hauts pitons; à l'est Ouadi-Nebek[1] s'allonge dans la direction du Djebel-Serbal, et en coupant brusquement au sud on trouve Ouadi-Mokatteb. Quant au nom de la quatrième vallée, il m'est inconnu.

Au moment où l'on débouche dans la plaine des Quatre-Ouadis, une espèce de raz ou tête de rochers apparaît au nord; il est de grès rouge, et de larges blocs informes gisent à sa base. Là se trouvent de nombreuses inscriptions en différentes langues, écrites dans les temps anciens par des voyageurs de races diverses. Je passai. Plus loin, à deux kilomètres dans le sud-ouest, les rochers de la route en étaient littéralement couverts, et de là jusqu'à Ouadi-Mokatteb il n'y a pas d'interruption.

[1] Cheick Saleh, Cheick Moûsa et mes autres Bédouins ne la connaissent que sous ce nom de *Nebek*; selon Linant-Bey on doit prononcer وادى نبح Ouadi-Nabâh.

Quand j'arrivai, au lever de la lune, je trouvai ma tente dressée dans un coude formé par les rochers. وادى مُكَتَّب Ouadi-Mokatteb (la vallée écrite) est, on peut le dire, la bien nommée; car toutes les parois de ces grands blocs de grès rouge m'apparaissaient, au feu de mes Bédouins, sillonnées d'inscriptions, bizarres la plupart, en grands caractères. Avant le lever du soleil j'étais debout; j'allai au raz des Quatre-Ouadis mouler tout ce qui s'y trouvait, et j'eus cruellement à souffrir de la tempête, qui soufflait du nord sans interruption, et faillit vingt fois me précipiter du haut de mes échelles[1].

Après deux journées passées dans les parages de Ouadi-Mokatteb, je fis lever le campement; j'étais heureux et fier de ma moisson, et, sans fausse modestie, je crois pouvoir dire ici que ce droit m'était acquis. J'avais travaillé à Magarra seize heures et demie, le lendemain dix-huit heures et demie, et le surlendemain environ vingt heures. Je moulai les dernières inscriptions à la lueur d'un fanal et au clair de lune; puis je me jetai quelques heures sur le sable, brisé, malade, épuisé, et au lever du soleil je remontai sur mon affreux dromadaire, qui était bien la plus dure monture de son espèce, pour aller fouiller la chaîne du Serbal. — J'emportais de Magarra, de Cédré, de Guené, des Quatre-Ouadis et de Mokatteb plus de trois cents bas-reliefs et inscriptions, tout ce que l'antiquité avait sculpté ou buriné là.

[1] J'ai donné, planche XXV des *Inscr. sinaït.*, une inscription magnifique en grands caractères liaisonnés qu'il me fut impossible de reproduire par le moulage; j'opérai huit fois à différentes reprises, et la violence du vent ne me permit jamais d'achever; je le regrettai d'autant plus vivement que cette inscription d'une seule ligne, gravée à quinze pieds de haut, attestait une calligraphie très-avancée.

En révélant ces choses personnelles, je ne fais que suivre les conseils d'un savant de premier ordre qui m'honora de son amitié et que je regretterai toujours; — je veux parler d'Eugène Burnouf. Ce difficile voyage à travers toute la péninsule du Sinaï, cette longue série de monuments moulés ou dessinés par moi seul, l'itinéraire, les notes, les matériaux recueillis pour ma carte, les observations, les croquis, enfin tout cet ensemble de travaux accompli en quarante deux jours, à dater de mon départ du Kaire jusqu'à mon retour dans cette capitale de l'Égypte, lui semblait si extraordinaire qu'il me dit vingt fois : « N'omettez rien, pour qu'on ne puisse douter. Si les monuments n'étaient pas à cette heure coulés en plâtre au Louvre, quoi que vous disiez, quelque confiance que j'aie en vous, *je ne croirais pas.* » — Assurément, il fallut de l'opiniâtreté, du bon vouloir, plus que cela peut-être, pour atteindre le but qui m'avait été désigné; autrement, avec les conditions plus que modestes de mon équipage, je serais mort de soif et de faim dans ces déserts, ou je n'aurais fait que peu de chose.

Depuis mon départ de Suez, je n'avais rencontré aucun être vivant, si j'en excepte le pauvre Hadji de Damanhour et les gens de l'Aïoun-Moûsa. Un soir, en revenant de Ouadi-Nebek, je trouvai un étranger accroupi devant le feu de mes chameliers; il se leva précipitamment, me donna le salam interminable à la mode bédouine, en me disant qu'il était de la tribu des Therrâbynn, et que, son frère s'étant engagé au service d'un Fransiz, il venait l'attendre au passage pour le relever, afin de conduire l'Européen à Akabah. Il me donna quelques renseignements curieux,

et, comme il se disposait à pétrir une poignée de farine pour son souper, je lui dis qu'il était mon hôte, et il prit, sans plus de cérémonie, part au pilaw fraternel du désert. Le lendemain, étant à travailler dans les rochers, cet homme accourut vers moi en criant comme un forcené : — *Bey, adè el Bedaoui; chouf!* « Bey, regarde : voici les Bédouins! » Une troupe nombreuse d'Arabes armés de fusils et de lances accourait au grand trot. Je sautai sur ma carabine et regagnai rapidement ma tente, où j'avais un tromblon en bon état, ne sachant, en voyant les gestes énergiques du Therrâbynn, si c'étaient des amis ou des ennemis. Quelques minutes après un nouveau flot arriva, au milieu duquel je reconnus, sous un costume des plus étranges, un Anglais de ma connaissance, M. Nordman, homme fort distingué, qui s'en allait au Sinaï avec sa femme et d'autres compatriotes. Ces dames et ces messieurs restèrent avec moi une demi-heure; nous échangeâmes quelques bonnes paroles, et, remontant sur leurs dromadaires, bientôt ils disparurent dans les profondeurs du désert.

28 février. — De Ouadi-Mokatteb je me dirigeai au sud. Mes hedjéin [1], bien reposés et rafraîchis par le *netech*, arbuste ressem-

[1] Sans vouloir entrer ici dans une discussion approfondie sur le chameau, les noms différents qu'il reçoit, etc., nous devons cependant donner quelques explications : les Arabes le nomment جَمَل djemel, et dans beaucoup de tribus où la langue est viciée j'ai entendu prononcer ghémĕl, ghémâl. C'est le dgamoul des Coptes.

Beaucoup de voyageurs, à propos du chameau servant de monture, ont substitué leur orthographe et leur prononciation à celle des Bédouins; les uns le nomment *edguin, héguin, haghin;* Volney, *hedjîne;* dans l'Arabie Déserte et le voisinage de Bagdad et de Bassora, les Scénites l'appellent *déloul;* les plus célèbres appartiennent aux Schérarat et à la fameuse tribu des Anĕzeh. Les Beni-Schammars prétendent posséder des *oschari*, dont la marche est plus rapide encore que celle

blant au genêt d'Espagne, qui se trouve en abondance dans la plaine des Quatre-Ouadis, marchaient avec rapidité. L'air était très-froid, mais sec, et le paysage sévère et magnifique; j'avais à l'est la masse gigantesque du جبل شربال Djebel-Serbal, couverte de vapeurs cendrées, et le pic brusquement coupé du Djebel-Benat, جبل السات. Nous nous enfonçâmes dans une gorge bouleversée par les eaux, qui vient se perdre dans la belle et célèbre Ouadi-Pharan, descendant de l'est à l'ouest. Quittant alors les chaînes granitiques, je retrouvai le calcaire crayeux, et, laissant Ouadi-Pharan, je remontai au sud par l'Ouadi-Zreitt, petite vallée peu connue, rarement fréquentée, qui est le dernier gradin du groupe sinaïtique. Il n'y a peut-être pas sous le ciel un coin aussi désolé! Le sol est couvert de pierrailles noires et étincelantes; il faut s'engager dans des fondrières où le sable croule à chaque instant sous les pieds des chameaux, et au bout de cela, pour couronner l'œuvre, on descend un affreux défilé aboutissant au désert ou grande vallée وادى قاع الطور Ouadi-Gâh-ès-Tour, qui va du nord-ouest au sud-est.

des *déloul*. Étant à Kerbélah, un vieux Schammars m'a assuré qu'un de leurs grands cheicks possédait un oschari parcourant en un jour la même distance que les *djumâl* de caravane effectuaient en dix journées. Voilà ce qui m'a été raconté dans l'Arabie Déserte. Je témoignai de l'étonnement et même de l'incrédulité; mais plus tard Djoad-ibn-Moussa, grand cheick des Zobéïd, me confirma le récit du Beni-Schammars. Du reste, les Abaddés et les Nubiens possèdent aussi des oschari, et la même histoire de vélocité a cours chez eux; mais je n'en parle que par ouï-dire, n'étant jamais allé en Nubie.

En Égypte, dans les provinces voisines et toute la péninsule du Sinaï, j'ai toujours entendu nommer les chameaux de selle hedjéin. On trouve des détails fort étendus sur cet utile animal dans les lettres de Seetzen (*Monat. corresp. von Zach.* Mærz 1809, p. 222). Burkhardt leur a aussi consacré deux courts chapitres dans son *Voyage au Hedjaz*, t. III, p. 140 et 327.

Cette plaine désolée est le célèbre désert de Sin des Hébreux, quoi qu'en dise M. Lepsius. La tempête qui soufflait depuis quinze jours sur l'Arabie était là d'une effroyable violence. Le vent du nord, malgré mon épais caban et mon habarrah plié en six, me desséchait jusqu'à la moelle, et, pour combler ma misère, il fut impossible de dresser la tente. J'arrivai aux palmiers de Tor le soir du deuxième jour, à demi mort, et crachant le sang à pleine bouche.

En sondant la partie nord de la chaîne du Farah-Tell فرع التل, voici les observations très-sommaires que je pus faire : après une marche d'environ huit kilomètres, au sortir des dernières pentes du défilé de Zreitt, je trouvai Ouadi-Tagsadé, nommée aussi Cafra وادى تقسده ayant son embouchure dans le sud-est, et, à vingt-cinq kilomètres plus au sud, Ouadi-Ourguié ou Ouerguieh وادى ويركه venant de l'est. Des sources sillonnent cette ouadi, qui possède de belles plantations de palmiers sur la lisière du Gâh-ès-Tour قاع اسطور.

Le 1er mars j'atteignis, après cinq heures d'une marche très-rapide, la fin du désert à l'ouest, et j'entrai dans la petite Ouadi-l'Hemmé وادى الحمه; bientôt j'aperçus à l'horizon d'élégantes masses de palmiers, et le bruit terrible de la mer mugissante vint frapper nos oreilles. Cette Ouadi-l'Hemmé aboutit à un ravin sous lequel existe une nappe d'eau assez considérable, alimentant de nombreux jardins de dattiers, de nebeks, de grenadiers, d'abricotiers, ainsi que quelques palmiers doum; tous sont enclos de hautes murailles en torchis ou en briques crues, ruinées pour la plupart. Sur les bords du ravin, et dans quelques

jardins, j'aperçus des huttes d'Arabes sédentaires. Ces jardins occupent environ quatre kilomètres de terrain, et portent le nom de Nakhel-ès-Tour (les palmiers de Tor); au delà le sol s'abaisse tout à coup, et Tor apparaît dans l'ouest au bord de la mer Rouge. Je vins camper sous un massif de jeunes palmiers, dans un pli de terrain abrité du vent du nord, à environ un kilomètre et demi de l'antique Phenicon, auprès des puits, dont l'eau est passable, et je me rendis à *l'emporium* avec mon fidèle cheick.

Tor, الور, que les Arabes Szaoualhât nomment *el-Tour*, a un nom très-célèbre, est fort vanté dans toute la péninsule et ailleurs, ce qui ne l'empêche nullement d'être un lieu des plus misérables. J'ai lu quelque part que c'était une ville intéressante, peuplée d'environ deux mille âmes, avec un bon château fort, etc. Tout cela est fort contraire à la vérité. Tor a quinze maisons très-sales et très-laides, bien qu'elles soient bâties avec les plus beaux madrépores du globe, et le bazar se compose de la maison d'un musulman et de celle d'un chrétien, qui y vendent quelques provisions, à des prix excessifs, aux Arabes Scénites et aux navigateurs de Djedda et de Massaouah. Sur la grève orientale il y avait d'eux petites barques appartenant au marchand arabe, qui voulait à toute force m'emmener avec lui à Cosséir.

Quant au château, situé au sud de l'autre côté du port, il est complétement ruiné; une tribu de Bédouins campait dans ses décombres, et, comme je savais par mes devanciers qu'il était insignifiant, je me contentai de le voir de loin, étant trop malade et trop pressé pour perdre une ou deux heures.

Le nombre et la diversité de mes travaux ne m'avaient pas permis jusqu'à ce jour de m'occuper de mes provisions; l'œil du maître est cependant une chose des plus essentielles au désert: j'en fis l'expérience, à temps, fort heureusement, et je ne saurais trop recommander aux voyageurs de descendre à ces détails, si vulgaires en apparence, quand il s'agit de traverser des pays à peine habités et dénués de tout; c'est la condition *sine qua non* du succès; je vais plus loin, c'est une question de vie ou de mort. Voulant régaler mes Bédouins qui avaient cruellement souffert dans le Gâh-ès-Tour, j'ordonnai à Abdallah de faire un pilaw copieux; il me répondit que le beurre manquait. J'en avais fait acheter une cruche énorme avant de quitter le Kaire, et sa contenance eût suffi aux besoins d'une famille européenne pendant trois mois; mais le glouton, imprévoyant comme tous les barbares, et passionné pour la cuisine grasse, avait tout absorbé en quelques jours, ainsi que les dattes et une centaine d'oranges. De ce moment, pour parer aux désastres qui pouvaient en résulter, je pris la résolution de faire pour les provisions ce que je faisais pour l'eau: les cantines furent cadenassées, apportées chaque jour dans ma tente, et à la halte mon fameux cuisinier prenait ce qui nous était nécessaire pour le repas du soir. Mais le coquin s'en dédommageait quand il me fallait travailler loin du campement, et à cause de cela lui abandonner mes clefs, si je voulais dîner après le coucher du soleil. Néanmoins je me trouvai bien de mes précautions, et je leur dus de pouvoir achever mon voyage. Sans cette sévérité, j'aurais été forcé de revenir à Suez; car le ravitaillement est im-

possible dans la péninsule du Sinaï, quand on a une fois quitté le souck ou marché de cette partie de la mer Rouge.

Les religieux du Sinaï entretiennent une maison à Tor; un moine seul l'habite; c'est un vieillard à barbe blanche, brisé par les ans, et j'ajouterai presque par la misère. J'allai le voir; il me reçut dans son divan, qui attestait de longs services et une extrême pauvreté. Il parlait bien le turk, ayant vécu longtemps à Constantinople et dans l'Asie Mineure. Après une conversation assez insignifiante, ne pouvant tirer de lui aucun renseignement sur la chaîne du Farah-Tell, je le saluai et pris congé de lui.

La petite population de Tor me suivait avec un empressement singulier, un Européen y étant chose excessivement rare, car ce n'est pas la route des pèlerins du Sinaï. Je fis acheter quelques provisions, une outre pleine de pâte de dattes de l'Ouadi-Pharan, ressource précieuse pour les voyages du désert. La fameuse cruche de beurre fut de nouveau remplie, et je regagnai mon campement isolé avec joie [1].

Le lendemain, j'étais debout avant le lever du soleil. Je me dirigeai d'abord à l'est. Après avoir, gravi une colline sablon-

[1] Brown dit qu'il fit le trajet de Suez à Tor en quittant le port un *tel jour*, et qu'il arriva le lendemain à Tor, après avoir visité l'Aïoun-Mousa, etc. (Brown, *Travels*, t. I.)

Cela nous paraît complétement inadmissible.

Voici les campements ordinaires des voyageurs pressés :

De Suez aux fontaines de Moïse, par les lagunes	1 jour.
De l'oasis à l'Ouadi-Oucrdân	1 jour.
Ouadi Ousit	1
Ouadi-el-Marhkâ	1
Djebel-Sogaïr	1
Tor	1
	6 jours.

Et toutes ces marches sont de neuf à onze heures de dromadaire, moins celle de Suez aux fontaines de Moïse par le fond du golfe, qui n'est que de sept heures et demie.

neuse d'une pente très-douce, j'arrivai dans el-Ouadi, la vallée par excellence, ainsi nommée par les Bédouins Szaoualhât à cause de ses jardins ombreux et de son eau douce; c'est là que je vis des palmiers doum pour la première fois. En passant près des enclos renfermant ces beaux arbres, dont le vent balançait la cime chevelue au-dessus des bosquets de grenadiers, de nebeks et d'abricotiers, je songeai à l'un de mes infortunés prédécesseurs, à Burkhardt, ce type accompli du voyageur en Orient, mort à la peine, comme Jacquemont, comme tant d'autres, sans avoir joui d'une gloire si périlleusement et si difficilement conquise! En revenant de Médine et d'Yambo, à bord d'un navire infecté de la peste, il débarqua malade à Tor, et vint se rétablir dans el-Ouadi, qu'il cite encore avec enthousiasme après les délicieux jardins de ses amis d'Alep, MM. Barker et Masseyk. — Une grande similitude existait alors entre nos deux destinées; dans des voyages antérieurs j'avais aussi connu M. Barker, ses fils et ses charmantes belles-filles; j'avais campé dans son verger d'Alep, et plus tard à Beït-el-Ma' et dans sa belle résidence de Soueydié, près des rives enchanteresses de l'Oronte et des ruines de Séleucie; comme Burkhardt j'étais gravement malade, et seul comme lui! J'eusse bien voulu l'imiter de tout point, et rester dans el-Ouadi deux ou trois semaines; mais la pensée du devoir était là qui me poussait, ainsi que bien d'autres causes; puis un pressentiment funeste m'obsédait. Avec la maladie d'entrailles contractée en Perse et la fièvre qui me dévoraient, j'étais certain de mourir si je ne quittais pas la péninsule avant les grandes chaleurs, et pour cela il ne fallait ni se reposer, ni perdre une

heure. D'ailleurs, pour l'avancement de la science autant que pour mon honneur engagé dans cette lutte, je voulais essayer d'achever honorablement la mission difficile qui m'avait été confiée.

Au delà d'el-Ouadi nous remontâmes au sud, vers les montagnes dans la direction du Raz-Mohammed, espérant trouver quelques inscriptions marquées sur la grande carte du voyage de M. de Laborde; mais je ne fus pas assez heureux pour les apercevoir; je manquai, sans doute, la direction. J'affrontai vainement la tourmente, qui redoubla de violence vers midi: — je ne trouvai rien. — Depuis quatre jours je courais dans cet affreux désert de Sin, où l'atmosphère n'était que de sable; la tempête était si épouvantable qu'il fallut attacher tous les chameaux ensemble; on ne voyait pas un homme à six pas, et la voix ne s'entendait plus.

Le matin, avant de songer à lier les montures, nous cheminions fort paisiblement, mais assez vite; contre l'habitude, les Bédouins suivaient à pied en arrière à quelque distance. Tout à coup, soit qu'il y eût une bête fauve tapie dans d'épais buissons de tamarisques bordant la route, soit pour d'autres causes, les chameaux poussèrent leur cri rauque et désagréable et partirent au galop. Je lançai le mien à fond de train afin de prendre les devants pour les arrêter; mais, avant d'avoir pu rejoindre celui qui portait les barriques à eau, sa précieuse charge gisait sur le sable, ainsi que les cantines et toutes mes provisions. Il y eut quelques dégâts, mais par bonheur les barriques résistèrent. Depuis ce jour, qui pouvait m'être funeste, car je n'avais pas d'outres, j'exigeai qu'un Bédouin marchât

toujours en avant des chameaux pour prévenir tout accident de ce genre.

En revenant vers le nord, après mon excursion infructueuse, le vent changea brusquement de direction; il sauta à l'ouest-sud-ouest, ce qui occasionna une éclaircie dans ces ténèbres de sable, et j'aperçus à quelque distance un arbre magnifique, le seul existant dans ce vaste désert; il avait la structure, la hauteur et l'aspect des grands pins parasols de l'Italie méridionale, mais il donnait moins d'ombre. Les Bédouins, qui le nomment *el-Bane*, parurent le considérer avec une certaine vénération; un grand nombre de chiffons bariolés pendaient à ses branches inférieures.

Au delà de cet arbre, le sol de la plaine s'élève; il est couvert de cailloux roulés, de débris de granit et de coloquintes, *handal* ou *hantal* حنظل, d'une grosseur extraordinaire. Un de mes Arabes et mon cuisinier en firent une large provision, que plus tard je fis jeter, mes cantines étant encombrées de belles coquilles du golfe Élanitique. Le cheick me dit que les Bédouins se servent de la coloquinte en guise de purgatif. Après des souffrances inouïes, nous atteignîmes enfin Ouadi-Habran وادى حبران exténués[1], et mes pauvres Bédouins, qui avaient dû marcher dans le sable presque tout le temps, me dirent d'un air joyeux

[1] Quelques voyageurs écrivent Hébran, d'autres Habron ou Habram; cheich Saleh et un autre cheick des Mezeïn prononçaient Hæbron. J'avais adopté cette dernière prononciation, parce que Habran n'a aucune signification, tandis que Hæbron rappelle l'histoire de Moïse et pourrait être un souvenir du séjour des Israélites. Linant-Bey s'étant prononcé pour Habran, j'ai dû m'en rapporter à son autorité. Mais j'aurai bientôt l'occasion de revenir sur ce sujet.

que c'était fini, que nous arriverions bientôt à la terre habitable, à leur chère Ouadi-Salaff ou Slaff, que je crus sur parole être une oasis délicieuse.

Je jetai un dernier regard sur le Gâh-ès-Tour. L'ouragan exerçait alors toute sa fureur sur la partie plane et basse du désert. Colorées par le soleil ardent, ces immenses nuées de sable, ces tourbillons empourprés semblaient un de ces incendies terribles des grandes prairies du Nouveau-Monde. Je m'éloignai sans regret de ces lieux où les Israélites avaient trouvé la manne, et où, moins heureux qu'eux, j'avais failli périr.

Je remontais la vallée depuis environ vingt minutes, ou plutôt je franchissais les derniers plis de terrain formés par les eaux à son embouchure, quand tout à coup un défilé grandiose m'apparut, emprisonné dans de gigantesques rochers de granit bleu presque coupés verticalement. L'espérance me revint au cœur : avec le granit j'étais à peu près sûr de faire de nouvelles découvertes. Bientôt, en effet, je trouvai des inscriptions (dont quelques-unes en caractères de vingt à vingt-cinq centimètres de hauteur) couvrant d'énormes blocs gisant sur les pentes de la montagne au bord d'un torrent desséché. Je m'empressai de les copier et de dessiner ce site sauvage ; il était impossible de faire des moulages, car le granit était à peine entamé.

Durant le temps employé à ces travaux, mes Bédouins continuaient leur marche, désireux qu'ils étaient de se reposer dans cette gorge alpestre après cinq jours de cruelles fatigues et cinq nuits d'angoisses. La direction étant est-sud-est, le moindre souffle d'air n'arrivait pas jusqu'à nous, et je me sentais revivre au

milieu de ce calme bienfaisant. Mon chameau, qui était d'une nature vicieuse, furieux d'être momentanément séparé de ses camarades et de son conducteur, fit un mouvement brusque pendant que je relevais une inscription, et il s'échappa au galop. Je ne m'en inquiétai pas autrement, sachant bien que le campement ne devait pas être éloigné. Mon travail achevé, je pressai le pas, cependant, car le jour baissait, et la nuit tombe très-vite dans les terres orientales! Là le crépuscule est inconnu.

Un murmure agréable vint bientôt frapper mon oreille; un filet d'eau charmant, d'eau fraîche et limpide, glissait en étincelant sur des traînées colossales de granit rose ou bleu veiné de rose, ou sur de larges coulées de cette brèche superbe, dite brèche africaine, baignant dans son cours si restreint les pieds de quelques arbustes et d'un magnifique palmier sauvage[1]. Je regardai cette eau couler avec un grand charme, avec un vrai bonheur. — En Arabie l'eau est rare, comme partout le diamant, pour ainsi dire; mais de l'eau qui murmure, qui coule sous de beaux palmiers, c'est une véritable merveille! La triste réalité vint bientôt m'arracher à cette poétique contemplation : j'étais brisé, malade; il faisait nuit, et je me trouvais là seul, et à pied, pouvant à peine marcher. J'appelai mes gens; mais la voix s'éteignait contre les parois de granit du torrent. Je m'assis sur une pierre, craignant de m'égarer à quelque bifurcation de vallée, me promettant bien dorénavant de faire toujours rester un Bédouin près de moi pour tenir le chameau, car je pouvais me perdre dans mes nombreuses explorations; et, d'un autre côté, si les

[1] Voir la planche IV, *Ouadi-Hébron*.

Arabes n'eussent pas été fidèles, s'ils avaient voulu m'abandonner pour profiter de mes dépouilles, je serais mort de faim dans ces solitudes inhabitées qui m'étaient inconnues. J'en étais là de mes réflexions amères quand j'entendis le bruit de la marche rapide d'un bedjéin, et de minute en minute des cris effrayants, comme si l'on eût assassiné un homme. Je passai à mon poignet la dragone de mon sabre pour être prêt à tout événement, et glissai quelques chevrotines dans les canons de mon fusil; puis j'attendis avec une certaine inquiétude.

Deux hommes, montés sur un chameau, passèrent brusquement près de moi sans me voir. La nuit dans ce haut défilé était si obscure que je ne pus distinguer que leur masse; ce ne fut qu'en les entendant pousser d'un ton lamentable le cri de *ia cawadja! ia bey!* que je sus qu'ils allaient à ma recherche. — C'était le cheick avec Hassan; je les appelai, et ces braves et pauvres gens passèrent aussitôt d'une inquiétude mortelle à la joie la plus vive; car ces deux-là surtout m'étaient singulièrement attachés. Saleh avait fait dresser ma tente plus loin que je ne pouvais le supposer, à cause d'une source excellente; je remontai sur leur chameau, et cet épisode se termina par de grandes démonstrations d'amitié réciproque et un vaste pilaw, dont je les régalai sous un beau massif de palmiers qui se trouvait être le patrimoine de Hassan, le plus jeune de mes Bdéouins, et parent de Cheick-Mouza, selon les Szaoualhât, le schérif de la péninsule du Sinaï [1].

[1] Ces quelques palmiers, dont mon pauvre Arabe tirait une grande vanité, venaient d'un de ses aïeux, par suite de la coutume du th'ar. — Chez les Bédouins, la ven-

Le lendemain matin, je redescendis le torrent pour étudier les rochers aperçus la veille; c'est là qu'on aurait dû venir chercher les matériaux destinés au tombeau de l'empereur Napoléon. Outre les parois de l'ouadi, qui sont des carrières inépuisables, il y a dans le lit de la petite vallée des masses éboulées de granit bleu de quarante à cinquante pieds de long sur trente de hauteur; mais les matériaux les plus précieux sont une espèce de brèche merveilleuse, bleue, rose et verte, avec de larges zébrures blanches et noires; elle a le grain fin et cristallisé du marbre de Paros et une dureté égale à celle du granit. L'extraction ne présenterait pas des difficultés insurmontables; car, à l'aide de rouleaux, on pourrait faire franchir aux blocs les six kilomètres qui séparent les carrières du désert de Sin, uni comme une table légèrement inclinée de l'est à l'ouest, et de l'embouchure de Ouadi-Habran à la mer Rouge il ne doit pas y avoir plus de six à sept lieues.

Après une marche de huit kilomètres, à partir du puits et des palmiers d'Hassan dans Habran, on trouve Ouadi-Kebrine, وادى كبرين à l'est-sud. Plusieurs inscriptions existent à la bifurcation de cette vallée, remplie de samr, et Habran se continue au nord. Deux heures après, j'atteignis le fond de cette ouadi fameuse, et, pour abréger le chemin, il nous fallut franchir une

detta ou vengeance du sang se nomme *th'ar.* Un des ancêtres d'Hassan ayant été assassiné, sa famille renonça à la vie du meurtrier et se contenta d'un tribut de chameaux et de la petite plantation de dattiers située près des puits d'Habran. Voilà du moins ce qui me fut raconté. Ce n'est pas, du reste, un fait isolé; dans les tribus riveraines de l'Euphrate, l'abandon d'un palmier unique fait souvent partie des droits du th'ar.

petite montée assez rude d'accès, où j'augmentai encore ma moisson d'inscriptions, déjà très-considérable. Vers le milieu du jour, j'arrivai sur des crêtes désolées, dominant une contrée d'une aridité désespérante, nommée par mes Arabes Dyar-Frangui (Dar-è-Frangi دارافرنجى selon un autre cheick et Linant-Bey).

Dyar-Frangui, littéralement *la demeure* ou le *pays des Francs,* doit cette dénomination singulière à de nombreux tombeaux qui couvrent le versant des montagnes ou couronnent les raz ou caps de chaque vallée. Nous ne croyons pas utile de discuter si ces tombeaux appartiennent à notre race; il est bien évident que non, et les Bédouins de la péninsule sinaïtique les ont ainsi baptisés parce qu'ils attribuent maintenant aux Européens, et en particulier aux Francs, tout ce qui est antique, extraordinaire, et ce que la tradition arabe n'a pas conservé.

Comme nous en retrouverons ailleurs de très-complets, et que ceux du Dyar-Frangui sont en partie écroulés, je ferai plus tard la description de ces étranges mausolées, si intéressants au point de vue de l'archéologie.

Je vins descendre dans cette Ouadi-Salaff tant vantée par mes Bédouins, et j'aperçus à son extrémité ma modeste tente verte, qui brillait au soleil au milieu d'une zone de sable rouge, et protégée par les flancs et les imposants pitons du majestueux Serbal. Cheick-Saleh croyait trouver là sa tribu, mais depuis deux jours elle était décampée. Ce fut un amer désappointement, non-seulement pour lui et ses compagnons, qui manquaient de vivres, mais encore pour moi, car la vie du désert de Sinaï offre peu de ressources. Il grimpa sur la montagne voi-

sine, à notre droite, avec la rapidité d'un chamois, plongeant dans toutes les directions, et bientôt je le vis redescendre d'un air découragé. — « Les tentes sont loin, me dit-il, et si tu veux m'accorder un jour pour aller visiter ma famille, je te serai fort obligé; d'ailleurs ici tu n'as rien à craindre, ni pour toi ni pour tes bagages; Ouadi-Salaff est plus sûre que ta maison du Kaire, et chaque Szaoualhât te protégerait au péril de sa vie. » — Je lui donnai congé aussitôt, et moi-même, sans prendre un quart d'heure de repos, je me mis en route avec Hassan pour Ouadi-Pharan وادى فاران [1], située dans le nord-nord-ouest. A quelques kilomètres de mon campement, à la jonction de l'Ouadi-el-Cheick, وادى الشيخ je trouvai les tentes de Mouza, chef suprême de toutes les tribus de la péninsule sinaïtique, selon le dire de mes gens. Le camp se composait de dix de ces grandes tentes noires en usage chez tous les Arabes Scénites. Comme Hassan, mon chamelier, appartenait à ce clan, il fallut s'y arrêter. *Le prince* était absent, et je fus reçu par son frère et les jeunes fils du chef dans une tente ouverte, située à l'angle est du campement, qui formait une seule ligne. On servit du café, puis les femmes préparèrent de la pâte grillée ou *foutir* [2], dont on fit une espèce de bouillie détrempée dans du lait de chamelle, de

[1] Plusieurs voyageurs et des commentateurs la nomment tantôt Firan, Feïran, Faran; j'ai préféré conserver l'orthographe et la prononciation antiques.

[2] Quelques tribus nomment cette pâtée effroyable, à laquelle les Bédouins ajoutent des oignons, *medjellèh;* quand ils y ont fait une addition de lait de chamelle, le nom change: c'est du *merekéda*. Chez les Anezēh, les Beni-Schammars, les Zobéïd, les Monteficks et d'autres tribus de l'Arabie Déserte, j'ai entendu donner le nom de *ftita* à la pâte cuite sous la fiente de chameau, à laquelle on ajoutait un peu de beurre. Il faut un estomac de Bédouin pour digérer cela.

la confiture de dattes, du beurre frais et du miel. Ce ragoût, assez recherché, est nommé *henéïné;* c'est un splendide régal pour ces pauvres nomades, un mets antique qu'on ne sert qu'à des intervalles bien rares, tant leur pauvreté est grande. J'en mangeai quelques pincées; puis on servit de nouveau du café torréfié, concassé ,et préparé devant moi, selon l'habitude du désert. Je leur distribuai quelques poignées de cigares, dont ils sont très-friands, et, au grand désespoir de Hassan, il fallut se remettre en route. Je découvris dans ce trajet une quarantaine d'inscriptions, bien que mon cheick, né dans cette ouadi, m'eût affirmé qu'il n'y en existait pas. Quand je lui racontai mes trouvailles, il me dit froidement : « Que veux-tu? nous autres Bédouins, nous ne savons que conduire nos chameaux; ces choses-là ne nous intéressent pas. »

Après une course rapide à travers des bois épais de tamarisques, chose bien rare dans la péninsule, je franchis une passe étroite de rochers naturels, mais amoncelés comme si c'eût été l'œuvre des hommes; ce lieu est nommé par les Arabes Bâb-el-Pharan, et plus communément El-Bâb الباب (la Porte)[1]; c'est en effet la porte de la belle vallée[2]. J'entrai aussitôt dans une oasis délicieuse, remarquable par ses riants jardins de palmiers, de tamarisques et de cédès. Ce dernier arbre acquiert une hauteur de 25 à 30 pieds, et produit un petit fruit rouge de la forme d'un gland doux. Un faible ruisseau serpente à tra-

[1] Voy. la planche V, *Bab-el-Pharan.*

[2] M. de Laborde lui a donné un nom de fantaisie, *Elboueb*, qui, en arabe, n'a aucun sens. De son côté, M. Lepsius s'en est rapporté au commentateur de l'*Exode*, qu'il a copié en l'altérant un peu : selon lui c'est le *Buëb.*

vers cette ouadi, et vient se perdre dans le sable et les pierres près d'un lieu nommé El-Hessué, situé à quelque distance au-dessous des ruines de la cité détruite.

Un monticule factice obstrue le lit de la vallée en face de Ouadi-Aleyad ou Aleyat وادى عليات, qui monte dans le sud. Cette contrée est remplie d'arbres à gomme, dont les insouciants Bédouins font du charbon qu'ils portent au Kaire, éloigné de douze journées de marche de caravane. J'examinai avec une grande attention ces ruines déjà anciennes, mais qui, selon toute évidence, en couvrent de plus antiques. Le sommet du monticule est couronné par une espèce de donjon édifié avec des rochers de grès rouge et de granit. L'appareil en est grossier, mais néanmoins il offre une certaine régularité; çà et là se voient dans les murs des pierres taillées qui remontent à des temps antérieurs; la partie située à l'ouest-nord est en briques séchées au soleil, de 50 centimètres de longueur, 12 de hauteur sur 36 de largeur. Les ruines seules de Ninive m'en ont fourni de cette dimension. Le versant est était occupé par un monument dont j'ai déblayé quelques colonnes et deux chapiteaux de grès rouge enfouis dans les décombres. Selon toute apparence, c'était une église bâtie dans le moyen âge par les religieux du Sinaï, qui prétendent toujours, malgré les Szaoualhât, avoir des droits sur cette ravissante oasis.

Une espèce de kashr ou forteresse, avec de gros murs, occupe une colline de granit fermant la vallée de l'est à l'ouest. D'autres ruines existent en face à l'est, et l'un des grands pitons au nord-est est couronné par une construction détruite. Du

reste, pas une seule inscription pour venir en aide à l'archéologue visitant ces ruines. Je me trompe; sur une pierre taillée semblant avoir fait partie d'une frise, j'aperçus trois caractères malheureusement très-frustes et ne pouvant donner lieu à aucune interprétation; seulement, je crois pouvoir affirmer qu'ils étaient samaritains.

Je mesurai une colonne dont le diamètre était de 40 centimètres et le chapiteau 42. Le diamètre des autres colonnes était de 32. Après avoir déblayé ces colonnes, je trouvai à une assez grande profondeur des débris de ces belles poteries émaillées d'un bleu vert en usage sous les khalifes, et, plus près du soubassement, un fragment de vase antique semblable en tout aux urnes funéraires que j'avais trouvées autrefois sur le sol de Babylone.

J'allai faire un croquis dans le jardin de mon ami Linant-Bey, qui a résidé longtemps au milieu des Bédouins, sous le nom d'Abdellac. Sa propriété est religieusement gardée par le vieux Toueleb, qui l'a si longtemps accompagné dans ses courses aventureuses en Arabie. Quand je dis à mes Bédouins que leur ancien hôte était un Français, ils n'en voulurent rien croire, prétendant que l'envie seule me faisait parler ainsi, à cause de la science sans bornes d'Abdellac, qui est un véritable Arabe. M. Linant de Bellefonds est un de ces trop rares Français qui font tant d'honneur à leur pays sur la terre étrangère [1].

[1] Après avoir fait une courte excursion dans Ouadi-Aleyad, et n'ayant pas, malgré mon vif désir, la force de gravir le Serbal, je revins sur mes pas, pressé que j'étais de copier les nombreuses inscriptions que j'avais remarquées dans Salaff. M. Linant, qui a demeuré à plusieurs reprises à Pharan, ne m'avait pas parlé de cette ouadi comme recélant des inscriptions sinaïtiques; elle en possède cependant, selon

Je remontai à l'est enchanté de mon excursion. Chemin faisant, je relevai les inscriptions de Ouadi-Salaff, tandis que mon chamelier racontait au campement de Cheick-Mouza toutes les tribulations de son rude voyage pendant l'hiver, à travers le désert de Sin et les gorges sauvages du Farah-Tell. Puis, comme l'Égyptien s'était à grand'peine procuré un mouton [1], j'ordonnai un pilaw digne des noces de Gamache, et j'envoyai mon troisième Bédouin à la tribu pour inviter à souper les oncles et le frère du grand scheick. Au coucher du soleil ils arrivèrent, et en quelques minutes mouton, pilaw, mech-mech disparurent. On fit une énorme bouilloire de café; je leur distribuai du tabac et des cigares, et, malheureusement pour mon repos, ils restèrent toute la nuit à raconter des histoires et à fumer près de moi, accroupis autour du feu.

Le lendemain, à l'aube du jour, arriva Saleh tout joyeux, et deux heures après j'étais sous sa tente, où il voulait à toute force me donner l'hospitalité.

Là, je pus observer de plus près les mœurs de ces Scénites et l'on ne fit aucune difficulté pour répondre à mes nombreuses

l'assertion de M. Lepsius; malheureusement je n'ai eu connaissance de son savant mémoire qu'au retour, et je suis au regret de n'avoir pu ajouter deux ou trois pages de plus à mon travail, pour lequel cependant je n'ai rien épargné. Quelque jour peut-être il me sera permis de fouler encore le sol où se sont accomplis des événements si prodigieux, et je les donnerai comme appendice à ce livre.

Burkhardt dit que ces inscriptions sont presque toutes détruites.... *Some I did not copy, and many were effaced.* (*Travels in Syria and the Holy Land*, in-4°, p. 613.)

[1] Les Bédouins du Sinaï sont d'une pauvreté telle, qu'ils ne mangent que fort rarement de la viande, et font de grandes difficultés pour vendre leurs chèvres ou leurs agneaux; c'est à tel point que, pendant un voyage de quarante jours, je n'ai pu me procurer que cet unique mouton; encore je ne dus cette faveur qu'à ma qualité d'hôte des Szaoualhât.

questions; je traiterai ce sujet plus loin, quand je m'occuperai de la population et des ressources de la péninsule du Sinaï.

De la bifurcation du Dyar-Frangui avec Ouadi-Salaff, où j'étais campé, jusqu'à la fin de cette vallée qui n'a pas un arbre ni un buisson, ma marche fut d'environ cinq heures. Pendant ce trajet, je trouvai quelques inscriptions, et, outre le campement de mon cheick, composé de treize tentes, nous passâmes devant celui de Bicharra, où j'en comptai neuf. Le sol va s'élevant rapidement; on voit qu'on s'approche de la grande arête de la presqu'île. Ouadi-Rédouah, وادى رضوة que je trouvai allant du sud à l'est-nord, et contournant le groupe principal des monts Sinaï, m'offrit une magnifique inscription, tracée en grands caractères sur un raz de granit rouge, et nous entrâmes ensuite dans le col difficile d'Eufréa, faisant face au djebel Foureïdj جبل فريج [1]. Durant ma longue et pénible existence de voyageur, si j'en excepte la chaîne supérieure du Kurdistan indépendant, le Piré-Zend dans le voisinage du golfe Persique et quelques pics du Caucase méridional, jamais je n'avais fait une ascension aussi rude avec des bêtes de somme; le sentier s'allonge entre deux formidables pitons de grès ou de granit rouge très-grossier, et côtoie le flanc méridional jusqu'au sommet. Je n'avais pas voulu suivre la Ouadi-el-Cheick وادى الشيخ que j'avais laissée à l'est, parce qu'elle est très-connue, étant la route ordinaire; puis celle-ci avait en outre l'avantage de me faire gagner deux heures, tout

[1] Djebel Foureïdj signifie *la montagne du Paradis;* elle doit sans doute son nom caractéristique aux pèlerins chrétiens, le chemin du paradis étant réputé d'un accès des plus difficiles.

en me permettant de visiter une région à peu près inexplorée; seulement, c'était rude. Mais ma peine profita à la science, car je trouvai une vingtaine d'inscriptions sur les vastes blocs qui encadrent le sentier.

Parvenu sur le plateau, je me dirigeai à l'ouest et descendis une large et belle ouadi qui doit aller déboucher vers le Raz-Mohammed; mais, n'ayant rien trouvé, je rebroussai chemin, et regagnai le plateau qui vient aboutir à Raha (Rahka) touchant à Raphidim, d'où l'on aperçoit le célèbre couvent du Sinaï encaissé entre l'Horeb et le mont du Tabernacle.

Ma tente fut dressée en face de l'Horeb, à la pointe de Raphidim, ne voulant pas profiter de l'hospitalité toujours très-onéreuse du couvent, et surtout pour gagner du temps et pour être agréable à mon cheick, dont le dévouement sans bornes et le zèle ne se démentaient pas. Les moines, en cela imitateurs des cheicks des grandes tribus, ont établi une coutume, au désert, dont beaucoup de voyageurs et de pèlerins sont victimes, et je ne crois pas inutile de la dévoiler ici pour les en préserver à l'avenir. Quand on fait un marché au Kaire avec les Bédouins, le plus sûr est de l'écrire à la chancellerie de son consulat. Les Arabes s'engagent toujours à vous conduire au couvent et à vous ramener en Égypte. Si l'on veut aller à Jérusalem ou à Damas par Pétra et Nackel (le château des Palmiers), les Sinaïtes ne peuvent dépasser ce lieu, et le voyageur est forcé de faire un nouveau contrat avec les Arabes Tihyânyeh (عرب لتهيانيه) ou les Therrabyns, qui le conduisent à Pétra sans pouvoir le dépasser. Si l'on choisit la route d'Akabah, les Szaoualhât doivent s'arrêter à cette forte-

resse, et bon gré, mal gré, payés ou non (et ils s'arrangent toujours de façon, si l'on ignore les usages du désert, à être payés jusqu'au lieu définitif pour l'aller et le retour), il faut de nouveau payer et passer sous les fourches caudines du fameux Hussein, cheick des Halaouïn, qui rançonne outre mesure. D'un autre côté, si le voyage se borne au pèlerinage du Sinaï, une fois entré dans l'enceinte du couvent avec les bagages, le Père directeur, de sa propre autorité, renvoie les Bédouins, fussiez-vous enchanté d'eux, et vous en fait venir d'autres, avec lesquels vous devez traiter pour rentrer à Suez ou au Kaire. Ce sont des ennuis mortels, qui se terminent toujours par des querelles et de l'argent extorqué au voyageur. Pour moi, je n'étais pas tout à fait dans ce cas, puisque je voyageais en dehors des chemins du couvent, fouillant chaque vallée, chaque grande artère de la péninsule, et que j'avais suivi des routes complétement inconnues; mais néanmoins, en allant loger au monastère de Sainte-Catherine, je tombais de fait dans la dépendance des moines, qui pouvaient fort bien pratiquer l'intimidation sur mes Bédouins et me faire perdre huit jours. Le cheick Saleh me mit au courant de cette manœuvre et me supplia de rester campé dans le désert de Raphidim; je le fis d'autant plus volontiers que je tenais à conserver ce bon et honnête Arabe, qui m'aplanissait une foule d'obstacles, et j'avais en lui une confiance aveugle, chose rare partout, mais particulièrement au désert.

L'ingénieur en chef du vice-roi d'Égypte, Linant-Bey, m'avait recommandé de chercher une ouadi située entre l'Horeb et le Djebel-Catherine, renommée pour son eau délicieuse et pour un

jardin planté d'arbres fruitiers, charmant surtout à cause de son contraste avec cette région de granit. Le soleil était encore haut à l'horizon; j'avais près de deux heures de jour à espérer, et, pour en profiter autant que pour échapper à l'obsession prévue des moines, je pris mon fusil et m'en allai seul à la recherche de la petite vallée, située dans le sud-ouest en longeant les croupes colossales de l'Horeb. Je la trouvai, et bientôt un mince filet d'eau limpide et glacée, emprisonné dans une rainure de granit, vint m'avertir que le jardin devait être proche. J'aperçus au détour d'un rocher les cimes noires de plusieurs cyprès, des pruniers et des pêchers tout roses de fleurs. Le long du sentier je trouvai une inscription arabe, déjà ancienne, puis une seconde en caractères sinaïtiques. Continuant mon ascension, j'allai jusqu'au fond du vallon, où je découvris des trésors inespérés. La nuit me surprit au moment où je finissais mes transcriptions. Je revins à ma tente bien avant dans la soirée, menacé à chaque pas de me briser les jambes au milieu des rochers dont cette ouadi torrentueuse est parsemée ; mais j'étais heureux : je rapportais une vingtaine d'inscriptions, dont cinq ou six, entre autres, des plus étendues que j'eusse encore trouvées dans cette nouvelle exploration. Cette vallée est nommée Ouadi-el-Ledja وادى اللجاة.

Trois hommes du couvent étaient accroupis avec mes Bédouins, que je trouvai fort inquiets de mon absence prolongée, et le cheick me fit des reproches paternels sur ce qu'il appelait mes témérités à propos des vieilles écritures. Il ne pouvait comprendre que je m'aventurasse la nuit et seul, ou que je montasse sur des échelles peu sûres, et dans des rochers où je risquais

chaque jour ma vie, pour mouler ou dessiner des caractères bizarres qu'il n'apercevait pas toujours en passant au-dessous. Un des agents du monastère me dit que l'évêque m'attendait et semblait courroucé de ce qu'on ne fût pas venu me chercher. Je leur fis donner à souper en leur disant que le lendemain je réparerais cela; puis je mangeai assez gaiement un ramier tué la veille, et je me jetai sur le sable mouvant que recouvrait ma tente, ravi de ma journée si féconde en résultats, et reconstruisant par la pensée tous les grands souvenirs de l'Exode.—Là, Dieu était apparu à Moïse! Je foulais le sol trempé jadis du sang des Amalécites; ma demeure était ce Raphidim si célèbre; je touchais de la main pour ainsi dire le gigantesque Horeb, et pour horizon j'avais le couvent du Sinaï. — Quels souvenirs! quelle poésie! quel enseignement! et quelle histoire!

Je dormis peu, tant mon esprit était agité par ces grandes choses; j'étais en outre en proie à un malaise étrange dont je ne pouvais me rendre compte. Bien que ma tente fût abritée par la pointe des rochers de Raha, je ressentais un froid excessif sous mon mince abri de toile; au jour j'eus l'explication de cette nouvelle indisposition. Quand mon domestique voulut faire le café, l'eau de l'outre des Bédouins était gelée, mes zemzemies ne formaient qu'une masse de glace, et il fallut avoir recours aux barriques. C'était cependant vers le 8 mars, et, bien qu'au voisinage du tropique, cela n'a rien qui doive étonner, si l'on songe à la grande élévation du Sinaï[1] et à ces terribles vents du nord

[1] Il y a de grandes diversités d'opinion, non-seulement sur les hauteurs du Sinaï, du Djebel-Catherine et du mont Horeb, mais encore sur leurs noms ou leur posi-

qui soufflèrent, cette année-là, sans interruption sur la presqu'île pendant vingt-deux jours et la désolèrent. Deux vieillards de la tribu des Mézéin, que je rencontrai plus tard dans l'est, me dirent que de mémoire d'homme un pareil hiver ne s'était fait sentir en Arabie [1].

Le lendemain je me rendis au couvent, suivi de mon domestique, du joyeux Hassan et d'un petit pâtre bédouin qui devait me conduire au sommet du Djebel-Moussa ou Mouza جبل موسى (la montagne de Moïse). Le Père directeur parut à la fenêtre de la poulie; lui ayant crié que j'avais une lettre du patriarche d'Alexandrie, on me pria de me diriger vers l'angle sud du couvent, où se trouve une petite porte en fer, haute de deux pieds à peine, et percée dans un mur d'une épaisseur considérable. Après avoir franchi plusieurs couloirs sombres et tortueux, tous fermés par de massives portes de fer presque aussi basses que la première, j'arrivai dans la cour et fus ausitôt introduit dans le divan, pièce fort propre, dont le plafond venait d'être refait en planches de sapin du Nord. Le frère directeur arriva bientôt, muni d'une bouteille de raki anisé (eau-de-vie de dattes d'une force excessive),

tion exacte par rapport au récit de l'*Exode*. Nous reviendrons sur ce sujet quand nous traiterons de l'*Itinéraire de Moïse* et des remarques des commentateurs. Voici le tableau des hauteurs assignées aux trois pics voisins du couvent, à la suite de nombreuses observations barométriques :

	Sinaï.	*Horeb.*	*Djebel-Catherine.*
	Pieds angl.	Pieds angl.	Pieds angl.
Selon le lieut. Wellstedt..	7,530		
— — Russeger...	7,097	5,956	8,168
— — Schubert...	7,026	6,126	
— — Ehrenberg..	7,000		
	P. de Paris.		P. de Paris.
— — Rüppell....	7,001		8,063

Selon ce dernier voyageur, dont les observations précieuses méritent toute la confiance du monde savant, le piton dominant du Djebel-Serbal atteindrait une hauteur de 6,342 pieds au-dessus du niveau de la mer Rouge. Il n'est donc pas à beaucoup près le plus imposant de la Péninsule, ainsi que le prétend M. Lepsius.

[1] L'hiver de 1850 fut aussi très-rude en France et par toute l'Europe. A Constantinople, beaucoup de personnes moururent de froid.

dont il me versa un grand verre. Je le refusai, m'excusant sur mon état de souffrance; il prit texte de ce refus pour donner l'essor à sa mauvaise humeur. —L'expression serait plus juste si je disais sa colère; il était véritablement furieux. — « Vous aviez une lettre du patriarche vous recommandant à nous d'une manière toute spéciale! s'écriait-il en gesticulant comme un forcené, de façon à m'épouvanter si j'eusse eu pour cela les moindres dispositions; pourquoi rester dans Raphidim loin de tout secours? Dans cette contrée il y a beaucoup d'Arabes voleurs. C'est à peine si nous sommes en sûreté derrière nos hautes murailles, et il ne serait pas impossible *que, la nuit prochaine, vous ne soyez dépouillé, assassiné peut-être!* »

L'honnête Grec appuyait sur chaque parole menaçante avec une sauvage énergie, et ses yeux me lançaient des flammes. Voyant que je restais impassible, sa rage s'en accrut encore. Puis, s'avançant vers moi le poing fermé, il me dit nettement : — « Vous voulez parcourir le monastère? Alors, venez y loger. Vous voulez visiter l'église? Nous ne l'ouvrons qu'à nos hôtes; mais, je vous le répète, *il faut* venir au couvent...

Jugeant prudent d'abréger sa philippique, je répliquai avec modération et politesse que je le remerciais de toutes ses offres gracieuses, dont je lui savais le même gré que si j'eusse reçu l'hospitalité au monastère; que mon intention était d'y faire mes dévotions, de le visiter, ainsi que la montagne de Moïse, puis, rentré dans Raphidim, de faire plier ma tente et de partir le soir même. « Mon temps est compté, ajoutai-je, et il m'est impossible de perdre une minute. Je ne suis pas venu ici en simple curieux,

pour me promener; j'ai de graves devoirs à remplir. » — Je me levai alors pour prendre congé.

La colère du bon frère atteignit à son paroxysme. Se retournant vers mon domestique, il lui dit en arabe :

—Quel est le chien maudit qui a amené ton maître? Son nom?

— Cheick-Saleh de Ouadi-Salaff.

— Qu'on le fasse venir à l'instant même. Puis, ajouta-t-il avec une autorité superbe et une ironie méprisante, faites plier la tente du cawadja, et qu'on l'apporte sur-le-champ à la poulie avec tous ses bagages. Nous sommes les maîtres ici!

Jusqu'alors je m'étais contenu, à grand'peine je l'avoue, désireux d'abréger la discussion pour visiter le célèbre couvent et m'échapper au plus vite; mais, quand j'entendis résonner ces paroles si menaçantes, accompagnées d'injures grecques qu'il dévorait entre ses dents, mon caractère, parfois un peu batailleur de sa nature, reprit le dessus, et, frappant fortement mon sabre sur les dalles, je l'apostrophai avec une telle violence qu'il recula vers la porte.

— Je suis venu ici librement, lui dis-je, apporter une lettre de votre patriarche, que je vénère, et d'autres lettres de vos évêques du Kaire. J'ai des provisions et ne veux rien de vous. Votre hospitalité n'est qu'un vain prétexte, et, tant que vos paroles ont porté sur ce refus d'hospitalité de ma part, je suis resté calme malgré vos paroles insultantes. — Mais vous proférez des menaces, vous voulez commander à mon cheick, le molester, me contraindre à prendre d'autres Bédouins, et faire lever ma tente de vive force. Je vous le défends, songez-y bien!... Le désert est

la terre de Dieu; son sol est à tous, et si l'on vient m'attaquer, comme votre conduite me le fait prévoir, je vous rends responsable du sang qui sera versé. Vous êtes un très-méchant homme, mais vous ne m'effrayez pas. Qu'on me conduise à l'évêque! Je veux savoir si de pareilles brutalités émanent de lui.

Cette scène de violence avait attiré deux gentilshommes anglais, des moines, et l'évêque, prévenu, accourut aussitôt. Il parlait un peu le turk, et nous conversâmes sans drogman, ce qui valait infiniment mieux. Autant le frère directeur avait été inconvenant et grossier, autant le prélat fut parfait et plein de douceur; il comprit vite que j'étais fort pressé, et lui-même s'astreignit à m'accompagner dans l'église, les chapelles et la bibliothèque. Quand je fus pour sortir du couvent, le petit Bédouin qui devait me conduire au sommet du Sinaï avait disparu par ordre du directeur; en revanche je trouvai à sa place un frère lai d'une figure aussi insignifiante que débonnaire et une espèce de sauvage à demi nu.

— Voici vos guides, me dit le moine avec un sourire de démon; l'ascension coûte trois talaris, veuillez me les donner. — Ce que je fis de très-bonne grâce en lui tournant le dos.

Si j'eusse agi moins énergiquement, on m'aurait installé de *vive force* dans le monastère, où dix ou quinze jours se seraient écoulés en pure perte; et malgré moi, sous prétexte que c'est la coutume, à mes Bédouins si dévoués, qui me servaient admirablement depuis un mois, on aurait substitué les premiers garnements venus, qui m'auraient conduit et rançonné selon leur caprice. — Et voyez la justice! Mes Arabes avaient fait le voyage de

Ouadi-Salaff au Kaire pour y chercher fortune, et le directeur les aurait brutalement privés du plus clair de leur bénéfice. A l'avenir, je pense que plus d'un voyageur pourra faire son profit de ce renseignement.

Pour faciliter l'ascension du Sinaï, et surtout à cause des chapelles et des pieux exercices des moines, on a, dans les temps anciens, pratiqué des degrés abrupts au moyen de blocs de grès ou de granit non taillés. Je ne répéterai pas ce que d'autres voyageurs ont déjà écrit à propos de cette montagne célèbre si rude d'accès. Pockocke fait un récit très-minutieux et assez fidèle du couvent de Sainte-Catherine et des environs. Son récit n'a pas vieilli, et peut être consulté avec fruit [1]. A mi-chemin du sommet, près de la chapelle Saint-Élie, sur une plate-forme assez restreinte, on trouve une source d'eau délicieuse avec un beau cyprès pour tout ornement. En gravissant et contournant la montagne de Dieu, depuis la fontaine jusqu'à la cime du Sinaï, je trouvai un assez bon nombre d'inscriptions en caractères sinaïtiques, syriaques, arabes, arméniens, etc. Je les relevai toutes, sauf les modernes, et je dessinai le panorama sauvage et grandiose qui se déroule aux yeux du sommet de la mosquée bâtie en face du petit oratoire chrétien [2]. De là on voit parfaitement à l'œil nu, quand le temps est pur, le long golfe d'Akabah et les montagnes qui bordent l'Arabie Déserte.

Rentré au couvent vers trois heures, j'y revis les deux gentlemen anglais qui m'attendaient. MM. Golton père et fils me féli-

[1] On peut aussi consulter MM. Lepsius, de Laborde, les lettres de Seetzen et Robinson.

[2] Voir la planche VI, intitulée *Vue du sommet du Sinaï*.

citèrent beaucoup d'être resté sous ma tente dans Raphidim; et plus tard, quand je les retrouvai à bord de *l'Alexandre*, ils me parurent n'avoir eu à se louer que très-médiocrement de l'hospitalité du violent directeur.

Le soir, j'allai à la recherche de l'inscription dont parle Pockocke, et qui a tant occupé le père Kircher: je crois l'avoir retrouvée, et intacte. Le savant Anglais raconte naïvement qu'elle est presque effacée; mais laissons-le parler lui-même.

« La fameuse inscription du mont Sinaï, dont parle Kircher, est sur une petite pierre qui est environ un demi-mille au couchant du mont Horeb. Quelques-uns ont dit que ce fut sous cette pierre que Jérémie cacha les vaisseaux du temple; mais l'endroit où il les déposa est au mont Nébo. D'autres ont prétendu, avec moins d'apparence de vérité, que Moïse et Aaron sont enterrés dessous. On dit que les Arabes ont souvent vu de la lumière autour, et que, s'imaginant qu'elle avait quelque vertu, ils en ont détaché quelques morceaux qu'ils pulvérisent et qu'ils avalent lorsqu'ils sont malades, ce qui est cause que l'inscription est presque entièrement effacée. Il en reste cependant assez pour oser assurer qu'elle est la même que celle que rapporte Kircher, dont j'avais une copie, et qu'il dit avoir été confrontée par deux ou trois personnes [1]. »

Cette inscription, qui fit grand bruit dans le siècle dernier, aura sans doute été vue par le vieux voyageur à une heure du jour peu favorable, ce qui lui fit admettre comme vraie la fable

[1] Rich. Pockocke, *Descript. de l'Orient*, t. I, p. 48. — Kircher, *Prodromus Coptus sive Ægyptiacus, etc. Romæ*, 1636, in-4°, fig.

arabe. Elle est tracée sur un bloc de granit rouge et peu profondément, comme le sont en général toutes les inscriptions de cette partie de la péninsule; il n'y manque pas une lettre, et, d'un autre côté, les Arabes n'ont pas à leur disposition d'instruments capables de pulvériser le granit. Nous reviendrons sur les inductions de l'orientaliste anglais à propos de ces inscriptions en général, quand nous traiterons de la partie philologique.

Je visitai avec un soin scrupuleux tous les abords du couvent, et pus, à cause de cela, récolter quelques nouvelles inscriptions que je n'avais pas encore aperçues dans la matinée; chemin faisant, je racontai au cheick Saleh les scènes du moine, ses menaces, et nous nous promîmes mutuellement de redoubler de vigilance tant que nous serions dans ces parages.

Je rentrai au coucher du soleil à mon campement de Raphidim; le directeur du couvent, un peu honteux sans doute de son infructueux essai de violence à mon égard, et très-probablement sermonné par l'évêque, était assis devant ma tente, où il m'attendait depuis deux heures pour me faire des excuses. Il était accompagné d'un certain Parthénius, neveu du comte Zizinia, l'un des favoris de Mohammed-Ali. Cet homme, jeune encore, doué d'une imagination et d'une exaltation extrêmes, avait osé porter ses désirs et ses hommages jusque sur les degrés d'un trône : le malheureux s'était épris d'une belle princesse de la famille royale de France. Sa pauvre tête s'y fêla, et, un jour, ce brillant enfant de la Grèce alla prendre le froc de moine dans la majestueuse et terrible solitude du Sinaï. Il me raconta ses malheurs, ses priva-

[illegible] au milieu de ses compagnons ignorants et [illegible], me demanda de la poudre, quelques livres de plomb des bagatelles d'Europe, que je m'empressai de lui offrir, ainsi qu'une aumône au Père directeur; puis, à la nuit tombante, je leur fis servir du thé, et nous nous séparâmes très-bons amis, du moins en apparence.

Dès qu'ils se furent éloignés, je donnai des ordres à mes Bédouins afin que tout fût prêt avant le lever du soleil pour que je pusse me diriger vers le golfe Élanitique.

CHAPITRE V.

DISSERTATION GÉOGRAPHIQUE SUR LA POSITION DES DÉSERTS D'ÉTHAM, DE SUR, DE SIN ET DU SINAÏ. — LES COMMENTATEURS DE L'EXODE. — EXAMEN CRITIQUE.

Tulit autem Moyses Israel de mari Rubro, et egressi sunt in desertum Sur; ambulaveruntque tribus diebus per solitudinem, et non inveniebant aquam[1].

Ces mots : *et egressi sunt in desertum Sur,* nous donnent une explication très-précise au sujet du désert d'Étham, dont l'extrême limite a embarrassé tant de critiques, de géographes et de commentateurs. Quelques-uns, peu familiarisés avec la topographie de l'Arabie, ont avancé tout récemment des choses impossibles; d'autres (Bonfrérius, le barnabite Colome), s'étayant sur le verset 8 du XXXIII[e] chapitre des Nombres, qui nomme aussi Étham le désert situé à l'est du golfe Héroopolite, ont supprimé le désert de Sur et ont étendu au delà de la mer Rouge le premier de ces déserts. Dom Calmet, qui a beaucoup étudié la question, repousse ce système, mais il suppose une ville d'Étham à la pointe du golfe, ce que nous ne saurions admettre.

[1] Après que Moïse eut fait partir les Israélites de la mer Rouge, ils entrèrent au désert de Sur; et ils marchèrent trois jours dans le désert sans trouver d'eau. (*Exode,* cap. XV, v. 22.)

tions, ses tristesses au milieu de ses compagnons ignorants et grossiers, me demanda de la poudre, quelques livres de plomb et des bagatelles d'Europe, que je m'empressai de lui offrir, ainsi qu'une aumône au Père directeur; puis, à la nuit tombante, je leur fis servir du thé, et nous nous séparâmes très-bons amis, du moins en apparence.

Dès qu'ils se furent éloignés, je donnai des ordres à mes Bédouins afin que tout fût prêt avant le lever du soleil pour que je pusse me diriger vers le golfe Élanitique.

CHAPITRE V.

DISSERTATION GÉOGRAPHIQUE SUR LA POSITION DES DÉSERTS D'ÉTHAM, DE SUR, DE SIN ET DU SINAÏ. — LES COMMENTATEURS DE L'EXODE. — EXAMEN CRITIQUE.

Tulit autem Moyses Israel de mari Rubro, et egressi sunt in desertum Sur; ambulaveruntque tribus diebus per solitudinem, et non inveniebant aquam[1].

Ces mots : *et egressi sunt in desertum Sur,* nous donnent une explication très-précise au sujet du désert d'Étham, dont l'extrême limite a embarrassé tant de critiques, de géographes et de commentateurs. Quelques-uns, peu familiarisés avec la topographie de l'Arabie, ont avancé tout récemment des choses impossibles; d'autres (Bonfrérius, le barnabite Colome), s'étayant sur le verset 8 du XXXIII[e] chapitre des Nombres, qui nomme aussi Étham le désert situé à l'est du golfe Héroopolite, ont supprimé le désert de Sur et ont étendu au delà de la mer Rouge le premier de ces déserts. Dom Calmet, qui a beaucoup étudié la question, repousse ce système, mais il suppose une ville d'Étham à la pointe du golfe, ce que nous ne saurions admettre.

[1] Après que Moïse eut fait partir les Israélites de la mer Rouge, ils entrèrent au désert de Sur; et ils marchèrent trois jours dans le désert sans trouver d'eau. (*Exode*, cap. XV, v. 22.)

Ce verset des Nombres, cité plus haut, est en contradiction avec l'Exode, et cela prouve, dans cette récapitulation, une altération évidente du texte. L'Exode dit simplement : *Castrametati sunt in Etham, in extremis finibus solitudinis*[1]. Nous ne faisons point un commentaire sur l'Exode et les Nombres : cela viendra sans doute quelque jour ; maintenant nous nous bornons à rectifier les nombreuses erreurs dont la géographie de cette partie du golfe est entachée. Ainsi, la Bible vient encore nous fournir une preuve contre des hypothèses que nous ne saurions admettre. Pour nous, le désert d'Étham était en Égypte, et celui de Sur en Asie. Or, si, au temps de Moïse, la mer Rouge se fût avancée jusqu'à 60 kilomètres au delà de Suez, la délimitation géographique des deux déserts eût été encore plus distincte. Dans l'Exode, notre guide le plus sûr, Moïse définit de la façon la plus claire ces deux déserts : Étham terminait la solitude africaine; après le passage de la mer Rouge, quand les Israélites foulent le sol asiatique, l'historien sacré dit : *Et egressi sunt in desertum Sur*. Où trouver rien de plus convaincant?

M. de Laborde, oubliant à ce sujet son système de la mer qui aurait baigné encore le Sérapéum au temps d'Hérodote, rejette le texte de l'Exode pour n'admettre que celui des Nombres. Nous persistons à penser que c'est là une altération du vrai sens de la Bible. Il y a là une nouvelle contradiction qui a échappé au savant commentateur[2]. Du reste, pour en finir avec ce système, nous croyons pouvoir affirmer que le Sérapéum *n'existait*

[1] *Exode*, cap. XIII, v. 20.

[2] M. Léon de Laborde, *Comm. géogr.*, p. 84. *Ambulaverunt tribus diebus.*

pas au temps d'Hérodote. On n'a pas oublié que l'illustre historien voyageait en Égypte dans les premiers temps de la domination des Perses, et son récit, à propos du canal de Nekos, achevé par Darius, est d'une telle précision que nous n'hésitons pas à croire qu'il l'avait vu, qu'il avait navigué sur les trirèmes dont il parle. Or, si le Sérapéum eût été édifié à cette époque reculée, Hérodote l'aurait, à n'en pas douter, mentionné dans son précieux paragraphe; puis, sans le canal, comment le Sérapéum eût-il été construit? Sans eau, il n'avait pas de raison d'être au milieu de ce désert; d'ailleurs, à l'époque des Perses, les coutumes de ce grand peuple égyptien étaient à peine entamées, et les idées grecques ne prédominaient pas encore en Égypte. Ce ne fut que beaucoup plus tard, sous les Ptolémées, qu'elles s'y implantèrent, et nous persistons à penser que le Sérapéum des lacs Amers, comme celui d'Alexandrie, ne durent leur édification qu'aux successeurs d'Alexandre.

La plupart des commentateurs de l'Exode ont passé sous silence les trois marches de Moïse à travers le désert de Shur; c'est qu'il est à peu près impossible, en effet, de rien préciser là, comme histoire et comme géographie; les seuls points de repère du désert, depuis l'extrémité de la mer Rouge jusqu'à Mara, sont le Bir-Mabouk [1], nommé Gurkudeh par Robinson (encore est-il éloigné de la route), et l'Aïoun-Moûsa. A dater de ce point de Mara, tristement célèbre, les voyageurs et les commentateurs deviennent plus explicites, tout en différant entre eux bien sou-

[1] C'est un bassin de six ou huit pieds de profondeur, d'où jaillit une eau chaude très-médiocre, servant à l'alimentation de Suez.

vent d'opinion ; ainsi Burckhardt, dont la sagacité était d'ordinaire si grande, s'est trompé deux fois à propos de Ouadi-Garendel : sur la foi de quelques Bédouins ignorants, il a émis l'opinion que cette vallée allait rejoindre la mer Méditerranée à el-Arich, tandis qu'elle part de la région du djebel-el-Tyeh vers une ouadi nommée Outah ; en outre, il croit que Garendel est l'Élim des Hébreux [1]. Robinson a partagé l'opinion de son illustre devancier, et, comme il s'est trompé sur la distance qui sépare l'Aïoun-Moûsa de Garendel, il n'a pu tirer que de fausses inductions [2].

D'autres voyageurs renommés, tels que Thévenot, Shaw, Pockocke, placent Élim à Tor, éloigné de cinq longues journées de marche de Ouadi-Garendel, ce qui diffère essentiellement ; en tout cas, ni les uns ni les autres ne sont conformes aux traditions et aux indications bibliques, et leurs récits ne peuvent coïncider avec celui de Moïse.

Précédemment nous avions fait des réserves contre les assertions de M. Lepsius, à la page 129 de notre itinéraire, afin de ne pas entraver la marche du récit ; comme ces assertions nous paraissent très-erronées, nous allons les discuter.

« On s'accorde à trouver, dit-il, l'ancienne Mara près de la source saumâtre de Houâra ; Robinson l'entend ainsi, mais cela ne me paraît guère probable... d'ailleurs, cette source n'arrose point une ouadi ; son voisinage n'offrait point de pâturages ; elle ne méritait, sous aucun rapport, l'honneur d'être désignée par

[1] Burckhardt, *Travels in Syria and the holy land*, p. 475, in-4°.

[2] Robinson, *Biblical Researches*, t. I, p. 100.

un nom spécial comme station, dès les temps les plus reculés [1]. »

Je suis complétement de l'avis de Robinson par rapport à la situation de Mara et de bien d'autres points de la Péninsule ; ses *Biblical Researches* ont été traitées par M. de Laborde avec une hauteur poussée jusqu'à l'injustice; car, au point de vue topographique, et comme exactitude dans le relèvement des marches, sauf quelques erreurs légères et la mauvaise orthographe des noms arabes, c'est un ouvrage des plus recommandables.

La distance parcourue par les Hébreux depuis le passage de la mer Rouge jusqu'à cette troisième station ne permet pas le plus léger doute ; l'objection que cette source n'arrose point une ouadi n'a aucune espèce de valeur; car, si l'on en excepte deux ou trois points de la Péninsule Pétrée, nulle part on ne trouve d'eau courante; d'ailleurs l'Exode parle de Mara comme d'une eau amère et non d'un ruisseau. C'était vraisemblablement une fontaine, une source comme celle d'Ouadi-Ousit, mais une source très-saumâtre, puisque Moïse fut obligé de jeter dedans un certain bois pour en adoucir l'amertume. Burckhardt et Wellsted, qui ont, avant nous, visité la Péninsule avec tant de soin et de fruit, n'admettent pas qu'on puisse douter; j'émettrai à ce sujet une opinion nouvelle : si beaucoup de noms bibliques ont disparu dans ces parages, quelques-uns se sont conservés, et, malgré les altérations qu'ils ont subies dans la bouche des Bédouins, la science les retrouve facilement. La source de Mara est à quelque distance du chemin, sur un monticule, dans

[1] Dr Lepsius, *Voyage au Sinaï* (Bulletin de la Société de Géographie, an 1847, p. 365).

une petite ouadi nommée Ouharra; mais la vallée qui précède celle-ci est appelée الحمارة (l'Hémara), Ouhara en est la continuation immédiate, et qui sait si ce petit rameau aboutissant au plateau d'el-Khoul n'est pas un empiétement des Bédouins, empiétement tout moderne? Si, comme on peut à bon droit le supposer, l'Hémara et Ouharra n'étaient dans les temps antiques qu'une seule et même ouadi, la source amère de Mara aurait conservé son nom biblique dans l'*Hé-Mara* de nos jours, éloigné seulement d'une heure de la fontaine devenue célèbre par le miracle de Moïse.

Pour ce qui est du manque de pâturages aux environs de Mara, c'est encore une errreur de M. Lepsius, car la première fois que je passai là, le 21 février 1850, une fraction d'une tribu puissante عرب الطرابين (les Therrâbynn) campait avec ses troupeaux dans Ouadi-l'Awara, à l'ouest-nord de la source; et quand je la traversai de nouveau vers la fin de mars, je trouvai près de la fontaine les chameaux des Therrâbynn, au nombre de plus de cinquante, ce qui prouve que la tribu n'était pas éloignée, et que ses troupeaux y trouvaient une nourriture suffisante. D'ailleurs le tarfa nain et le kchyé y sont assez abondants, et, bien que l'eau soit aussi amère qu'au temps de Moïse, les chèvres et les chameaux ne la refusent pas, malgré l'affirmation de Burckhardt, puisque j'y ai trouvé des Bédouins campés pendant quarante jours. Sans nul doute les Arabes ne buvaient pas de cette eau, la plus mauvaise des trois Arabies; ils avaient la ressource des tristes puits de Garendel, éloignés d'environ huit kilomètres de leur campement, bien que l'eau en

soit aussi très-médiocre, mais la distance était trop considérable pour y conduire chaque jour leur menu bétail.

Plus loin M. Lepsius continue ainsi :

« En examinant bien l'itinéraire des Hébreux, d'après la description fort exacte qu'en a donnée Robinson, on peut croire qu'après être sortis de la mer à la pointe du jour, ou même pendant la nuit, et avoir fait provision d'eau à Aïoun-Moûsa, à deux lieues et demie plus loin, ils continuèrent leur marche sans s'arrêter, et qu'après une journée de six lieues trois quarts ils vinrent camper au Ouadi-el-Ahta; car ils n'auraient pu en une seule marche atteindre la vallée suivante, c'est-à-dire le Ouadi-Soddur, qui en est encore éloigné de quatre lieues. Le lendemain, ils eurent encore sept lieues à faire jusqu'au Ouadi-Ouârdan [1]. »

Ce paragraphe est d'une grande inexactitude par rapport à la topographie des lieux, et, avec une donnée pareille, il est évident que le savant Prussien devait arriver à des résultats fort peu satisfaisants; du reste, cela n'a rien d'étonnant, si l'on songe que M. le docteur Lepsius n'a fait qu'une pointe dans la presqu'île (nous nous en sommes assuré en étudiant soigneusement sa carte et son itinéraire), et qu'il n'a suivi la voie des Israélites que dans une partie de sa course en allant de Tor au couvent du Sinaï. Son système n'a donc pu être établi que d'après des renseignements erronés ou des cartes mal relevées. Sa récapitulation nous donne, d'Aïoun-Moûsa (el-Aïoun), quinze

[1] Dr Lepsius, *Voyage au Sinaï* (Bulletin de la Société de Géographie, an 1847, p. 367).

lieues jusqu'à Ouadi-Ouerdan, quand, en réalité, il y en a de neuf à dix, ce qui fait une journée de marche de différence.

Voici le relevé de la route, dont je garantis la rigoureuse exactitude :

20 février 1850. — Parti de l'Aïoun-Moûsa à sept heures dix minutes du matin, direction sud-est 40'. — Bas-fond sablonneux, peu éloigné de la mer, traversé par les Ouadis-el-Ahta et Saderr (Soddur, Sdour, Chédur), venant du nord-est-est; à trois heures du soir, la route s'éloigne de la mer Rouge et coupe brusquement au sud-sud-est 20'. — A quatre heures quinze minutes, campement de Ouadi-Ouerdan; désert sans eau; — neuf heures cinq minutes de marche avec des chameaux lourdement chargés, puisque j'emportais des vivres pour soixante jours.

Maintenant il nous sera plus facile de faire jaillir la lumière au milieu de tant de contradictions. La troisième station à partir de la mer Rouge, selon l'Exode, fut Mara (l'eau amère), la quatrième Elim, et à la cinquième les Israélites revirent le golfe Héroopolite. Nous sommes heureux d'être sur ce point de la même opinion que M. Lepsius, parce qu'elle est la vraie. « Les Israélites, dit-il, au lieu de prendre le chemin le plus court d'Etham à Akabah, à travers la presqu'île, descendirent le long du golfe, qu'ils revirent à la *cinquième station*, et traversèrent le désert de Sin, abondant en manne [1]. »

Les Hébreux, au sortir de la mer Rouge, firent dix-sept lieues deux tiers en trois marches jusqu'à Mara, ce qui nous donne un

[1] Dr Lepsius, *loco citato*.

peu moins de six lieues par jour, et n'est nullement exorbitant, si l'on songe à leurs craintes et au désir qu'ils avaient de quitter ces solitudes arides; de Mara à Ouadi-Ousit (Elim selon moi), quatre lieues et demie, et d'Ousit à la mer Rouge, par le défilé de Chebêkeh, cinq lieues un quart. Pour cette grande multitude c'étaient les seules stations possibles, et Elim est très-naturellement la quatrième, puisque sa distance du passage (el-Ma'dyeh) est de vingt-deux lieues un quart, et qu'elle est la seule abondante en sources, en palmiers et en pâturages.

Robinson s'est trompé à propos de cette route dans son itinéraire; je n'ai pu comprendre la marche qu'il a suivie pour venir de Garandel à Ussaite (Ousit), qu'il a vu cependant; de là il dit avoir aperçu la montagne du Serbal[1], ce qui est de toute impossibilité; il n'y a *qu'une route,* que j'ai suivie moi-même deux fois, le savant missionnaire en convient, et cependant il affirme. De notre côté, nous persistons à croire que ses souvenirs l'auront mal servi, et qu'il a confondu le djebel Serbal avec le djebel Thâl, placé à peu près dans la même direction.

En voulant faire prévaloir son système géographique, système qui lui a fait beaucoup d'admirateurs, M. Lepsius est arrivé à des choses complétement impossibles, que nous ne saurions admettre, malgré l'incontestable talent avec lequel il les expose. « Si le Ouadi-Garendel, dit-il, est la station de Mara, par une conséquence logique le Ouadi-Chebêkeh, surtout dans sa partie inférieure et fertile, doit être Elim; ce que confirment, au reste,

[1] *Biblical Researches,* I, p. 101.

le récit de Moïse et d'autres circonstances ; ici l'on fait mention pour la première fois de puits (les douze puits d'Elim). Ce passage prouve d'abord qu'il n'y avait point de sources, car là où il y a des sources vives on ne creuse point de puits... En outre, il y avait soixante et dix palmiers, les premiers palmiers réunis en groupe que les Israélites aient rencontrés, et nous y retrouvons encore ces arbres de nos jours. Nos guides affirmèrent que la partie inférieure du Ouadi-Chebêkeh avait beaucoup de palmiers, *mais point d'eau ;* de l'eau salée dont parle Robinson, on ne fit aucune mention [1]. »

Nous croyons avoir suffisamment prouvé qu'Elim est la petite oasis d'Ousit, et nous ne voyons nullement que le texte de Moïse confirme les suppositions de M. le D[r] Lepsius. *Duodecim fontes* שְׁתֵּים עֶשְׂרֵה עֵינֹת מַיִם (*chtim esré énoth mâyim*), les douze fontaines d'eau (Exod. xv, 27), ne peut se traduire par *douze puits*, même en allemand, et quant aux palmiers de Ouadi-Chebêkeh, *ils n'existent pas ;* je vais plus loin, *ils n'ont jamais existé.* Du reste, M. Lepsius n'a pas visité cette vallée; on peut, à bon droit, le supposer quand il parle de douze puits creusés et qu'il n'y en a pas, *qu'il n'y en a jamais eu.* Ousit (Elim) n'est pas plus riche en puits, mais cette vallée a des sources, des fontaines, et, comme au temps de Moïse, l'eau est à la surface du sol. M. Lep-

[1] D[r] Lepsius, *Voyage au Sinaï* (Bulletin de la Société de Géographie, an 1847, p. 369).

Ne serait-ce point plutôt dans les *Biblical Researches* de Robinson que M. Lepsius a pris ce renseignement erroné ? Robinson dit positivement, t. I, p. 104, qu'il y avait au bas de Chebêkeh de l'eau et des broussailles. Malheureusement pour les systèmes de ces deux savants tout cela est imaginaire.

sius n'a donc pas vu ce lieu célèbre; il le donne d'ailleurs à entendre d'une façon très-claire, puisqu'il dit que ses guides lui affirmèrent *que la partie inférieure de Ouadi-Chebêkeh avait beaucoup de palmiers, mais point d'eau.* L'on peut inférer de là que les Bédouins le trompèrent, croyant lui faire plaisir, surtout si la question était posée d'une certaine manière. Ce que je m'explique difficilement, c'est la facilité avec laquelle le savant Prussien a accueilli un renseignement si invraisemblable, qui, s'il eût été exact, aurait une importance si grande pour son système géographique. — Les Arabes lui dirent *qu'il y avait beaucoup de palmiers, mais point d'eau.* Comment croire qu'un voyageur puisse admettre l'un sans l'autre? Sous cette latitude embrasée, dans ces sables rouges et ces détritus de granit, le palmier ne croît et ne peut réellement croître que dans le voisinage de l'eau : sa végétation n'est possible qu'à cette condition; on peut bien quelquefois en trouver un ou deux dans le lit d'une ouadi, mais ils sont rabougris, misérables, comme les deux ou trois de Ouadi-Garendel et de Ouadi-Thâl; encore doivent-ils leur existence aux abondantes pluies d'hiver qui séjournent plusieurs mois dans la couche de talc et de sable durci des torrents, et même à des courants souterrains; mais pour y vivre en groupes et devenir aptes à porter des fruits, comme ceux de Ouadi-Ousit, il leur faut le voisinage de sources intarissables. Pour nous résumer, nous dirons que nous avons descendu la Ouadi-Chebêkeh jusqu'à la mer Rouge, *qu'il n'y a ni sources, ni puits, ni palmiers, ni la plus légère trace de végétation;* qu'au delà du défilé de granit on trouve des cailloux

roulés, des zones de gravier et une bande de sable où viennent expirer les flots, ce qui nous force à rejeter complétement le brillant système de M. Lepsius, échafaudé sur des renseignements fournis par des Arabes avides, qui abusèrent de sa crédulité.

Profectique sunt de Elim, et venit omnis multitudo filiorum Israel in desertum Sin, quod est inter Elim et Sinaï, quinto decimo die mensis secundi postquam egressi sunt de terra Ægypti[1].

Sed et inde egressi fixerunt tentoria super mare Rubrum; profectique de mari Rubro,

Castrametati sunt in deserto Sin[2].

Dom Calmet, dans son commentaire, est, à propos des stations d'Elim au désert de Sin, d'un grand laconisme; plein de prudence, et manquant sans doute de renseignements, il se borne à paraphraser le texte. L'abbé de Vence et ses continuateurs l'ont imité; M. de Laborde, bien qu'ayant fait le voyage de la Péninsule, n'est guère plus explicite; seul M. le docteur Lepsius s'est mis résolûment à l'œuvre et a donné jusqu'à ce jour le travail le plus étudié, le plus considérable qui ait encore été fait sur l'itinéraire de Moïse. Chargé d'un travail semblable, nous allons suivre ses traces avec autant de zèle que de conscience, et, comme nous devons le combattre, nous ne pouvons lui témoi-

[1] Toute la multitude des enfants d'Israël étant partie d'Elim vint au désert de Sin, qui est entre Élim et Sinaï. — Ce fut le quinzième jour du second mois depuis leur sortie de l'Égypte. (*Exode*, c. xv, v. 1.)

[2] (D'Elim) ayant décampé, ils allèrent dresser leurs tentes près de la mer Rouge; et, étant partis de la mer Rouge, ils campèrent dans le désert de Sin. (*Nombres*, cap. xxxiii, v. 10 et 11.)

gner plus d'estime et de courtoisie qu'en le citant toujours textuellement.

« A l'entrée du Ouadi-Chebêkeh, dit-il, les Israélites avaient à choisir entre deux routes : l'une, supérieure *et hérissée de difficultés*, qui passe par le Ouadi-Homr, au pied du Sarbat-el-Djèmel, pour aboutir au Ouadi-Chellal, et par le Nakb-el-Boutera ; l'autre, plus facile, qui descend par le Ouadi-Chebêkeh à la mer, près d'*Abou-Zélimé*, pour regagner ensuite le haut pays. Robinson suivit la route supérieure, et se détourna ensuite à l'est pour voir le Sarbat-el-Khadem, ce qui lui fit complétement manquer le Ouadi-Firân ; de même notre drogman Youssouf, que j'avais envoyé du Ouadi-Mokatteb à Abou-Zélimé, prit la haute route du Ouadi-Chellal par le Sarbat-el-Djèmel, le Ouadi-Homr et le Ouadi-Chebêkeh ; je sus par lui que le passage inférieur qui descend le Ouadi-Chebêkeh pour remonter plus tard est le moins long. D'un autre côté, Robinson apprit qu'à partir du point de jonction du Ouadi-Taïbeh et du Ouadi-Chebêkeh la route par le Ouadi-Chellal était la plus courte, ce qui la fait préférer par les caravanes qui se rendent au couvent du Sinaï. Le texte de Moïse *démontre jusqu'à l'évidence* qu'il suivit la route inférieure [1]. »

Nous savons par le texte même de Moïse que les Israélites suivirent la route inférieure, *une route indirecte*, puisque la septième station fut près de la mer Rouge ; mais nous ignorions que la route supérieure fût hérissée de difficultés, ainsi que l'af-

[1] Dr Lepsius, *loco citato*, p. 372.

firme M. Lepsius. Ce savant professeur a été trompé par des itinéraires fautifs et par son drogman Youssouf, ainsi qu'on peut aisément s'en convaincre en examinant sa carte. La route du couvent du Sinaï par Ouadi-Chellal n'est pas préférée par les caravanes, par une bonne raison : c'est qu'elle est *la plus longue*, et à peu près impraticable ; et, d'ailleurs, *ce n'est pas la route des caravanes*. On a pu voir dans notre itinéraire, et l'on verra dans le relevé de nos marches, jour par jour, heure par heure pour ainsi dire, ce qui exclut toute confusion, toute surprise, la direction de Ouadi-Chellal E.-N.-E. Elle s'enfonce dans le massif granitique, et la route se poursuit par la grande Ouadi-Boudra, qui vient aboutir au col presque infranchissable de Nakb-el-Boudra [1], M. Lepsius le reconnaît lui-même. On quitte donc Chellal, ce qui a échappé à sa sagacité. Un rameau *unique*, au delà de l'hémicycle d'el-Markâ dans la vallée de L'légam, se fraye un passage pénible dans le nord à travers le sombre massif dont j'ai parlé : c'est Ouadi-Babam [2] ; je n'en ai vu que le Raz, situé au sud, et je n'ai pu vérifier moi-même ni apprendre si cette vallée se relie à la plaine d'el-Debbé, qui continue Ouadi-el-Hamr. La grande carte de l'Arabie Pétrée de M. de Laborde, qu'on a souvent citée, est de belle apparence ; c'est un chef-d'œuvre d'incision, c'est la carte d'un coloriste, mais elle a le défaut d'être illisible, et elle manque souvent d'exactitude. Cette carte a mal servi M. Lepsius et bien d'autres savants ; ainsi, selon

[1] C'est le Nakb-el-Boutéra de Lepsius, le Badéra de la carte de M. de Laborde. Boudra est le véritable nom arabe.

[2] N'y aurait-il pas là une nouvelle méprise de M. Lepsius ? Il paraît avoir confondu Ouadi-Babam avec Ouadi-Chellal.

M. de Laborde, Ouadi-Taïbeh vient aboutir à la mer Rouge, tandis que le défilé de Chebêkeh part d'une bifurcation au sud qui le soude vers l'ouest à Ouadi-Hammar[1]; cela est contraire à la vérité. Il en est de même pour son tracé de Ouadi-Nasseb (Nasb), qu'il fait partir de l'est (sa position exacte) pour le conduire à travers le massif granitique jusque dans el-Markâ, qui longe la mer Rouge à l'ouest. J'ai traversé cette chaîne de montagnes du couchant à l'est pour aller à Ouadi-Magarra et à Mokatteb; mon point de départ était el-Markâ, où j'avais campé; j'ai fait les relèvements topographiques avec autant de soin que de conscience, et j'affirme n'avoir pas rencontré dans ce parcours Ouadi-Nasb, qu'il m'eût fallu de toute nécessité traverser si la carte de M. de Laborde était exacte.

En admettant que Ouadi-Babam rejoigne el-Hamr ou la plaine d'el-Debbé par des rameaux qui me sont inconnus, si la grande Ouadi-Chellal (littéralement vallée des Cataractes[2]) se relie au plateau supérieur voisin de la chaîne d'el-Tyeh, ce ne peut qu'être par Ouadi-Babam, car il n'existe que cette coupure dans le massif au nord; les caravanes allant de Suez au couvent du Sinaï seraient donc toujours forcées de gagner Ouadi-Chellal, dont j'ai déterminé la position exacte, puis Ouadi-Boudra, pour aboutir au col de cette vallée, descendre ensuite dans Ouadi-Cédré, passer au pied des rochers sculptés de Magarra, s'engager dans Ouadi-Guené, la plaine des quatre ouadis, Mokatteb,

[1] Le véritable nom est el-Hamr; Robinson l'appelle Humr, Lepsius Homr, M. de Laborde Hammar.

[2] Elle a été ainsi nommée à cause de sa pente rapide et de la masse d'eau qu'elle roule à l'époque des pluies.

redescendre au sud-ouest par les ravins difficiles de cette vallée dans Ouadi-Pharan, puis remonter brusquement Pharan à l'est, gagner l'oasis, franchir el-Bâb, Ouadi-Salaff, Ouadi-el-Cheick, et arriver au couvent du Sinaï par la pointe de Sébaye. Voilà une route que peuvent suivre des voyageurs avec des chameaux *légèrement chargés*, une route que je connais bien, mais qui n'est pas une route de caravane; encore ne puis-je en garantir le parcours que de Raz-el-Babam, qui se trouve plus enfoncé dans le nord de Ouadi-Chellal.

Moïse, nous pouvons déjà l'affirmer, ne prit pas cette route, pour des motifs sérieux que nous exposerons bientôt dans son itinéraire; il avait des craintes et d'autres intérêts, et il agit en homme prudent, en général expérimenté, en homme qui connaît le désert et ses ressources, comme agissent encore aujourd'hui les cheicks des grandes tribus dans les années périlleuses.

Il existe une route supérieure autre que celle-là, autre que celle indiquée par M. Lepsius, et c'est la véritable route des caravanes qui vont au Sinaï. Elle part de la bifurcation du défilé de Chebêkeh par Taïbeh, el-Hamr, la plaine d'el-Debbé, Ouadi-Habous, Raz-el-Nasb, Ouadi-Nasb, passe au pied de la montagne de Sarabit-el-Kadem, traverse le désert de Raml-el-Morak, Ouadi-Khamile وادى خميلة, Ouadi-Barak وادى برحن, Ouadi-Genne وادى قنة, Ouadi-Osh وادى نش, Ouadi-el-Cheick وادى الشيخ, le tombeau de cheick Saleh, Ouadi-Sébaye et Ouadi-Schoaïb; celle-là est la plus courte et n'est *point hérissée de difficultés;* un voyageur sans prétention aucune l'a parcourue très-facilement, dit-il, comme bien d'autres pèlerins, en six jours, depuis

Suez; c'est M. Cortambert [1]. Burckhardt, le hadji qui a le mieux étudié et le mieux connu les trois Arabies, suivit la même route, la vraie route des caravanes [2], ainsi que Robinson, jusqu'à Ouadi-Lakdar, et nous-même, s'il nous est permis de nous citer après le célèbre Burckhardt, nous dirons que nous avons parcouru ces contrées avec autant de soin, sinon de succès, et que nous avons pu nous convaincre de l'erreur dans laquelle est tombé M. Lepsius.

Poursuivons l'itinéraire du savant Prussien.

« Au débouché de Ouadi-Chebêkeh, les Israélites campèrent au bord de la mer, à Abou-Zélimé, non loin des puits d'Elim. *Toutes ces indications se rapportent à la même station.* Peut-être trouverait-on quelque ressemblance étymologique entre la dénomination ancienne et le nom d'aujourd'hui, que les *Arabes,* mais jamais les mariniers, prononcent *Abou-Zénimé.* La distance des puits à la plage fut cause sans doute que, dans la récapitulation du livre IV, on parle du campement au bord de la mer comme d'une station distincte d'Elim, tandis que, avec bien plus de raison, la narration principale du livre II la passe complétement sous silence [3]. »

Cette triple énonciation de M. Lepsius est d'une gravité sans exemple, en ce qu'elle supprime nettement une des stations des Israélites; l'opposition avec nos livres saints est flagrante, et nous allons prouver que la topographie de la contrée où le

[1] Extrait du *Voyage* de M. L. Cortambert dans la presqu'île du Sinaï, en 1837. (*Bull. de la Soc. de Géogr.*, t. VII, p. 396 et 397.)

[2] Burckhardt, *Travels in Syria and the holy land.* London, in-4°, p. 475 à 489.

[3] Dr Lepsius, *ubi supra*, p. 373.

fait miraculeux exista, dans ces âges reculés, n'est pas traitée avec plus de respect.

Nous avons raconté ailleurs la vraie position d'Elim, et nous avons fait justice des *prétendus* palmiers et des *prétendus* puits de la section inférieure de Chebêkeh. Si toutes ces indications *se rapportaient à la même station*, ainsi que le veut M. Lepsius, Moïse serait venu en un jour de Mara à la plage d'Abou-Zéminé : M. Lepsius le dit en termes formels. Eh bien! cela est inadmissible, parce que j'ai mis *près de douze heures,* avec des chameaux de course, pour accomplir ce trajet, et qu'une multitude pareille à celle que le grand législateur traînait à sa suite, encombrée de bagages, veillant sur les troupeaux, n'aurait pu résister à une semblable marche à l'époque des chaleurs, puisqu'ils étaient partis au mois d'abid ou des épis [1].

Il faut donc prendre à la lettre le texte de l'Exode et la récapitulation des Nombres qui signalent deux stations bien distinctes, *Elim* et la *mer Rouge;* et nous devons rejeter l'hypothèse du savant Prussien, parce qu'elle est contraire à la vérité.

M. Lepsius est fort ingénieux dans son récit systématique, nous le lui accordons sans peine; à *son point de vue*, le travail qu'il a publié est fort remarquable; mais la géographie ne doit pas être ingénieuse; la géographie, par essence, est positive, et,

[1] « La distance de Howara (Mara) à Ouadi-Garendel n'est que de deux heures : c'est trop peu pour une journée de marche; des sources de Ouadi-Garendel à la station près de la mer, il y a une journée de *quatorze lieues.* » (M. de Laborde, *Comm. géogr. sur l'Exode*, p. 83, col. 1.) Ainsi, selon M. de Laborde, qui a publié tant de cartes et de relèvements topographiques sur cette partie du globe, on compte seize lieues de Mara à la plage d'Abou-Zéminé. Où en est le système de M. Lepsius avec des faits pareils, que je proclame exacts ou à peu près?

en cela comme en toute science, nous préférons la vérité simple aux suppositions les plus brillantes. En suivant ces données, le savant professeur a insinué une ressemblance étymologique (qui lui donne une force factice sur laquelle il s'appuie sans cesse) entre Abou-Zéminé, qu'il écrit toujours *Abou-Zélimé,* et *Elim,* malgré les dénégations des Arabes; Abou-Zélimé, selon lui, dériverait tout naturellement d'Elim. Je ne puis admettre cette étymologie; Elim (Ousit), par le défilé de Chebêkeh, est à six lieues environ de la mer Rouge, dans une contrée différant essentiellement; ce n'est donc pas un lieu si voisin de la section inférieure de Chebêkeh, ainsi qu'on a voulu l'insinuer, puisque c'est une journée de caravane. L'anse d'Abou-Zéminé doit son nom arabe, tout moderne (*le père Zéminé*), au tombeau d'un cheick de Tor, dont la dépouille repose au bord des flots, sur un petit cap sablonneux, ainsi que nous l'avons décrit dans notre itinéraire [1]. Ce n'est donc pas le cas de le faire dériver de la fameuse station d'Elim, et nous sommes forcé de repousser complétement cette partie du travail de M. Lepsius, en rétablissant le nom véritable de Cheick-Abou-Zéminé.

Profectique de mari Rubro, Castrametati sunt in deserto Sin.

Les commentateurs les plus érudits, quand ils n'ont pas gardé le silence, se sont bornés à donner la récapitulation des Nombres, pour les stations de Moïse depuis la mer Rouge jusqu'à Raphidim. Cette lacune est encore à remplir, tant la question est obscure et hérissée de difficultés; M. de Laborde ne l'a pas jugée

[1] Voyez à la page 131, et la planche XIII.

ainsi; il a écrit en tête de la légende de sa carte du voyage des Israélites les lignes suivantes : « L'itinéraire des Israélites n'offre d'incertitude qu'entre Rethma et Cadès. Toutes les autres stations *se retrouvent sans difficulté*, et la route que le peuple de Dieu a suivie est d'une exactitude géographique dont on ne s'est étonné que parce qu'on a l'habitude de comparer le récit de la Bible aux renseignements fournis par les traditions humaines, » etc...[1]. Et pour appuyer cette pensée le voyageur a tracé arbitrairement les noms des quatre stations, copiés dans les Nombres, sur une carte, et a glissé légèrement sur le commentaire. Pour ma part, je trouve cette quasi-omission regrettable, car, moins confiant que M. de Laborde, j'y vois des difficultés extrêmes, malgré le grand nombre de gros commentaires, sans autre guide que le Pentateuque. Chargé seulement pendant ma rapide excursion à travers la Péninsule de recueillir les monuments écrits ou sculptés, je me suis en outre imposé la tâche de rechercher les traces de Moïse, et ce m'eût été d'un grand secours que d'avoir sous les yeux une dissertation sérieuse faite par un aussi savant voyageur, qui a cité dans son ouvrage des milliers de volumes assez rares pour la plupart. M. Lepsius, cela est évident pour moi, s'est emparé de la carte de M. de Laborde et a essayé de lui donner une forme descriptive; nous sommes donc forcé de le suivre sur ce terrain.

« Ils (les Israélites) vinrent au désert de Sin. Derrière la langue de terre d'Abou-Zélimé s'élèvent les falaises abruptes de

[1] M. Léon de Laborde, *Comment. géogr.*, *Observ. générales* en tête de sa carte, p. 1.

Nokhol, laissant à peine à leur pied place pour un étroit sentier que recouvre la haute marée, tandis que la route ordinaire gravit les rochers jusqu'à Markha. Cette chaîne formait une limite naturelle qui séparait le désert d'Etham du désert de Sin, *qui est situé entre Elim et Sinaï*. C'est là une indication précieuse et d'une grande importance... Le désert de Sin devait comprendre le mont Sinaï, *sans s'étendre beaucoup plus loin*; car il est dit que le désert de Sin était entre Elim et Sinaï. Au delà le pays n'a plus de nom, les Israélites n'y étant jamais allés. Nous commençons par rejeter comme inadmissible l'hypothèse qui donne le nom de désert de Sin à la plaine de sable entre Abou-Zélimé et le Raz-Burdès : le Sinaï en est trop éloigné. Il ne convient pas davantage au littoral qui s'étend au sud; cette région n'aurait pu être comprise sous une même dénomination, ne formant pas un ensemble géographique [1]. »

Les souvenirs de M. Lepsius l'ont mal servi au point de vue topographique; ce ne sont pas les falaises que les Arabes nomment Nokhol, mais bien la passe étroite et difficile, les coulées de granit battues par la mer dès les premiers âges du monde, qui séparent la plage d'Abou-Zéminé de l'hémicycle d'el-Markà. *La route ordinaire* passe au bord de la mer et dans le lit même de la mer; puis on est forcé d'escalader les *marches*, ou plutôt les gradins de granit, qui sont en pente très-douce; il *n'y a pas d'autre route*, et le texte de M. Lepsius permet de supposer qu'il y en a deux. Nous avons aussi de la peine à admettre, à l'époque

[1] Dr Lepsius, *loco citato*, p. 373 et 374.

où vivait Moïse, des systèmes géographiques qui appartiennent spécialement aux idées modernes. L'expression de l'Exode, à propos du désert de Sin, est très-précieuse, sans doute; mais ce n'est pas une raison pour effacer d'un trait de plume l'importance religieuse de la montagne de Dieu, afin d'en doter arbitrairement le djebel Serbal, parce qu'il est plus rapproché de la station d'Elim. Et d'ailleurs, en suivant ce système, où placer le désert de Sin? Où M. Lepsius le place-t-il? J'ai beau relire son texte avec une attention scrupuleuse, je ne trouve que des indications très-vagues. Le récit de l'Exode est cependant bien explicite : Les Israélites vinrent camper au désert de Sin, *in desertum Sin*. Les mots *desertum*, *solitudo* ont la même signification que l'arabe Rmèl, Raml, sable, plaine de sable, solitude. Tous les géographes anciens et modernes l'ont ainsi compris, cela est certain; mais M. Lepsius est d'un avis contraire, et nous ne pensons pas que désormais il ait beaucoup d'imitateurs; selon lui, le désert de Sin, si j'ai bien compris cette partie moins lumineuse de son récit, serait le massif granitique dans lequel rampent péniblement les ouadis et les défilés cités plus haut par nous [1]; encore y a-t-il une certaine obscurité dans son texte, et une substitution de deux routes à une seule que je ne peux m'expliquer. Mais laissons-le parler lui-même :

« A partir d'Elim, Moïse n'avait donc le choix qu'entre *trois* passages qui conduisaient au cœur des montagnes : le plus court et le plus battu aujourd'hui, des sables de Markâ par le Ouadi-

[1] C'est encore une idée empruntée à M. de Laborde, à qui d'autres savants en ont tant emprunté sans le citer.

Loquam (L'légam), et le col de Nakb-el-Boutera, au Ouadi-Mokatteb; le second, du même point de départ, par l'entrée du Ouadi-Sittéré jusqu'au Ouadi-Mokatteb; le dernier, par Ouadi-Firan[1]. »

M. Lepsius donne là deux itinéraires quand, en réalité, il n'y en a *qu'un seul*. Le défilé de Nakb-el-Boudra aboutit dans Ouadi-Cédré; c'est l'*unique* artère de cette partie du massif, et de Mokatteb jusqu'à el-Markâ il n'y a pas d'autre route dans cette direction. Le savant professeur s'est évidemment trompé.

Certes, M. Lepsius a raison de rejeter l'hypothèse des commentateurs qui ont fait de l'hémicycle d'el-Markâ le désert de Sin; en cela nous partageons son opinion, et nous en dirons les raisons ailleurs; mais, à notre tour, nous repoussons comme complétement inadmissible la pensée de M. Lepsius, qui veut comprendre « le mont Sinaï dans le désert de Sin, et qui prétend qu'au delà de ses parages le pays n'a plus de nom, les Israélites n'y étant jamais allés. »

Cette affirmation est bien nette; mais où donc est la preuve que Moïse ne franchit pas les pentes de l'Araba, à la coupure, d'un accès si facile, qui conduit d'el-Markâ vers le Gâh-ès-Tour? C'est une route de caravane, toujours très-fréquentée[2].

[1] Dr Lepsius, *Voyage cité*, p. 380 et 381.

[2] Au mois de juin de l'année 1810, l'épouse de Mohammed-Ali, mère de Toussoun-Pacha, revenant du pèlerinage de la Mekke, débarqua à Tor, à cause d'une tempête, et prit la route de Suez par le Gâh. Elle voyageait avec une pompe extraordinaire; plus de cinq cents chameaux destinés à ses équipages étaient parqués dans les palmiers à l'est du port. La princesse et ses esclaves voyagèrent en takte-ravan, espèce de litière fermée portée sur deux chameaux et quelquefois hissée sur un seul. La passe des petits monts Araba n'est donc pas difficile à franchir. Je tiens ce fait d'un témoin oculaire.

Le point de départ du savant professeur étant faux, il s'ensuit pour tout son système une profonde perturbation géographique que la vérité nous force à combattre. Malgré le soin extrême avec lequel nous avons parcouru cette contrée, que nous croyons bien connaître, nous avons beaucoup de peine à suivre topographiquement M. Lepsius, qui tombe à chaque instant dans des contradictions manifestes. Ainsi, des *prétendus puits* de Chebêkeh, qu'il faut bien reporter à Elim (Ousit), puisque c'est la même station pour M. Lepsius : « *Nous aurons, dit-il, jusqu'à l'entrée du Ouadi Sittéré* (*Ouadi-Cédré*), *une marche de six heures, ce qui donne une journée à partir d'Elim jusqu'ici; nous y plaçons donc la station de Daphka*[1]. »

Des sources d'Ousit (Elim), les seules existant sur cette route, pour arriver jusqu'à l'entrée de Ouadi-Cédré par Nokhol, el-Markâ, L'légam, Ouadi-Boudra et Nakb-el-Boudra, par le chemin qu'indique M. Lepsius, chemin qu'il a fait suivre aux Israélites et que j'ai parcouru moi-même, mes relèvements me donnent douze heures et demie de marche; en admettant que j'aie perdu une demi-heure à essayer de lire l'inscription du tombeau de Cheick Abou-Zéminé et à faire le croquis de cette plage sublime, il nous reste douze heures de grande marche, ce qui fait au moins quatorze ou quinze lieues, et rend impossible l'itinéraire proposé par M. Lepsius. Il y a un autre inconvénient qui rendait plus impraticable encore cette route pour les Israélites, c'est qu'elle manque absolument d'eau, et qu'il leur eût

[1] Dr Lepsius, *Voyage dans la Péninsule, vide supra*, p. 381.

fallu faire deux journées et demie de marche pour arriver à Cédré, où il n'y a ni puits ni source.

Nous n'admettons pas davantage l'itinéraire de Moïse tracé ainsi par le lieutenant Wellsted[1] :

From the convent to the foot of the pass........	4	0
Wadi Szah	2	25
To a defile in Wadi Feiran..................	3	50
Extremity of date grove.....................	1	25
Halting place Waddi Mokatteb	4	50
Waddi Siddera (Ouadi-Cédré)	5	10
Raz Silima (Abou-Zéminé)....................	1	30

Les distances données par l'habile voyageur anglais sont inexactes cette fois; sa dernière station surtout est très-fautive, puisqu'il y a de la fin de Ouadi-Cédré (Siddera) au Raz Silima plus de six longues heures de marche.

M. Lepsius place la halte d'Alus à Sikké-Tekrouri (le chemin des pèlerins), à l'entrée des hautes montagnes de Ouadi-Pharan. Le lendemain, le peuple se mit à murmurer en demandant à grands cris de l'eau. Près de quarante siècles se sont écoulés depuis ces grands faits historiques, et la situation est restée la même; il n'y a pas d'eau[2].

« Alors Moïse les conduisit six lieues plus loin, à Raphidim, que je crois être el-Hessué actuel, et les fit boire à la source dé-

[1] *Travels in Arabia*, t. I.

[2] En suivant cette route indiquée par le savant Prussien et par M. de Laborde, les Israélites auraient dû marcher environ cinq journées sans trouver d'eau, si j'en excepte la source saumâtre et le birket bien insuffisant de Daphary, qu'ils ne mentionnent même pas.

licieuse et limpide du Ouadi Firân, *présent réellement divin* pour les Israélites altérés, et dont le souvenir dut se graver plus que tout autre événement dans leur mémoire. El-Hessué est à une demi-lieue de distance de la colline de Firân ; un intervalle aride et pierreux, de dix à quinze minutes, le séparait encore du paradis de Firân. L'abondant ruisseau qui arrose ce sol fécond y disparaît dans une crevasse d'une manière tout aussi soudaine et mystérieuse *qu'il avait jailli plus haut.* D'ici la vallée serpente vers son embouchure sans offrir dorénavant une seule goutte d'eau vive [1]. »

M. Lepsius a tracé un tableau si brillant de la délicieuse oasis de Ouadi-Pharan que nous ne pouvons résister au désir de le transcrire en entier.

« Les Israélites, dit-il, étaient arrivés au seuil de leur refuge ; ils pénétrèrent sans doute jusqu'à la colline de Hérérât, en face des rochers qui ferment l'entrée des jardins du Ouadi-Firân. Mais c'est les armes à la main qu'il leur en fallut forcer l'entrée, prélude de la longue suite de combats qui devaient leur assurer plus tard la grande conquête de la Terre promise. D'autres tribus, longtemps avant leur arrivée, avaient occupé tous les recoins fertiles de cette région déserte. Firân appartenait aux Amalécites ; ils n'avaient point inquiété le peuple d'Israël durant le trajet du désert, mais ils défendirent avec opiniâtreté ce joyau de la Péninsule contre les nouveaux envahisseurs. Amalec combattit contre Israël, mais il fut défait. Moïse, Aaron et Hur

[1] Dr Lepsius, *loco citato.*

se tenaient, pendant la durée du combat, sur la colline, et suppliaient l'Éternel de leur accorder la victoire, qui, seule, pouvait les sauver de leur perte. — Cette colline peut-elle être autre chose que la colline du Couvent, d'où les Israélites avaient pénétré dans la vallée des Amalécites? Aucune localité historique ne saurait être reconnue avec plus de certitude, ni son identité constatée par des preuves plus évidentes. Placé au sommet de la colline, il me semblait que j'assistais à ce grand événement; mes regards parcouraient la vallée verdoyante de palmiers; à mes pieds, la *source de Moïse* serpentait entre ses berges de gazon et de mousse, émaillées de fleurs et ombragées de touffes de tarfa prêtes à distiller leur manne; à ma droite, le sentier gravissait la montagne de Dieu, visible jusqu'à sa base; derrière moi était Raphidim, d'où les Israélites étaient partis pour livrer bataille. L'Exode dit, en termes précis, qu'une fois à Raphidim ils se trouvaient déjà en Horeb; car Moïse fit jaillir l'eau du rocher en Horeb. Il n'est pas moins clairement exprimé qu'en cet endroit était la montagne de Dieu, en face de laquelle ils étaient campés; car c'est à Raphidim, au camp de la montagne de Dieu, que Jéthro, beau-père de Moïse, vint le rejoindre [1]. »

« Le désert, c'est-à-dire vallée, pacage de Sinaï, n'était pas une vaste contrée telle que les déserts d'Étham, de Shur, Pharan, mais le territoire voisin de la montagne, et *particulièrement la vallée des Palmiers* [2]. »

[1] Dr Lepsius, *Voyage au Sinaï* (Bull. de la Soc. de Géogr., 1847, p. 381-383).

[2] Lepsius, *Ibid.*, p. 387.

Certes, c'est là une séduisante peinture, un récit serré, qui, de prime abord, paraît concluant. Nous avons un tel respect pour le talent élevé de notre adversaire que, rejetant bien loin le moyen employé souvent, qui consiste à prendre çà et là des lambeaux de phrase afin de mieux détruire une œuvre souvent très-consciencieuse, nous avons, au contraire, cité en entier le morceau capital de son travail, sur lequel est étayé tout son système. Nous avons rejeté bien loin toute idée systématique, et nous ne sommes point un hypercritique; nous cherchons la vérité froidement, avec le calme qui convient aux œuvres sérieuses, et surtout à celle-ci, qui se rattache à l'un des faits les plus importants de l'Histoire sainte. — C'est à la science, qui doit être exempte de passion, à nous juger.

Nous avons parlé avec éloge de la séduisante peinture de M. Lepsius; par malheur elle n'est pas vraie, disons mieux, elle ne peut être vraie : j'en appelle à tous les voyageurs qui ont visité Ouadi-Pharan, et aux savants désintéressés qui ont bien étudié cette importante question. Comment! c'est de la colline du Couvent ruiné, surplombant le ruisseau, *colline factice*, un véritable Tell-Chimrām [1], que M. Lepsius a pu, rétrospectivement, assister à cette grande scène de nos saintes et sacrées annales? Il y place Moïse, Aaron et Hur, sans songer qu'ils se trouvaient à

[1] Dans la haute Asie, cette dénomination : *Colline de Sémiramis* (Tell-Chimrām), est appliquée à tous les monticules factices, grands ou petits, sur lesquels, dans l'antiquité assyro-perse ou babylonienne, des villes, des palais ou des châteaux furent édifiés. Plusieurs villes modernes en occupent encore : ainsi Sovereck, Erbil (Arbelles), Kerkouk dans le Scheresour, l'ancienne Corcura, et tous les villages des Chemsis, adorateurs du soleil, situés à l'ouest-nord du Sinjar, dans le désert de Mésopotamie.

moins d'une demi-portée de flèche des Amalécites, selon lui gardiens de Pharan, et que là ils eussent été le point de mire de leurs terribles ennemis. D'ailleurs, le lieu est tellement resserré que ni les enfants d'Israël ni les Amalécites ne le pouvaient choisir pour champ de bataille.

Les objections s'amoncèlent à chaque ligne du savant Allemand. « La source de Moïse, dit-il, serpentait entre ses berges de gazon et de mousse au pied de la colline » où il était, lui, M. Lepsius. Ce filet d'eau est ravissant, c'est vrai, là surtout, dans cette Arabie Pétrée; il coule sous de poétiques ombrages, murmurant aux pieds des élégants palmiers qui ne vivent que par lui; à travers les cédès et les tamarisques, ce qui augmente encore son grand charme : mais en l'appelant *la source de Moïse* vous oubliez qu'il coule du SUD-EST AU NORD-OUEST, et vous faites venir les Israélites de ce dernier point! car, dites-vous, *Raphidim était derrière moi, d'où les Israélites étaient partis pour livrer bataille.*

Cette dernière indication nous est précieuse à plus d'un titre. Le ruisseau de l'oasis de Pharan est appelé par M. Lepsius *la source de Moïse;* or, d'après son hypothèse, c'est là qu'aurait eu lieu le miracle de la verge :

En ego stabo ibi coram te, supra petram Horeb; percutiesque petram, et exibit ex ea aqua, ut bibat populus. Fecit Moyses ita coram senioribus Israel[1].

C'est là que Moïse fait boire le peuple altéré, qu'il apaise ses

[1] *Exode*, cap. XVII, v. 6.

murmures et étouffe sa révolte : ce serait le MASSAH ET MERIBAH de l'Exode [1] ; c'est là qu'il aurait frappé le rocher, ce qui motiverait le nom de *source de Moïse* que lui donne si libéralement M. Lepsius. Eh bien ! cette appellation, nous la rejetons complétement parce qu'elle est fausse. Ce ruisseau EXISTAIT bien certainement avant Moïse, et nous allons l'établir par des preuves irréfragables. Je sais bien qu'il fallait ce puissant appui au système du savant Prussien, mais la vérité historique y perdrait beaucoup ainsi que la science géographique. M. Lepsius, dans son enthousiasme pour son idée, oubliant différents points de son récit qui se contredisent, et ne se rendant pas un compte rigoureux de la topographie de cette contrée célèbre, dit que Pharan appartenait aux Amalécites, qui songèrent à défendre avec opiniâtreté ce joyau du désert, ces beaux jardins de palmiers. Puisque les Amalécites vivaient dans cette riante et fertile oasis avant la venue des Israélites, IL Y AVAIT DONC DE L'EAU, LA SOURCE EXISTAIT ; or, il n'y a pas deux ruisseaux : c'est un fait acquis à la géographie historique ; et, puisque cette eau précieuse existait là de toute antiquité, Moïse n'avait nul besoin de frapper le rocher pour étancher la soif de la multitude aigrie et révoltée. Et pour faire ce miracle il aurait fallu qu'il traversât tout d'abord la ville ou le camp des Amalécites, situé à la bifurcation d'Ouadi-Aleyad. Les Israélites arrivaient en ennemis dans la direction du nord-ouest, et Amalec aurait laissé leur général s'engager au delà de ses demeures à l'est, où se trouve la source,

[1] En hébreu, *querelle* et *tentation*.

pour reconnaître leurs forces! Mais cela est contraire à tout ce qui s'est jamais pratiqué en ce genre. D'un autre côté, l'oasis devait son existence à sa *source unique;* il ne faut pas l'oublier, tant ce fait a d'importance; ces beaux palmiers dont elle est si fière, et qui déjà faisaient sa richesse, n'avaient pu croître en si grand nombre qu'à la condition rigoureuse d'être abondamment arrosés par elle : c'est une nécessité de cette latitude embrasée que nous avons déjà prouvée à propos des soixante et dix palmiers d'Elim. Et d'ailleurs, comment, sans cela, croire à cette résistance désespérée des Amalécites, pour un étroit défilé granitique et sablonneux qui serait inhabitable sans sa source?... On le voit clairement, toutes les suppositions de M. Lepsius, si attrayantes qu'elles soient dans leur forme, sont réellement impossibles. — Le ruisseau de Pharan n'est donc pas la source de Moïse, et c'est bien à tort que le savant professeur a voulu déplacer la question biblique, qu'il a voulu gratifier Moïse d'un miracle en cette localité, miracle qui eut lieu sans doute, mais à l'Horeb, situé à près de deux journées plus haut vers le sud, ainsi que nous le prouverons bientôt dans notre itinéraire du grand législateur des Hébreux.

Par ces mêmes raisons si décisives, nous croyons aussi que M. Lepsius s'est éloigné du texte en voulant placer Raphidim dans un lieu impossible, à el-Hessué, situé à quelques minutes au-dessous de Pharan. Les Amalécites, si terribles, avaient toutes les raisons possibles d'empêcher les Israélites de venir prendre possession de la Ouadi-Aleyad, qui débouche dans Pharan, en face des premiers jardins de l'oasis et de la colline du Couvent

ruiné; d'ordinaire on n'attend pas que l'ennemi soit dans sa maison pour en fermer la porte; ni l'antiquité, ni les temps modernes n'offrent d'exemple de pareille abnégation; d'ailleurs l'Exode, notre guide, dit textuellement:

Venit autem Amalec; et pugnabat contra Israel in Raphidim[1].

Ainsi la Bible dit positivement que les Amalécites vinrent chercher les Israélites campés à Raphidim; alors comment ceux-ci auraient-ils pu boire à la source de Pharan, qui se trouve dans le haut des jardins à l'est? Et d'ailleurs c'était Moïse qui venait vers Amalec, selon M. Lepsius, ce qui diffère essentiellement. Nous préférons suivre le récit de l'Exode: *Venit autem Amalec;* en effet, cela a dû être ainsi, parce que, sachant cette multitude affamée campée en Horeb, Horeb qui se trouvait à moins de deux journées de marche de leur fertile territoire, l'inquiétude dut s'emparer des esprits des Amalécites, ou plutôt *de ceux qui les faisaient agir;* mais les Israélites, ainsi que nous le démontrerons bientôt dans l'itinéraire de Moïse, avaient suivi, pour venir en Horeb, une route bien différente de celle indiquée par M. Lepsius.

Le savant Prussien dit que Moïse avait, dans sa jeunesse, conduit les troupeaux de Jéthro, son beau-père, à l'Horeb, et qu'il avait eu là, *près de l'oasis de Pharan*, avant la fuite d'Égypte, une entrevue avec Aaron. Nous sommes en cela de l'avis de M. Lepsius, puisque c'est le récit de l'Exode, mais nous persis-

[1] *Exode*, cap. XVII, v. 8.

tons à placer l'Horeb ailleurs. Les voyageurs et les savants qui ont étudié les mœurs bédouines savent qu'il existe au désert des lois, non écrites sans doute, mais inviolables, celles des délimitations pour les pacages affectés à chaque tribu. Or, puisque Pharan et la contrée de Pharan appartenaient aux Amalécites, que c'était leur *unique territoire*, selon M. Lepsius (ce que je ne crois pas)[1], comment supposer que les Amalécites eussent permis à Moïse d'amener les troupeaux d'un Madianite au cœur de leurs riches pâturages? On sait que ces derniers étaient en guerre avec les Amalécites; et d'ailleurs, n'y eût-il pas eu du sang entre ces deux tribus puissantes, n'eussent-elles pas été arrêtées par l'implacable et prévoyante loi du Th'ar[2], que cela aurait eu le même résultat; les démarcations ne se franchissent jamais : c'est une coutume inviolable, ou, si elle est transgressée, elle amène la guerre.

M. Lepsius, ainsi qu'il est maintenant facile de s'en convaincre, a, de ses propres mains, ruiné son système; les Amalécites habitaient au nord-est du désert de Sinaï, on le sait, et Pharan est situé à l'ouest de ce désert. Comment, avec ces points géographiques bien déterminés, expliquer la marche des Israélites? Une autre circonstance, qui ne nous permet pas d'admettre les raisons exposées par le savant Prussien, c'est que l'Exode et les Nombres, qui nous font connaître avec un soin si minutieux les noms des stations, des fontaines, des sources, enveloppent dans

[1] M. Karl Ritter pense de même; il émet en outre l'opinion que Pharan faisait partie du désert d'El-Tyeh. (Voy. RITTER, *Die Erdkunde: Sinaï Halbinsel*, vol. XIV, p. 227, 228.)

[2] En ce qui concerne le Th'ar, voy. p. 155.

un silence absolu le nom de Pharan, cette oasis si délicieuse. Si les enfants d'Israël l'eussent trouvée sur leur route, elle serait mentionnée dans le Pentateuque, cela est indubitable. Après de pareils dangers, de pareilles marches et des souffrances aussi poignantes dans ces déserts arides, l'apparition de cette vallée ombreuse eût été, pour ces fugitifs aux abois, comme la Terre promise; elle leur aurait rappelé la riche et molle Égypte, qu'ils regrettaient d'une façon si amère, et la description, ou du moins une mention, nous en serait parvenue. Il n'en est rien cependant; et cela, avec toutes les autres preuves que nous avons données, nous confirme de plus en plus dans notre opinion, que l'Exode et la tradition ont raison contre M. Lepsius, ce qui nous force à rejeter en entier son système historique et géographique.

En ces derniers temps, plusieurs savants ont essayé, et plus ou moins sans succès, d'arracher au groupe majestueux du mont Sinaï la sainte consécration qu'il a reçue, il y a bientôt quarante siècles, pour en doter le djebel-Serbal; Burckhardt, le premier, je crois, émit timidement cette idée; mais la rectitude de son jugement la lui fit vite abandonner, et il en revint aux saines traditions. M. Lepsius a repris l'idée primitive de Burckhardt, et dit que le mont Sinaï de l'Exode est évidemment le djebel-Serbal. Ritter, une des gloires de la science géographique, a cherché, dans son *Asie,* œuvre d'une merveilleuse érudition, à prouver, de son côté, que le Serbal devait être une montagne autre que le Sinaï. Pour nous, c'est une autorité plus grande encore que celle de son habile confrère. Il combat doucement,

avec une raison supérieure, les tendances des novateurs, mais sans conclure. « Puissent, dit-il, de meilleurs connaisseurs des localités et du texte hébreu rectifier ces recherches, les réfuter et les continuer[1] ! »

Nous croyons avoir accumulé assez de preuves dans cet examen pour que la lumière jaillisse; en cela, comme en tant d'autres choses, notre opinion est diamétralement opposée à celle de M. Lepsius, et, selon nous, c'est bien au djebel-Moûsa, et surtout à l'Horeb actuel, voisin de la plaine de Raha et du couvent de Sainte-Catherine, que se sont passés les grands et miraculeux événements dont l'Exode est rempli. Nous ne nous appuyons pas seulement sur des inductions, mais sur des arguments positifs. Justinien, quand il songea à l'édification du couvent, s'entoura de toutes les lumières possibles : renseignements oraux, traditions, récits historiques, rien ne fut négligé; or, au cinquième siècle, avant la fondation de l'islamisme, quand la vie cénobitique était si goûtée dans tout l'Orient, on peut aisément penser que le pèlerinage du Sinaï s'accomplissait journellement avec ferveur, et ce concours perpétuel de fidèles n'avait pas permis à la tradition biblique de s'altérer[2].

Nous avons, je crois, démontré tout ce que le système de

[1] Karl Ritter, *Die Erdkunde : Sinaï Halbinsel*, vol. XIV, p. 742 à 744.

[2] Cela est si vrai qu'on voit dans les écrivains byzantins, au moment des sanglantes querelles des Ariens et des Donatistes, sous les règnes de Constantin le Grand et de ses successeurs immédiats, plusieurs personnages considérables de l'empire s'en aller mourir, dans la retraite, au mont Sinaï. On peut inférer de là qu'il y avait, dès cette époque reculée, une maison de refuge sur la montagne de Dieu, refuge que la piété de Justinien agrandit considérablement deux siècles plus tard.

M. Lepsius a d'invraisemblable à propos des marches de Moïse; la substitution de Raphidim à Ouadi-Pharan, etc. Et, comme en cette grande question tout s'enchaîne, nous n'admettons pas davantage la pensée qui fait du djebel-Serbal le Sinaï de l'Exode, parce que cela est aussi contraire à la tradition qu'à la géographie positive.

Maintenant que nous pensons avoir replacé toutes ces questions à leur véritable point de vue, nous allons reprendre l'itinéraire de Moïse.

CHAPITRE VI.

ITINÉRAIRE DE MOÏSE. — MARCHE DES ISRAÉLITES PAR LES DÉSERTS DE SHUR ET DE SIN JUSQU'AU MONT SINAÏ.

Nous avons laissé Moïse et les enfants d'Israël, sur le bord de la mer Rouge, se partageant les dépouilles et les armes des Égyptiens dont les cadavres erraient au gré des flots.

Tulit autem Moyses Israel de mari Rubro, et egressi sunt in desertum Sur; ambulaveruntque tribus diebus per solitudinem, et non inveniebant aquam[1].

Ces mots : *et egressi sunt in desertum Sur*, nous donnent, ainsi que nous l'avons dit déjà, une explication très-précieuse au sujet du désert d'Étham, dont la limite extrême dans le sud avait embarrassé tant de géographes, de critiques et de commentateurs; il est maintenant bien avéré pour nous, qui avons deux fois visité ces parages en les étudiant avec soin, que le désert d'Étham finissait à la pointe des lagunes de la mer Rouge; il faisait partie de l'isthme, il était en Égypte, tandis que celui de Shur appartenait à la Péninsule asiatique. C'était une démar-

[1] Après que Moïse eut fait partir les Israélites de la mer Rouge, ils entrèrent au désert de Shur; et ils marchèrent trois jours dans la solitude, sans trouver d'eau. (*Exode*, chap. xv, v. 22.)

cation géographique toute naturelle, une limite rigoureuse, que Moïse nous signale avec son laconisme et sa ponctualité de chaque jour.

Ensuite les Israélites entrèrent au désert de Shur. Selon nous, cette solitude s'étendait seulement depuis l'extrémité nord du golfe Héroopolite jusqu'à Ouadi-Garendel, c'est-à-dire comprenait toute la région plate et sablonneuse enfermée entre la chaîne du Ruhat, la mer et la partie montagneuse du sud. C'est bien le désert dans toute l'acception du mot, la solitude sans eau, embrasée, inféconde, inhabitable, et nous croyons que le verset de l'Exode doit être ainsi interprété.

Moïse ne donne aucune indication sur les campements de ces trois journées, ni dans l'Exode, ni dans les Nombres; il y a là une difficulté que nous n'avons pas voulu tourner, bien qu'elle nous cause quelque embarras. Au sortir de la mer Rouge, et avant de s'aventurer dans cette solitude affreuse que seul, parmi cette multitude, Moïse connaissait, il fallut nécessairement s'approvisionner d'eau, car celle qu'on avait prise la veille, selon toute apparence, aux puits de Magdalum, sur la rive africaine, ne pouvait suffire pour gagner Mara. Sur la rive asiatique, que les Israélites côtoyaient alors, il n'y a de l'eau qu'au Bir-Mabouk ou Nabah, assez éloigné dans les montagnes à l'est, ou à l'Aïoun-Moûsa (les fontaines de Moïse), qui se trouvaient sur leur route dans le sud. Une hypothèse qui nous paraît probable, bien que rien ne l'autorise dans le récit de l'Exode, donnerait lieu de penser que les Israélites, toujours ardents à la curée, errèrent quelque temps le long du rivage, à la recherche des cadavres des Égyp-

tiens, pour s'approprier leurs richesses, et surtout leurs armes, dont ils avaient besoin pour leurs projets ultérieurs. Ils auraient de cette façon gagné les fontaines de Moïse, où se trouvaient et se trouvent encore des sources abondantes. De là, après leurs provisions faites et leurs troupeaux abreuvés, ils se seraient mis en marche à travers le désert de Shur. L'Exode n'a pas mentionné cela, sans nul doute, pas plus que la présence de ces fontaines mystérieuses qui sourdent vigoureusement au milieu des sables; mais c'était le point de départ ou à peu près, et peut-être l'omission s'explique-t-elle par là; d'ailleurs, d'où vient ce nom de l'Aïoun-Moûsa? La tradition ne l'a-t-elle pas consacré? Je sais bien que c'est une hypothèse, mais elle n'est pas invraisemblable.

Nous n'essayerons pas, dans ce livre, de préciser un point géographique pour les campements dans le désert de Shur; une telle détermination serait arbitraire et sujette à contestation. Le voyage des Israélites n'offrit aucun incident remarquable à travers cette solitude sans eau, bien connue de Moïse; et cela donne à penser que toutes les précautions avaient été prises : voilà sans doute pourquoi l'historien sacré a gardé le silence sur les stations de chaque jour.

Moïse employa trois journées pour venir à Mara; c'est là ce que l'on sait de précis par l'Exode. Du passage (*Ma'dyeh*) à cette dernière station, il y a environ dix-sept heures de marche, ou quatorze heures à partir de l'Aïoun-Moûsa. Que le sublime historien ait compté de l'un ou de l'autre point, peu importe, le trajet était toujours possible.

Dom Calmet, dans son *Commentaire,* dit que la tradition du

pays place Mara à vingt ou vingt-cinq lieues de Suez, en descendant du côté de Tor [1]; et ailleurs il ajoute : « Nous mettons la fontaine de Mara environ à vingt lieues au-dessous de la pointe de la mer Rouge, vers le midi [2]. »

Le savant bénédictin était fort bien renseigné quant à la distance ; c'est à nous, qui décrivons *de visu,* à déterminer géographiquement la position.

Et venerunt in Mara, nec poterant bibere aquas de Mara, eo quod essent amaræ. Unde et congruum loco nomen imposuit, vocans illum Mara, id est amaritudinem.

Et murmuravit populus contra Moysen, dicens : Quid bibemus?

At ille clamavit ad Dominum, qui ostendit ei lignum; quod cum misisset in aquas, in dulcedinem versæ sunt [3].

Après Ouadi-l'Hemara on trouve près de là, dans le sud, Ouadi-Ouharra ou l'Awara; sur un monticule bordant la route il y a une source d'eau nitreuse et deux palmiers touffus, mais bas de tiges; selon nous (et l'on peut se reporter à notre examen critique), c'est bien le Mara de l'Exode, coïncidant parfaitement avec les distances mentionnées dans la Bible. Les Israélites, comme le ferait encore de nos jours une grande caravane pesamment chargée, ne pouvaient franchir ce désert de Shur en moins de trois journées ; les pâturages de cette vallée et du plateau voisin d'El-Khoûl, sans être très-abondants, pouvaient suffire aux troupeaux, puisque j'y ai rencontré une fraction assez nombreuse de la tribu des Terrâbynn.

[1] Dom Calmet, *Comment. sur l'Exode,* xv, 23.

[2] Ibid., *Comm. sur les Nombres,* xxxiii, 8.

[3] *Exod.,* cap. xv, v. 23, 24 et 25.

Quant à la dénomination de Mara donnée par Moïse à cette fontaine, les Arabes ont conservé l'équivalent de ce mot dans leur langue, *mâ, moye Merra* ou *Marra,* signifiant *eau amère.* Les incrédules, et même de grands esprits, ont mis en doute le moyen employé par Moïse pour corriger l'âcreté de ces eaux; ce moyen est encore usité parmi les Arabes, malgré l'assertion contraire de Burckhardt, et le bois dont ils se servent est ce charmant arbuste nommé *lassaff*, que j'ai décrit dans mon Itinéraire, et qui a quelque ressemblance avec le houx commun. Ils se servent aussi des rameaux du câprier; et moi-même, bien souvent, dans l'Arabie Déserte et la Perse occidentale, j'ai adouci l'eau saumâtre en jetant dans les vases qui la contenaient des branches carbonisées de sabber [1].

Moïse ne séjourna guère à Mara [2], on peut le présumer, à cause de la tristesse du lieu et du peu de ressources qu'il offrait; il venait, aux yeux des Israélites toujours frémissants, toujours disposés à la révolte, de renouveler un des miracles accomplis devant Pharaon et les hiérogrammates Jannès et Jambrès [3]. De

[1] J'ai fait plusieurs fois cette expérience en Normandie, non sur l'eau saumâtre, mais sur le cidre. Quand cette boisson est âcre, trouble ou amère, si l'on jette dans le tonneau des charbons enflammés, et qu'on le ferme ensuite hermétiquement, en quelques jours le cidre s'éclaircit et s'améliore d'une manière très-sensible.

[2] Nous ne mentionnons que pour mémoire la légende historique accompagnant la grande *Vue panoramique de l'isthme de Suez* de notre ami Linant-Bey, ingénieur en chef du vice-roi d'Égypte; il a suivi, pour les noms bibliques, les systèmes de M. L. de Laborde, son ancien collaborateur, et de Dubois-Aymé, systèmes que nous avons combattus antérieurement; pour en donner une idée, nous ne citerons que le n° 49 qui termine la légende. Selon MM. Linant et Mougel, c'est le Bir-Mara de Moïse qu'ils ont placé dans l'est, sous le parallèle de Bubastis ou à peu près; cela nous paraît complétement en désaccord avec l'*Exode*, comme avec la topographie de cette contrée.

[3] Eusèbe, *Præp. Evang. ex Numenio,*

nouvelles épreuves pouvaient devenir compromettantes pour sa dignité et même sa sécurité, et il les conduisit vers des contrées moins arides. A cinq ou six lieues de Mara, après avoir franchi la grande vallée de Garendel, on trouve Ouadi-Ousit; il y a là de bonnes sources, de nombreux palmiers et des pâturages riches pour cette partie de la Péninsule. Selon nous, ainsi qu'on a pu s'en convaincre dans notre examen et notre Itinéraire, c'est Elim.

Venerunt autem in Elim filii Israel, ubi erant duodecim fontes aquarum, et septuaginta palmæ; et castrametati sunt juxta aquas [1].

D'Elim (Ouadi-Ousit) Moïse conduisit les Israélites par la contrée de Thâl, passa devant la grande Ouadi-el-Hamr, qui était la route directe du mont Sinaï, et, prenant le défilé de Chébêkeh, il le descendit jusqu'aux grèves de la mer Rouge, où il campa.

Sed et inde egressi fixerunt tentoria super mare Rubrum. — Profectique de mari Rubro, castrametati sunt in deserto Sin [2].

En quittant la belle plage d'Abou-Zéminé, Moïse eut à franchir la passe de Nokhol et l'embouchure d'el-Markâ; un puits médiocre et peu abondant existe dans ce cirque immense, à environ quatre kilomètres de la mer, et dans le sud-est, à une faible distance d'el-Markâ, on trouve un autre birket ou réservoir alimenté par la chaîne de Chellal, dans un lieu nommé Daphary.

lib. III, cap. VIII. — On trouvera de curieux détails sur les Juifs dans les fragments des auteurs anciens que nous a conservés le savant évêque de Césarée.

[1] Les enfants d'Israël vinrent ensuite à Elim, où il y avait douze fontaines et soixante-dix palmiers; et ils campèrent au bord des eaux. (*Exode*, cap. XV, v. 27.)

[2] *Nombres*, cap. XXXIII, v. 10 et 11.

Ces eaux, assurément, étaient connues de Moïse. Il n'est pas douteux que les Israélites y abreuvèrent leurs troupeaux en passant, et s'approvisionnèrent, s'ils ne l'avaient déjà fait à Elim, pour continuer leur route vers le sud. En ces lieux, de nouveaux dangers les menaçaient, et Moïse, on peut le présumer, dut hâter sa marche pour quitter ces parages difficiles.

L'anse d'Abou-Zéminé, ou plutôt celle d'el-Markâ, dans le nord, était un havre naturel précieux pour la navigation de ces époques reculées; ce devait être le port de la colonie de Makfat, ou le *pays du cuivre*, c'est-à-dire tout le grand massif compris entre Raml-el-Morak, Mokatteb et la partie septentrionale de Pharan. Les pharaons, à en juger par les nombreux et imposants monuments restés là, dans ce désert, signes glorieux d'une domination longue et puissante, entretenaient, à n'en pas douter, au temps de Moïse, une flotte assez considérable, destinée au commerce de la mer Rouge, et surtout à protéger leurs mineurs, à les alimenter dans un pays infécond, et à rapporter le précieux métal destiné à leurs arts, à la guerre et à l'agriculture. Le mouvement devait être grand et incessant; aussi, est-ce à bon droit que nous supposons les craintes dont Moïse dut être agité en franchissant el-Markâ et les ondulations de collines qui séparent ce bassin de l'embouchure de la grande Ouadi-Pharan, au delà de laquelle on trouve, dans le sud, le Gah-ès-Tour que je crois fermement être le désert de Sin où les Israélites vinrent camper.

En traçant de cette manière l'itinéraire du grand législateur des Hébreux, nous sommes en désaccord avec les deux savants

qui ont fait sur cette fuite célèbre les travaux les plus considérables; nous voulons parler de MM. de Laborde et Lepsius. Ce dernier a supprimé complétement une des stations de l'Exode et le désert de Sin : nous l'avons prouvé dans l'analyse de son ouvrage. Quant à M. Léon de Laborde, il le place dans les rochers écrits de Ouadi-Mokatteb, contrée dépourvue d'eau, ce qui est une opinion au moins singulière de la part d'un homme qui a fait un voyage sérieux dans la Péninsule du Sinaï.

Nous avons déjà donné une explication du mot *désert* tel que les anciens et les modernes l'ont compris. Quand Moïse a parlé de ses campements dans la solitude, il l'a fait avec une précision rare; et pour ceux qui sont bien reconnus, ceux pour lesquels toute discussion doit être bannie, tels que ceux d'Étham et de Shur, on sait que ce sont de vastes plaines unies, sablonneuses, جَبَانَة, *planities, campus, desertum* [1]. Or, M. de Laborde veut asssimiler le désert à d'âpres défilés porphyriques, à des montagnes de granit, ce que nous ne saurions admettre.

Une autre preuve, et celle-là est encore plus convaincante, nous permet de détruire tous ces arguments plus que douteux. Moïse ne pouvait prendre cette route, route sans eau, et il ne la prit pas, parce qu'il aurait dû passer devant le camp des mineurs établi soit dans Ouadi-Cédré, soit dans Magarra ou à la plaine des Quatre-Ouadis, devant Mokatteb. Il est maintenant bien avéré pour nous que les établissements de Ouadi-Magarra et de Sarabit-el-Kâdem étaient bien antérieurs à Moïse; les nom-

[1] CASTELLO, *Lexicon heptaglotton*, t. I, p. 468, col. 3. Londini, 1669, in-fol.

breux monuments dont j'ai doté l'Europe savante, que j'ai moulés de mes mains à l'aide de mes inventions, sur ces pics presque inaccessibles, pour les reproduire ensuite en plâtre, au Louvre, d'une manière identique, sont autant de preuves irréfragables. Ils attestent un art très-avancé, une civilisation remontant à une longue succession de siècles; et la beauté des hiéroglyphes, et le jeu des muscles si heureusement rendu sur ces précieux bas-reliefs, n'ont pas même été égalés sous la grande renaissance de l'art égyptien qui eut lieu après l'expulsion des Hycsos, dans les XVIIIᵉ et XIXᵉ dynasties, sous les règnes florissants des Thoutmès, des Rhamsès-Méïamoun (Sésostris), contemporain de Moïse, selon toute apparence, et de Séti Iᵉʳ.

M. Léon de Laborde place Daphca dans l'Ouadi-Pharan, et Alus à *el-Boueb* [1] (el-Bâb). Après avoir fait de Mokatteb le désert de Sin, il est certain que la station suivante, Daphca, devait être sur le bord des eaux de cette ravissante oasis, si heureusement nommée par M. Lepsius *le joyau de la Péninsule*. On a pu voir, antérieurement, les preuves que nous avons opposées à cette idée bizarre. Au sortir d'el-Bâb on trouve Ouadi-Salaff (le Salef de M. de Laborde), et Ouadi-el-Cheick, qui va droit au couvent. Ouadi-Salaff possède une très-bonne source. M. de Laborde objecte que cette dernière vallée est si étroite et tellement encombrée de rochers que les Israélites n'auraient pu s'y frayer un chemin. Mon opinion est, à ce sujet, diamétralement opposée à celle de M. de Laborde, que ses souvenirs ont mal

[1] LÉON DE LABORDE, *Relevé topographique de Ouadi-Feiran et de ses affluents.* (Comment. géogr., p. 85.)

servi. En venant de la contrée du Dyar-Frangui, j'ai campé dans Ouadi-Salaff, et j'ai parcouru trois fois cette vallée dans toute sa longueur; c'est une des plus belles et des plus larges de la Péninsule, riche en pâturages, et résidence favorite des Szaoualhât, tribu de mon cheick; elle possède de fort belles inscriptions, en assez grand nombre, qui n'avaient pas encore été signalées, et, si M. de Laborde l'eût parcourue, il est à présumer qu'elles auraient été mentionnées sur ses cartes ou dans son livre.

Quant à Raphidim, laissons-le parler lui-même. « J'ai, dit-il, placé Raphidim dans Ouadi-Bouëb par deux raisons: 1° cette vallée n'a point d'eau; 2° elle se trouve sur la route du Sinaï, à une distance convenable du campement qui va suivre[1]. »

En plaçant Raphidim à el-Bâb, M. de Laborde donnerait raison à M. Lepsius à propos de son excentrique opinion sur le Serbal; et, certes, ce ne peut être qu'une méprise involontaire de sa part, lui qui s'est montré si plein de respect pour la tradition biblique et si orthodoxe dans son livre; d'un autre côté, il n'y a pas, dans toute la Péninsule du Sinaï, une vallée connue sous le nom d'Ouadi-Bouëb. Après avoir parcouru sur tant de points cette contrée sainte, et tant étudié la question depuis six ans dans une foule d'écrits, j'avoue avec humilité que ma peine est infinie en face de tant de contradictions..... Mais comme la vérité historique n'est pas là, nous sommes bien forcé d'aller la chercher ailleurs.

[1] Léon de Laborde, *Comment. géogr. sur l'Exode et les Nombres*, p. 98.

Nous avons dit que Moïse n'avait pu suivre cette route à travers le massif granitique de la Péninsule, à cause des établissements pharaoniques des mines de cuivre. A Magarra, sur l'*unique* chemin de Ouadi-Mokatteb, et tout près de ce lieu fameux, était très-probablement situé le camp des mineurs. Ces mineurs, fort nombreux d'après les traces laissées par eux dans la contrée, avaient des chefs; ces chefs, vu l'importance de leurs fonctions, devaient occuper des établissements fixes: c'étaient des Égyptiens, des guerriers de la cour des pharaons, et l'on sait que les Égyptiens étaient habitués au luxe des villes, à la somptuosité des palais. Eh bien! selon nous, le chef suprême des établissements de Makfat ne campait pas sous des tentes à la façon des Arabes; il résidait à Pharan, dans la célèbre oasis. Selon toutes probabilités, il y avait là, longtemps avant la migration de Moïse, une forteresse importante: c'était l'endroit le plus proche où l'on pût trouver la sécurité, un abri, des eaux et des ombrages, précieuse ressource pour les grands seigneurs égyptiens relégués dans ce rude et triste exil; c'était là seulement qu'on avait pu créer de vastes magasins, affectés à recevoir et à conserver les provisions considérables destinées à l'alimentation de la colonie des mines de cuivre, puisque ces expatriés se trouvaient au milieu d'une contrée de sable et de granit, et que toutes choses devaient être envoyées de la métropole. Ces raisons nous semblent puissantes; or, les mines de Makfat étaient d'une telle importance pour l'Égypte, elles lui étaient si indispensables, que toutes les précautions possibles devaient avoir été prises, dès l'origine de la conquête, par cet admirable gouvernement. Nul

point de la Péninsule ne pouvait être mieux choisi, disons plus, *c'était le seul favorable;* et il réunissait, avec toutes les conditions de succès, le voisinage immédiat des mines. El-Bâb, cette coupure singulière dont nous avons donné le dessin, fermait la vallée au sud, et les Égyptiens, à l'aide de la plus mince fortification vers el-Hessué dans le nord, pouvaient défier toutes les incursions des Scénites, se trouvant ainsi naturellement retranchés dans une position inexpugnable. On peut croire que les longues caravanes chargées de vivres les prenaient à l'embouchure de Ouadi-Pharan, de préférence au havre d'el-Markâ. La route était un peu plus longue, mais elles n'avaient point à franchir les âpres défilés de Nakb-el-Boudra, qui se trouvent sur la route de Mokatteb par Ouadi-Magarra; et toute cette accumulation de subsistances se trouvait ainsi concentrée dans les mains du gouverneur de la colonie, avec une sécurité encore plus précieuse là qu'ailleurs.

D'un autre côté, on peut conjecturer sans trop d'invraisemblance que les Égyptiens, alors maîtres absolus de la Péninsule du Sinaï et des contrées voisines, employaient comme mineurs des Arabes du voisinage: c'est une loi commune à tous les conquérants, à tous les peuples. Les Arabes les plus rapprochés des établissements de Makfat étaient les Amalécites, puisque de Sarabit-el-Kâdem l'œil plonge sur la longue chaîne d'el-Tyeh, fermant Raml-el-Morak comme un mur gigantesque, et l'on sait que là résidait cette race belliqueuse devenue célèbre par les récits de Moïse; peut-être même sont-ce les Amalécites, soldés par les Égyptiens, que les Israélites eurent

à combattre au Sinaï. Nous reviendrons plus tard sur cette conjecture.

Ces raisons, toutes nouvelles, plus conformes à la vérité historique, à la topographie, comme à la géographie positive, nous forcent à rejeter l'itinéraire de M. Léon de Laborde, comme nous avons rejeté précédemment celui que M. Lepsius avait proposé.

Les Israélites demeurèrent quelque temps dans le désert de Sin; il y avait dans cette vaste plaine une grande abondance de pâturages, beaucoup de broussailles et de l'eau douce sur plusieurs points; ils y séjournèrent, d'après le récit de Moïse.

Le Gâh-ès-Tour est, dans ces parages, le seul lieu qu'on puisse raisonnablement admettre pour le désert de Sin. C'est une plaine longue de plusieurs journées de marche, allant du nord au sud, sur une largeur de vingt à trente kilomètres, bornée à l'ouest par la mer Rouge, que voile une chaîne de collines, et à l'orient par la chaîne du Farah-Tell; à l'embouchure de plusieurs ouadis qui coupent les montagnes, j'ai aperçu des palmiers, indice de sources. Après avoir épuisé les pâturages du désert de Sin, Moïse, selon nous, s'enfonça dans le massif granitique par Ouadi-Hébron (Vel-Habran).

Les commentateurs ne se sont pas bien rendu compte de ce qu'est l'existence des tribus du désert par rapport aux pâturages. Les Israélites étaient des pasteurs, il ne faut pas l'oublier. On se souvient des conseils de Joseph à ses frères en préparant leur présentation au pharaon: « *Respondebitis: Viri pastores su-*

mus servi tui, ab infantia nostra usque in præsens, et nos et patres nostri[1].

Nous sommes persuadé qu'ils firent comme font encore aujourd'hui les Bédouins : ils errèrent dans le désert de Sin tant que leur nombreux bétail put y vivre, et ils ne purent par conséquent rester campés à la même place[2]. Cette solitude différait beaucoup des autres stations, qui eurent lieu dans des défilés, dans des vallées étroites, où le manque d'eau et de pâturages les empêchait de résider ; d'ailleurs, là ils n'avaient plus la crainte des Égyptiens employés aux mines de cuivre, ce qui permit à Moïse d'y faire reposer la multitude harassée qu'il guidait. Après avoir épuisé la plaine, et le camp se trouvant toujours placé vers les montagnes à proximité de l'eau, les Hébreux reprirent la vraie direction du Sinaï en montant vers Daphca. Cette conjecture est la seule plausible pour expliquer les distances franchies depuis la plage d'Abou-Zéminé, en venant d'Elim. Par là s'explique l'embarras des savants pour faire concorder le nombre des stations mentionnées dans l'Exode avec la topographie d'une contrée trop peu étudiée encore.

On a vu, dans notre Itinéraire, toutes les ressources et le charme qu'offre le défilé grandiose d'Hébron ; il y a là des puits excellents, des palmiers et un délicieux ruisseau d'eau courante ; d'ailleurs ce nom d'Hébron doit avoir une signification. Après

[1] Vous lui répondrez : Vos serviteurs sont pasteurs depuis leur enfance jusqu'à présent, et nos pères l'ont toujours été comme nous. (*Genèse*, chap. XLVI, v. 34.)

[2] Les tentes des Arabes n'occupent jamais le même lieu plus de six ou huit jours ; cela ne tient pas seulement à l'épuisement des pâturages, mais encore à la salubrité ; sans cette habitude la vermine les rongerait.

toutes les misères que les Israélites avaient endurées depuis leur sortie d'Égypte, c'était le premier lieu agréable qu'ils rencontraient; ils trouvaient là plus de sécurité, des ombrages et de l'eau douce comme celle du Nil. Qui sait si ce n'est pas à la réunion de tous ces avantages que cette ouadi doit son nom d'Hébron, parce qu'elle avait une certaine analogie avec la vallée célèbre du pays de Chanaan que les fugitifs allaient chercher? C'est encore une conjecture, je le sais, mais elle s'est présentée à mon esprit sur les lieux mêmes, quand je recherchais avec tant d'ardeur la trace de Moïse.

C'est dans la partie supérieure de Ouadi-Hébron, vers les puits, que nous plaçons Daphca [1].

Une marche les conduisit à la station d'Alus. Selon nous, ils vinrent par la contrée des Dyar-Frangui (Dar-è-Frangi), descendirent dans Ouadi-Salaff, qu'ils remontèrent brusquement vers l'orient, route directe du mont Sinaï; dans la partie est, une heure avant la fin de cette vallée, elle prend des proportions considérables, et elle offre d'abondants pâturages: c'est la résidence favorite de la tribu des Szaoualhât, qui a une certaine importance. Des puits d'Hébron, il y a environ cinq heures et demie de marche: nous y plaçons Alus.

De ce point déterminé d'Alus à l'extrémité du grand plateau de Raha, au pied même de l'Horeb, il y a moins de cinq heures de marche; or, Raha, pour nous qui avons si minutieusement étudié ce pays et la question biblique, c'est Raphidim. Cette

[1] Les Septante ont écrit *Raphaca*, ainsi qu'Eusèbe dans son livre des lieux hébreux.

plaine, descendant en plan légèrement incliné vers le massif porphyrique, aux trois sommets de l'Horeb, du djebel Catherine et du djebel Moûsa, pouvait parfaitement contenir la multitude guidée par Moïse, et, de son camp, assis à quelque distance dans l'ouest, elle pouvait assister tout entière aux miracles signalés dans l'Exode. C'est là, à quinze ou vingt minutes, que l'eau jaillit du rocher; c'est là, en face, à l'extrémité de Raha, que se trouve le tronçon de vallée nommé par les Arabes Ouadi-Schoaïb (la vallée de Jéthro); là encore, dans Ouadi-el-Ledja, cette coupure qui sépare l'Horeb du djebel Catherine, coule à cette heure un filet d'eau fraîche et délicieuse, emprisonné dans une rainure de granit. Après avoir servi à l'irrigation d'un jardin d'arbres fruitiers, le trop-plein vient alimenter un des réservoirs du couvent, et ce filet d'eau, si précieux dans cette région de grès et de porphyre, est, selon toute apparence, la source de Moïse.

Il est presque indubitable que, dans l'antiquité, le massif célèbre de la contrée d'Horeb, bien qu'il ait trois pitons très-distincts, n'était désigné que par le nom générique de Sinaï; c'est aussi l'opinion de Wellsted, de Robinson et de Karl Ritter; en les scindant, selon les idées modernes, tout sera confusion, et il deviendra impossible aux commentateurs les plus érudits et les plus habiles de retrouver le campement de Raphidim.

Ritter, citant le journal de Strauss, pense que les Israélites étaient campés dans la vallée de Sébaye [1]. Cette ouadi part de

[1] Karl Ritter, *Die Erdkunde : Sinaï Halbinsel*, p. 597 et 598.

la pointe de Raha et va du sud au nord pour rejoindre la grande Ouadi-el-Cheick ; mais nous ferons observer que, de Sébaye, on ne voit pas plus le piton du Sinaï que de Raha ; ce n'est qu'en prenant la direction sud-est, en allant vers le golfe Élanitique, qu'on l'aperçoit de Ouadi-Maklafah, dans toute son imposante majesté.

Si, comme cela est probable, tout le massif s'appelait Sinaï au temps de Moïse, les difficultés disparaissent. L'Horeb faisant partie de la masse du Sinaï, c'est là qu'eurent lieu les miraculeux événements de l'Exode ; l'Horeb allonge ses croupes roses et colossales en face de Raha, qui s'élève au couchant comme un merveilleux amphithéâtre. Moïse, placé là sur un des escarpements, et non sur le sommet, *cras ego stabo in vertice collis,* dominait toute cette multitude indisciplinée, pour qui chaque jour était un jour de révolte et d'insulte envers Dieu, qui la protégeait si visiblement dans cette fuite extraordinaire.

Ce nom de vallée de Jéthro (Ouadi-Schoaïb) conservé par les Arabes, la face de l'Horeb qui se présentait tout d'abord aux Scénites venant de Madian, la grande plaine de Raha (Raphidim) couronnée par l'Horeb, la source du rocher d'el-Ledja coulant à l'extrémité sud-est de Raphidim, à un quart-d'heure du camp d'Israël, tout ce grand ensemble de faits miraculeux, merveilleux, de noms si pleins de prestige, sont pour nous, après l'examen le plus attentif, autant de preuves irréfragables, et nous ne pouvons que remercier nos devanciers de nous avoir laissé une moisson si riche.

Sans vouloir nous appuyer de l'autorité du Koran pour don-

ner plus de force encore à nos arguments, il nous semble utile cependant, au point de vue de la topographie, de citer les paroles suivantes de Mahomet, qui connaissait parfaitement la contrée, puisqu'il avait plusieurs fois visité le Sinaï dans le VIe siècle, alors que les traditions devaient encore subsister avec toute leur puissance. Bien qu'elle vienne d'un faux prophète, cette opinion n'en a pas moins de valeur :

« Et quand il fut à l'endroit du feu, une voix lui cria, *du côté droit de la vallée,* dans la plaine bénie, du fond d'un buisson : O Moïse ! je suis le Dieu maître de l'Univers. » (*Koran,* ch. XXVIII, sourate 30.) — « Tu n'étais pas, ô Mohammed ! *du côté occidental* du mont Sinaï, quand nous réglâmes la mission de Moïse. » (*Ibid.*, sourate 44.)

Or, comme Moïse arrivait de Madian par Ouadi-Sébaye, qu'il se trouvait alors dans Ouadi-Schoaïb, ayant à sa droite, au sud, l'Horeb, à l'occident la plaine de Raha, qui lui fait face, tout cela vient encore une fois corroborer nos inductions et nous prouver que le piton désigné aujourd'hui sous le nom d'Horeb s'appelait alors indistinctement Horeb et Sinaï, puisqu'il faisait partie de la montagne de Dieu, et que c'est ce piton célèbre qui fut le témoin de la défaite des Amalécites et de plusieurs autres miracles signalés dans l'Exode.

En ce qui concerne Amalec, l'Exode dit qu'il vint combattre les Israélites campés à Raphidim. *Venit autem Amalec; et pugnabat contra Israel in Raphidim.* Le gouverneur de Makfat, résidant à Pharan, avait fini sans doute par être instruit de la fuite de Moïse, des désastres du pharaon son maître, et de la

présence de ces ennemis redoutables en Horeb, à quelques heures de sa riante oasis; usant de prévoyance, il espère surprendre Moïse, l'anéantir avec toute la race d'Israël, venger l'Égypte et assurer sa propre sécurité. Nous supposons qu'il rassembla non-seulement les Amalécites employés aux mines de Magarra, mais encore que, sans combattre lui-même, il soudoya la grande tribu amalécite d'el-Tyeh, en lui montrant pour appât l'extermination d'un peuple méprisé, naguère esclave, et les trésors emportés de la vallée du Nil par ce peuple. Tout cela est nouveau, sans doute, mais très-plausible, si l'on songe surtout à l'établissement égyptien des mines de cuivre, bien antérieur à Moïse, et si l'on tient compte des idées que nous avons précédemment développées.

Et maintenant notre tâche est accomplie au sujet des marches de Moïse; nous dirons, comme le savant Ritter, qu'au delà du couvent du Sinaï tout est hypothétique, tout est *terra incognita*. Ce n'est pas l'opinion de M. de Laborde, qui ne voit de difficultés qu'entre Rhetma et Cadès-Barné; mais une affirmation sans discussion et sans preuves est de nulle valeur pour nous.

Si cet itinéraire, écrit d'après des vues toutes nouvelles, soulève des contradictions, nous répondrons que nous avons parcouru pied à pied cette contrée célèbre, ayant en main l'Exode, ce guide sûr et suprême. Toutes les stations sont *possibles*, cette fois; nous croyons même pouvoir affirmer que toutes sont *retrouvées* jusqu'au Sinaï : ce sont de petites journées de marche, coïncidant d'une manière parfaite avec les distances reconnues, acceptées par tous indistinctement (nous voulons parler des

trois marches à travers le désert de Shur). Cet itinéraire est en outre conforme à la géographie positive aussi bien qu'à la géographie de la Bible, à la vérité des faits, comme à la tradition. Nous avons relevé nos marches jour par jour, heure par heure, et, comme nous donnerons ces relèvements à la fin de cet ouvrage, les savants pourront juger par eux-mêmes des bases de nos recherches et de l'exactitude de nos déductions.

En traçant ainsi l'itinéraire des Israélites par le Gah-ès-Tour (le désert de Sin), et en insistant sur les craintes que Moïse devait ressentir du voisinage de la colonie égypto-amalécite du pays de Makfat, nous croyons avoir concilié les probabilités historiques avec l'autorité des livres saints, sans nier ce qu'il y a de miraculeux dans cette marche célèbre; mais, dans l'impossibilité absolue où nous sommes d'admettre le chiffre de six cent mille combattants mentionné dans l'Exode et les Nombres, nous allons essayer de le discuter.

Ces six cent mille hommes en état de porter les armes, auxquels s'adjoignirent tant de femmes, de vieillards, d'enfants, et probablement d'esclaves syriens, arabes, et de vagabonds égyptiens désireux de l'inconnu, supposent une population immense, quelque chose comme deux millions cinq cent mille ou trois millions d'humains. Les Israélites traînaient à leur suite, on peut le présumer, au moins un nombre égal d'animaux... *Oves et armenta et animantia diversi generis multa nimis.* (*Exod.*, cap. XII, v. 38.) Or, malgré le grand respect que nous professons pour la Bible et toutes les preuves que nous en avons données dans le cours de cet ouvrage, cela nous paraît inadmissible.

La configuration géologique de la Péninsule du Sinaï n'a pas changé depuis les temps historiques: cela est indubitable; c'est un énorme massif, granitique de l'est au sud, et calcaire dans son extrémité nord-ouest, vers le golfe de Suez; il n'y a donc jamais eu là de terre végétale ni d'eaux abondantes, par conséquent peu de pâturages, et nulle ressource pour alimenter de grandes multitudes. Nous avons cherché avec un zèle aussi religieux que minutieux les campements du grand mandataire de Dieu; nous avons retrouvé les puits, les sources où les Israélites s'abreuvèrent. Quand le récit de l'Exode nous parle de leurs souffrances, de leurs murmures, de leurs colères, nous voyons, par notre excursion, que ces plaintes correspondent à des territoires affreux, inféconds, à des puits amers, à des sources insuffisantes pour étancher la soif de quelques milliers d'êtres. Tout ce qui regarde la nature est immuable dans ce coin fameux du globe.

La fuite de Moïse est miraculeuse; c'est un article de foi que nous admettons sans réserve, que tout chrétien doit admettre; pour l'opérer dans des conditions pareilles, il a fallu la science humaine la plus profonde, unie à la plus grande protection du ciel : nul n'en est plus pénétré que nous qui avons tant parcouru ces contrées désolées! Mais il ne faut pas exiger des miracles où Dieu n'a pas voulu en faire, et le récit de l'Exode, tel que les Septante nous l'ont transmis, me paraît, sur ce point, avoir subi des altérations.

Au point de vue seulement de l'alimentation des troupeaux d'Israël la Péninsule n'y pouvait suffire; mais si l'on songe au

volume d'eau nécessaire chaque jour à l'abreuvement de cinq à six millions de gens et de bêtes, on verra combien est grande l'impossibilité. Dieu, nous ne l'ignorons pas, avait pourvu par les cailles et la manne à la nourriture de son peuple : Dieu est la toute-puissance incréée et infinie ; Dieu envoie à son gré l'affliction, la joie ou l'abondance. En donnant la manne aux Israélites au plus fort de leur détresse, il faisait en leur faveur un nouveau miracle que Moïse nous décrit longuement dans son récit sublime, tandis qu'il parle des puits et des sources comme de choses *certaines* et non miraculeuses, si l'on en excepte le rocher de l'Horeb. Eh bien ! nous avons vu l'Aïoun-Moûsa, le puits amer de Mara, les fontaines d'Elim, les sources d'Ouerguié, les puits et le faible ruisseau d'Hébron, celui de Pharan, la fontaine de Salaff, la source de l'Horeb. Le volume des eaux doit être le même qu'au temps de Moïse et que dans les temps antérieurs, et nous persistons à penser que ces eaux étaient insuffisantes pour étancher la soif d'une multitude cent fois moindre que celle mentionnée dans l'Exode.

Reprenons ces faits de plus haut, en précisant l'origine de cette grande migration. L'an 2452 depuis la création, 1705 ans avant Jésus-Christ, Jacob vient en Égypte avec sa famille, composée de soixante et dix personnes, à laquelle il faut joindre Joseph et ses deux fils, Éphraïm et Manassé, issus d'Aseneth, fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis. Cette famille de pasteurs, confinée dans la terre de Goshen, eut de grandes prospérités et multiplia beaucoup, *quasi germinantes*, selon le témoignage des saintes Écritures. Un jour, les persécutions les plus ardentes suc-

cédèrent aux prospérités, et le pharaon régnant commença l'extermination de la postérité de Jacob. Il fallut songer à fuir, et Moïse fut choisi de Dieu pour organiser et mener à bonne fin cette grande entreprise. La sortie de l'Égypte eut lieu l'an 2666 du monde, c'est-à-dire 214 ans après l'arrivée de Jacob dans la terre de Goshen [1].

Cette fois encore il nous semble que le texte de Moïse a subi des altérations. Les eaux du Nil ont, dit-on, de grandes propriétés génératrices; les femmes d'Israël étaient aussi très-fécondes; mais est-il permis de penser, malgré ces causes favorables, que cette famille de soixante-quatorze personnes eût pu, en deux cent quatorze ans, multiplier dans des proportions tellement énormes que six cent mille petits-enfants de Jacob fussent en état de porter les armes, et cela après les durs travaux que les pharaons leur avaient imposés, après la construction des villes de Pithôm et de Ramessès, où la mortalité dut être considérable; car l'Orient d'aujourd'hui est la fidèle image des mœurs et des coutumes de l'antique Orient, et nous savons mieux que personne l'immense ossuaire qu'élèvent les grands travaux du despotisme en ces contrées [2]?

[1] Ce calcul est tiré de la chronologie du savant abbé de Vence. (Voy. *Bible de Vence*, t. I, p. 668.) — Les chronologistes ne sont pas d'accord entre eux; selon quelques-uns, le séjour de la descendance de Jacob en Égypte fut beaucoup plus long.

[2] On n'ose pas écrire le chiffre qu'atteignit en Égypte la mortalité, lorsque Mohammed-Ali fit creuser le canal Mahmoudiè, destiné à relier Alexandrie au Nil! En 1845, durant mon séjour à Ispahan, le prince Manutcheer-Khân, vice-roi de l'Irak-Adjémi, me chargea, par ordre du schah de Perse, de tracer les plans d'un barrage et d'un déversoir destinés à jeter les eaux de l'Ab-Kurrend dans l'est, pour fertiliser la province d'Ispahan. Comme la prise d'eau devait avoir lieu dans des montagnes désertes du pays des Baktiaris, une fois les plans terminés, le vice-roi me dit

J'ai dit que le texte primitif de Moïse avait dû subir quelques altérations; cela n'affaiblit en rien l'autorité du livre sacré. Dans une longue succession de siècles, il est à peu près certain qu'il se sera glissé des fautes par la négligence des scribes, et cela même depuis le grand travail comparatif d'Esdras[1], Esdras, que saint Jérôme appelle *le restaurateur du Pentateuque*. On sait, dans le monde savant, que tous les antiques monuments de notre religion avaient failli périr durant la captivité de Babylone; certains Pères de l'Église même affirment que tous avaient péri, entre autres Tertullien[2], saint Clément d'Alexandrie[3], saint Irénée[4], et qu'Esdras rétablit le texte par inspiration. Nous ne saurions souscrire à cette opinion merveilleuse, combattue du reste par saint Jérôme avec une grande autorité[5]. On sait aussi que, durant les deux tristes règnes de Manassé et d'Ammon, le Livre de la loi s'était perdu, à *un exemplaire près*, qu'Helcias retrouva dans le temple, la dix-huitième année du règne de Josias. Par son ordre on fit *rapidement* des copies; on chercha chez les prophètes et dans les écoles toutes les autres parties, qui furent aussi copiées, et cela fit revivre des manuscrits complets.

« Et (Josias) commanda à Helcias et Hicam, fils de Saphan, et

qu'il transplanterait quinze ou vingt mille familles à portée de mon barrage, où il bâtirait une ville, et que tous ces malheureux seraient à mes ordres. J'avais sous les yeux l'ossuaire du Mahmoudiè, et comme, en Perse, on paye les campagnards moins encore qu'en Égypte, ce ne fut pas une des moindres raisons qui me déterminèrent à laisser mes plans à Manutcheer-Khan et à m'enfuir de ce pays maudit, où l'homme est moins considéré que la plus vile bête de somme.

[1] *Vide* Buxtorfii *Tiberiadem*, cap. xi.

[2] *De habitu mulier.*, I, 3.

[3] *Stromat.*, I.

[4] *Advers. hæres.*, III, 35.

[5] *Sive Moysen volueris auctorem Pentateuchi, sive Esdram ejusdem instauratorem, non recuso.* (Saint Jérôme contre Helvidius.)



à Abdon, fils de Micha, aussi à Saphan, le scribe, et à Asaa, son serviteur, disant :

« Allez, et priez le Seigneur pour moi et pour tout Israël, et pour Juda, sur toutes les paroles de ce livre qui a été trouvé[1]. »

Grâces à ces précautions, quand, quelques années après, arriva la destruction de Jérusalem et du temple, où l'exemplaire authentique de la Loi fut consumé dans le sanctuaire, bon nombre de copies du livre de Moïse, faites aussi en grande hâte, il est permis de le présumer, à cause du péril, se trouvaient entre les mains des Juifs, qui durent les emporter à Babylone, puisque Daniel s'écrie dans sa prédiction fameuse :

Et omnis Israel prævaricati sunt legem tuam, et declinaverunt ne audirent vocem tuam; et stillavit super nos maledictio et detestatio, quæ scripta est in libro Moysis, servi Dei, quia peccavimus ei[2].

Daniel avait donc entre les mains un exemplaire du Pentateuque ; mais cet exemplaire avait subi la loi commune, c'est-à-dire qu'il avait passé par les mains des scribes et des chazanims[3], qu'il avait souffert des altérations, et peut-être même des interpolations.

Les Juifs, en cela, étaient coutumiers du fait[4]; c'est un re-

[1] *Chroniques*, ch. XXX, v. 20, 21, sq.

[2] (Seigneur) « Tout Israël a violé votre loi; ils se sont détournés pour ne pas écouter votre voix; et cette malédiction et cette exécration, qui est écrite *dans la loi de Moïse*, serviteur de Dieu, est tombée sur nous, parce que nous avons péché contre Dieu. » (DANIEL, cap. IX, v. 11.)

[3] Les chazanims ou surintendants étaient préposés à la garde des livres de la loi.

[4] On peut consulter les savants travaux de Huet, du Père Houbigant et de dom Calmet, qui signalent un grand nombre d'erreurs provenant des copistes de nos livres saints.

proche qui leur a été adressé dans tous les temps, et l'on peut se souvenir de ces mots sévères du Nouveau Testament :

« Ils ont anéanti la parole de Dieu par leurs traditions [1]. »

Mahomet lui-même, à ce sujet, s'écrie avec indignation : Malheur à ceux qui (les Juifs), écrivant le livre (le Pentateuque) de leurs mains *corruptrices,* disent : Voilà ce qui vient de Dieu, pour en retirer un bénéfice infime ! Malheur à eux, à cause de ce que leurs mains ont écrit ! (*Koran,* ch. II, sourate 73.)

C'est donc environ 460 ans avant J.-C. qu'Esdras, de retour de la captivité de Babylone, recueillit ce qu'on put rassembler des copies ordonnées par Josias, afin de les comparer entre elles pour essayer de retrouver la vérité.

« Il corrigea, dit un savant hébraïsant du dernier siècle, toutes les fautes qui s'étaient glissées dans ces copies par la négligence ou la méprise de ceux qui les avaient faites ; car, en comparant l'une avec l'autre, il trouvait la véritable leçon et la rétablissait. Je ne sais si les keri-katib, qui sont aujourd'hui dans nos Bibles hébraïques, sont du nombre de ces corrections ; presque tous les auteurs juifs le soutiennent [2]. »

Il n'entre point dans le cadre assez restreint que nous nous sommes tracé de rechercher si ces keri-katib ou variantes, comme l'introduction des points-voyelles, sont l'œuvre d'Esdras ou des Massorèthes, ou s'ils sont d'origine plus récente, ainsi que l'insinuent quelques érudits ; les curieux trouveront cela dans les

[1] Saint Marc, VII, 13.

[2] Prideaux, *Histoire des Juifs,* t. II, p. 249.

écrits de Maimonides, des deux Buxtorf et du protestant Louis Capel; ce que nous cherchons à établir, c'est que le livre de Moïse, inspiré de Dieu, avait subi des interpolations durant les guerres sanglantes et les impiétés des Juifs. C'est un grand malheur sans doute, mais la science moderne, avec ses investigations courageuses, essayera de déterminer, non de remplacer, puisque ce livre est d'autorité divine, ce qui est compatible avec les récits non altérés.

Or, puisque nous avons retrouvé sur place les puits et les fontaines, et que, géographiquement parlant, la Bible est presque toujours d'une exactitude vraiment merveilleuse, elle devait aussi, dans l'origine, avoir la même exactitude au point de vue du dénombrement; cela n'est pas douteux pour nous.

Cette circonstance, d'une importance considérable, avait frappé naguère un savant de premier ordre, dont nul ne peut suspecter l'orthodoxie. Voici comment M. Étienne Quatremère a abordé la question.

« Je ne suis pas, dit-il, du nombre de ceux qui supposent que dans l'espace d'un si grand nombre de siècles, il ne s'est glissé aucune faute, aucune erreur de copiste dans le texte hébreu de la Bible. Les noms de nombre ont pu en particulier subir quelques changements, quelques altérations. On peut croire que, dans l'origine, on les indiquait fréquemment par des lettres numérales, et que, dans plus d'un endroit, une lettre a pu facilement se substituer à une autre lettre. Le texte de la Bible semble indiquer quelques fautes de ce genre. Au premier livre de Samuel, dans le récit du retour de l'Arche d'alliance,

on lit : « Dieu frappa, parmi les habitants de Betsehemesch, soixante et dix hommes, cinquante mille hommes. » שִׁבְעִים אִישׁ חֲמִשִּׁים אֶלֶף אִישׁ Mais on peut croire qu'il faut lire בַּחֲמִשִּׁים et traduire : « Dieu frappa soixante et dix hommes sur les cinquante mille (qui se trouvaient présents). » Plus loin, on lit : בֶּן שָׁנָה שָׁאוּל בְּמָלְכוֹ וּשְׁתֵּי שָׁנִים מָלַךְ עַל יִשְׂרָאֵל Il paraît que le premier nombre, qui désignait l'âge de Saül lorsqu'il monta sur le trône, a été omis par le copiste, et que dans le second membre un nombre qui devait précéder שְׁתֵּי, peut-être celui de עֶשְׂרִים, *vingt*, a disparu également; car il est peu probable que, la seconde année du règne de Saül, ce prince eût déjà un fils, tel que Jonathas, qui fût en âge de commander les armées. Dans le même chapitre, on lit que les Philistins avaient dans leur armée trente mille chars. En supposant qu'il s'agisse ici de chars de guerre, dont chacun, ainsi que nous le voyons par l'Iliade, était monté de deux guerriers, nous aurions ici soixante mille hommes placés sur les chars, outre six mille cavaliers et une infanterie innombrable, ce qui semble peu naturel; on peut croire qu'il faudrait lire, au lieu de שְׁלֹשִׁים אֶלֶף trente mille, שְׁלֹשֶׁת אֲלָפִים *trois mille*, ou seulement אֶלֶף *mille*. Je ne m'arrêterai point à produire un plus grand nombre d'exemples.

« ..... La multitude des Israélites en Égypte, quoiqu'elle ait été une suite et un effet d'une protection spéciale de la Divinité, m'a toujours paru un peu excessive, et j'ai toujours eu peine à croire qu'elle se soit réellement élevée au chiffre indiqué par le texte hébreu. Mais, en admettant le calcul comme parfaitement exact,

on peut démontrer que les conséquences qui en résultent ont été un peu exagérées[1]. »

On le voit, nous ne sommes pas seul de notre avis sur ce point si important et si épineux de l'histoire sainte, et nous sommes heureux de pouvoir nous appuyer sur une pareille autorité.

Durant nos excursions à travers la Péninsule, nous étions sans cesse préoccupé de cette idée, et, pour apporter dans la question une plus grande part de lumières, nous avons employé tous les moyens possibles afin d'arriver au dénombrement exact des Arabes qui y vivent. Depuis, nous avons essayé d'obtenir les renseignements recueillis par le gouvernement égyptien, qui a fait dresser une statistique, il y a quelques années : tout a été infructueux. Nos efforts n'ont abouti à rien de satisfaisant, nous l'avouons humblement. Les Arabes, en cela imitateurs des Juifs anciens, grossissent toujours leur nombre, croyant par là se donner du relief aux yeux des étrangers ; quelque habileté qu'on emploie en les interrogeant, ils ne manquent jamais de vous tromper.

Le calcul qu'ont fait mes devanciers m'a paru très-exagéré; il est vrai que la peste et le choléra ont envahi le désert depuis le voyage de M. de Laborde, et que la population a dû être décimée; malgré ces causes, je doute encore; quoi qu'il en soit, voici l'état de la population en 1799, en 1826 et 1827. Je donnerai ensuite les renseignements certains que j'ai pu recueillir.

[1] M. E. Quatremère, *Observations sur le nombre des Israélites qui sortirent de l'Égypte sous la conduite de Moïse*. (Mémoire cité, p. 24.)

POPULATION DE LA PÉNINSULE ARABIQUE DU SINAÏ.

COUTELLE, en 1799.	Combattants.	RÜPPEL, en 1826.	Combattants.	M. DE LABORDE, en 1827.	Combattants.
El-Legat............	150	Misene (Akaba)......	450	El-Bedara..........	60
Aouarme............	120	Beni-Wassel (Sinaï)..	60	El-Genaouné........	45
Gararché............	100			El-Haiouat..........	240
Oualad-Sayd.........	130	Elu-Agermie (Ib.)...	»	El-Teiah...........	45
Mezeyn.............	250	Soelhe (Feyran).....	»	El-Debour..........	60
Oualad-Selyn-Gebelyeh.	30	Belasaisi (Ib.).......	180	El-Mzeina..........	300
Oualad-Abou-Hamed..	20			El-Hamada.........	45
Oualad-Abou-Hebat...	15	Alekati (Tor.).......	100	El-Mahassené.......	15
Oualad-Gindy........	30	Karassi (Ib.)........	80	El-Gerarché........	50
Oualad-Rezyn........	40	Avermé (Naseb).....	150	El-Beni-Ouasel......	25
Habitants de Tor.....	46			El-Beni-Soliman.....	9
Moines du couvent....	30		1,020	El-Alegat...........	90
	961	Multipliant par 4.....	4,080	El-Haouarmé.......	30
				El-Oualed-Saïd......	120
En déduisant les moines et les habitants		Les Gebelies (Sinaï)...	82	El-Dgebalie.........	90
de Tor, on a.......	885	Les chrétiens (Tor)...	16	El-Oroukie.........	15
		Les moines (Sinaï)...	26	Les Fellahs.........	40
Multipliant par 4.....	3,540			Les chrétiens de Tor..	20
Ajoutez les moines et Tor..............	76	Haterie (Ib.)........	50	Les moines du Sinaï..	23
		Tehmi (dans les îles)..	60	A déd. les moines, etc., et multiplier par 4..	1,322
TOTAL de la population.	3,616	TOTAL de la population.	4,314	TOTAL de la population.	5,159

J'ai parcouru dans toutes les directions la Péninsule du Sinaï pendant la saison froide; les tribus se trouvaient, en conséquence, campées dans les vallées, ce qui me donnait tout naturellement l'occasion d'apercevoir la plupart des habitants; or, depuis février jusqu'au mois d'avril, voici le nombre exact des tentes et des personnes que j'ai rencontrées :

	Personnes.
A l'Aïoun-Moûsa, fellahs venus d'Égypte.	5
A Mara, 5 tentes des Therrabynn.	20
A Tor.	50
A el-Ouadi.	10
A Ouadi-Guené, une petite caravane de Tor	5
A Mokatteb, 1 Therrabynn	1
A Ouadi-Salaff, les 10 tentes de cheick Mouza	40
A Ouadi-Pharan	20
Dans la partie supérieure de Salaff, les campements de Saleh et de Bicharra, 22 tentes.	88
Au couvent du Sinaï	30
A Ouadi-Zakhara.	6
A Dahab	3
Dans la direction de Cherm.	20
A Ouadi-Djereimeile, 1 tente	4
A Noueyba, Marchout.	1
Dans Ouadi-Outir, une femme et son enfant.	2
A quelque distance au nord de Ouadi-Abou-Tréfi, 14 tentes.	56
Près de Sarabit-el-Kadem.	3
A Nasb.	2
	366

Sur ce nombre de trois cent soixante-six personnes, beaucoup d'hommes compris dans le recensement des tentes se trouvaient à Suez ou au Kaire. Assurément ceci n'est pas un calcul sur lequel on puisse établir une base, mais il peut néanmoins servir à faire connaître combien la population de la Péninsule est clair-semée. La Providence, dans sa sagesse infinie, a sans

doute voulu qu'il en fût ainsi ; car cette malheureuse population, malgré son nombre infime, eu égard à l'étendue de son territoire, trouve à peine de quoi nourrir ses maigres troupeaux, pourvoir à son alimentation et étancher sa soif.

Telles sont les considérations puissantes qui nous ont fait penser que le chiffre des Israélites transmis par les Septante avait dû être altéré par les copistes, soit avant, soit depuis Esdras.

CHAPITRE VII.

ITINÉRAIRE DEPUIS LE MONT SINAÏ JUSQU'AU GOLFE ÉLANITIQUE. DAHAB. — MADIAN.

En quittant mon campement de Raphidim, au pied de l'Horeb, je me dirigeai par Ouadi-Sébaye, que je laissai, après une courte marche, en avant du tombeau de cheick Saleh. Ce cheick a laissé une haute réputation de sainteté parmi les tribus du désert ; sa tombe est très-vénérée, et une foule d'objets plus ou moins précieux, suspendus au-dessus de sa dépouille mortelle, attestent le pieux souvenir des Bédouins. Ce tombeau est l'objet d'un pèlerinage célèbre ; au mois de juin, les Arabes y accourent de toutes les parties de la péninsule et même du désert d'el-Tyeh, pour s'y livrer à de grandes réjouissances ; c'est aussi une espèce de foire qui attire bon nombre de pillards en ces parages, et plus d'une fois ils ont fait trembler les pauvres moines du couvent de Sainte-Catherine.

Je repris ma route à l'est-sud. Successivement je parcourus les Ouadis-Maklafah ou Marsafah وادى المخلفه et Sanett ou Senett وادى شنت. Cette dernière, large et nue, aboutit à une plaine im-

mense, située à l'orient du groupe du Sinaï, de l'Horeb et du Djebel-Catherine; sa renommée est grande chez les Arabes pour la quantité de gazelles qui s'y trouvent. Je ne fus pas assez favorisé pour en voir, et l'aridité de cette contrée me fit présumer que ce gibier délicieux n'est pas aussi abondant que le prétendent les Bédouins. Pendant que je traversais cette plaine de Sanett, j'avais à ma droite la masse énorme du Djebel-Moûsa, que rien ne dérobait plus à mes regards. C'est seulement de ce point et du sud, en venant de Cherm au couvent, qu'on peut l'apercevoir; le soleil, qui commençait à l'inonder de lumière, faisait admirablement ressortir sur l'azur profond du ciel sa cime puissante et violacée. Quand le temps est gris, la montagne semble accroître encore ses proportions gigantesques; ses flancs deviennent noirs, et malgré soi on éprouve en la contemplant une admiration à laquelle vient se joindre la terreur.

Les parois de Ouadi-Sanett sont par couches de granit et quelquefois de grès, mais ces couches sont mesquines et toutes de fragments brisés. Les montagnes s'abaissent brusquement dans la direction de l'est, et le lendemain j'arrivai à une vallée magnifique, défendue par une espèce de porte de granit naturelle, connue sous le nom de Bâb-el-Zakhara.

La belle carte de Lapie, si remarquable en ce qui concerne l'Égypte, manque souvent d'exactitude pour la péninsule arabique, et elle me fit égarer. La Ouadi-Sal, qui occupe un demi-degré en longitude du nord à l'est, est mal dessinée, et d'ailleurs Ouadi-Sal n'est que l'affluent insignifiant d'une vallée qui tombe dans Ouadi-Zakhara, allant en effet du nord au sud-sud. Un

Bédouin, près duquel nous nous renseignâmes, nous fit quitter la direction de Ouadi-Ghazalè ou Rhazalà وارى غزاله qui débouche dans Outir, sur la route d'Akabah, et, remontant à l'est, nous regagnâmes, après une marche pénible, la grande et profonde vallée nommée Zakhara par les Arabes[1]. C'est la route la meilleure et la plus directe pour gagner le golfe Élanitique, et j'ai de fortes présomptions pour croire qu'elle devait être la grande voie suivie dans l'antiquité pour aller du golfe Héroopolite, par le Sinaï, en Madian, et plus tard chez les Nabathéens. Le sol de cette vallée s'abaisse en pentes si douces, les courbes sont si élégantes, le sable si uni, qu'on croirait voyager sur une route tracée par le plus habile des ingénieurs européens, si la solitude profonde dont on est entouré ne rappelait à chaque pas que l'on se trouve au désert, en pleine barbarie. Là je rencontrai cependant deux Mezéïns portant de longs fusils à mèche; ils étaient hâves, chétifs, et leurs regards farouches s'arrêtèrent sur moi avec une curiosité mêlée de convoitise.

A quelque distance, je fus témoin d'un fait singulier qui prouve combien est grande entre eux l'honnêteté de ces Bédouins, si pauvres et parfois si redoutables pour les voyageurs. A l'embouchure de Ouadi-Nafk (Nafek) وارى النفك, qui va au sud-sud, nous trouvâmes un manteau neuf étendu sur le sable en forme d'équerre tournée dans la direction de l'est au sud; mes Szaoualhât le considérèrent attentivement, mais sans y toucher. Ayant demandé au cheick pourquoi il ne ramassait pas cet objet perdu, il

[1] C'est la Ouadi-Zackal de M. de Laborde.

me répondit qu'une fraction de la tribu des Mezéïn s'était engagée dans cette vallée, où elle ne devait pas venir, et ce manteau servait d'indicateur à ceux qui viendraient assurément de l'est. Comme il ne passe presque jamais d'étrangers par cette voie, un Bédouin Mezéïn ne peut le voler. — Le lendemain, nous trouvâmes en effet quelques familles qui remontaient du golfe avec leurs troupeaux.

A mesure qu'on descend, les crêtes des montagnes se couvrent de pierrailles; puis elles s'arrondissent, deviennnent insignifiantes, jusqu'au moment où l'on perd de vue la masse gigantesque du Sinaï; alors les remparts de la vallée, se relevant tout à coup, prennent des proportions colossales; puis commence le plus merveilleux défilé de granit qui existe probablement sur le globe[1].

Deux jours après mon départ du Sinaï j'arrivai au golfe Élanitique. Je remontai au sud-ouest vers Ouadi-Nabk, où se trouve un puits d'eau médiocre, presque en face de l'archipel des Pirates, dont les îles étaient, dans l'antiquité, consacrées à Isis; mais, ce pays n'offrant aucun vestige archéologique, je revins par le bord de la mer à l'oasis de Dahab, qui me parut un jardin enchanteur après les solitudes affreuses dans lesquelles j'errais depuis un mois.

Il y a là de nombreux palmiers d'une belle végétation; cepen-

[1] Je le dessinai, mais ce dessin a disparu de mes papiers durant mon séjour au Kaire. On en trouvera du reste une vue très-belle et très-exacte dans le *Voyage à Pétra* de M. de Laborde; elle est due, je crois, au crayon de M. Linant-Bey. Je recueillis dans ce défilé, et plus bas, un certain nombre d'inscriptions.

dant les plus élevés ne dépassent pas une hauteur de vingt-cinq à trente pieds ; ils se trouvent à l'embouchure de Ouadi-Zakhara, dans son lit même, ou plutôt dans les alluvions sablonneuses formées par les eaux de cette belle vallée, et la mer en détruit chaque année quelques-uns, car, au flux, les ondes baignent et rongent la base du premier rang. Les tamarisques deviennent énormes sur la lisière de cette oasis, et si les Mezéïns, à qui elle appartient, étaient moins insouciants, ils pourraient former un bois de ces arbustes, qui serviraient à la fois d'enceinte et de digue; mais leur insouciance et leur paresse sont telles que, malgré la rareté du combustible, ils préfèrent ramasser chaque jour quelques maigres plantes épineuses et la fiente de leur bétail plutôt que de retirer du rivage les nombreux troncs de leurs palmiers renversés.

Dahab était désert quand j'y arrivai; sur un monticule de sable, en avant du grand puits, se trouvaient éparses une soixantaine de cabanes chétives, construites avec des branches de palmier. Elles servent d'abri aux Mezéïns qui viennent se fixer là quelque temps au moment de la récolte des dattes. Le soir, toute la grève étincelait aux feux du soleil couchant, dans un rayon fort étendu; je m'approchai, et vis que c'étaient des conques nacrées jetées là par les Arabes.

En face du puits de Dahab, de l'autre côté du golfe Élanitique, dont la largeur ne m'a guère paru excéder quatre ou cinq lieues, existent les ruines d'une ville antique visitée par Rüppel et par Fresnel, alors consul de France à Djedda. Ils en ont fait la Madian de la Bible, ce que je crois contraire à la vérité. J'avais le plus

ques pièces d'argent sortant de la Monnaie du vice-roi, il les contempla longtemps d'un œil radieux; puis, se levant brusquement, il les cacha dans sa bouche, comme font les petits bourriquiers du Kaire quand ils veulent voler leurs maîtres, et sans me regarder, sans prononcer un mot, il disparut aussitôt dans un épais fourré.

La position de Madian a, jusqu'à nos jours, curieusement excité l'attention des érudits. Madian était la résidence de Jéthro ou Schoaïb, beau-père de Moïse; des savants illustres de l'antiquité et des temps modernes, en grand nombre, ont placé cette ville sur la rive orientale du golfe Élanitique; un écrivain qui a visité ces lieux, M. de Laborde, est seul d'un avis contraire; selon lui, Dahab est ce qui reste du Madian de Raguel ou Jéthro. Quand je parcourais cette contrée en 1850, je ne connaissais pas encore son *Commentaire géographique sur l'Exode;* j'avais seulement pour guides les écrivains anciens; j'ignorais par conséquent l'opinion toute nouvelle émise par ce savant voyageur, et cependant, après avoir examiné ces lieux avec attention, je n'hésitai pas à reconnaître dans Dahab la position de Madian. L'honneur de la découverte, toute contestée qu'elle est encore à cette heure, revient donc à M. de Laborde; mais, comme il a noyé ce fait important dans une masse de citations, il en résulte une obscurité qui a fait perdre de vue le point capital et a donné prise à la critique. D'ailleurs, comme on le verra plus loin, les preuves qu'il avance ne sont pas complétement solides, et M. Quatremère l'a fait remarquer[1]. Enfin des arguments puissants ont été négli-

[1] *Observations sur le nombre des Israélites qui sortirent de l'Égypte sous la conduite de Moïse.* (Mém. déjà cité, p. 31.)

gés par le commentateur de l'Exode, ce qui nous oblige à reprendre en sous-œuvre cette importante question.

Ptolémée, dans ses tables, place la ville de *Madiana* par le 27°,45' de latitude et le 66°,20' de longitude; Eusèbe et saint Jérôme, distinguant le Madian, voisin de la mer Morte, du Madian du golfe Élanitique, placent celui-ci sur la côte orientale, dans le Hedjaz.

Plus tard, Abou'lféda, qui connaissait les tables de Ptolémée, parla des ruines de Madian et de sa position dans le même sens que ses devanciers; voici un passage de son ouvrage :

MADIAN.

« Ce lieu se trouve au commencement du troisième climat et appartient au Hedjaz. C'est une ville en ruines, sur les bords de la mer Rouge, en face de Tebouk, à environ six marches de distance. On y remarque le puits auquel Moïse abreuva les troupeaux de Schoaïb (Jéthro). Madian désignait primitivement la tribu à laquelle appartenait Schoaïb; il servit ensuite à désigner le lieu où elle s'était établie; c'est le lieu dont il est question dans ce passage du Koran : *Et il envoya à Madian leur frère Schoaïb.*

« Ibn Sayd fait observer que la largeur de la mer auprès de Madian est d'à peu près une journée de navigation. En face, un peu au-dessus, sur la rive occidentale, est Cosséir[1]. »

Nous ne nous arrêterons pas aux rêveries de Makrizy, qui

[1] Abou'lféda, *Tables d'Arabie,* trad. de M. Reinaud.

prétendait que le territoire de Madian s'étendait depuis Kolzoum (Suez) jusqu'à l'Hedjaz et à la Palestine; selon lui, la ville de Madian renfermait des monuments superbes et des colonnes d'une grande dimension; mais cette description s'applique bien plutôt aux merveilleuses ruines de Pétra qu'aux ruines informes de Magâïr.

Il est certain qu'en face de Dahab, sur la rive orientale du golfe, il existe quelques vestiges antiques, dans un lieu nommé par les Arabes مغاير شعيب, Magâïr-Schoaïb (les cavernes de Schoaïb); c'est une des stations de la caravane de la Mekke. Au mois d'avril de 1850, M. Fresnel, alors consul de France à Djedda, me montra au Kaire plusieurs dessins, faits par une main inexpérimentée, des ruines de Magâïr-Schoaïb; elles me parurent dater des derniers temps de la domination grecque, soit en Syrie, soit en Égypte. Il avait encore entre les mains un livre allemand que je crois être celui de Rüppel, sans titre, maculé par l'eau de mer et dans lequel se voyait une lithographie médiocre représentant un portique. Le caractère de ce dessin me confirma dans ma première opinion.

L'autorité de Ptolémée, de saint Jérôme et d'Abou'lféda a entraîné tous les savants des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles; Cellarius n'a fait que répéter les expressions du savant évêque de Césarée et de saint Jérôme.... *Est autem trans Arabiam ad meridiem in deserto Saracenorum contra orientem maris Rubri*[1]....

Bochart, dom Calmet, d'Anville, Niebuhr, Michaëlis, Shaw,

[1] CELLARIUS, *Geogr. antiq.*, t. II, p. 414 et 422, in-4°.

Malte-Brun, Rosenmüller, de Hammer, et bien d'autres voyageurs ou commentateurs, ont accepté une opinion toute faite depuis quinze ou seize cents ans, et les uns et les autres ont placé Madian soit à Magna, soit à Moïlah, sans se rendre un compte rigoureux des difficultés de la route et de la distance exacte de l'Horeb aux deux points admis si facilement par eux.

Le judicieux et habile Séetzen fut de prime abord soumis à cette influence datant de si loin; mais on peut croire qu'il entrevit les difficultés de la question, puisqu'il écrivit ensuite une lettre dans laquelle se trouve le passage suivant: — « Midian n'est pas le même lieu que Mogaier-Schoaïb, quoiqu'il n'en soit pas très-éloigné. Midian, sans aucun doute, est le Szitte-Midian, dans Ouadi-Muegny ou Moukny, sur la rive orientale du golfe Élanitique, en face de Dahab ou Mina-el-Dahab, situé sur la côte occidentale, dans le pays de Tour. On trouve dans ce dernier endroit quelques bonnes sources, où Moïse doit avoir fait sa prière, Massalu Moûsa[1]. »

Revenons à Dahab, dont l'existence n'avait pas, jusqu'à nos jours, été mieux déterminée que celle de Madian.

Richard Pokocke, le missionnaire Sicard, le docteur Shaw, Gosselin et Busching ont fait de Dahab l'emplacement de cette Eziongaber, si fameuse par les entreprises maritimes de Salomon. C'était un peu loin de la Palestine et de la vérité historique, et le texte de l'Écriture sainte est trop précis, au sujet des deux

[1] *Monat. corresp. von Zach.*, oct. 1812, t. XXVIII, p. 395.

villes voisines d'Elath et d'Eziongaber, pour qu'on puisse admettre leur interprétation.

Burckhardt croit que Dahab est le Dizahab du Deutéronome, mais il ne s'est pas bien rendu compte du texte ni de la position. Gesenius ajoute à l'idée de Burckhardt que Sahab, en hébreu, signifie *possesseur d'or*, d'où il tire cette conclusion : lieu où l'on trouve l'or, *Fundort des Goldes*, comme semble l'indiquer le nom arabe. De son côté, Busching l'appelle Minah-el-Dahab (le havre d'or), et Wellsted, Mersâ-Dahab, qui, selon lui, a la même signification. Niebuhr, répondant à la XXXIXe question de Michaëlis, dit que les Arabes nomment l'or *Dâhhab*; il y a une légère erreur; on doit lire *Dèhèb*. Selon d'autres savants, appuyés, disent-ils, par la tradition bédouine, Mersâ-Dahab tire son origine du sable d'or charrié là par les eaux de Ouadi-Zakhara. Nous ne saurions souscrire à de pareilles opinions, fondées sur la fantaisie arabe, cette fantaisie éblouissante qui nous a valu les *Mille et une Nuits*. Nous croyons avoir une connaissance assez exacte de ce pays, et nulle part dans cette région on ne trouve de trace du précieux métal.

Comme Dahab a dû, de bonne heure, être un port ouvert au commerce des contrées mystérieuses du sud, qu'il était le premier havre en arrivant de la mer Rouge, cette mer si dangereuse, si semée d'écueils et si féconde en tempêtes, les flottes de Salomon, et plus tard celles des Nabathéens, durent bien souvent y chercher un refuge, s'y réapprovisionner d'eau, y faire leur première halte, en revenant d'Ophir et des Indes. Dahab devint, selon nous, un des principaux comptoirs des Nabathéens, et ne

serait-ce pas plutôt à cause de son riche négoce que les Arabes, dont le génie et la langue sont si pleins d'images, ont donné à ce promontoire le nom significatif de Mersâ-Dahab, ou le havre d'or ?

M. Quatremère a combattu la découverte de M. de Laborde par quelques critiques justes; mais dans notre esprit il ne l'a pas détruite, tant s'en faut, et l'on pourrait réfuter avec succès certains arguments du savant orientaliste. Mais laissons cette polémique pour essayer d'éclairer la question d'une plus vive lumière.

Moyses autem pascebat oves Jethro, soceri sui, sacerdotis Madian; cumque duxisset gregem ad interiora deserti, venit ad montem Dei Horeb[1].

Dixit autem Dominus ad Aaron : Vade in occursum Moysi in desertum. Qui perrexit obviam ei in montem Dei, et osculatus est eum[2].

Moïse, partant de Madian avec les troupeaux de Jéthro pour venir à l'Horeb, entreprenait une course déjà très-longue pour un pâtre. De Dahab à la montagne de Dieu il y a dix-neuf heures de grande marche avec des chameaux à peine chargés, puisque mes provisions étaient en partie épuisées quand je parcourais ces lieux; un conducteur de brebis mettrait au moins six journées pour accomplir directement un trajet pareil, et cela, en

[1] Cependant Moïse conduisait les brebis de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian; et ayant mené son troupeau bien avant dans le désert, il vint à la montagne de Dieu nommée Horeb. (*Exod.*, cap. III, v. 1.)

[2] Le Seigneur dit à Aaron (qui était resté en Égypte) : Allez au-devant de Moïse dans le désert. Aaron alla au-devant de lui jusqu'à la montagne de Dieu, et il l'embrassa tendrement. (*Exod.*, cap. IV, v. 27.)

égard à la contrée, nous semble une distance considérable. Mais si l'on veut persister à reconnaître dans Magâïr-Schoaïb le Madian de Raguel, on verra combien est grande l'impossibilité. Des ruines de Magâïr, sur la rive orientale du golfe Élanitique, pour venir à l'Horeb, en contournant le golfe par Dahab, la distance est d'environ douze à treize journées de marche de caravane, ce qui suppose un mois de route pour un conducteur de troupeaux.

Nous connaissons trop bien les usages du désert pour croire qu'un cheick aventurerait ainsi ses richesses. A une si grande distance de la tribu, qui donc pourrait les protéger? C'eût été provoquer sans raison la rapacité bien connue des Amalécites et des tribus voisines.

D'un autre côté, Aaron vient de Tanis ou de Ramessès au-devant de Moïse à l'Horeb, certain de le trouver là, parce que c'est le chemin direct, ce qui n'aurait pas lieu suivant l'autre hypothèse. L'Exode, comme toujours, nous fournit les plus précieuses indications; la contrée située au sud-est du Sinaï était la propriété des Madianites, comme elle est aujourd'hui celle des Mezéïns, leurs successeurs; Dahab devait être et était en effet la tête (raz), le point capital, le point de repère de la tribu. Il y a des puits (et non des fontaines, comme l'a dit par erreur Seetzen), des palmiers, un port; l'Horeb était l'extrême limite des pacages dans le nord. Il en est de même encore à cette heure pour les Mezéïns; d'un autre côté, les Szaoualhât ne dépassent jamais l'extrémité sud de Ouadi-el-Cheick et la partie supérieure de Salaff et de Ouadi-Redoua.

On voit par l'Écriture sainte, en cent endroits différents, combien les peuples anciens de l'Asie étaient fractionnés ; tous ces rois ou cheicks, pour être plus dans le vrai, n'occupaient qu'un territoire assez restreint : l'usage du désert n'a pas changé pour les tribus. Les Madianites, maîtres du massif du Sinaï et de toute la contrée du sud et du sud-est, jusqu'au golfe Elanitique, ne devaient pas s'étendre au delà du fond du golfe : c'était, géographiquement, une délimitation rigoureuse ; nous ne croyons même pas que leurs pacages portassent aussi loin dans l'est, à cause de la grande Ouadi-Outir qui sépare les monts Hellel de la chaîne du Senned et du grand massif central. Les Mezéïns, qui occupent aujourd'hui leur territoire, qui sont peut-être de leur descendance, ne vont guère qu'à l'oasis de Noueyba. Si les Madianites avaient eu des droits au delà de l'Horeb dans le nord, Moïse, à n'en pas douter, serait descendu jusqu'à Pharan, et il eût mentionné cette riche et poétique vallée dans ses récits.

D'un autre côté, nous savons par l'Exode qu'en retournant vers la terre d'Egypte Moïse prit avec lui Séphora, sa femme, et ses deux fils Gersem et Eliézer, qu'il mit sur un âne, et se dirigea ainsi vers l'Horeb où l'attendait son frère Aaron : *Tulit ergo Moyses uxorem suam et filios suos, et imposuit eos super asinum* (Exod., cap. iv, v. 20). Arrivée dans le haut pays, cette famille se sépare ; Séphora revient seule avec ses enfants, ce qui donne plus de force encore à nos conjectures ; elle n'avait pas voulu laisser partir son époux, pour une mission qu'elle devait croire difficile et périlleuse, sans lui donner une dernière marque de sa tendresse ; elle était venue le conduire jusqu'à l'extrémité des

limites du territoire de sa tribu, en remontant cette longue et curieuse vallée de Zakhara qu'elle devait bien connaître, où elle n'avait rien à redouter pour elle et pour ses fils ; elle voyageait avec un âne, et cette remarque, insignifiante et puérile en apparence, nous fournit cependant un trait de lumière. Si le Madian de Jéthro eût été sur la rive orientale, dans le Hedjaz, la distance considérable à franchir n'aurait pas permis à Moïse d'emmener avec lui jusqu'au Sinaï sa femme et ses petits enfants pour les abandonner ensuite sans défense ; puis, un voyage de cette nature, à travers ces sables brûlants, n'aurait pu s'effectuer avec une monture si humble et si faible : l'âne boit chaque jour, cela est indubitable ; un chameau rendait seul le voyage possible, à cause de sa force et de sa structure merveilleuse, qui lui permet de porter de lourds fardeaux et de rester une semaine sans boire ; mais Moïse, avec son exactitude habituelle, parle d'un âne, et non d'un chameau. Or, cela démontre jusqu'à l'évidence que la course n'était pas très-longue et que l'âne pouvait porter, outre les enfants de Moïse, les provisions nécessaires aux besoins de la famille. Ces considérations, bien qu'elles soient d'un ordre inférieur, ont cependant leur puissance, puisqu'elles nous mettent sur la trace de la vérité.

Voici une autre preuve : à l'embouchure de Ouadi-Zakhara, vers l'extrémité de ces larges roches dénudées que Burckhardt a prises à tort pour une voie pavée [1], tout près de l'oasis, existe un

[1] Karl Ritter, après avoir parlé des kobar-el-Noszara ou tombeaux des Nazaréens, nom que les Arabes appliquent à tous les peuples avant la fondation de l'islamisme, dit qu'on trouve les vestiges d'une route pavée, commençant à la mon-

puits abondant d'eau excellente, ayant une profondeur d'environ cinq mètres; sa maçonnerie m'a paru remonter à la plus haute antiquité. Les autres puits sont à un ou deux kilomètres dans l'est-nord, en allant vers Noueyba. Eh bien! selon nous, c'est à ce même puits que Moïse rencontra les filles de Jéthro; il arrivait à Madian par Ouadi-Zakhara, fuyant de Tanis par la voie la plus directe; il le trouvait infailliblement; ce puits était sur son chemin, il ne pouvait le manquer; c'est le premier que l'on rencontre en venant de l'Horeb, en venant de l'Égypte, puisqu'il se trouve à l'extrémité de la longue vallée et à peu de distance de la mer Rouge.

En outre, ce puits touchait à l'oasis même où devait se trouver l'établissement fixe des Madianites et la demeure de Jéthro; il coïncide merveilleusement avec le récit de l'Exode, si plein de couleur et de charme; il aplanit par sa position toutes les difficultés de la question tant débattue jusqu'à nos jours et restée obscure, malgré l'opiniâtreté des recherches de tant de savants si justement célèbres. Nous nous sommes assis sur la margelle de ce puits, nous y sommes venu directement de l'Horeb, et il ne reste pas le plus léger doute dans notre esprit.

Complétons notre pensée par quelques nouvelles observations.

Quand Moïse fut devenu le commensal et le gendre de Jéthro, nous savons par la Bible qu'il errait constamment avec ses trou-

tagne et se terminant à la pointe de la péninsule. Cette idée lui aura sans doute été suggérée par le récit de Burckhardt, mais elle est contraire à la vérité. (Voy. Ritter, *die Erdkunde, Sinaï Halbinsel*, p. 232.)

peaux dans les vallées voisines de la mer Rouge et du Sinaï; or, pour nous qui avons séjourné dans le golfe Élanitique, l'impossibilité est absolue qu'il soit venu là du Hedjaz. — La distance était trop considérable; et, à cette époque si reculée, cette portion de l'Arabie devait être, comme elle l'est encore de nos jours, l'apanage d'une tribu différente de celle des Madianites. Au point de vue de la géographie biblique aussi bien que de la géographie positive, l'impossibilité est la même : un conducteur de troupeaux ne s'éloigne pas du centre de sa tribu de vingt-cinq à trente journées de marche.

En réfutant M. de Laborde au sujet de la première fuite de Moïse, M. Quatremère, qui place aussi Madian à Magâïr-Schoaïb, dit que Pharaon, « s'il avait eu à cœur de faire saisir un homme dont il désirait la punition, pouvait l'envoyer prendre en traversant la presqu'île, où rien ne pouvait s'opposer aux recherches de ses émissaires[1]. » Puis, dans une autre partie de son travail, l'éminent auteur des *Recherches sur l'Égypte ancienne* émet l'opinion que cette vaste contrée, « au moment du séjour des Hébreux, n'avait point d'habitants[2]. » Nous sommes d'une opinion contraire, et nous avons donné des preuves irréfutables qu'elle était peuplée : avant nous, Moïse en a semé, pour ainsi dire, chaque page de son récit; mais, s'il en eût été autrement, comment les émissaires de Pharaon auraient-ils pu trouver le fugitif dans cette péninsule hachée, bouleversée, d'un si difficile accès et complétement déserte?... D'où auraient-ils pu tirer des ren-

[1] L. Quatremère, Mém. cité, p. 32. [2] *Ibid.*, p. 29.

seignements? A quels indices reconnaître le chemin suivi par Moïse? Et comment lui eût-il été possible de gagner Magâïr-Schoaïb à travers d'aussi vastes solitudes jusque-là inexplorées?... L'argument de l'illustre orientaliste ne nous paraît pas complétement solide, et nous aimons mieux la conclusion de son Mémoire, qui fait de Dahab un des entrepôts de ces hardis et industrieux Nabathéens, ce grand peuple qui a disparu du globe sans laisser d'autres traces que les ruines splendides de sa capitale, perdues dans une vallée mystérieuse de l'Arabie. Oui, Dahab fut un de leurs ports, cela est incontestable; mais, avant d'être aux Nabathéens, qui, selon toute probabilité, lui donnèrent son nom actuel, Dahab s'appelait Madian, et fut illustré par la demeure de Jéthro, cheick des Madianites, et par le séjour prolongé que fit là et dans ces parages le législateur des Hébreux.

CHAPITRE VIII.

**DE DAHAB A NOUEYBA. — TOMBEAUX ANTIQUES DANS LA PLAINE DE HAMEÏD.
LES MONTS HELLEL.**

Le 11 mars 1850, je quittai l'oasis de Dahab pour remonter à l'est dans la direction d'Akabah, en suivant constamment les grèves de la mer. A trois kilomètres de l'oasis je trouvai un puits abondant, dont l'eau était meilleure encore que celle de Dahab, et plus loin quelques centaines de beaux palmiers. Là je rencontrai deux Mezéïns à demi nus, occupés à pêcher une espèce de poisson fort curieux, ressemblant à des intestins de volailles; ils vinrent m'en offrir, me vantant sa délicatesse avec toute la loquacité arabe; mais je les remerciai, ne pouvant vaincre la répugnance qu'il m'inspirait. La route que je suivais est parfois d'un accès difficile; on est forcé d'escalader des falaises peu élevées, mais abruptes; il y a plusieurs éboulements de rochers qui rendent le passage dangereux, et à diverses reprises nous dûmes marcher dans la mer.

Le soir, je fis halte à l'embouchure d'une grande ouadi inconnue qui monte droit au nord. Là, point d'inscriptions, nulle ruine; mais en revanche on y trouve les plus riches madrépores

colorés, et les plus admirables coquilles des mers orientales. J'en recueillis une collection assez volumineuse, mais bientôt il me fallut en abandonner une partie, à cause de l'embarras que cela me causait. Un héron blanc merveilleux (balachon), une espèce d'aigrette fort rare, pêchait comme nous arrivions au campement; je le tuai au moment où il reprenait son vol, ce qui provoqua de grands cris d'admiration de la part des Bédouins, dont le tir n'est redoutable qu'autant qu'ils ajustent longtemps un objet immobile. Je le dépouillai avec soin, afin d'en orner le cabinet d'un naturaliste; l'estomac était très-charnu, mais la viande avait une odeur de poisson fort désagréable. Pendant les cinq jours que je suis resté dans le golfe Élanitique, c'est le seul oiseau que j'aie vu. On dirait que rien n'y peut vivre. Je crois aussi que le poisson est rare dans ce bras de mer, quoi qu'en aient dit plusieurs voyageurs, car à deux reprises différentes j'ai voulu y faire pêcher, et le Mezéïn et le Therrabynn employés par moi ne m'ont rapporté que trois ou quatre misérables petites espèces. Il est vrai de dire que cela tenait peut-être à leurs mauvais engins ou à leur inhabileté, puisque Burckhardt dit quelque part qu'il y a là beaucoup de poissons du genre du turbot. Les coquillages, par contre, y sont d'une abondance prodigieuse.

Après une marche de neuf à dix heures, j'arrivai à l'oasis de Noueyba, qui est bien plus belle et plus grande que celle de Dahab; il y a là un puits solidement maçonné qui doit dater des temps antiques. Noueyba était désert depuis longtemps; les palmiers attestaient un long abandon, et les clôtures des jardins avaient été détruites par un ouragan. Je fis déblayer le sol dans

un cercle de beaux arbres, au bord de la mer Rouge, et l'on y dressa ma tente. Là, dans cette Arabie Pétrée si riche de grands souvenirs, mais presque partout si stérile et si attristante, c'était, par cette chaude soirée, un site enchanteur et plein de poésie. A l'ouest, les derniers gradins du djebel Hadra fermaient l'horizon de la plaine montueuse de Hameïd, et se continuaient dans l'ouest-nord jusqu'à la chaîne magnifique des monts Hellel ; en face, au sud et à l'est, j'apercevais, par-dessous l'élégant parasol des palmiers et des cédès, tout le développement du golfe Élanitique encaissé dans les crêtes de Dar-el-Hhamar et de Magâïr, toutes roses avec de gigantesques ombres de lapis-lazuli. Une vapeur légère, transparente, flottait sur ces premières arêtes du Hedjaz et donnait à cette nature aride un charme indéfinissable; c'était magique à voir!... J'aurais bien voulu rester quelques jours à contempler ces sites étranges, afin de les reproduire par la peinture, puis prendre un repos dont j'avais tant besoin; mais j'étais seul; la voix impérieuse du devoir me criait de marcher sans cesse, et, d'un autre côté, j'étais cruellement attristé de cette solitude profonde au milieu de quatre barbares, solitude qui n'était troublée que par le bruit régulier, monotone et cadencé, du flot qui venait en murmurant expirer à mes pieds.

Un béden (capricorne) passa tout à coup près de moi avec une vitesse inouïe, poursuivi qu'il était par une panthère de moyenne taille; le léger et gracieux animal gagna la plage et disparut sous des massifs de tamarisques. Je saisis mon fusil et me mis à leur poursuite; mais le béden, traqué de près, sortit bientôt du bois et regagna la vaste plaine dans la direction d'Akabah,

ayant toujours derrière lui, à quelques pas, la redoutable panthère ; bientôt ils disparurent tous deux à l'horizon, et moi, voyant ma chasse perdue, ce qui était peut-être un bonheur pour moi, en attendant l'heure du souper, je me mis à pêcher des coquilles de toutes formes et de toutes couleurs, et j'en rapportai une riche moisson. La grève de Noueyba en est littéralement couverte. C'est entre cette oasis et la ouadi inconnue où j'avais campé la veille que se trouvent les plus belles, et leur abondance est vraiment fabuleuse ; mais, à partir de la pointe sablonneuse située à l'est du bois de tamarisques, elles cessent tout à coup. Quelle fortune pour l'amateur, pour le naturaliste, que ce golfe si rarement visité, à peine connu ! C'est là qu'un Français nommé Portier, assassiné au Kaire il y a deux ans, avait recueilli des collections prodigieuses qui contenaient tant d'espèces nouvelles [1].

Mon cheick, en parcourant l'oasis, trouva un manteau et d'autres objets. — « Quelqu'un se cache ici, » me dit-il, « et ce n'est pas de notre tribu ni de celle des Mezéïn, maîtres de Noueyba. » Cette circonstance, qui me semblait insignifiante, parut au contraire l'inquiéter beaucoup. Il me dit de me tenir sur mes gardes et demanda un de mes fusils. Comme je remontais au nord, à l'extrémité du bois, j'aperçus au bord de la mer, à une assez grande distance, un Bédouin qui examinait sur le sable, avec une attention extrême, l'empreinte de mes chaussures européennes ; je me montrai, il s'enfuit à toutes jambes pendant que je lui criais en arabe : *Ia oulèd, talè! talè! kouwel! talè!* (Eh ! garçon, viens, viens, poltron, viens !)

[1] Ceci a été écrit en 1850.

Au son de ma voix, Saleh accourut avec le manteau, ce qui vainquit la répugnance du fuyard; la crainte de perdre un vêtement si indispensable lui rendit un peu de courage, et il se laissa approcher; mais le pauvre garçon tremblait de tous ses membres. C'était un jeune homme de quinze à seize ans, d'une physionomie très-mobile et très-étrange; ses dents, aussi blanches que mes belles coquilles, étaient aiguës comme celles des sauvages des mers du Sud; son regard était farouche et jetait parfois un feu sombre; il se nommait Marchout et appartenait à la tribu des Therrabynn, campée alors à une grande distance vers le désert d'el-Tyeh. Il était venu seul dans ces contrées désertes pour revoir la mer qu'il aimait avec passion, et il avait pour compagnon un grand chien fauve à longs poils, d'une maigreur effrayante. Le chien portait le nom du maître: Marchout, et tous les deux vivaient de coquillages crus et du poisson que le Therrabynn prenait quelquefois.

Dans notre heureuse et magnifique France, nul ne songe qu'il peut y avoir sous le ciel de semblables existences, des caractères aussi rudement trempés, de pareils moyens de vivre. Voyez ce jeune Scénite qui vient de huit à dix journées à travers les déserts arides et les âpres montagnes de l'Arabie Pétrée pour revoir la mer Rouge dont il aime les plages solitaires; il a quitté la tente de son père, il a dit adieu à sa mère, à ses frères et à ses sœurs, et, demi-nu, muni de quelques poignées de farine et d'un briquet, le voilà errant à l'aventure, exposé à toutes les mauvaises chances de la vie du désert!

J'essayai de l'apprivoiser en lui donnant quelques pièces de

vingt paras nouvellement frappées, pour l'engager à pêcher; il partit et revint après le lever de la lune avec quatre petits poissons et quelques oursins brisés; je le régalai de pilaw, et, comme j'avais tué trois ramiers dans Ouadi-Zakhara, nous eûmes ce soir-là un festin splendide auquel les deux Marchout firent grand honneur. Du reste, et probablement à cause de la société de mes trois Bédouins, il se familiarisa assez vite avec nous, et s'offrit de passer la nuit à guetter des espèces d'anguilles qui sortent de la mer et viennent sur le rivage; je refusai; mais, voyant que je paraissais attacher une certaine importance à un mince fragment d'un oursin très-beau, particulier à ce golfe, il me dit qu'il connaissait la retraite de ces crustacés, mais qu'il fallait plonger profondément sous des rochers. — « Eh bien, tu iras demain, » lui dis-je, « et je te les payerai convenablement si tu les apportes tout entiers. »

L'interrogeant sur la contrée qu'il avait parcourue, afin de savoir s'il ne s'y trouvait pas quelques inscriptions, il m'apprit que, la veille, il avait traversé une ville détruite, et que les maisons y étaient par milliers. — « C'est tout près d'ici, » me dit-il en étendant la main vers l'ouest-nord. Je lui fis raconter plusieurs fois et très-minutieusement sa découverte archéologique en présence de mon brave cheick, et le lendemain, à l'aube du jour, nous prîmes la direction des ruines, tandis que Marchout s'en allait plonger à la recherche des oursins pour venir me rejoindre ensuite aux dyars abandonnés.

Après une rapide marche de quarante-six minutes au nord de l'oasis, à travers cette plaine montueuse semée de pierrailles,

nommée *Hameïd* par les Arabes, j'arrivai aux premiers gradins de la chaîne d'Hadra ; tous ces gradins étaient littéralement couverts de monuments funéraires édifiés en blocs de grès rouge ou de granit non taillés, mais cependant choisis de façon à offrir une grande régularité. J'en mesurai plusieurs : tous avaient invariablement la même forme, le même appareil et quarante pas de circonférence. Le cheick Saleh, qui me suivait à quelque distance, s'écria en me rejoignant : *Dyar Frangui!* En effet, suivant la tradition bédouine, comme je l'appris plus tard, ce sont encore des *tombeaux* d'Européens, mais cette tradition est fausse, et la science doit aller ailleurs chercher la vérité. Ce qu'il y a d'évident pour nous, c'est que ces dyars sont des monuments funéraires remontant à une haute antiquité. En interrogeant des vieillards de toutes les tribus de la péninsule Pétrée, ils n'avaient qu'un mot : *Zémân*, *zémân*, *zémân*, ce qui, selon eux, est le *nec plus ultra* de l'antiquité. De prime abord je pensai que ces nécropoles, disséminées dans certaines parties de la presqu'île, étaient l'œuvre des vieilles générations arabes, mais les Bédouins ont une tradition qui repousse formellement cette idée (et l'on sait, depuis la Bible, avec quelle ferveur les Scénites conservent toute tradition); ces dyars ont été édifiés par d'autres races venues là dans les temps antiques, et les pères de leurs pères leur ont dit ce qu'ils transmettent à leurs petits-fils.

Une chose digne d'être remarquée et examinée par les savants est l'absence de toute inscription dans le pays des écritures par excellence. Cependant la pierre formant linteau au-dessus de l'étroite ouverture du monument est toujours plate, comme si

elle fût taillée, et aurait pu recevoir une ou plusieurs lignes de caractères. L'écriture était-elle inconnue aux peuples qui élevèrent ces tombeaux, ou les élevèrent-ils à la suite de combats sanglants et dans des marches rapides ressemblant à une fuite? Tels sont les problèmes à résoudre.

Plus tard, en remontant vers le nord-ouest, je trouvai dans le Djebel-Zéléka une nécropole semblable à celle d'Hameïd, mais moins considérable. Sur le tombeau le mieux conservé, au milieu de la pierre du couronnement, j'aperçus quelques signes très-frustes, qui me parurent être des caractères samaritains. Étaient-ce en effet des caractères ou un jeu de la nature sur cette pierre posée là depuis tant de siècles? L'avenir nous le dira, car je moulai ce curieux indice qu'il m'a été impossible d'étudier depuis, perdu qu'il est dans l'immense collection de creux rapportés par moi [1].

Il y aurait peut-être de la témérité à vouloir faire remonter ces monuments d'un art si primitif aux Hébreux, et pourtant cela n'a rien d'impossible; l'entrée de chaque tombeau rappelle par sa forme, sur une mince échelle, il est vrai, le style architectonique des pylônes égyptiens, ce qui peut donner quelque créance à ma supposition; leur appareil grossier, dénué de ciment, porte cependant avec lui un grand caractère de solidité, chose encore empruntée à l'Égypte.

On m'objectera sans doute certains passages des anciens au sujet des sépultures des Hébreux: on prétend qu'ils pratiquaient

[1] Ce fragment, d'environ 25 centimètres carrés, n'a jamais été retrouvé; il aura disparu dans mes nombreux changements de résidence avec tant d'autres objets que j'ai vainement cherchés.

des excavations dans les rochers pour y déposer leurs morts; le grand prophète Jérémie dit positivement qu'ils embaumaient les riches, autre coutume prise à l'Égypte. L'abbé de Fleury, dans son livre sur les *Mœurs des Israélites*, s'exprime ainsi : « Ils les mettoient dans des sépulcres qui étoient de petits caveaux ou des cabinets taillés dans les rochers avec un tel artifice, que quelques-uns avoient des portes fermantes et tournant sur leurs gonds taillés de la même pièce; on en voit encore plusieurs; chacun avoit une table de la même pierre sur laquelle on posoit le corps [1]. »

Lorsque leurs tombeaux étaient en plein champ, dit un autre auteur, ils mettaient dessus une pierre taillée, pour avertir qu'il y avait dessous un cadavre, afin que les passants ne se souillassent pas en y touchant.

Tous ces renseignements semblent fortifier notre opinion au lieu de la contredire. Les Dyar-Frangui, contrairement aux usages des Bédouins, des Turcs, des Arabes et des Persans, qui enterrent leurs morts dans leurs jardins, dans les villes, au coin des rues et jusqu'au milieu des chemins, sont toujours à quelque distance des routes, et le plus souvent ils couronnent des rochers escarpés; n'y avait-il point un but dans cette pratique générale? n'était-ce pas pour éviter le contact impur des tombeaux, cette souillure dont parlent les livres saints?

Quant à l'objection des caveaux creusés dans les rochers, ainsi que nous le voyons pour la sépulture d'Abraham, elle est facile

[1] Fleury, *Mœurs des Israélites*, p. 207.

à détruire. La présence des Israélites dans la presqu'île Sinaïtique était un événement fortuit; pour eux, c'était un *passage,* rien de plus; et d'ailleurs il est plus que douteux qu'ils eussent à leur disposition les outils nécessaires pour perforer le granit. Les Hébreux, nous dira-t-on encore, étaient employés aux grands travaux publics des Égyptiens, et leur habileté devait être grande comme tailleurs de pierre; oui, sans doute, ils étaient employés par leurs maîtres dans la vallée du Nil, c'est un fait attesté par la Bible; ils étaient écrasés par le travail, mais par le travail de la brute, et non celui de l'homme intelligent; puis l'on ne doit pas perdre de vue qu'ils étaient en quelque sorte concentrés dans le Delta où le grès, le calcaire et le granit manquent. Leur métier était de servir des bâtisseurs et de pétrir ces briques crues qu'employait à profusion toute l'architecture civile et même l'architecture religieuse pour les demeures profondes des morts, ainsi qu'on le voit dans la contrée où fut Memphis, à Abousir, à Saccara, dans ces puits effrayants dont les parois sont toutes en briques crues. Le granit venait de la haute Égypte, et il n'est pas supposable que la classe sacerdotale, si puissante et si imbue de préjugés religieux, eût voulu confier à une race esclave, une race inférieure selon elle, une race ennemie, enfin, le soin de préparer ces blocs superbes couverts de bas-reliefs et d'inscriptions magnifiques en l'honneur de leurs dieux, de leurs héros, de leurs rois, qui excitent encore notre admiration après quarante siècles. L'art était entre les mains des Égyptiens et non des Hébreux.

L'impossibilité du temps d'une part, de l'autre l'inhabileté, le

manque d'outils et la peine infinie les auront donc empêchés de creuser des caveaux sur une terre étrangère; ils se seront contentés d'élever ces cônes en forme de pyramide, parce que c'était l'affaire d'un instant pour une assistance nombreuse dans une contrée tellement encombrée de pierres qu'elle en a reçu son nom si caractéristique. Le milieu de ces cônes était vide; une petite porte y accédait, et le couronnement de ces sépulcres était formé *par une large pierre plate;* c'était d'ordinaire un éclat de grès d'un grain fin, ayant toute l'apparence d'un bloc taillé, ce qui n'est pas plus rare dans l'Arabie Pétrée que les bancs de galets dans notre Normandie.

Je fis fouiller deux de ces dyars, les plus rapprochés d'un euchour superbe qui se trouve là isolé[1]; quand le caveau se trouva déblayé des pierres détachées des parois, je trouvai le roc vif, ce qui ferait supposer que la race par qui ces singuliers monuments furent édifiés brûlait ses morts ou déposait simplement les corps dans le caveau sur la pierre. L'ouverture était généralement à l'orient, ou plutôt, si je ne me trompe, elle était toujours dans cette direction; quelques recherches que j'aie faites, il m'a été impossible de trouver la plus légère indication, le plus mince débris de poteries.

Après avoir parcouru en tous sens cette nécropole et la base granitique de la montagne qui la couronne pour essayer de découvrir quelque inscription, je remontai dans la direction d'Ac-

[1] L'*euchour* est un grand arbuste fort rare; j'en ai trouvé trois seulement durant tout mon voyage en Arabie; ses larges feuilles luisantes, sa sombre verdure, lui donnent un certain air de famille avec le laurier-palme.

kabah; j'avais le plus vif désir de faire une pointe dans le pays des Halaouïns, chose peu facile alors, parce qu'il m'eût fallu abandonner Saleh et ses compagnons; j'étais fort indécis, à cause de la situation dans laquelle je me trouvais. Un Bédouin, que nous rencontrâmes, fit cesser mes irrésolutions; j'appris par lui que cheick Hussein était en guerre avec tous les siens, et que la route de Pétra par Ackabah était de nouveau fermée. Prenant aussitôt une détermination, nous remontâmes vers l'ouest, et je rentrai dans la contrée alpestre par la grande Ouadi-Outir, échue en partage aux Arabes Aleygat.

Plusieurs ruisseaux très-faibles coulent çà et là dans les sables de cette vallée, mais l'eau est mauvaise; il y a parfois quelques groupes de dattiers, improductifs faute de soins, et, si les Aleygat avaient l'intelligence des Szaoualhât, ils pourraient faire de Ouadi-Outir, sur une échelle plus restreinte, il est vrai, une oasis dans le genre de Pharan.

Remontant à travers d'âpres rochers rouges, je trouvai Ouadi-Gazalé allant dans le sud-ouest; nous continuâmes notre marche à l'ouest-ouest, presque nord, et, comme mes Bédouins n'étaient jamais venus dans cette partie de l'Arabie, nous finîmes par nous égarer au milieu d'un réseau inextricable de vallées qui coupent la haute chaîne des monts Hellel. Bien que ce fût partout du grès rouge par grandes masses ou du granit bleu, je ne trouvai pas une seule inscription, ce qui me parut très-significatif, et dont j'essayerai de tirer quelques inductions quand je m'occuperai de la question philologique. Je m'arrêtai enfin dans

une vallée grandiose où se trouvaient des seyal en abondance, et je m'installai sous un large escarpement de rochers; peu de temps avant, une fraction de la tribu Aleygat avait campé là avec des troupeaux considérables. Plus tard, j'appris que c'était Ouadi-Tye, qui remonte très-haut dans l'ouest-nord.

Le lendemain, à l'aube du jour, nous nous remîmes en route : j'étais cruellement inquiet; les provisions s'épuisaient rapidement; depuis longtemps mes Bédouins, à qui j'avais compté quelques centaines de piastres pour n'avoir point à m'occuper de leurs subsistances, avaient agi en véritables Arabes et manquaient de dourah, de sorte qu'il me fallait les nourrir. Effrayé des conséquences que cette incurie pouvait amener, je dis au cheick : « Pourquoi ne m'as-tu pas demandé d'argent à Tor? Si du moins tu m'avais fait part de ta détresse, j'aurais augmenté ma provision de riz, car tu sais que j'aime à bien te traiter, quoique le contrat ne m'y oblige pas. — C'est vrai, me répondit-il d'un air consterné, ne nous donnez rien ce soir, nous ne mangerons pas. *Bocra*, *bade bocra*, *inch' Allah*, demain, après-demain s'il plaît à Dieu, nous rencontrerons des Arabes qui nous prêteront des fèves pour nos chameaux et du dourah pour nous. Si encore nous retrouvions notre route! » disait-il avec tristesse en regardant le ciel.

J'avais les yeux pleins de larmes en voyant la résignation sublime de ce brave homme en face de la faim.

Quand on écrit un contrat avec des Bédouins, ils vous demandent toujours un supplément de paye pour leur nourriture; j'avais donné au Kaire cinq cents piastres, la somme demandée

par Saleh; eh bien, ils se bornèrent à emporter, ainsi que je l'appris trop tard, pour une vingtaine de piastres de farine; ce fut tout. Aussi, dix ou douze jours après mon départ de la capitale de l'Égypte, leur sac était vide. Par un bonheur inespéré, j'avais fait antérieurement d'autres voyages très-longs avec des Bédouins, et suis de ma nature homme de précaution. Pour parer à tout événement, j'avais fait acheter une centaine de livres de riz et un sac de biscuit en plus que le strict nécessaire, et bien m'en prit.

Nous redescendîmes à l'est pendant plusieurs heures, sur l'avis du cheick et presque malgré moi. Nulle trace humaine dans ces tristes déserts, nul moyen de se renseigner! Notre malheur s'aggravait encore par la disette d'eau qui nous menaçait, et, sous cette latitude, dans ces sables, manquer d'eau c'est la mort!

Fatigué de ces contre-marches, j'ordonnai de faire halte. Je consultai mes cartes, mes instruments, et je finis par convaincre le cheick que Serbout-el-Kadem, où je me rendais, devait être à l'ouest du lieu où nous étions; nous quittâmes donc la direction est-nord, et, après quelques heures, nous débouchâmes dans la belle Ouadi, nommée Lainn par les Arabes, où nous trouvâmes deux Terrabyns qui nous renseignèrent le mieux possible[1].

Des sources nombreuses signalent Ouadi-el-Aïn, mais leurs eaux sont rougeâtres et comme chargées de pétrole; les chame-

[1] Les Bédouins la nomment Ouadi-Lainn par corruption; c'est Ouadi-el-Aïn, la *vallée de la source.*

liers ne voulurent pas en laisser boire à leurs animaux malgré leur épuisement : dans un fourré très-marécageux, j'aperçus des joncs et des roseaux de quinze à vingt pieds de haut, des tamarisques et quelques jolis palmiers disséminés le long d'un ruisseau. Vers le milieu du jour, nous entrâmes dans un superbe défilé de granit rouge où serpentait un filet d'eau qui se perdait souvent dans le sable pour reparaître à quelque distance.

A mesure que les remparts du défilé s'abaissent, il devient plus étroit, plus âpre, et le sol s'élève dans la direction ouest; sa longueur est d'environ quatre kilomètres; l'extrémité se termine par un escarpement de dix à douze pieds de hauteur très-difficile à franchir pour les chameaux et même pour les hommes; du haut de cette escarpe tombe une petite cascade dont la source est à peine éloignée de vingt-cinq pas. Le cheick, qui était en avant, apparut tout à coup sur un tertre, le visage épanoui, en criant du plus loin qu'il m'aperçut : *Allah Kerim Cavadja! moyè taïb, terik taïb! adè Ouadi-Zéléka!* (Dieu est grand, Monsieur! l'eau est bonne ainsi que la route; nous sommes dans Ouadi-Zéléka.)

Le pauvre homme avait enfin reconnu son chemin; la grande vallée de Zéléka, qui va de l'est au sud-ouest, est la route directe du couvent du Sinaï à Pétra par la forteresse d'Ackabah. Comme j'avais une pioche et une pelle de fer, on eut bientôt déblayé les herbes parasites encombrant la source et fait une fosse dans le lit de gravier, ce qui permit aux Bédouins d'emplir en quelques minutes mes barriques et leurs outres. A l'abattement le plus profond succéda la joie la plus vive; je parlai d'un pilaw copieux

pour le soir, et l'on se remit gaiement en route en remontant toujours au sud-ouest. A quarante minutes environ des sources, j'aperçus à l'est cinq tourelles rondes couronnant une montagne; chacune de ces tours a une ouverture à l'ouest sur Ouadi-Zéléka; comme ce pays est complétement stérile et inhabité, j'ai pensé que ces tours servent de tombeaux à quelques cheicks de la contrée.

A trente minutes plus loin au sud-ouest, sur de légers monticules bordant la route, je remarquai une nécropole assez considérable; ce sont encore des *dyar-frangui*, suivant les Bédouins; plusieurs de ces tombeanx, qui sont bien conservés, ont cinq pieds de hauteur sur soixante de circonférence; semblables à ceux de la plaine d'Hameïd et des contreforts de Salaff, ils sont creux et recouverts d'une large dalle. Comme il y a dans le voisinage des bancs de grès qui se fendent par larges tranches, l'appareil de ces tombeaux est moins grossier, et il a mieux résisté à la destruction des hommes et des siècles que ceux des nécropoles citées plus haut par nous; l'épaisseur des murailles est de cinq pieds, et c'est près du plus complet que j'ai moulé la pierre où j'ai cru reconnaître des caractères samaritains.

Au lieu de suivre la voie du Sinaï, nous remontâmes directetement à l'ouest et vînmes déboucher dans un vaste bassin aux larges horizons continuant Ouadi-Zéléka; selon mon cheick, c'est toujours la même vallée bien qu'il y ait interruption par un plateau dont la pente s'abaisse vers Ouadi-Abou-Tréfi : pour les Bédouins, c'est une contrée riche; le sable y abonde, et, dans ce sable, ailleurs l'image de l'aridité, croissent en assez grand nom-

bre des touffes d'herbes odorantes dont se contentent leurs troupeaux affamés. Ce territoire est dans le domaine des Aleygat, tribu rapace et mal famée. Comme je m'étais arrêté aux tombeaux avec le cheick pour en dessiner un et mouler l'inscription, nous trouvâmes le campement établi dans un pli de terrain près duquel se trouvaient de nombreuses traces d'animaux; les voyant toutes récentes, Saleh témoigna du mécontentement et une inquiétude très-marquée. « Il y a des Bédouins ici, » dit-il, « et ce sont des ennemis; il faudra veiller cette nuit. »

Pendant qu'on préparait le repas du soir, l'unique de chaque jour, mon brave Szaoualhât prit un fusil, quelques cartouches, et s'en alla en découverte; son retour fut rapide, et, étendant la main au nord vers le désert, il me dit : « Là, il y a quinze tentes d'Aleygat; si vous m'en croyez, vous ne dormirez pas cette nuit; on soupa vite, le feu fut éteint, et Hassan, un grand conteur d'histoires, reçut l'ordre de mettre un terme à sa loquacité; les trois Bédouins et mon domestique Abdallah étaient accroupis depuis longtemps autour des cendres chaudes, buvant silencieusement, à de fréquents intervalles, la liqueur odorante de l'Yemen pour les préserver du sommeil, lorsque nous entendîmes tout à coup, fort près de nous, un léger froissement d'herbes sèches et les pas de plusieurs hommes qui semblaient s'avancer avec une précaution de mauvais augure; spontanément nous nous levâmes tous les cinq, et le cheick cria d'une voix forte :

— *Ech rak tfettich Bédaoui?* (Que cherchez-vous, Bédouins?)

Un profond silence succédant à cette interpellation, j'armai

les deux coups de mon fusil que je remis au cheick, et je fis résonner la forte batterie de mon tromblon chargé de trente à quarante chevrotines; les promeneurs nocturnes furent sensibles à l'éloquence stridente du fer, car ils répondirent vite : *Habibi!* (amis).

Ils étaient à peine à dix pas de nous, cachés derrière un petit buisson de tamarisques; comme la nuit était fort obscure, ils avaient pu arriver en rampant sur le sable, pour ainsi dire, jusqu'à ma tente, croyant nous surprendre au milieu de notre sommeil.

Ils s'approchèrent, et, après un salam très-bref, contrairement aux usages du désert, ils vinrent s'accroupir à notre triste foyer, que j'avais remué d'un coup de pied pour voir à qui nous avions affaire; c'étaient trois Aleygat armés de longs fusils et possesseurs de figures patibulaires; je rentrai dans ma tente et fis venir Saleh : « Avant de rallumer le feu, » lui dis-je, « fais une tournée à quelque distance pour t'assurer s'ils ne sont pas suivis par d'autres Bédouins; garde mon fusil, ne crains rien; nous avons en eux des otages qui me répondent tous les trois de toi. » Ce brave homme, dont le dévouement pour moi était extrême, partit aussitôt et revint après une demi-heure me rendre compte de sa course. « Je n'ai rien entendu, rien rencontré, » me dit-il; « je les crois seuls, mais soyez sur vos gardes. » Alors Alayat reçut l'ordre de faire du feu, car la nuit était glacée, et les jets de flamme vinrent éclairer les visages étranges de nos singuliers visiteurs.

Deux de ces Bédouins avaient passé trente ans, l'autre en avait

dix-huit ou vingt; ils restaient silencieux, jetant parfois quelques broussailles dans le feu pour l'alimenter et garder une contenance moins embarrassée; parfois aussi leurs regards se tournaient furtivement vers ma tente comme pour en sonder la profondeur et s'assurer si elle contenait d'autres voyageurs. Ennuyé de ces voleurs et de leur manége, je sortis de ma tente ayant à ma ceinture des pistolets d'arçon à deux coups et une paire simple; puis je tirai les deux coups de mon fusil à travers le désert, et le rechargeai aussitôt devant eux : je renouvelai de même l'amorce de mon tromblon, et tout cela avec une certaine ostentation; puis, quand toutes ces armes furent dans le meilleur état possible, je dis fort tranquillement à Saleh, en lui remettant mon fusil double : « Voilà pour les voleurs, et tâche de viser juste! »

Hassan alors recouvra tout à coup sa langue; à propos du tromblon, il prétendit que cette arme terrible tuait cinquante Bédouins à chaque détonation, et qu'on pouvait tirer indéfiniment; à cela vint se joindre une amplification dans le goût arabe sur mon habileté de chasseur, et, pour preuve, il leur montrait la magnifique tête du Beden, que je rapportais avec d'autres trophées; ses histoires firent leur effet, car nos trois voleurs me parurent assez mal à l'aise; pourtant, à la fin, celui qui paraissait avoir de l'autorité sur les autres rompit le silence qu'ils avaient gardé jusque là, et ce fut pour me demander d'un ton dur de la poudre et des balles. « La nuit, » lui répondis-je d'un ton plus hautain encore, « dans le désert, tout homme est un ennemi; au jour, si tu veux apporter du lait ou du leben, on te le payera; quant à ce que tu demandes, il n'y en a pas pour toi. »

Ils échangèrent alors quelques mots à voix très-basse; j'aurais été charmé de les voir partir, mais ils ne bougèrent pas; nous étions tous harassés de fatigue; les Bédouins avaient marché tout le jour par un affreux vent de khamsin; il fallait prendre vite un parti, autrement le danger n'aurait fait que s'accroître; je forçai donc le cheick, qui, malgré son inquiétude, tombait de sommeil, à prendre quelque repos, ainsi que Hassan et Alayat; quant à mon domestique égyptien, qui était le plus lâche poltron du globe et qui n'avait rien à perdre, il était allé s'établir à quelque distance de la tente dans des buissons de tamarisques, où il ronflait comme un tuyau d'orgue; quand mes gens furent enveloppés dans leurs abayes et couchés pêle-mêle avec leurs chameaux, dont ils avaient doublé les entraves, je me plaçai à la porte de ma tente, à dix pas des voleurs; j'allumai un cigare, et, le tromblon amorcé, je me mis à monter la garde résolument, comme cela m'était tant de fois arrivé avec Charles de Gatines et le fameux Parmaxis Argout, le compagnon et l'ami d'Alexander Burnes, quand nous passâmes tout l'hiver de 1846 dans les déserts de l'Irak-Arabi, de la Mésopotamie et la chaîne du Taurus. C'était un voyage terrible, celui-là, un *voyage d'extermination*, selon la pittoresque expression de M. Argout, qui avait cependant fait deux fois le voyage de l'Inde à travers la Perse et le Kandahar; nous eûmes une peine infinie à échapper aux Anézè, aux Amawend, aux Kurdes et aux Chemsis.

Je fumai un second, un troisième, un quatrième cigare; le sommeil m'accablait, et cette nuit-là je compris qu'une sentinelle avancée, malgré la peine de mort, pouvait quelquefois s'en-

dormir à son poste; mes pauvres Bédouins, malgré la crainte qu'ils avaient de perdre leurs chameaux, leur unique fortune, la vie de leurs familles, dormaient à qui mieux mieux; seuls, les voleurs ne dormaient pas; à la fin, après un temps qui me parut bien long, ennuyés, obsédés de ma cruelle et menaçante surveillance, ils se levèrent spontanément, d'un seul bond, et, sans m'adresser une parole, ils remontèrent au nord et disparurent bientôt dans les profondeurs du désert. Il était environ une heure du matin; je veillai encore deux heures en redoublant de surveillance, prêtant l'oreille aux moindres bruits, tressaillant à ces souffles lointains et mystérieux qu'on entend les nuits dans l'immensité des solitudes, approchant, collant mon oreille sur le sol pour n'être pas surpris; enfin, épuisé, à bout de forces, car j'étais très-malade, je réveillai le cheick et Hassan, pour prendre à mon tour deux ou trois heures d'un repos qui m'était bien nécessaire.

Voilà un des mille épisodes de la vie du désert; quand on est seul, ainsi que je l'étais, ce n'est pas gai assurément, et je ne suis pas du nombre de ceux qui trouvent à Paris, dans un salon bien calme et bien chaud, les aventures de voleurs pleines de charmes.

Nous partîmes tard de ce campement; l'horizon s'agrandissait; plus de montagnes granitiques, partout du sable et des collines de calcaire jaunâtre et crayeux; nous rencontrâmes plusieurs troupeaux de chèvres et de chameaux; dès que Hassan en apercevait, il courait à eux, les examinant avec une attention extrême; la raison qu'il me donna de ce manége fut qu'un hedjeïn lui avait été volé l'année précédente, et il soupçonnait fort les Aleygat.



Après une marche d'environ neuf heures, je trouvai au sud-ouest le Djebel-Zéléka ; il fallut le gravir à pic par des escarpements abominables où les chameaux tombèrent plusieurs fois ; sur le sommet d'un des deux pitons de cette montagne, j'aperçus des inscriptions nombreuses gravées sur un calcaire rougeâtre et dur, ce qui néanmoins ne l'a pas empêché de s'effleurir sous l'action des vents et des pluies du sud-ouest qui en ont rongé plus de la moitié. Je fis partir en avant ma petite caravane et je restai avec le cheick pour les mouler.

C'est là que commence un steppe vaste et sablonneux connu sous le nom de Ghiouffé ou el-Ghoffé الجوفى. Dans une lointaine perspective on aperçoit des crêtes de montagnes dans toutes les directions, et l'aridité de ce plateau est affreuse ; le simoun nous y incommoda cruellement ; j'avais les tempes serrées, j'étouffais. Comme cette contrée n'est guère fréquentée, mon cheick s'égara en suivant une trace autre que celle de nos chameaux ; nous étions descendus dans des vallons couverts de pierrailles noires et luisantes comme du jais ; la nuit venait, il n'y avait pas une minute à perdre : Saleh me pria de gravir une éminence et de rester là pendant qu'il irait à la découverte ; il remonta dans la plaine de sable, et, après une demi-heure de marches et de contre-marches, nous nous dirigeâmes à l'ouest, où nous trouvâmes un défilé de grès rouge s'abaissant brusquement et venant aboutir à un vaste cimetière de Bédouins ; de là j'aperçus dans le lointain un feu brillant sur lequel se dessinaient en noir ma tente et les Arabes. Nous étions dans Ouadi-Lakdar, ou la *Vallée verte*.

L'eau est abondante et très-bonne dans ce coin solitaire qu'on

pourrait appeler la miniature d'une oasis. Il y a cinq puits, quelques enclos de palmiers, de cédès, et dans l'un de ces jardins, entourés de murs en pierres sèches, je vis deux arbres très-beaux, grands, dont les feuilles étaient d'une blancheur éclatante; les Bédouins les nomment *Ammata;* ce sont les seuls, du reste, que j'aie vus en Arabie. A vingt toises de l'oasis, le granit rouge recommence, mais par masses mesquines, brisées; on quitte les régions alpestres et l'on voit qu'il va finir.

Plusieurs familles bédouines avaient campé la veille dans Lakdar, et nous profitâmes sans vergogne de leur provision de bois; des ramiers et une perdrix se partageaient les miettes rares perdues dans le sable par les pauvres Scénites, je les tuai. On est cruel au désert, surtout quand on meurt de faim. Les chameaux n'étaient guère moins à plaindre que les hommes; depuis plusieurs jours ils manquaient de fèves, et Saleh dépouilla pour les nourrir une quantité considérable de pousses de jeunes palmiers. L'insouciance et l'avidité sont tellement inhérentes à la nature de l'Arabe qu'il ne peut pas songer que des provisions toujours mesquinement faites puissent s'épuiser.

Ouadi-Lakdar va de l'est à l'ouest-sud-ouest: près du dernier puits je trouvai une inscription; le sol continue à s'abaisser, et la route coupe brusquement au nord à travers des collines de grès et de pierrailles qu'on dirait hachées, martelées. En quittant Ouadi-Lakdar j'entrai dans une grande vallée nommée Hammangniet. Là, le paysage prend de vastes proportions; le calcaire apparaît de nouveau, et dans le sud on découvre le Serbal avec ses belles cimes bleues et déchirées. Le sentier que je suivais

s'engage entre deux montagnes crayeuses. Au sommet du col, de chaque côté de l'étroite voie, existent deux tombeaux circulaires à demi ruinés, puis le sentier se déroule à travers un dédale d'âpres collines aboutissant au Djebel-Chéguer, où je trouvai six inscriptions; il y en avait autrefois un plus grand nombre, mais elles ont été détruites par les hommes et par des éboulements. Sur le sommet du Chéguer, au milieu du passage, on a gravé dans les temps antiques une espèce de cercle composé de dix-sept caractères; c'est un bizarre assemblage qui fait rêver à la magie ou à l'astrologie. Je le relevai avec un grand soin, car déjà plusieurs des lettres ont de l'indécision, et quelque jour il finira par disparaître complétement. Le versant occidental du Djebel-Chéguer est rude et difficile; des blocs de calcaire jaunâtre obstruent le rapide défilé qui débouche dans la Ouadi du même nom à laquelle succède Ouadi-N'teich. Sur la montagne qui ferme cette vallée je vis deux tombeaux très-anciens, et sur l'espèce de raz s'avançant à la jonction de N'teich et de Ouadi-Sye-Kébir je trouvai sept nouvelles inscriptions.

Ouadi-Sye, qui va de l'est à l'ouest, est la plus large vallée de la péninsule du Sinaï, et elle mérite en effet l'épithète de *Kébir* que lui ont donnée les Bédouins. La chaîne de Tyeh, haute et peu accidentée, l'enferme comme un mur au nord, puis elle va se perdre dans le groupe granitique du Serbal à l'ouest, en longeant le grand désert de sable de Raml-el Morak. Je vins camper au soleil couchant dans cette affreuse plaine, par un vent de khamsin soulevant d'immenses tourbillons de sable chaud qui m'étouffaient.

Le lendemain, après quatre heures de marche à l'ouest nord-ouest, nous laissâmes la région sablonneuse au nord, et vînmes longer une haute montagne appelée Zébir ; ses premiers gradins sont de grès rouge et fortement rongés par les eaux qui se sont ouvert dans la direction sud plusieurs passages profonds et des plus dangereux à franchir pour les chameaux. A Raz-el-Hayè, qui clôt cette âpre région, je trouvai sur une dalle naturelle, à gauche du col, une inscription de deux lignes en caractères si-naïtiques admirablement tracés ; près de là une autre inscription dans la même langue avait été martelée. A cinq kilomètres du Raz-el-Hayè, je trouvai le défilé de Sououk, profond, rapide et magnifique ; la vue plongeait sur une longue vallée étincelante de tons dorés. — C'était du sable aride ! et cette ardente traînée se trouvait encaissée par la chaîne grise d'el Tyeh, le Djebel-Nasp, les contre-forts du Serbal et les pics roses de Serbout-el-Kadem.

Je recueillis dans ce défilé quelques inscriptions précieuses, je franchis péniblement Ouadi-Sououk, وادى شوق, et, vers le milieu du jour, j'arrivai au pied de la montagne sur le sommet de laquelle se trouve la fameuse nécropole égyptienne.

Ma tente fut dressée à l'est-nord des pics, dans un ravin où l'on voit quelques buissons de tamarisques et des coloquintes d'une grosseur extraordinaire ; le sable y était si abondant et si fin qu'on s'y enfonçait jusqu'à la cheville : la chaleur devenait étouffante, et j'étais accablé par la fatigue et la maladie ; mais l'ennui de ces affreux déserts et la disette ne me permettaient pas de prendre aucun repos. Hassan s'étant renseigné près d'un Bédouin sur le chemin à suivre pour arriver aux ruines décou-

vertes par Niebühr, nous nous mîmes immédiatement en marche tous les deux en prenant la direction du sud-sud-ouest à travers une déchirure profonde de la montagne. Serbout-el-Kadem, ou plutôt سرابيت الخادم, Sarabit-el-Kadem, selon la désignation des Bédouins, qui emploient le pluriel, est une montagne de grès rouge presque inaccessible, taillée à pic à l'est et au nord-nord-ouest, directions qu'il m'a été donné de vérifier; c'est une véritable escalade de rochers brisés dont l'ascension dure une heure et demie. Quand on a gravi un tiers de la montagne, l'on parvient à une pente escarpée qu'il faut longer durant quelques centaines de mètres, et l'on n'a parfois littéralement que la largeur de son pied; au dessous, c'est le roc coupé verticalement comme un mur de donjon, à une grande profondeur; le moindre vertige, un oubli, une faiblesse, et tout était fini pour nous! Dans ma longue et aventureuse vie de rudes voyages, il ne m'était jamais arrivé de passer par un chemin si dangereux; j'ai failli m'y tuer vingt fois, et l'on comprendra sans peine à quels périls j'étais exposé quand on saura que je passais chaque soir au-dessus de cet effrayant abîme, portant dans mes bras les creux de ces grandes stèles égyptiennes dont quelques-unes dépassaient dix pieds de haut.

La première fois que je franchis cet obstacle, bien au delà de la seconde pente, je m'arrêtai découragé; j'étais d'ailleurs sérieusement malade, et je craignais que mon Bédouin ne me fît prendre tant de peine inutilement. Hassan, qui succombait sous le faix des ustensiles destinés au moulage, n'eût pas mieux demandé que de redescendre; mais, d'un autre côté, n'ignorant

pas que je devais voir à tout prix Sarabit-el-Kadem, il se débarrassa de son fardeau et se mit à grimper, à travers les roches et les éclats de grès qui croulaient à chaque pas, avec la légèreté d'un chacal; bientôt il se dressa très-haut au-dessus de ma tête en criant avec joie :

— *Cavadja, cavadja! el terdjman adè; tnin, telâte, arba'a tedjemanè!* Monsieur, monsieur, voici le drogman; deux, trois, quatre drogmans!

Ne voyant aucun être humain que lui dans cette montagne atroce, je ne savais ce qu'il voulait dire par cette réunion toute fortuite d'interprètes; je me remis néanmoins en marche, et j'appris vite que ce nom est donné aux tas de pierres ou d'ossements que placent d'ordinaire les Arabes du désert pour reconnaître leur route; cela me rendit un peu d'énergie, et, comme Hassan dressait des pierres plus hautes, je l'imitai, afin de ne point nous égarer au retour. Arrivé sur le sommet du pic, un long et étroit plateau se déroula devant moi, encadré par les crêtes arides d'un hémicycle de montagnes rouges; puis, dans cette région des orages, des stèles funéraires ou commémoratives se dressaient comme des fantômes dans toutes les directions, et, çà et là, on voyait des blocs brisés, bouleversés, des monuments détruits, des monticules factices, quelques tombeaux, des gaînes terminées par des figures bizarres, des pieds-droits couverts d'hiéroglyphes, des poteries éclatantes jonchant le sol, tout, enfin, ce qui constitue les demeures abandonnées des morts.

Je me mis aussitôt à l'œuvre et moulai ces précieux restes,

ces débris éloquents contemporains des premiers âges de l'histoire, en commençant par les stèles colossales voisines de l'hypogée de Sarabit. Je remis au lendemain la visite générale de cette nécropole. Mon Bédouin, voyant le soleil disparaître derrière la sombre masse du Serbal, me dit d'un air inquiet qu'il était bien tard, et qu'il fallait partir au plus vite. Prenant aussitôt les quinze ou vingt grands monuments moulés par moi dans l'après-midi, je les mis sur mon dos, et nous reprîmes le chemin du désert. Je ne tardai guère à me convainre de la haute raison du Szaoualhât : la nuit nous surprit sur la seconde pente, et il fallut passer sur l'effrayant abîme en tâtonnant au milieu des ténèbres. — Le chemin de la science n'a pas été semé de fleurs pour moi! A l'extrémité de la dernière pente, Hassan tomba avec les vases de fer et se dépouilla une jambe jusqu'à l'os; j'en fus quitte pour une foulure au pied. Dans le ravin, nous trouvâmes le bon cheick qui m'attendait avec une sollicitude toute paternelle; il me gronda doucement et me débarrassa de mes monuments. Parvenus à la tente, j'ouvris ma petite pharmacie; je pansai mon jeune compagnon qui perdait du sang en abondance, et je me rendis le même service. Toute la nuit je souffris cruellement de mon entorse; il fallut cependant grimper de nouveau là-haut dès le matin; Alayat était parti pour deux jours, afin de visiter sa tribu; le cheick parcourait Raml-el-Morak, pour tenter un emprunt de fèves et de farine; il ne me restait que mon mauvais domestique égyptien et Hassan. Ce courageux jeune homme, bien qu'il souffrît autant que moi, ne voulut pas me laisser aller seul; nous confiâmes donc la garde

de la tente et des chameaux à Abdallah, et nous gravîmes une seconde fois, avec des peines infinies, le terrible pic.

Plus tard, on m'a assuré qu'il existe un troisième sentier dans le sud-ouest, accessible même pour les chameaux; mais, pour y parvenir de ce côté, il faudrait prendre la voie de Ouadi-Pharan ou de Mokatteb. Le chemin du nord-ouest est à peu de chose près aussi dangereux que celui que nous prîmes pendant trois jours que nous restâmes là campés. Quoi qu'il en soit, je ne conseille à aucun voyageur de tenter désormais l'ascension de Sarabit-el-Kadem par Ouadi-Sououk et le plateau de Raml-el-Morak.

A l'extrémité du pic, qui s'avance en forme de cap vers le désert et domine toute la chaîne d'el-Tyeh, se trouvent les plus beaux monuments de cette nécropole. Il y a là un petit hypogée. Ce caveau, dallé en larges blocs de grès rouge, est d'une assez bonne conservation; un pilier, tout couvert de figurines et d'inscriptions hiéroglyphiques, existe au milieu et soutient les pierres du plafond; mais des barbares et (j'ai honte de le dire!) des Européens l'ont mutilé récemment pour en emporter un fragment. Je moulai ce qui reste[1]. Les parois de la chambre ont souffert : ce grès rouge si dur, au grain cristallisé, se laisse entamer par les eaux, par la neige et surtout par l'humidité; les hiéroglyphes dont l'émail bleu se voit encore près du plafond ont plus particulièrement souffert; j'essayai d'en mouler

[1] Il est dans le cabinet de M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

quelques lignes, mais je dus vite y renoncer, car la superficie se détachait lorsque j'y portais la main.

A quelques pas de cet hypogée on voit ce qui reste du temple de la grande déesse Hathor, plusieurs chambres complétement bouleversées, des stèles magnifiques brisées et de nombreuses poteries égyptiennes très-belles. Ce vandalisme est récent. Deux Bédouins du voisinage en accusent un capitaine Anglais qui, l'année dernière (en 1848 ou 1849), resta là *vingt-sept jours* pour chercher sous les stèles des scarabées, des vases et des turquoises. Voyant cela, les Arabes de Raml-el-Morak, qui croient y trouver des trésors cachés, achèvent la profanation et la destruction de ces monuments primitifs si curieux.

Plus loin, les sept à huit belles stèles restées debout portent des stigmates ineffaçables de la vanité absurde de quelques-uns des rares voyageurs venus là; il a fallu que ces orgueilleux monuments pharaoniques fussent couronnés par des noms modernes, noms obscurs s'il en fut jamais, et si dignes de l'être! Ces noms sont gravés plus profondément que les hiéroglyphes mêmes, que les figures des dieux ou des rois! Que de courage et de patience il a fallu à ces vanités mesquines pour perforer des matières si dures avec la pointe d'un poignard! Un autre, et celui-là n'est ni Américain ni Anglais, ne se trouvant pas satisfait d'avoir buriné son nom à la place du nom divin de la stèle, l'a gravé une seconde fois sur une charmante figurine de femme, et cela en caractères de trois centimètres! Ah! MM. Max et A. de P....., le chef de votre famille aimait cependant les sciences et les arts; et là plus qu'ailleurs, en ce lieu mémorable, vous

eussiez dû mettre en pratique la célèbre devise de nos aïeux : NOBLESSE OBLIGE!

J'aurai doté la France de monuments nombreux pris sur cent points différents du globe; en une heure, il m'a été donné de reproduire la tête colossale de Rhamsès-le-Grand à Memphis, un masque de dix pieds de hauteur: je n'y ai pas inscrit mon nom. J'en avais le droit plus qu'un autre pourtant, car ce que je venais de faire le premier, par un bonheur jusque-là inespéré, était une véritable conquête; mais j'ai la vénération la plus profonde pour les chefs-d'œuvre des grandes nations disparues, et si parfois je songe à sauver mon nom de l'oubli, ce n'est point en l'associant ou en le substituant, par une vanité mesquine ou un orgueil impie, à ceux des héros et des dieux du monde primitif.

En remontant à l'ouest-sud à gauche du plateau, je trouvai sur le versant méridional une petite niche en forme de porte, toute chargée d'hiéroglyphes; près de là existe une vaste citerne creusée dans le roc. Plus loin, dans la même direction, j'aperçus un petit cône formé de résidus de forge surmonté par une stèle brisée et rongée par les siècles; que conclure de là, sinon que les Égyptiens avaient choisi ce lieu pour y fabriquer et rebattre à tout instant les outils destinés à leurs prodigieux travaux? En face se trouve un autre cône factice formé de débris de rochers; une stèle moins mutilée que celle qui lui est parallèle le couronne.

J'ai cherché vainement la carrière d'où les Égyptiens tirèrent ces beaux matériaux; nulle part on ne voit de coupure dans les

roches voisines, et, d'ailleurs, il était impossible de transporter là de si lourds fardeaux. Après un mûr examen, la grande citerne ou excavation, située au centre du plateau, à quarante pas du temple de la déesse Hathor, a, selon nous, fourni toutes ces stèles colossales; en face se trouvent les petits monticules de scories où M. Lepsius voit les restes des fourneaux des mines de cuivre exploitées là par les Égyptiens contemporains des premières dynasties.

« L'hypothèse, » dit-il, « assez souvent reproduite de lord Prudoe, qui a vu ici un lieu de pèlerinage des anciens Égyptiens, aurait dû, à la vue des lieux mêmes, faire place à une explication plus juste; mais cette remarquable collection de stèles semble avoir absorbé exclusivement l'attention de tous les voyageurs; car ni Rüppell et le consciencieux Robinson, ni lord Prudoe et Niebühr, n'ont remarqué les énormes amas de scories aux abords du temple. Les collines au N. E., sur une étendue de 250 pas de long et 100 pas de large, sont entièrement recouvertes d'une croûte compacte de scories ferrugineuses *d'une épaisseur de* 6 *à* 8 *pieds*, et entourées à leur base de blocs épais de même nature et de dimensions plus ou moins fortes; leur couleur noire et charbonneuse tranche vivement sur les teintes claires et jaunâtres des sables qui les environnent. Du fond des mines, quelquefois éloignées dans les montagnes, on amenait le minerai sur ces hauteurs où l'on mettait à profit, pour activer les fourneaux, le vent constant de N. E. qui nous incommoda beaucoup[1]. »

[1] Dr Lepsius, *Voyage au Sinaï* (Bull. de la Soc. de Géogr., 1847, p. 352).

Si l'hypothèse ingénieuse de lord Prudoe lui a conquis des prosélytes, nous ne croyons pas que celle de M. Lepsius ait les mêmes chances: cette couche profonde de scories n'existe pas; nous n'avons vu là que deux très-petits amas de résidus avec une légère couche à l'entour; cela nous frappa néanmoins, et, en nous rendant compte de la situation isolée de ces monuments extraordinaires, loin de tout centre de civilisation, de tout lieu habité, nous songeâmes très-naturellement à l'outillage des mineurs et des sculpteurs. Nous ne pouvons admettre qu'un si *faible amas* de scories soit le détritus de travaux qui ont duré quarante siècles; puis, comment croire que ce pic, presque inaccessible, ait été choisi pour y porter le minerai? Avec quel combustible eût-on mis le cuivre en fusion? La Péninsule est aride, non boisée et l'a probablement toujours été; d'ailleurs les stèles sont aujourd'hui, comme à leur origine, au niveau du roc, et cette fameuse couche, profonde de 8 pieds selon M. Lepsius, les eût passablement enterrées si elle existait réellement. Il est plus probable que le minerai se transportait sur les côtes de la mer Rouge, où l'on trouvait des facilités plus grandes pour le combustible.

Sarabit-el-Kadem fut découvert d'une manière inattendue par Niebühr en 1761 [1]. On peut penser qu'il vit ce lieu remarquable très-rapidement, car il ne lui consacre que quelques lignes; mais l'éveil était donné, et notre malheureux compatriote, le colonel Boutin, le visita ensuite et fut immédiatement suivi, en 1817, par Édouard Rüppell, qui en donna une description assez étendue [2].

[1] Niebühr, *Description de l'Arabie*, in-4°, p. 347.

[2] Rüppell, *Reisen in Nubien*, p. 267.

Depuis cette époque, la nécropole égyptienne a subi de telles mutilations qu'on a peine à s'y reconnaître. Les momies ont disparu, les bas-reliefs sont brisés et presque toutes les stèles jetées à terre. Après avoir résisté aux ravages du temps plusieurs milliers d'années, un demi-siècle suffira aux Européens pour en faire disparaître tout vestige.

Plusieurs savants ont émis des conjectures très-hasardées sur ce lieu devenu si célèbre de nos jours, et qui probablement l'était plus encore dans l'antiquité la plus reculée : lord Prudoe en a voulu faire un lieu de pèlerinage, où chaque Pharaon venait sacrifier aux dieux de l'Égypte et consacrer une stèle. D'autres en ont fait les *Sépulcres de la concupiscence*. M. de Laborde croit, de son côté, que c'étaient les pieuses manifestations des mineurs de Ouadi-Magarra ; nous partageons cette opinion, mais nous repoussons complétement la conclusion de son paragraphe qui a pour but de rajeunir singulièrement ces monuments, dont la plupart sont antérieurs à la migration de Moïse, et nous ne pouvons croire que les Égyptiens employés là sussent assez bien leur histoire pour consacrer des monuments pareils aux rois des dynasties éteintes depuis si longtemps.

« Quoi de plus naturel, » dit le commentateur, « qu'à chaque règne nouveau ils aient introduit près du temple et placé sous l'invocation des prières le nom du nouveau souverain, ou, ce qui rentre mieux dans les habitudes égyptiennes, celui du défunt ? Quoi de plus naturel encore que, pour ne pas laisser d'interruption dans la liste de leurs rois, ils aient introduit les noms de

ceux qui avaient précédé leur établissement à côté de ceux qui l'avaient fondé[1]? »

Cette hypothèse nous paraît étrange et complétement inadmissible; et d'ailleurs à quoi bon désormais les conjectures? Nous avons les monuments dans l'intégrité de leur état actuel; je les ai tous rapportés, et sans nul doute les savants égyptologues qui ont déchiffré tant de papyrus maculés et presque illisibles soulèveront plus vite, et probablement avec moins de peine, le voile épais qui couvre ces étranges mausolées.

Après trois ascensions et deux jours entiers passés là, je quittai enfin ce plateau, le cœur épanoui, bien que je pusse à peine me traîner, ayant à chaque pied une foulure; mais j'emportais avec moi près de quatre-vingts monuments ou fragments de monuments, la plupart de dimensions colossales, que je pouvais à mon gré reproduire à Paris en plâtre ou en ciment romain. — De semblables résultats, obtenus avec une rapidité pareille, dans ce désert, loin de tout secours et seul, consolent de bien des fatigues, de bien des périls, de bien des mécomptes, plus pénibles encore!

La chaleur devenait étouffante dans les sables de Raml-el-Morak; sous ma tente, l'atmosphère était comme du feu; il était midi, et quand je voulus emballer ces grandes stèles amoncelées depuis deux jours, ma caisse se trouva trop petite. Par bonheur, j'avais, avant de quitter le Kaire, vissé des planches aux parois de cette même caisse, et je dus m'improviser menuisier pour en doubler le volume, retirer les fermetures et la referrer; ce fut un

[1] Léon de Laborde, *Appendice au Comment. géogr. sur l'Exode et les Nombres*, p. 17.



travail des plus difficiles, par suite de mon épuisement et de l'atroce chaleur que j'endurais au milieu de ce sable enflammé. Enfin, pour complaire à mon cheick, qui n'avait pu se procurer des provisions, je me décidai, quoique bien à regret, à partir, et nous allâmes coucher dans Ouadi-Habouss ou Hébouss وادى هبوس assez richement plantée de samr, que les Bédouins mutilent journellement pour faire du charbon.

Les montagnes de grès rouge s'abaissent brusquement dans cette ouadi qui débouche dans la vallée de Nasb, النصب, près de laquelle il y a de très-bonne eau. Là, sur place, je ne pus savoir de mes Bédouins si c'était un puits ou un réservoir (birket) comme il doit en exister un non loin de Ouadi-Cédré[1]. Malgré toute la déférence que me témoignait le cheick qui m'accompagnait, je ne pus jamais obtenir de lui un renseignement bien précis sur la position exacte de l'eau dans certaines localités; on dirait qu'ils craignent d'indiquer ces vastes réservoirs aux étrangers. Si c'est par crainte d'une invasion, elle est bien mal fondée, assurément, car jamais les conquérants européens n'iront planter leurs tentes dans ces solitudes arides et désolées; mais les pauvres Bédouins trouvent leur pays le plus magnifique du monde, et ils étaient bien dignes d'inventer ce proverbe : وزل كيهدر دسهشلر قوز حونه بنم يا وروالدم ديهش[2].

A la bifurcation de Ouadi-Habouss, on trouve un tombeau

[1] Dans Ouadi-Nasb, c'est un puits ombragé par quelques beaux palmiers. Je n'étais pas en état d'y aller, bien qu'il fût très-proche de notre campement; d'ailleurs il était presque nuit quand nous y arrivâmes, et le lendemain je me mis en route au lever du soleil.

[2] Quels sont les plus jolis oiseaux? demandait-on à la corneille. — Ce sont mes petits, répondit-elle.

zemân zemân, c'est-à-dire fort ancien selon la tradition bédouine : là reposent les restes de cheick Nasb, célèbre chez les Touranè, on ne sait pourquoi ; puis le calcaire crayeux apparaît, l'arête sinaïtique s'amoindrit, et, à part quelques blocs noirâtres qui se trouvent près de Ouadi-el-Hamr, et sur lesquels je relevai cinq ou six inscriptions peu importantes, les dernières de cette rude exploration, on ne trouve plus rien d'intéressant, soit comme géologie, soit comme archéologie.

Ouadi-el-Hamr vient déboucher dans le défilé de Chébekeh que nous connaissons déjà, et ce soir là, après une marche d'environ douze heures, je vins camper de nouveau avec une joie infinie sous les beaux palmiers d'Ousit, l'Elim des Hébreux.

Avec quelle ardeur, malgré mes souffrances, et quel contentement je franchis les trois grandes étapes qui séparent Ousit de Suez ! Comme je comptais les heures et même les minutes ! J'arrivais malade, brisé par la fatigue, mes provisions épuisées, manquant de tout, mes vêtements en lambeaux, mes chaussures à peine fixées à mes pieds par des lanières de cuir de chameau ; néanmoins j'étais heureux, j'arrivais!... J'avais fait une récolte immense, inespérée, je possédais des trésors d'art et de science arrachés au désert, à l'incurie des barbares, et je voyais tout cela sauvé ; puis, j'allais retrouver des soins, la sécurité, des amis de la veille, mais des amis, des lettres de la patrie, de ceux qui me sont si chers, et l'inappréciable bienfait de la civilisation.

Au début de mon voyage en Arabie j'avais traversé le golfe Héroopolite, en face de la quarantaine ; cette fois, je fis le tour des lagunes, pour vérifier certains points obscurs de l'histoire

ancienne, chercher le monument perse et étudier le lit de l'ancien canal; je le traversai à une faible distance du fond du golfe, ce qui prouve surabondamment que les eaux ne se sont pas retirées si loin comme quelques-uns le prétendent; n'ayant pas été assez heureux pour apercevoir le monument dit de Darius, je repris la route de Suez, où j'arrivai vers le milieu du jour.

Il était temps! Je n'aurais pas résisté davantage à de pareils labeurs; je venais de faire quarante journées de marches forcées sur un abominable chameau, sans repos, presque sans sommeil, et à cela il faut ajouter une razzia d'environ sept cents monuments, stèles, bas-reliefs et inscriptions.

Une fois sur le divan du vice-consulat de France, je n'en bougeai plus que le surlendemain au matin, afin de regagner le Kaire, en faisant une nouvelle pointe dans l'isthme, à la recherche du monument persépolitain.

Ce monument, découvert au moment de l'expédition d'Egypte par M. de Rozière, ingénieur en chef des mines, était d'un haut intérêt pour moi et j'avais le plus vif désir de le joindre a ma riche moisson; mais laissons parler M. de Rozière :

« Le chemin que nous suivîmes (après avoir quitté Suez) paraît n'avoir été tenu par aucun Européen. Après avoir tourné les lagunes qui terminent la mer Rouge, nous continuâmes de nous diriger au nord, déclinant un peu vers l'est; direction qui, prolongée, doit passer à l'ouest de Qatyeh. Un monticule que nous aperçûmes un peu sur notre gauche, après six heures et demie de marche, excita notre curiosité. Dans l'Egypte, c'est souvent l'indice d'une ancienne ruine. En effet, nous trouvâmes sur son

sommet plusieurs blocs équarris, les uns d'un poudingue semblable à celui de la célèbre statue vocale de Memnon, les autres en granit de Syène : ces derniers étaient couverts, non-seulement de caractères tout à fait étrangers à ce que nous avions vu jusqu'alors en Egypte, mais encore de diverses sculptures emblématiques d'un travail comparable à celui des plus beaux monuments de la Thébaïde, mais représentant des sujets tout à fait différents.....

« Au-dessous d'un globe ailé, une figure assise, d'environ six décimètres de proportion, attire principalement l'attention ; elle est vêtue d'une longue robe qui descend jusqu'à ses talons, différente de tous les vêtements que l'on remarque aux figures sculptées sur les monuments égyptiens et telle que l'on en voit dans les bas-reliefs des anciens monuments de Persépolis..... C'est également sur le granit que se trouvent les inscriptions. Leurs caractères sont semblables à ceux que l'on a trouvés sur les ruines de Babylone et de l'ancienne Persépolis, aujourd'hui Tchéelminar, et qui sont connus sous le nom de caractères persépolitains et sous celui d'*écriture cunéiforme* ou *écriture à clous ;* c'est la première fois qu'on a rencontré ces inscriptions sur le granit. Elles sont très-soigneusement et très-profondément gravées sur un bloc de près d'un mètre de longueur sur environ soixante six centimètres de hauteur, dont elles couvrent en totalité une des faces... [1] »

Quand je passai à Suez la première fois, on me parla de ce

[1] Rozière, *Notice sur les ruines d'un monument persépolitain* (Descript. de l'Égypte, t. VIII, p. 28 seqq., 2e édition).

monument comme étant bien connu sous le nom d'Eugrat-il-Maïet, عجرة الميت ; pour plus de sûreté je me fis amener un vieil Arabe de la douane qui l'avait visité, et cet homme me dit en effet qu'il avait vu à Eugrat-il-Maïet une grosse pierre couronnant un monticule (Tell). Quant aux caractères cunéiformes, ce n'était pas son affaire et il ne put rien me préciser.

A mon retour de la Péninsule, j'élevai quelques objections sur la position de ce lieu qui ne me semblait pas situé assez haut vers le nord-est selon les indications de Rozière, de la carte du colonel Lapie et de plusieurs Bédouins Therrabyns que j'avais consultés; mais une personne, un Français qui se prétendait très-bien informé par Fresnel, me dit que les Therrabyns n'avaient pas le sens commun, que le monument cherché par moi gisait à Eugrat-il-Maïet, situé dans le nord-est d'Adjeroud; je pris donc cette direction, un peu à regret je l'avoue, et par un affreux vent de khamsin.

Du château des Pèlerins (kalat-el-Adjeroud) je piquai droit au nord-nord-est à travers le désert, en franchissant et ouadis et collines; là le sol est haché, bouleversé, ce qui fit beaucoup souffrir nos dromadaires, bien qu'ils n'eussent plus que des cantines vides à porter. Après quatre heures employées à visiter les sommets de toutes les collines, j'aperçus dans l'est un Tell isolé dont la cime était plate comme une table, puis, sur le versant sud, un rocher énorme; j'y courus : c'était bien, d'après toutes les indications, Eugrat-il-Maïet; mais, hélas! point d'inscription, aucun bas-relief, nul vestige antique. Vivement contrarié, je remontai au nord-nord-est, tantôt suivant la route de Belbeïs, tantôt

fouillant le désert; enfin, après plus de dix heures de recherches infructueuses, je vis que l'on m'avait trompé en substituant cet insignifiant lieu d'Eugrat-il-Maïet au véritable pour lequel j'étais bien renseigné par les Therrabyns, qui m'avaient parlé de plusieurs blocs de pierre écrits et sculptés; et, comme le khamsin devenait de plus en plus menaçant, je remontai à l'ouest dans la direction de Dar-el-Hamra.

Le surlendemain, une heure avant le coucher du soleil, au moment où je venais de franchir un léger renflement du sol, ma poitrine se dilata tout à coup; j'arrêtai mon chameau quelques instants, contemplant avec une joie infinie la ville fameuse des khalifes et des sulthans dont les tombeaux somptueux, les coupoles hardies et les hauts minarets dressaient devant moi, à l'horizon, leurs silhouettes sombres sur un ciel rouge et lourd.

Y allah! Saleh! criai-je à mon cheick qui me suivait, el-Missr (le Kaire)!

Et, forçant nos montures fatiguées à doubler le pas, j'arrivai à ma maison du Mouski à la nuit tombante, le jeudi saint, après une absence qui n'avait duré que quarante-deux jours.

Mon intention bien arrêtée était de retourner à la recherche du monument perse, pour en mouler les inscriptions, quand j'aurais pris quelque repos; mais M. N. du Kaire et Fulgence Fresnel, qui l'avaient, disaient-ils, visité plusieurs fois, m'en dissuadèrent, prétendant que les caractères étaient tellement frustes qu'il me serait impossible d'en tirer parti pour la science; je les crus sur parole, et m'en suis toujours repenti depuis. Quand j'étais dans ces parages, je n'avais d'autre indication qu'une

note très-sommaire qu'un de mes amis, membre de l'Institut, m'avait, à ma prière, adressée à Suez; mais, à mon retour en France, en lisant dans le travail de M. de Rozière que ces blocs écrits ou sculptés étaient en *granit de Syène*, je sentis s'augmenter mes regrets. Cinquante années ne suffisent pas au granit pour qu'il s'efflore, qu'il devienne fruste; or, au moment de la découverte, vers 1799, il était parfaitement intact. A-t-on martelé récemment ce monument curieux, car le vandalisme seul a pu le détruire et non le temps? et d'ailleurs, dans quel but? Ces écritures cunéiformes, non encore déchiffrées, ne pouvaient contrarier certains savants systématiques comme les cartouches des Pharaons, dont un bon nombre a disparu depuis quelques années. Je n'accuse personne, mais je doute encore à cette heure que ce monument soit en si mauvais état; j'espère même qu'il n'est pas perdu pour la science. J'engage donc le premier voyageur intelligent, artiste ou savant, qui visitera l'isthme, à se munir des choses nécessaires au moulage, afin de le reproduire par mes procédés. Nous mettrons aussi en garde contre les prôneurs d'Eugrat-il-Maïet; l'indication de la carte de Lapie est bonne; et les Arabes Therrabyns m'ayant parlé de cinq à six blocs de pierre (aguer zemân) situés à l'est-nord de Suez étaient dans le vrai. Au lieu de suivre la route de Bir-el-Soueys ou celle d'Adjeroud, il faut passer devant le tombeau du Santon situé à la porte de la ville, et de là marcher à l'est jusqu'à la fin des lagunes, où l'on inclinera dès lors au nord-est.

CHAPITRE IX.

LE KAIRE, TOURAH, MEMPHIS.

A peine de retour au Kaire et réinstallé dans ma calme demeure, située sur les bords du Kalisch, je tombai gravement malade des suites de mes fatigues extrêmes et d'un coup de soleil qui détermina une fièvre pernicieuse; bien peu s'en fallut que je ne restasse dans la terre des Pharaons : après quatorze jours des plus mauvais de ma vie, ma nature vivace et robuste prit le dessus; je me levai malgré les médecins, les amis et la prudence, et je quittai le Kaire pour aller m'établir à Tourah, afin de continuer mes travaux.

Au delà de ce bourg, situé sur la rive orientale du Nil, à trois ou quatre kilomètres dans le sud existent des carrières peu connues, ouvertes dès l'antiquité la plus reculée. Selon toute apparence, les pyramides de Gizeh, comme celles de Memphis, sont sorties de leurs flancs. Je moulai là plusieurs sculptures très-curieuses. Dans la dernière, à une grande profondeur, je trouvai un bas-relief superbe représentant le pharaon Amyrtée faisant une offrande aux dieux ; au plafond sont tracées en rouge

les inscriptions démotiques que j'ai données dans mes dernières planches ; on a pu voir qu'elles diffèrent complétement des inscriptions *sinaïtiques*, bien que plusieurs savants aient affirmé qu'elles sont identiques.

Dans ces mêmes carrières, j'ai vu plusieurs parois du roc couvertes d'inscriptions considérables en caractères hiéroglyphiques ; rien n'égale la sûreté de main avec laquelle elles ont été tracées au pinceau ; quelque événement extraordinaire empêcha sans doute de les graver, et elles sont restées là, intactes, depuis un si grand nombre de siècles.

Quand j'eus récolté tout ce que possédait Tourah, je me dirigeai un matin vers le Nil, accompagné par un officier que m'avait donné le bey des carrières. Nous traversâmes le fleuve dans une grande barque. Sur la rive occidentale existe une magnifique forêt de dattiers, longue de plusieurs lieues et parsemée de villages. Un chemin serpente à travers cette forêt ; nous le prîmes, et, après une marche de trois ou quatre heures, nous arrivâmes par la plaine de Mith-Rayneh aux pyramides ruinées de Daschour. Là existent des hypogées superbes, ainsi qu'à Abousir, à Saccara et sur la lisière du désert Libyque. Étant descendu par une étroite ouverture dans le plus vaste de ces tombeaux, je trouvai plusieurs chambres à voûtes cylindriques taillées dans le calcaire, couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes peints ; la moitié de la troisième chambre a été mutilée ; des cartouches royaux ont été brisés récemment, et, si l'on en croit les habitants du pays, l'on ne peut accuser de ce vandalisme sauvage ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Italie. — L'autre moitié est com-

plète, et elle doit sa conservation merveilleuse à une fosse très-profonde creusée verticalement autour de ses parois; une plinthe large de quelques centimètres seulement fait saillie sur les murs, et je n'hésitai pas, malgré l'extrême danger que cela offrait, à tenter cette conquête archéologique. J'envoyai l'officier à Saccara chercher ce qu'il fallait pour mesurer exactement la superficie de la fosse; il revint bientôt avec deux lances bédouines qui me permirent de faire strictement mon opération.

Après avoir fait une ample moisson dans toute cette contrée, n'ayant pu trouver les bois nécessaires à Saccara pour m'échafauder, je repris le chemin du Kaire, où j'arrivai avec un chameau chargé de moulages. Je courus le même jour à Boulak, le port du Kaire, où je pus me procurer de larges planches de sapin du nord, et le surlendemain j'étais de nouveau dans l'hypogée de Memphis, dans les entrailles de la terre, ma frêle échelle dressée sur une planche vacillante au-dessus de l'abîme, et moi dessus avec mes ustensiles, calculant le moindre de mes mouvements, respirant à peine, travaillant à la faible lueur d'une bougie collée au mur, et touchant le premier, sans doute, depuis les temps antiques, cette mystérieuse demeure des morts.

Quand j'enlevai le dernier creux, je respirai; je peux l'avouer maintenant, faible comme je l'étais, il y avait plus que de l'imprudence à tenter une telle entreprise dans de pareilles conditions.

Après quelques jours passés au fond de ces salles souterraines, je fis plier ma tente et retournai à Mith-Rayneh. Le colosse de Rhamsès le Grand, couché dans un trou marécageux.

me tentait singulièrement; par malheur, la terre limoneuse recouvrait une partie du visage et de la poitrine; à l'aide d'un pic et d'une pelle, je le déblayai, fis une tranchée du côté sud, tout le long du monolithe, et pus ainsi prendre les grands cartouches gravés sur la poitrine du plus célèbre et du plus puissant des Pharaons. Ensuite je moulai cette admirable sculpture, cette tête superbe qui mesure environ dix pieds de hauteur depuis le menton jusqu'au sommet du crâne, et quand j'eus terminé cette opération, qui dura environ *une heure*, j'explorai les environs où je déblayai plusieurs belles stèles en granit rose toutes chargées de cartouches. Les scorpions sont si nombreux dans cette localité, que j'en trouvais sous chaque bloc qu'il me fallait soulever. Ils étaient jaunâtres, hideux à voir, et fort différents de ceux que j'avais vus à Baghdad, en Perse, et dans la haute Asie, où ils sont noirs et plus dangereux encore; l'officier qui m'accompagnait faillit être piqué deux fois. — La chaleur était si accablante que mes moulages furent vite séchés; j'enveloppai tout dans le masque de Rhamsès, qui fut ensuite ligaturé et placé devant moi sur un chameau. Après dix jours employés à des travaux inouis, je rentrai une troisième fois au Kaire.

Durant mon premier séjour dans la capitale des khalifes fatimites, j'avais été frappé de l'originalité, de la richesse et de la beauté d'ornementation de l'art arabe en Égypte. Les mosquées, les tombeaux des sulthans, les okels, les fontaines, étaient couverts à profusion de ces magnifiques dentelles de pierre et de marbre; nul plus que moi n'était à même, à cause de mon invention plastique, de faire connaître exactement à l'Europe ar-

tiste et savante, ces brillants restes de la civilisation musulmane à jamais disparue, j'en ai bien peur pour elle, et, lors de mon second voyage, je proposai à M. de Parieu, alors ministre de l'instruction publique, de donner cette extension à la mission dont j'étais chargé. L'habile ministre me fit l'honneur de me répondre immédiatement en donnant à mon projet sa haute approbation.

Il y avait de grandes difficultés d'exécution : les cheicks des mosquées, les mollahs, sont très-fanatiques pour la plupart, et s'adresser à eux afin d'obtenir une autorisation, c'eût été tout compromettre ; je préférai agir d'une façon plus téméraire. Le matin, de bonne heure, je partais du Mouski avec un ou deux bourriquiers qui portaient mes légères et longues échelles ; sur le pommeau de la selle de mon âne se trouvait une double sacoche contenant les objets nécessaires au moulage, ainsi que deux zemzemies ou bouteilles de cuir remplies d'eau[1] ; en cas d'insuffisance, j'avais la ressource des fontaines publiques ou les outres des saccas. Arrivé à el-Azar ou ailleurs, j'appliquais immédiatement mon échelle au-dessus du monument convoité par moi ; si l'échelle était trop courte, j'en appliquais une seconde que je soudais à l'autre avec des cordages, et en quelques minutes mon travail était terminé ; alors, pliant bagage en un clin d'œil, nous remontions sur nos ânes et nous quittions rapidement la place, laissant les spectateurs ébahis. Plusieurs fois je fus inquiété, menacé par des mollahs, mais, grâce à l'ophthalmie, qui fait que tout Égyptien à la vue basse, on ne s'aper-

[1] Voir mon *Manuel de Lottinoplastie*. Dusacq, éditeur.

cevait même pas que je laissasse mes moules sécher sur l'œuvre; l'après-midi, je revenais à l'heure de la sieste chercher les travaux du matin et je rentrais chez moi harrassé, mais bien heureux.

Avec les procédés ordinaires si lents, si dispendieux, cela était impossible, et tout cet art capricieux et charmant eût été perdu à jamais, car chaque jour en emporte quelque fragment; d'ailleurs, pour mouler en plâtre, il faut imprégner le bois ou la pierre d'huile ou de toute autre substance grasse. Les prêtres musulmans, qui nous ont en horreur, se seraient imaginé que la graisse de porc eût été employée à ces opérations; on aurait crié à l'anathème, les mosquées saintes eussent été souillées et l'artiste infailliblement massacré. J'en fus quitte pour quelques émotions un peu vives parfois, des injures toujours, et une insulte plus grave d'un des vieux cheicks de la mosquée d'el-Azar. — Il cracha sur mes vêtements en m'appelant *kelb*, *khanzir*, *kiafir*. Nous ferons grâce de la traduction.

Enfin, n'en pouvant mais, à bout de forces, miné par une fièvre ardente, je fis souder ma moisson immense dans une caisse de fer et repris la voie du Nil sur le beau yacht du vice-roi, que Son Altesse avait bien voulu mettre à la disposition de trois consuls généraux et de moi-même.

Deux semaines après, j'arrivais à Paris avec tous mes trésors; mon absence avait duré quatre mois et trois jours, et je pouvais dire comme Abbas-Pacha aux architectes de Dar-el-Hamra :

زور سز برشي اولماز

Rien sans peine.

CHAPITRE X.

ITINÉRAIRE DE LA PÉNINSULE DU SINAÏ. — RELEVÉ DES MARCHES.

Suez, 19 février 1850. — Traversé le golfe; parti de la tour quarantenaire de la rive asiatique à 4 heures du soir; longé la mer; petites dunes sablonneuses. A 6 heures, le sol s'abaisse légèrement; à 6 heures 3/4, par le S. E. 20', l'Aïoun-Mouza (les fontaines de Moïse), trois ou quatre jardins apppartenant aux agents consulaires de Suez, qui les font cultiver par des fellahs d'Égypte.

20 février. — Parti à 7h 10m du matin; direction S. E. 40' : bas-fonds sablonneux peu éloigné de la mer, coupé par les ouadis el-Ahta et Sader ou Chedur venant du N. E. E. A 3 heures du soir le chemin s'éloigne de la mer et coupe brusquement au S. S. E. 20'. A 4h 15m Ouadi-Ouerdan; désert sans eau; 9h 5m de marche.

21 février. — Parti à 7h 5m, direction E. S. E. 60'; à 8h 20m direction S. E.; à 10h 40m Ouadi-l'Hemara. Le sol commence à s'élever rapidement. Direction S. : grands monticules de sable jaune et rouge. A midi 4m, Ouadi-Ouharra débouchant dans une plaine nommée el-Khoul; à 1h 30m, Sud, Ouadi-Garendel; à 4h 8m,

Ouadi-Ousit, allant de l'est à l'ouest-sud; pays très-déchiré; grandes montagnes calcaires, cinq ou six petites sources groupées autour de plusieurs bouquets de palmiers et de tamarisques, 9^h, 3^m de marche.

22 février. — Parti à 7^h, direction S. E. 50'. A 9^h 5^m Ouadi-Tal; plateau élevé; petite source d'eau médiocre à droite du chemin dans le sud; à 9^h 40^m Ouadi-el-Taybeh; à 10^h 15^m, après avoir descendu dans un ravin bordé de montagnes crayeuses, on laisse à l'est la grande Ouadi-el-Hamr, conduisant au couvent du Sinaï. Continué dans la direction du sud-ouest par la Ouadi-Chébèkeh; à midi, sombre défilé de granit, d'une aridité désespérante, aboutissant à la mer Rouge. A $12^h 40^m$, deux caps très-pittoresques, l'un au nord, l'autre au sud. Tombeau de cheick Abou-Zeminé de Tor à une faible distance. A $2^h 10^m$, falaises rongées par les eaux. Nokhol, passage difficile. Nous marchons dans la mer pendant 12 à 15 minutes. A 3 heures, quitté la plage pour entrer dans Ouadi-el-Markhâ au S. E. Chaîne du fond rouge cuivre; celle qui se prolonge dans la direction de Tor est crayeuse comme celle de Tal; bel hémicycle d'une couleur merveilleuse; quelques samr (seyal), l'arbre à gomme, et des buissons touffus d'un arbre résineux nommé Markh : les chameaux sont très-friands de cet arbuste; dans le défilé de Taybeh se trouve un autre joli arbuste épineux appelé Lassaff; il a quelque ressemblance avec le houx d'Europe, seulement ses feuilles sont plus jaunes et le bois seul est armé d'épines. A quelque distance vers les montagnes se trouve un birket ou réservoir nommé Daphary.

23 février. — Parti à 5ʰ55ᵐ, direction E. S. E. 70′. Toute la plaine est parsemée de beaux fragments de granit rose et bleu ; il y a aussi en abondance des touffes de kchyè (petite absinthe que les chameaux paissaient avec avidité). A 6ʰ 20ᵐ, Ouadi-Llégam E. S. E. 60′. Gorge encaissée dans de hauts pitons blancs comme la neige ; derrière, au nord, on aperçoit une haute chaîne granitique ; depuis les gradins dont la mer baigne le pied de l'autre côté de Nokhol jusqu'à l'entrée du col de Llégam, il m'a fallu 55 minutes pour traverser la plaine d'el-Markhâ. A 6ʰ 45ᵐ, Ouadi-Babam s'allonge au nord vers la chaîne de granit, tandis que Llégam se continue à travers un sombre défilé. Nature bouleversée, sauvage, grandiose, rappelant les énergiques paysages alpestres de Salvator Rosa ; Ouadi-Chellal continue Ouadi-Llégam ; samr nombreux, d'une hauteur de 15 à 20 pieds. Les montagnes qui enserrent cette vallée sont de grès rouge et jaunâtre ; les premiers gradins laissent percer des filons de terres colorantes, telles que le brun Van-Dick et la terre d'ombre. A 9ʰ 40ᵐ, défilé très-abrupte, rude d'accès, nommé Nabk-el-Boudra. A 10ʰ 58ᵐ, le djebel Cédré semble fermer la ouadi, et, tout près, à quelques toises, on débouche dans Ouadi-Cédré, allant du sud à l'E. N. — Torrent desséché, dont le lit est obstrué par des blocs de granit rouge, rose et noir ; le djebel Cédré est de granit rouge, magnifique de formes et l'un des plus hauts de cette contrée. Au moment où Ouadi-Cédré s'élargit pour aller se jeter dans un bassin plus vaste, on trouve un petit tronçon de vallée nommé Guené ; un grand nombre d'inscriptions en caractères sinaïtiques gisent là sur les rochers de la paroi nord, et, plus

loin, près de l'embouchure de Magarra, on voit, sur une masse de granit isolée, un encadrement couvert d'hiéroglyphes. A midi, Ouadi-Magarra (la vallée des cavernes), au nord. Mines de cuivre exploitées par les anciens Égyptiens. Plusieurs bas-reliefs, et de nombreuses inscriptions en caractères hiéroglyphiques. Séjour.

25 février. — Parti de Magarra à 4^h 40^m du soir par Ouadi-Cédré à l'E. N. Montagnes superbes, mais complétement arides; à 5^h 50^m, nombreuses inscriptions à gauche du chemin sur une espèce de raz faisant face au plateau que j'ai nommé la *plaine des quatre Ouadis*. Cédré s'enfonce au N. N. E. dans une gorge étroite; en face, à l'est, Ouadi-Nebek, et au sud, en coupant brusquement on trouve Ouadi Mokatteb à 6^h 30^m. Au nord-ouest du raz il y a une petite ouadi inconnue. Mokatteb, la *montagne écrite* est littéralement couverte d'inscriptions, ainsi que les rochers qui gisent au sud. Séjour à Mokatteb.

28 février. — Parti de Mokatteb à 8^h 15^m du matin, direction sud. Toute cette région alpestre est d'une grande magnificence de formes et de couleur. Au fond de la vallée on aperçoit la masse gigantesque du djebel Serbal, et le pic brusquement coupé du djebel Benat. Descendu dans un vallon bouleversé par les eaux; à 10^h 35^m, débouché dans Ouadi-Pharan, allant de l'est à l'ouest, pour entrer dans une chaîne de calcaire marneux; à 11^h 20^m on laisse Pharan pour se diriger au sud par Ouadi-Zreitt. Les montagnes s'abaissent vers la mer; pays gris, terne, couvert de pierrailles; contrée affreuse, défilé presque impraticable; fondrières. A 1^h 55^m, la grande plaine Gah-ès-Tour (le désert de Sin), allant du sud-est au nord-ouest; à 3^h 30^m, Ouadi-Tagsadé

vient déboucher au sud-est dans le Gah ; à 5^h 15^m, halte dans le sud du désert.

1er mars. — Parti à 7^h, E. S. E. 20′. Le désert est couvert de buissons de tamarisques et d'une plante très-verte sur laquelle se trouve aussi la manne ; à 10^{h}15^m, Ouadi-Ouerguié vient de l'est déboucher dans le Gah, belles montagnes ; à midi, fin du Gah-ès-Tour ; Ouadi-L'hemmé allant dans le sud ; à 2^{h}30^m, Nakel-ès-Tour. Les palmiers de Tor, jardins ; à 3^h 30^m, halte près des puits à 15 minutes de la mer Rouge et de l'*emporium*.

2 mars. — Parti de Tor à 7^h 45^m, direction nord-est ; ravin parsemé de grands tamarisques : remonté au sud, le désert.

3 mars. — Le désert, direction sud-est ; longé la chaîne du Farah-Tell ; revenu au nord ; à 1^h 50^m, Ouadi-Hébron ou Habran à l'est ; à 2^h 20^m, blocs énormes de granit rougeâtre et bleu sur lesquels se trouvent quelques inscriptions en très-grands caractères. Défilé superbe ; petit filet d'eau charmant tombant en cascatelles bordées de groupes de beaux palmiers sauvages. Granit bleu et bleu veiné de rose avec de larges coulées de brèche magnifique bleue, verte, noire, avec de grandes zébrures blanches et roses. Cette partie du défilé de granit dure 1^h 30^m ; blocs de 40 à 50 pieds sans fissures ; à 7^h 20^m, du soir, halte dans le torrent au bord d'un puits, sous les palmiers d'Hassan, l'un de mes Bédouins ; 11^h 45^m de marche.

4 mars. — Parti à 8 heures, direction est ; à 10 heures inscription ; à 8^h 30^m, Ouadi-Kébrine E. S., belles montagnes ; bois de Seyal ; inscriptions à la bifurcation de la Vallée ; à midi, fin d'Ouadi-Hébron. Contrée des Dyar-Frangui ; défilé montueux,

nombreux tombeaux antiques : on descend une montagne assez rapide aboutissant dans Ouadi-Slaff ou Salaff; à 1^h 50^m, halte dans la partie centrale de Salaff; 5^h 50^m de marche.

5 mars. — Remonté au nord ; à 3 heures de mon campement, Ouadi-Pharan, délicieuse oasis ; nombreuses inscriptions dans Ouadi-Salaff, près d'une source. Les Arabes nomment les ruines de Pharan *Maharet* et ils les attribuent aux Frangui à cause de leur haute antiquité ; en face des restes de la forteresse, Ouadi-Aleygât s'allonge dans le sud-ouest ; une autre vallée part de Bab-el-Pharan pour remonter à l'est et une lieue plus loin Ouadi-el-Cheick s'embranche dans Ouadi-Salaff et se dirige vers le Sinaï.

6 mars. — Parti de Ouadi-Salaff à 7^h 20^m, direction E. S. E. 60′; à 9 heures inscriptions ; à 11^h 40^m, fin de Salaff. Vallée allant du sud au nord ; Ouadi-Redouan se dirige au sud vers le raz Mohammed ; inscription sur le raz Redouan. Le djebel Eufréa ou Foureïd ; col difficile, granit rouge très-grossier ; nombreuses inscriptions. Ouadi descendant avec rapidité vers le sud-ouest ; pays haché, bouleversé ; remonté à l'E. N. plateau de Raha ; à 3^h 30^m, Raphidim, halte. Parti à 4 heures, direction S. O. en rasant les croupes colossales de l'Horeb ; à 50 minutes Ouadi-el-Ledja allant de l'ouest à l'est ; jardin d'arbres fruitiers roses de fleurs, et quelques cyprès ; filet d'eau courante exquise ; inscriptions nombreuses.

7 mars. — Parti pour le couvent situé dans un ravin au pied du Sinaï, entre l'Horeb et le mont du Tabernacle, à 30 minutes de la pointe de Raphidim ; quelques inscriptions dans le tronçon

de vallée nommé Ouadi-Schoaïb (vallée de Jéthro); visite au couvent; fait l'ascension du djebel Mouza, sur lequel je relève beaucoup d'inscriptions. Du haut de la terrasse de la mosquée qui couronne la montagne de Moïse, on aperçoit dans le sud-est le long golfe d'Ackabah.

8 mars. — Parti de Raphidim à $7^h 45^m$, direction E. N. E. 70' par Ouadi-Sebaye; à $9^h 50^m$, tombeau de cheick Saleh. Coupé brusquement au S. E. à $10^h 40^m$ Ouadi-Maklafah; non loin de là se trouve une route conduisant par Ouadi-Ghazalé dans Outir. Je remonte au sud et viens regagner une ouadi nommée Senett; à midi, Ouadi-Zahara; le sol s'abaïsse doucement, et le lit de la vallée ressemble à une magnifique route d'Europe; à $1^h 35^m$, Ouadi-Nafk au S. S., inscription. Le granit cesse, la surface des montagnes est couverte de pierrailles, puis après une nouvelle marche de deux heures, les montagnes redeviennent hautes et imposantes; à 3 heures, nombreuses inscriptions sur une masse granitique à droite de la vallée; à $4^h 30^m$, halte.

9 mars. — Parti à $7^h 30^m$, direction E. N. E. 70'; à 9 heures commence le plus beau défilé de granit du globe. A 4 heures, il s'élargit rapidement et l'on aperçoit alors le golfe d'Ackabah et les chaînes du Hedjaz; à $5^h 40^m$, halte dans l'oasis de Dahab, puits, tamarisques, beaux palmiers.

10 mars. — Parti à 7 heures, direction S. O., à $10^h 15^m$, longé les montagnes; puis je me rapproche de la mer Rouge et reviens le soir à l'oasis en serrant le rivage.

11 mars. — Parti de Dahab à $7^h 45^m$, direction N. E. en suivant le littoral du golfe d'Ackabah; sur plusieurs points il faut mar-

cher dans la mer. Le rivage est couvert de coquilles et de madrépores d'une grande beauté, souvent fort rares, et d'une richesse étonnante; à 3 heures, halte dans une grande ouadi montant au N. O.

12 mars. — Parti à 7^h 30^m, direction N. N. E. 20', merveilleuses coquilles comme la veille, mais les madrépores cessent tout à coup; longé constamment les grèves de la mer; à 4 heures, halte dans une oasis ravissante nommée Noueyba, située en amphithéâtre sur le bord même du golfe Élanitique; riches plantations de dattiers, puits profonds.

13 mars. — Parti à 7 heures, direction nord, plaine de Hameïd. Tombeaux antiques très-nombreux; à 9 heures direction E., steppe sablonneux; à 3^h 20^m, halte près du golfe d'Ackabah.

14 mars. — Direction N. O., à midi Ouadi Outir au N. O. 70', hauts rochers rouges; à 3^h 15^m, Ouadi-Ghazalè, sources d'eaux mauvaises; quelques palmiers et des tamarisques; à 5 heures, halte dans une grande ouadi au nord faisant partie des monts Hellel.

15 mars. — Direction N. Je remonte la grande Ouadi-Tye, et nous nous égarons dans un dédale de vallées.

16 mars. — Parti à 6^h 50^m de la chaîne de l'Hellel ; redescendu à l'Est, puis à l'E. S. à 10 heures Ouadi-el-Aïn; sources coulant au milieu de masses de joncs et de roseaux de 15 pieds de hauteur; cinq ou six palmiers ; à midi, beau défilé de granit rouge, petit ruisseau, belle source d'eau excellente partant du bord de Ouadi-Zéléka ; je remonte au S. S. O. à 12^h 10^m cinq tours rondes couronnant une montagne; à 12^h 40^m au S. O., une mul-

titude de tombeaux antiques ; à 4 heures, Ouadi-Abou-Tréfi ; à $5^h 50^m$, halte dans Ouadi-Zéléka.

17 mars. — Parti de Zéléka à $7^h 15^m$, direction O. S. O. 70′, plaines monotones et fatigantes ; à 3^h au S. O. Djebel-Zéléka, mont crayeux ; à $3^h 30^m$, dans les rochers au nord, inscriptions nombreuses dont quelques-unes sont très-frustes. Là commence le steppe sablonneux ou plateau d'el-Ghiouffé ; puis on descend par des vallons pierreux dans Ouadi-Lakdar, petite vallée recélant cinq puits d'eau excellente, quelques jardins de palmiers et de cédès et un vaste cimetière de Bédouins. 12 heures de marche.

18 mars. — Parti de Lakdar à 7 heures, direction O. S. O. 70′ ; à $7^h 30^m$, une inscription. Montagne de grès rouge martelé ; pierrailles ; à $8^h 10^m$, direction N., Ouadi-Hammangniet. Le djebel Serbal apparaît au loin dans le sud avec ses belles cimes bleues ; à $9^h 20^m$, deux grands tombeaux circulaires ; à $9^h 30^m$, rochers de grès rouge et jaunâtre ; suite de collines et de plateaux sablonneux ; à $10^h 10^m$, Djebel-Chéguer ; calcaire jaune très-friable, rude descente, inscriptions. Au bas de la montagne, Ouadi-Chéguer. Un mont ferme cette vallée, et sur le sommet se trouvent deux tombeaux anciens à demi ruinés. Au delà, à l'O. N. O., Ouadi-Ramleh ; à midi 50 minutes, collines pierreuses ; Ouadi-N'teich O. N. O. ; à $2^h 30^m$, fin de N'teich qui débouche dans Ouadi-Sye Kébir ; plusieurs inscriptions sur le raz à la bifurcation. Ouadi-Sye va de l'E. à l'O. Au N. on trouve le désert de sable appelé Raml-el-Morak ; à $4^h 45^m$, halte dans ce désert.

19 mars. — Parti à 7 heures, direction O. N. O. ; à $10^h 50^m$,

Raz-el-Hayè, inscription ; à 11^{h} 55^{m}, défilé de Sououk ; inscriptions ; on descend ce défilé rapide qui aboutit à une plaine de sable rouge venant longer les derniers contre-forts du pic de Sarabit-el-Kadem. A une heure, halte au pied de la montagne, séjour. Ascension du pic. Magnifique nécropole égyptienne.

21 mars. — Parti de Sarabit-el-Kadem à 4 heures du soir, direction O. N. à 6 heures, halte dans Ouadi-Habouss toute pleine de samr ayant la forme élégante des pins d'Italie ; les montagnes de grès rouge s'abaissent ; près de là est le puits de Nasp.

22 mars. — Parti à 7 heures, direction 90' ; à 7^{h} 30^{m}, à la bifurcation de Ouadi-Nasp et de Ouadi-Habouss, se trouve le tombeau de cheick Nasp et un cimetière de Bédouins ; à 11^{h} 55^{m}, Ouadi-el-Hamr, plateau crayeux nommé el-Debbé ; quelques rares inscriptions ; à 2^{h} 55^{m} je retrouve la route de Tor et le défilé de Chébèkeh ; à 6 heures, Ouadi-Ousit, halte.

23 mars. — D'Ousit à Ouadi-Ouerdan.

24 mars. — D'Ouerdan aux fontaines de Moïse.

25 mars. — D'el Aïoun à Suez par les lagunes.

CHAPITRE XI.

LES TRIBUS DE LA PÉNINSULE DU SINAÏ. — MŒURS DES BÉDOUINS.

Avant de traiter la question philologique, il nous a paru convenable de faire connaître sommairement certaines particularités concernant les Arabes qui ont échappé à Burckhardt et à ceux qui nous ont précédé sur cette terre biblique.

La péninsule arabique du Sinaï est habitée par cinq tribus mères, connues sous les noms suivants :

Szaoualhât,
Therrabynn,
Mezéïnn,
Aleygat,
et Leyléouāt.

Les Szaoualhât	ont pour	cheick	Mouza ;
Les Therrabynn	—	—	Daāchan ;
Les Mezéïnn	—	—	Kader ;
Les Aleygat	—	—	Salem ;
Les Leyléouāt	—	—	Mesmē.

Ils se nomment entre eux *Bédaouï-ès-Tour* (les Bédouins de

la contrée de Tor), et les cheicks des quatre dernières tribus relèvent de droit du cheick des Szaouâlhât, qui est héréditaire[1]. On a prétendu qu'ils avaient une commune origine, que c'était une même famille qui s'est fractionnée, subdivisée; mais plusieurs vieux Szaouâlhât, parmi les plus intelligents, nient cette assertion. Longtemps il y a eu *du sang* entre eux et les Therrabynn, ainsi que les Aleygat; ils voient même à cette heure avec une certaine colère les premiers pousser leurs courses par Ouadi-Outir dans le golfe Élanitique; mais, comme les Therrabynn sont soutenus par la puissante tribu des Thyaïa, également leur amie, ils sont forcés de tolérer ce qu'ils appellent un envahissement.

Les Bédouines du Sinaï sont très-farouches et ne soulèvent jamais leur voile en présence d'un étranger, bien différentes en cela des femmes de la Mésopotamie, de la Chaldée et de l'Arabie Déserte. Dans leur jeunesse elles ont de la beauté; grandes, nerveuses, sveltes, leur taille s'accroît encore par la mode étrange adoptée pour leur chevelure, dont elles font une tresse vigou-

[1] Cette suprématie des الصو الحات (les Szaouâlhât), maîtres de l'oasis de Pharan et des contrées voisines du couvent, sur les autres tribus de la Péninsule du Sinaï, date de bien loin. Quand l'empereur Justinien fit construire le monastère, au commencement du VIe siècle, il songea tout naturellement à le mettre à l'abri de la rapacité des Bédouins, et choisit une tribu forte et vaillante pour défendre les moines (EUTYCHIUS, *Ann.*, II, p. 161). Nous savons aussi par Makrizi, p. 48, que ce fut sur les Béni-Szaouâlhât que s'arrêta le choix de Justinien. L'islamisme ayant envahi ces contrées, ils eurent bien des combats à soutenir; mais l'intérêt, ce dieu des Arabes, fut plus fort que tout, et ils sont restés en réalité les vassaux du monastère. Aussi les autres Bédouins n'ont pas une grande considération pour eux, et, bien que les enfants du désert soient sans religion aucune, ils traitent les Szaouâlhât de *kafirs* (infidèles). N'est-ce pas la preuve qu'ils n'ont rien de commun avec les autres tribus?

reusement serrée pour la ramener ensuite sur le sommet de la tête en forme de corne. Tout cela est oint de beurre avec une libéralité infinie, ce qui leur donne une forte odeur de bétail et y fait pulluler la vermine. En général les femmes asiatiques, quel que soit leur rang, manquent de propreté.

La polygamie est en usage chez les hommes de ces peuplades; mais, s'ils imitent cette coutume des musulmans, je les crois sans religion aucune. Jamais ils n'invoquent Dieu, et mon cuisinier égyptien, dévot Sunnite, leur faisant un jour le reproche de ce qu'ils ne priaient ni Allah ni Mahomet, reçut d'eux cette réponse : — A quoi cela sert-il ? Nous faisons comme nos pères.

Du reste, il n'y a point de mollahs dans toutes les tribus que j'ai visitées, et nul ne sait lire l'arabe. Leur tolérance à l'égard des étrangers est sans bornes, et le premier venu pourrait s'établir au milieu d'eux sans exciter la moindre défiance[1]. Mon cheick m'avait pris en si grande affection qu'il me tourmentait chaque jour pour venir résider dans Ouadi-Salaff. — Tu épouseras ma mère qui est veuve, me disait-il (et cet homme avait alors plus de quarante ans, ce qui peut donner une juste idée des charmes de la Bédouine); tu achèteras quatre ou cinq chameaux, et nous irons avec Hassan faire les voyages de Misr (le Kaire), puis nous partagerons l'argent, tandis que tu vivras en émir dans la tribu. Toutes ces séductions ne purent malheureusement me convaincre, et je donnai l'ordre de continuer la route, au grand regret de la famille de ce bon et loyal Scénite.

[1] Témoin Linant-Bey, qui a vécu longtemps dans l'oasis de Pharan sous le nom d'*Abdellac*, et qui passe encore aux yeux des Saaouâlhât pour un véritable Arabe.

Saleh avait deux femmes qui vivaient avec sa mère sous la même tente, où la concorde paraissait régner médiocrement, nous devons l'avouer, car nous en fûmes témoin; et cependant il en convoitait encore une troisième de la tribu des Mezéïnn, dans la contrée de Dahab.

N'ayant ni cadis ni mollahs, quand il s'agit de mariage, un vieillard de la tribu, d'ordinaire le plus rusé, l'orateur, s'en va trouver le père de la fille et lui met dans la main 150 piastres (environ 30 francs). S'il les accepte sans faire d'observation, le soir même, le jeune Arabe vient seul se présenter à l'entrée de sa tente dans une attitude suppliante en lui disant : — Je veux prendre ta fille pour compagne; je la nourrirai, la protégerai, et deviendrai ton fils : le veux-tu? Si le père trouve à son gré le jeune homme, il lui tend la main d'une manière très-cérémonieuse, l'embrasse en répétant huit à dix fois *selam selamet*, et tout est dit. Alors les vieillards prévenus arrivent; on boit le café, puis la nuit s'écoule en projets. La fille, cachée dans la tente contiguë, devenue de droit l'épouse du Bédouin, disparaît à la fin des fiançailles et s'enfuit dans les montagnes ou dans quelque campement voisin où elle est sûre d'avance de trouver l'hospitalité. Alors c'est à qui trompera le pauvre époux désolé qui va se lamentant de tente en tente; enfin, au bout de quelques jours, des amis officieux lui indiquent la retraite de celle qui le fuit; il y court bien accompagné et la ramène triomphant chez lui. Ces mœurs sont singulières comme on le voit, et n'ont aucune ressemblance avec celles des Scénites du grand désert.

Les Bédouins de la presqu'île sinaïtique n'ont pas d'existence

politique; pauvres, peu nombreux, quoi qu'on ait dit, confinés entre deux longs golfes et le désert de Syrie, ils sont à l'abri de toute invasion. Sous le pouvoir fort de Mohammed-Ali, ils étaient de fait sous la domination de l'Égypte; mais, depuis l'avénement d'Abbas-Pacha, ils se sont retournés vers l'empereur Abd-ul-Medjid, leur sultan légitime.

Leur pauvreté est extrême, et, contrairement aux usages des Scénites, ils doivent avoir recours à de certaines industries pour vivre, leurs troupeaux étant en très-petit nombre par suite de la rareté des eaux et des pâturages dans cette contrée de sable et de granit.

Quand vient l'hiver, les hommes les plus vaillants et les plus intelligents des cinq tribus prennent la route de l'Égypte avec leurs chameaux chargés de charbon et de petites meules de grès rouge destinées à moudre le blé ou le dourah. Dans les villages, chaque hutte de fellah a la sienne, et, matin et soir, on voit les vieilles femmes préparer la quantité nécessaire à chaque repas.

Depuis l'établissement des steamers de l'Inde, le sort des Bédouins du Sinaï s'est beaucoup amélioré. Ils sont chargés de transporter au Kaire, et *vice versa*, les bagages des voyageurs ainsi que les approvisionnements, ce qui leur procure de larges bénéfices; puis, quand la récolte du café est abondante dans l'Yémen, ils accourent à Suez de toutes les parties de la Péninsule pour transporter les précieuses cargaisons des Bangalots.

Arrivés au Kaire, ils font de misérables provisions, et sortent immédiatement de la ville pour aller s'établir dans quelque pli

profond de la chaîne du Mokattam, afin de n'être pas mis en réquisition par les agents du vice-roi, qui payent toujours fort mal, quand ils payent, ainsi que cela se pratique dans tous les gouvernements irréguliers.

Du reste, le commerce ne cherche guère à les employer. Les chameaux du Sinaï, bien que bons marcheurs, sont de petite taille, d'une race faible, et les négociants égyptiens choisissent de préférence les dromadaires de Syrie, appartenant aux Thyaïa, qui sont grands et forts comme des éléphants. Leur ressource la plus ordinaire, ce sont les voyageurs qui veulent faire le pèlerinage du couvent, ou les Anglais riches désireux d'aller à Pétra par Ackabah. Comme il est rare qu'un Bédouin possède plus d'un chameau (souvent même c'est la propriété de plusieurs), et qu'il en faut huit ou dix pour le plus modeste explorateur, ils ne chôment jamais; et les quatre ou cinq cents piastres du produit de chaque hedjéïn sont converties en fèves, en dourah, en blé, en tabac et café; le tout est chargé sur un chameau que paye le voyageur, et que l'on expédie vers la tribu.

La plupart des Bédouins ne font qu'un voyage d'Égypte chaque année, et le produit, bien qu'il soit très-maigre (de 100 à 125 francs), suffit néanmoins à assurer la subsistance de la pauvre famille du désert. Les habiles, comme Husséïn, Bicharra, Touëleb, Mouza, Saleh, en font deux et quelquefois trois; aussi ceux-là portent-ils d'éclatantes robes de soie de Damas dues aux libéralités des Européens, et la misère se fait moins sentir sous leurs tentes.

Quand le khamsin souffle avec violence, lorsque les grandes

chaleurs commencent à brûler la capitale de l'Égypte, ils s'en vont avec leur moisson de l'année convertie en provisions de bouche, ainsi que nous l'avons dit, et courent se réfugier dans leurs ouadis, et le plus souvent sur les sommités de leurs montagnes alpestres; c'est pour eux le temps des plaisirs et du repos le plus absolu. Tant que dure la provision de tabac ils fument nuit et jour; mais elle s'épuise vite, et alors ils sont réduits à remplir leur *sébil* d'une herbe odorante très-âcre qu'ils trouvent au désert; puis vient la récolte des dattes; mais tous ces travaux sont en général faits par les femmes, qui sont chez les Arabes particulièrement destinées aux fonctions les plus pénibles.

Ils payent au cheick Mouza un tribut misérable; et ce suzerain, ce prince (Amir), que je rencontrai seul un jour vers le col de Fouréïd, revenant du couvent où il avait été admonesté, vit surtout du produit de ses troupeaux, de ses beaux dattiers de l'oasis de Pharan, et du louage de quelques chameaux qu'il confie à ses jeunes parents.

CHAPITRE XII.

LES INSCRIPTIONS SINAÏTIQUES.

On s'est beaucoup préoccupé, dans le monde savant, depuis le commencement de ce siècle, des inscriptions de la péninsule arabique du Sinaï. Bien des essais de déchiffrement ont été tentés, mais la plupart des philologues confessaient leur impuissance en face de la grande rareté des copies, — disons mieux, à cause de l'imperfection notoire des copies que l'on possédait. Cet état de choses bien connu décida un noble cœur anglais, l'évêque Clayton, passionné pour les études bibliques, à proposer un prix de 25,000 francs pour le voyageur érudit qui en rapporterait un grand nombre. J'ai la conscience d'avoir loyalement mérité ce prix que je n'ai pas réclamé de l'Angleterre, car j'en ai rapporté près de six cents, et les meilleures, sans conteste, puisqu'elles sont identiques, la plupart ayant été moulées sur les monuments eux-mêmes à l'aide de la lottinoplastie [1].

Bien que dès le commencement du VIe siècle, en 518, Cosmas Indicopleustes, qui venait de faire le voyage du Sinaï, les eût

[1] Voy. *Manuel complet de Lottinoplastie.* Dusacq, rue Saint-Benoît, 25.

attribuées à la migration de Moïse, ce qui serait un point capital pour la science et pourrait jeter de grandes lueurs sur ces temps reculés, Niebuhr n'y vit rien, et Volney, les jugeant indignes d'occuper son intelligence, n'épargna pas les railleries à Court de Gébelin qui, disait-il, perdit bien sa peine en y cherchant des mystères profonds [1].

A cette époque les hiéroglyphes n'étaient guère plus en faveur, malgré les travaux de la Commission d'Égypte et les efforts de Zoéga. La plupart sommeillaient depuis des milliers d'années, merveilles mystérieuses d'un grand peuple, en attendant que le génie de Champollion le jeune vînt les rappeler à la vie : espérons que l'écriture sinaïtique aura de même quelque jour son Champollion.

Avant de nous occuper de rechercher par quelle race ces curieuses légendes ont été gravées sur les rochers de la Péninsule, précisons les moyens matériels que leurs auteurs employèrent : Burckhardt, Grey, Monconys et M. de Laborde diffèrent entre eux d'opinion sans nous donner aucun résultat probable; Pockocke, se plaçant à un autre point de vue, avait cherché à résoudre cette question qui ne manque pas d'importance, ainsi que nous le verrons plus tard. « J'ai observé, dit-il, que la plupart ne sont point taillées, mais peintes avec une couleur qui a affaibli celle du granit et pénétré dans la pierre. J'en ai vu une entre autres qui est noire par dedans et par dehors et dont l'inscription est blanche [2]. »

[1] Volney, *Œuvres complètes*, t. III, p. 209.

[2] Richard Pockocke, *Voyages*, t. I, p. 449.

Nous croyons que le savant voyageur anglais s'est étrangement mépris sur les procédés de gravure employés par les auteurs des inscriptions; toutes sont écrites sur des rochers de granit, de porphyre ou d'un grès rouge cristallisé d'une dureté extrême; seules, celles du Djebel Zeleka sont tracées dans une pierre calcaire; aussi sont-elles frustes, bien que l'entaille soit très-profonde. D'autres savants, ayant remarqué que plusieurs des lettres étaient simplement piquées, en avaient inféré que les pieux des tentes des Scénites avaient servi de burin; sur les lieux ce fut aussi ma première idée, mais bientôt je dus modifier mon opinion. Les pieux dont se servent les Bédouins sont en bois, ce qui est bien suffisant dans ces arides déserts de sable; les riches voyageurs seuls, toujours pressés, les ont en fer, parce que ce métal tend partout, à notre époque, à se substituer au bois, et que d'ailleurs la tente est plus vite dressée par les domestiques sous un climat énervant. Voulant, pendant le cours de ma dernière mission, me rendre, autant que possible, un compte exact de toutes choses, j'essayai, mais inutilement, d'entamer le granit avec un des pieux de ma tente; je renouvelai l'épreuve avec une hachette et un pic à roc, même insuccès. L'acier de mes outils était-il mauvais? je l'ignore, mais à coup sûr ce métal était beaucoup plus dur que le fer des pieux. D'ailleurs, aux époques reculées où ces écritures furent tracées, il est permis de présumer que les Bédouins ne connaissaient guère les métaux trempés et même qu'ils n'en possédaient pas pour un pareil usage. Cela me fit songer à la taille du diamant; prenant aussitôt un éclat aigu de granit, j'essayai d'entamer le ro-

cher sur lequel mes outils d'acier s'étaient émoussés, et j'y parvins avec une facilité comparativement très-grande. C'est ainsi qu'égaré dans la chaîne des monts Hellel je pus facilement tracer une inscription d'abord à la pointe et terminée à vive arête, pour avertir ceux qui viendraient après moi que cette route aboutissait à une impasse.

Ainsi la plus grande partie de ces inscriptions, à n'en pas douter, ont été taillées avec des fragments de granit, et l'outil se trouvait toujours au pied de l'œuvre.

Nous avons déjà parlé de l'imperfection des copies dont la science pouvait disposer à l'époque où Beer s'occupa du déchiffrement de ces inscriptions, dont il fixa l'alphabet qui semble adopté jusqu'ici. N'y a-t-il pas eu un peu trop de précipitation dans cette grave affaire ? On n'avait en main que des fragments tronqués, des caractères souvent mal dessinés, des lambeaux (il faut bien le dire) d'une inscription enlacés à la fin ou au commencement d'une autre inscription, et cependant on n'hésita pas. Tuch, dans la remarquable préface de ses *Sinaïtische Inschriften,* s'en plaint amèrement; mais néanmoins il adopte l'alphabet proposé par Beer, et traduit vingt et une inscriptions à l'aide des caractères hébraïques [1].

Nous comprenons qu'on émette hardiment un système quand il s'agit de choses parfaitement avérées, de documents irréprochables, mais ce n'est le cas ni pour Beer ni pour Tuch; l'un et l'autre ont travaillé sur des copies *très-défectueuses*. Ayant hor-

[1] Tuch, *Vorwort,* p. 5.

reur du rôle d'hypercritique, nous n'en citerons qu'un seul exemple; nous choisissons, pour plus d'impartialité, parmi les moins mauvaises, la plus importante des inscriptions *expliquées* par Tuch (Grey, 139, *Wadi-Mokatteb;* — Tuch, *Sinaïtische Inschriften*, p. 82). C'est une des plus belles de toute la péninsule, sinon la plus étendue, et l'une des mieux gravées; elle atteste, comme quelques autres qui se trouvent sur les rochers les plus élevés et complétement verticaux de l'Ouadi-Mokatteb, une calligraphie assez avancée. Je l'ai moulée dans l'Ouadi-Cédré et non dans la vallée de Mokatteb, où Grey l'a placée à tort; mais nous ne lui faisons pas un crime de ce déplacement, beaucoup de voyageurs ayant, comme lui, fait des trois Ouadis, Cédré, Guené et Mokatteb, une seule vallée, parce qu'elles se continuent en serpentant à travers d'âpres mantagnes [1]. Cette inscription forme la planche XI, n° 1, de mon *Voyage dans la péninsule du Sinaï;* on peut comparer, et l'on ne trouvera pas moins de trente fautes dans la copie de Grey, sans compter les substitutions de lettres partout uniformes, ce qui n'existe pas dans l'original et peut provoquer de fâcheuses interprétations. J'insisterai d'autant plus sur la valeur de mes copies qu'elles ont été pour la plupart moulées en plâtre, et non estampées avec du papier grossier, qui se déchire, se déforme, et altère presque tou-

[1] Cette réunion des trois ouadis en une seule est certainement la vraie cause d'une exagération que nous allons combattre. En réunissant les inscriptions de Guené, Cédré, les monuments égyptiens de Ouadi-Magarra, qui se trouve à la bifurcation nord de ces dernières, celles du Raz des quatre Ouadis et de la vallée de Mokatteb, on arrive à peine au chiffre de trois cents monuments; je les recueillis seul, en trois jours, mais au prix d'efforts presque surhumains. — Voy. plus haut, p. 141.

jours la vérité; or, le plâtre, c'est la froide exactitude. Aussi, lorsque M. F. Lenormant m'adresse un éloge en disant que presque toutes mes inscriptions de l'Ouadi-Mokatteb sont nouvelles, je l'en remercie avec cordialité, mais je ne mérite pas cet éloge. Mes inscriptions ne sont pas nouvelles; d'autres les avaient vues et relevées avant moi, beaucoup, sinon toutes; mais je disposais de moyens plus sûrs, plus puissants, j'y ai apporté plus de soin, et j'ai reproduit réellement, intégralement, ce qui avait été tronqué, mutilé par mes devanciers. Aussi croyons-nous que l'avenir amènera un grand travail de révision et dans l'alphabet sinaïtique et dans le déchiffrement de ces incriptions.

Des voyageurs, d'Antraigues, lord Lindsay, des savants en grand nombre, et tout récemment encore le docte M. Garcin de Tassy, dans une rapide analyse du dernier et important travail de M. Forster, parlent des milliers d'inscriptions gravées dans la seule Ouadi-Mokatteb; il est temps de faire justice de toutes ces exagérations. Depuis le Raz des quatre Ouadis jusqu'au défilé qui débouche dans la vallée de Pharan, c'est-à-dire l'Ouadi-Mokatteb dans son entier, je les ai moulées toutes ou relevées quand le granit n'était qu'effleuré et se refusait par conséquent au moulage; or on peut voir dans mon ouvrage qu'il n'y en a guère qu'une centaine. Les voyageurs qui ont accrédité cette idée fausse n'avaient que peu ou point de notions de la science paléographique, car un œil exercé ne peut s'y méprendre. Sans doute les inscriptions occupent une très-grande étendue dans la vallée de Mokatteb, puisqu'elle en a reçu son nom si caractéristique; mais une seule inscription de quatre, cinq ou sept lignes,

en lettres hautes de 6 à 8 pouces, tracées parfois à inégale distance sur les parties plates et propices du roc, prend un espace considérable. Quelquefois un nom composé de quatre ou six lettres s'enchevêtre dans une longue inscription, et de toutes parts, en voyant cette espèce de falaise couverte de caractères bizarres, on peut croire de prime abord à une immense série de légendes, quand, en réalité, le nombre se trouve assez restreint.

Moi-même, en arrivant le soir dans l'Ouadi, je fus tout d'abord dupe de ce mirage; mais le lendemain, en examinant froidement ces pages colossales, je compris vite la vérité et je m'attachai scrupuleusement à l'établir. Quelquefois, au milieu même d'une inscription en grands caractères largement interlignés, une main plus habile avait tracé quelques lignes plus petites et très-régulières; souvent même la fin des lignes n'est que piquée : un accident, un départ subit, auront forcé l'auteur à laisser son œuvre inachevée, et des voyageurs inattentifs ont fait de chaque ligne une légende différente, quelquefois plusieurs dans la même ligne, et voulu voir une douzaine d'inscriptions là où deux seulement existaient.

On peut remarquer dans mes nombreuses planches avec quelle conscience j'ai procédé. J'ai rendu facile l'étude de ces inscriptions en les reproduisant dans l'intégrité de leur état actuel; en restituant à chacune d'elles ce qui lui appartient en propre, ce qui avait été ciselé ou piqué par la même main; en faisant enfin ressortir les mille nuances de la calligraphie sinaïtique, soit que les légendes fussent gravées par des gens inhabiles ou

par les lettrés de la tribu, tantôt avec un outil de granit, tantôt avec la pointe d'un glaive comme le *Cessent Syri* du Raz des quatre Ouadis. Or le même soin a été apporté dans la transcription littérale de ces inscriptions, dont chacune, depuis le moulage en Arabie, l'exécution en plâtre au Louvre ou dans mes ateliers, la réduction, le décalquage en double, le report sur la pierre, a été reproduite sept fois par moi.

C'est dans l'Ouadi-Guené, et surtout sur les rochers de la vallée de Mokatteb, que se trouvent principalement les inscriptions enchevêtrées l'une dans l'autre; ailleurs elles ne présentent que fort rarement cet inconvénient, puisqu'elles y sont en quantités moindres. Pour nous, c'était un lieu de grande halte qui doit avoir sa signification.

J'ai hâte d'arriver aux fameuses inscriptions signalées par le comte d'Antraigues à son ami Jean de Müller, l'historien de la Suisse, inscriptions qui n'ont jamais été retrouvées par mes devanciers, et que j'ai vainement cherchées moi-même. Laissons au noble comte la responsabilité de ses paroles.

« A cinq heures du matin, dit-il, le 14 mai 1779, je fis lever toute ma caravane, et nous nous rendîmes au Djebel-el-Moukateb. Ce sont deux rochers très-élevés, taillés à pic, séparés l'un de l'autre de cinquante pas. Il paraît que leur base a été creusée par l'action des eaux; mais, dans tout le désert, il n'y a pas cinq puits d'eau saumâtre; on n'aperçoit que des montagnes d'un sable fin et imprégnées de sel, que le vent disperse et accumule à son gré. Ces rochers, chargés de caractères *taillés en relief*, n'en portent aucun depuis leur base jusqu'à la hauteur de

14 pieds 2 pouces. La vallée a 547 toises de Paris dans toute sa largeur. *Les rochers sont couverts de caractères jusqu'à leurs sommets;* les lignes sont droites, mais les extrémités se replient jusqu'à la jonction de la ligne supérieure et forment une écriture en sillons. Sur le rocher droit en venant de Tor il y a en tout 67 lignes, 41 sur le rocher à gauche. Les caractères ont 1 pouce de relief et 1 pied de longueur. Au côté gauche il y a, dans la partie du rocher la plus élevée, les caractères qu'on nomme *le titre*. Ce qui leur fait donner ce nom, c'est que les lettres qui les composent ont SIX PIEDS DE HAUTEUR ET TROIS POUCES DE RELIEF. Je les ai fait dessiner avec la plus grande exactitude. Il faudrait six mois d'un travail opiniâtre pour dessiner la totalité de ces caractères; c'est un livre unique peut-être sous le ciel et l'histoire d'un peuple inconnu [1]. »

Nous ne voulons pas nous inscrire en faux en face d'une pareille affirmation, bien qu'elle nous paraisse dépasser toutes les limites du possible. Nous avons visité l'Égypte, les Arabies, l'Assyrie, la Babylonie, la Perse, la Médie, contrées par excellence des inscriptions, et rien de semblable ne s'est offert à nos regards avides. Seulement, dans l'intérêt de la science et de la vérité, nous allons commenter quelques points de cette étrange relation.

D'abord, au point de vue de la topographie, elle est très-inexacte, disons le mot propre, elle est très-fausse. Ce que M. d'Antraigues appelle un désert correspond à ce plateau que

[1] Comte d'ANTRAIGUES, *Lettres posthumes* de J.-G. von Müller; 1811.

j'ai nommé la *plaine des quatre Ouadis,* située en face des rochers écrits et du Djebel-Mokatteb; elle n'a pas des montagnes d'un sable fin imprégné de sel que le vent disperse et accumule à son gré; c'est, au contraire, un sable solide, assez bien pourvu de végétation : tous les voyageurs sérieux l'attesteront. M. d'Antraigues est arrivé dans cette plaine, en face des rochers écrits, soit en remontant la vallée de Pharan et le défilé de Mokatteb, qui est le chemin de Tor le plus direct, ou par l'Ouadi-Guené, venant aussi de Tor, deux routes que j'ai moi-même parcourues; il n'a fait que passer là, moi, j'y suis resté trois jours, allant de rocher en rocher, étudiant, suivant chaque sinuosité des masses porphyriques, copiant avec l'habitude du dessinateur et de l'archéologue, ou moulant chaque inscription, chaque caractère. Ma tente était dressée dans l'anfractuosité des deux rochers à pic déchirés par un soulèvement volcanique, ou peut-être par les eaux, ainsi que le dit M. d'Antraigues : c'est le lieu de la halte ordinaire des petites caravanes allant de Tor au couvent du Sinaï et à l'Ackabah, parce qu'il offre un abri sûr contre les terribles vents de l'ouest et du sud. Ces rochers sont couverts d'interminables inscriptions dont quelques-unes sont tracées en caractères *de six pouces de hauteur et en creux;* elles se trouvent à 12 ou 15 pieds au-dessus du sol de la plaine; mais, grâce aux contreforts, aux éboulements, aux détritus amoncelés là, on peut presque toujours les aborder. En ce lieu je n'ai eu que fort rarement l'occasion de me servir d'une de mes échelles dont la longueur n'excédait pas 12 pieds.

On pourrait, à ce sujet, taxer aussi d'exagération M. le capi-

taine Butler, qui visita ces parages célèbres en 1854, quatre ans après moi; il parle de rochers droits comme des murailles, et les hauteurs des inscriptions varient, selon lui, de 20 à 30 et même 40 pieds. S'il entend par là que les plus élevées se trouvent à 40 pieds de tout endroit accessible et même du sol de la plaine, nous lui répondrons par la dénégation la plus formelle; il s'est trompé. Quant aux monuments égyptiens de Ouadi-Magarra, c'est différent; là il fallut de longues échelles pour les mouler, ainsi que dans l'Ouadi-Guené et au Raz des quatre Ouadis.

A propos des hauteurs des inscriptions, nous rendrons pleine justice à M. Arthur Stanley, chanoine de Cantorbéry, fort maltraité dans le dernier ouvrage du révérend Forster, bien que nous partagions sur plusieurs points les opinions de ce dernier; mais, comme notre devise est *Impartialité pour tous*, nous devons la pratiquer scrupuleusement.

« La position et l'aspect des inscriptions montrent qu'en tout cas elles n'ont pu être que l'œuvre accidentelle des passants. D'un autre côté, pour aucune de celles que j'ai vues, sauf une très-douteuse qui est à Pétra, il n'a fallu des échelles ou un appareil mécanique. Pour tracer la plupart d'entre elles il suffisait d'avoir les jambes et les pieds nus, suivant la coutume générale des Arabes, et de pouvoir se tenir aux parties saillantes du rocher. C'est ce qu'aurait pu faire aussi tout homme actif, même avec ses souliers. Selon moi, il n'en est aucune qui n'eût pu être l'œuvre d'un homme monté sur les épaules d'un autre [1]. »

[1] ARTHUR STANLEY, *le Sinaï et la Palestine;* Londres, 1856. — Voy. aussi *Annales de la Philosophie chrétienne;* octobre 1857, p. 294.

Tout cela, nous devons le reconnaître, est parfaitement conforme à la vérité; sauf la magnifique inscription de deux lignes, n° 1 de ma planche XXXVII, une des mieux gravées de la péninsule, et quelques autres qui se trouvent plus loin à l'ouest, dont la hauteur n'excède pas 15 pieds, toutes sont accessibles, et elles ont été gravées sans le moindre échafaudage. A cette hauteur de la vallée commence un plan incliné, couvert de sable et fort élevé, faisant face au nord; une ligne de petits rochers le couronne à l'est, perçant le sable çà et là : c'est le Djebel-Mokatteb. Nous n'avons pas jugé convenable de gravir cette pente rapide et sablonneuse, parce que ces scories rugueuses, c'est le seul nom qui leur convient, ne pouvaient recéler aucune inscription; et d'ailleurs la vanité humaine n'y eût pas trouvé son compte : on n'écrit pas, même le plus pieux des pèlerins, pour Dieu seul; on grave une légende avec son nom pour que d'autres sachent que vous êtes venu là. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!*

D'un autre côté, comment concevoir que des passants appartenant à une race dont la civilisation était probablement peu avancée, les moyens graphiques fort limités, aient pu tracer sur le porphyre le plus dur et le plus brut des caractères de SIX PIEDS DE HAUTEUR ET TROIS POUCES DE RELIEF, puis ensuite replanir le roc, travail indispensable pour obtenir le ressort? On l'a écrit, cela peut être vrai, mais nous n'y croyons pas; c'eût été non-seulement un travail de géants, mais un travail irréalisable sur de semblables matières et dans des conditions pareilles; d'ailleurs, il n'y a pas dans toute la péninsule une seule inscription sinaïtique en relief. Si les fabuleux caractères signalés par

d'Antraigues eussent réellement existé, on en aurait ailleurs rencontré quelque autre spécimen ; et moi, qui en ai tant moulé, tant copié, je déclare n'avoir rien trouvé de pareil. J'en conclus que M. le comte d'Antraigues ou son éditeur ont mal vu ou mal compris ; qu'une faute d'impression aura fait mettre 6 pieds au lieu de 6 pouces, véritable hauteur des plus grands caractères tracés sur les rochers de Mokatteb ; que ces inscriptions colossales n'ont jamais existé ; que d'ailleurs, dans son récit, dans sa peinture de l'Ouadi-Mokatteb, tout porte la marque de la plus grande exagération, et..., nous devons l'avouer, de toute absence de réflexion [1].

On peut objecter à cela que sur un autre point de la péninsule, dans l'ouest, à trois grandes journées de là, se trouve un autre Djebel-Mokatteb ; je vais au-devant de cette objection. Voici la description qu'en donne le judicieux Wellsted : « Près de Tor, à une heure de marche d'un petit bouquet de dattiers nommé Ab'u-Suwara, nous arrivâmes au Djebel-Mokatteb, situé à l'extrémité d'une petite baie d'un mille de profondeur. La partie qui regarde la mer est couverte d'inscriptions différant, à quelques égards, de celles qu'on trouve dans cette partie de la péninsule. Elles n'ont ni les grossières figures d'animaux, ni le groupe d'initiales si fréquent ailleurs... Les inscriptions grecques et arabes en caractères kufiques et neski ajoutées aux plus

[1] J'ai relevé dans Ouadi-Hébron une inscription en caractères de 24 centimètres de hauteur ; ce sont les plus grands de la péninsule, à part une inscription, toujours en creux, d'un pied de haut, selon Burckhardt, et trouvée par lui sur le sommet du Serbal.

anciennes, et souvent ornées de croix, ne contiennent que des noms de visiteurs. Près de là, à environ un mille, est le Djebel-Nâkūs ou montagne des Cloches, remarquable par un effet d'acoustique très-puissant [1]. »

Cette description topographique et scientifique ne peut convenir, comme on le voit, aux deux rochers décrits par d'Antraigues. Là il n'y a pas de désert, puisque c'est dans la contrée des Palmiers, au bord de la mer, et non loin de l'unique bourgade de la péninsule; d'ailleurs Wellsted n'eût pas manqué de parler de ces inscriptions titanesques si elles eussent été là, tout aussi bien que Seetzen [2] et Ed. Rüppel [3], qui avaient aussi visité cet autre Djebel-Mokatteb : ce sont de trop grandes raretés dans la vie des hardis explorateurs pour qu'ils se résignent à les passer sous silence [4].

On peut suivre sur ma carte, dans mon Itinéraire et mon catalogue, l'étendue de pays où gisent les inscriptions; je me trouve en désaccord avec le révérend Forster et d'autres savants qui prétendent « qu'elles commencent dans la partie occiden-

[1] Lieut. Wellsted, *Travels*, t. II, p. 19.

[2] Seetzen, *In von Zach's mon. Corr.*, XXVI, s. 396.

[3] Rüppell, *Reise in Nubien*, s. 206.

[4] Il est à souhaiter que le premier voyageur apte aux études paléographiques qui visitera la péninsule du Sinaï moule par mes procédés ou relève avec un soin extrême toutes les inscriptions anciennes de ce Djebel-Mokatteb, visite l'île d'Isis dans l'archipel des Pirates, non loin du Raz-Mohammed, et fasse l'ascension du Serbal par l'Ouadi-Aleyat, choses que la maladie m'a empêché de faire. De cette façon on posséderait toute l'épigraphie sinaïtique, et l'on marcherait désormais plus sûrement dans la voie du déchiffrement de ces légendes, qui doivent contenir des dates historiques, à n'en pas douter, et probablement d'autres renseignements non moins précieux.

tale de la péninsule, aux environs de Suez, en traversant les Wâdys-Wardan, etc.[1]. »

La vallée de Ouerdan, qui se trouve à environ treize lieues de Suez, à vol d'oiseau, occupe une partie du désert de Shur; elle traverse quelques petites dunes sablonneuses, et ne possède non-seulement pas une inscription, mais pas même une pierre. Les premières écritures que l'on trouve, et qui sont fort insignifiantes, commencent dans Ouadi-el-Hamr, non loin de Ouadi-Nasb, à deux journées de marche de Ouadi-Ouerdan; ainsi c'est à trente ou trente-cinq lieues de Suez que gisent les premières inscriptions. Elles se continuent dans trois directions seulement, et non dans toutes les directions, comme les faiseurs de systèmes ont essayé de l'établir; ces trois directions sont les plus grandes artères de la péninsule; ce sont les seules routes vraiment praticables, les routes des caravanes allant de l'Égypte ou de Tor au Sinaï, et de là au golfe Élanitique et jusqu'à Pétra.

La première va par El-Hamr, Nasb, Habouss, le défilé de Sououk, le djebel Cheguer, Raz-el-Hayé, Ouadi-Lakdar, djebel Zeleka, El-Aïn, Outir, qui débouche dans le golfe; l'autre par El-Markâ, Guené, Cédré, Mokatteb, aboutissant à Pharan; la troisième par le désert de Sin, Tor, Hébron, Kébrine, les Dyar-Frangui, Salaff, se reliant au Serbal et à l'oasis de Pharan, Raz-el Redoua, le djebel Fouréïd, Ouadi-Ledja, Ouadi-Schoaïb, aboutissant au couvent du Sinaï, et de là, par le défilé de Zakhara et l'oasis de Dahab, au golfe Élanitique, qui est la route

[1] FORSTER, *Annales de la Philosophie chrétienne;* octobre 1857, p. 299.

d'Ackabah et de Pétra. Voilà les seuls gisements des inscriptions[1]. Rares aux abords de l'Égypte, très-probablement à cause du manque de matériaux convenables, elles sont non moins rares à l'extrémité est de l'Arabie Pétrée, où ils ne manquent pas. Faut-il conclure de ceci qu'elles soient l'œuvre d'une population sédentaire de pasteurs chrétiens, indépendants et lettrés, vivant là du IVe au VIe siècle? Nous ne le pensons pas. M. Lepsius a pris cette idée, qu'il a élargie, dans Burckhardt; mais ce même Burckhardt a reproduit plusieurs inscriptions sinaïtiques qu'il a trouvées à Kanouat, Aaere[2], Kuffer, Zaouet-el-Kudher et Boszra. Ces localités sont fort loin du centre de la péninsule, et de pauvres Bédouins chrétiens et sédentaires n'auraient guère songé à faire un voyage aussi dangereux que l'a été dans tous les temps celui du Hauran.

Après avoir indiqué les moyens graphiques employés pour ciseler ces légendes, il nous reste à parler de leur âge, de leur origine, et des croix qu'on voit *quelquefois* sur les rochers. Beer, d'après Burckhardt, fixe leur date au IVe siècle de notre ère, et veut qu'elles soient une œuvre de chrétiens. Le docteur Lepsius, et tout récemment M. François Lenormant, dans un Mémoire sur cette matière, partagent la même opinion; le chanoine Stanley combat sous le même drapeau en les rappro-

[1] TUCH (p. 17 et 18) dit, d'après quelques savants, que les inscriptions ne se trouvent que dans la partie occidentale de la péninsule. C'est encore une erreur, puisque j'en ai recueilli un bon nombre dans le défilé de Zakhara, près du golfe Élanitique, et qu'avant moi Burckhardt en avait copié jusque dans le Hauran.

[2] L'inscription d'Aaere me paraît fort douteuse; je l'attribuerais plus volontiers à de l'arabe anté-islamique, ainsi que celle de Boszra; les deux autres sont sinaïtiques.

chant de nous d'un siècle. Plus audacieux, M. Tuch, dont le monde savant déplore la perte, les supposant antérieures de deux ou trois siècles, a essayé, dans un travail d'une vaste érudition, de prouver que leurs auteurs étaient des Arabes professant le sabéïsme, et que le christianisme n'était pour rien dans ces légendes écrites, selon lui, dans un dialecte arabe. Un écrivain d'un talent hors ligne, M. Renan, adopte les mêmes conclusions dans son beau livre sur les langues sémitiques.

Il est certain que dans l'antiquité plusieurs points de la péninsule du Sinaï, choisis comme lieux de pèlerinage, étaient visités par les tribus païennes du désert à des époques fixes et quinquennales. Diodore de Sicile nous a conservé de précieux renseignements, non-seulement à ce sujet, mais encore au point de vue topographique, puisque, malgré quelques erreurs de détail, cela nous aide à reconnaître Tor et son territoire[1].

« Ce territoire est appelé *Jardin des Palmiers,* parce qu'il produit en grand nombre ces arbres qui portent une abondance de fruits aussi utiles qu'agréables. L'eau manque dans toute la contrée voisine, et, par sa position au midi, elle est

[1] Nous rejetons complétement l'idée de Tuch, bien qu'elle soit très-longuement et très-savamment développée, sur la substitution de l'oasis de Pharan au territoire de Tor. Il ne faut pas oublier que Pharan est à plusieurs journées dans l'intérieur des terres, et que Diodore dit à chaque instant : *Le navigateur.* Du reste, le texte grec est trop net pour subir une telle interprétation. Il y a dans l'auteur de la *Bibliothèque historique* une erreur à propos des eaux jaillissantes, mais il n'était pas allé sur les lieux; il écrivait sur des renseignements. La contrée des Palmiers de Tor, Nackel-ès-Tour, est toujours célèbre chez les Arabes par l'abondance de ses eaux; c'est là que s'approvisionnent les navigateurs de la mer Rouge. Le *fleuve* de Pharan, tant vanté par Makrizi et Tuch, qui ne l'avaient pas vu comme moi, est tout simplement un très-mince filet d'eau, qui se perd bien vite.

comme embrasée. Ce n'est donc pas sans raison que les barbares ont consacré aux dieux ce territoire fertile qui, tout environné de terres inhabitables, satisfait aux besoins de l'homme. Il est arrosé par de nombreuses sources dont l'eau est aussi fraîche que la neige, et qui entretiennent sur les rives une verdure délicieuse. On y trouve un autel antique bâti d'une pierre dure, et portant une inscription en *caractères anciens et inconnus*. L'enceinte sacrée de cet autel est gardée par un homme et une femme qui remplissent les fonctions sacerdotales pendant toute leur vie... Après avoir dépassé ce verger de palmiers, le *navigateur* trouve en avant de la saillie du promontoire une île qui a été appelée l'île des Phoques... Le promontoire en face de cette île regarde l'Arabie dite Pétrée et la Palestine... Après avoir dépassé cette côte, le *navigateur* entre dans le golfe Léanite (Élanitique). Ce golfe est bordé d'un grand nombre de villages habités par les Arabes nabatéens... Plus loin, en face de la côte dont nous venons de parler, sont trois îles qui ont plusieurs ports. La première est, dit-on, tout à fait déserte et consacrée à Isis. On y voit des fondements en pierre d'anciens édifices et de colonnes chargées d'inscriptions en caractères barbares [1]. »

Ces renseignements sont d'une haute importance, et pourront aider un jour à trancher la question restée pour nous indécise. Ainsi il y avait là, au temps de Diodore, qui vivait à Rome sous César, des inscriptions *fort anciennes* en caractères incon-

[1] Diod. Siculus, *Bibl. historica*, lib. III, XLII, XLIII et XLIV.

nus; rien ne prouve qu'elles ne fussent pas sinaïtiques. Ce Djebel-Mokatteb, si voisin de Tor, que je n'ai par malheur pas exploré, en contient, dit-on, un très-grand nombre; il était sans nul doute un des points du pèlerinage antique. Cet autel orné d'une inscription en caractères barbares, nous en retrouvons un semblable dans la petite chapelle qui couronne le Djebel-Mouza (le Sinaï). Les moines l'ont consacré, et il porte sur sa face une ligne sinaïtique mutilée. Espérons qu'un jour, que j'appelle de tous mes vœux, quelque navigateur européen, un nouveau Wellsted, stationnant dans ces parages, visitera l'archipel des Pirates, et, reconnaissant cette île d'Isis, retrouvera les vieux débris gravés dont parle Diodore. A ce sujet ma conviction est bien profonde, et je suis certain d'avance que, si des inscriptions sont trouvées là, elles seront en caractères sinaïtiques.

Contrairement aux idées émises par les savants que nous avons cités plus haut, M. Forster persiste toujours à voir dans ces écritures mystérieuses l'œuvre de la migration des Israélites, et il appuie son système d'une foule de raisons dont quelques-unes ne manquent ni de force ni d'une certaine autorité. Sans partager toutes les suppositions et les illusions du célèbre bibliste anglais, nous allons cependant venir à son aide en fournissant quelques arguments nouveaux.

Les inscriptions du Sinaï (dites sinaïtiques) sont antérieures au christianisme; pour moi cela est incontestable. Si c'était, comme le veulent MM. Lepsius et F. Lenormant, l'œuvre d'une population sédentaire et chrétienne, ayant pour capitale et très-probablement pour ville unique Pharan aux ve et vi^e^ siècles,

comment supposer la dispersion ou l'anéantissement subit de cette race, l'oubli total de cette langue en 518, au moment du voyage de Cosmas? On n'a pas réfléchi à cela. Un peuple qui a tant écrit pour marquer sa trace, qui semblait se préoccuper si fort de l'avenir, qui choisissait ses matériaux pour l'éternité avec une sagacité si rare, un peuple pareil ne sombre pas en un jour! Sa descendance aurait été là, et les anciens de la tribu, de ceux-là mêmes qui avaient gravé ces écritures, pouvaient vivre encore pour renseigner le curieux et intelligent voyageur qui avait déjà visité les Indes. D'ailleurs tous les raisonnements et les systèmes de MM. Lepsius, F. Lenormant, et des autres partisans de l'idée chrétienne pour les inscriptions, tombent devant ce fait historique tout-puissant, à savoir: qu'aux IVe et Ve siècles Pharan était une *ville chrétienne,* ayant des magistrats qui réglaient toutes les affaires de la péninsule; Nîlus d'Ancyre, ancien préfet de Constantinople, poursuivi par des bandits arabes qui tuèrent son fils, s'y réfugia. Vers le milieu du Ve siècle, elle était le siége d'un évêque dont la puissance s'étendait au mont Sinaï et à toutes les contrées environnantes. (Voy. Harduin, *Acta conc.*, II, p. 665.)

Nous avons encore le témoignage d'Antoninus, martyr. Or, si les légendes ne dataient réellement que des IVe et Ve siècles, on ne l'eût pas ignoré à Pharan, ville lettrée, siége d'un évêque, et Cosmas n'aurait pas eu la pensée de signaler aux savants d'Alexandrie, alors la cité scientifique par excellence, ces incriptions qu'il jugeait d'une si haute importance pour l'histoire sacrée. — Contrairement à cela, tout est muet à

Pharan, qui ne *possède même pas de ces inscriptions*[1]; et Cosmas, auquel cette écriture est inconnue, apprend, par la tradition, *sur les lieux-mêmes,* qu'elles sont d'une *très-haute antiquité* et l'œuvre des Israélites conduits par Moïse. En supposant qu'il faille rejeter cette version, ce que nous examinerons plus loin, il devait néanmoins s'être écoulé un grand nombre de siècles depuis la dispersion des auteurs de ces nombreux monuments pour motiver un pareil oubli.

J'en trouve la preuve dans deux inscriptions, l'une grecque, l'autre latine. Celle-ci, que M. Forster attribue avec beaucoup de raison à l'ère séleucide :

ΚΑΚΟΝ ΓΕΝΟC ΟΥΤΟC
CΤΡΑΤΙΩΤΗCΕΓΡΑΨΑ
ΠΑΝΕΜΙΧΙ

« Moi, soldat, j'ai écrit de ma propre main que cette race ne vaut rien[2]. »

[1] M. François Lenormant dit, dans son *Mémoire*, page 47, qu'on trouve les inscriptions sinaïtiques *en grand nombre à Pharan, la ville chrétienne,* florissante au temps de Cosmas. C'est une erreur; je n'en ai trouvé qu'une de cinq lettres, insignifiante, mutilée, sur un petit bloc de grès rouge détaché qui avait dû servir à une construction, et qui pouvait avoir été apporté là de Ouadi-Aleyat. De son côté M. Tuch assure, d'après Wellsted et Robinson, qu'on n'en trouve ni sur la montagne de Sainte-Catherine, ni sur le Djebel-Mouza, ni sur l'Horeb : *Dagegen bietet weder der Katharinberg, noch der dshebel Musa, noch auch der jetzt so genannte Horeb inschriften dar.* (Tuch, p. 34.) — Ces assertions sont fort inexactes; on peut consulter mes planches, et on trouvera un nombre assez respectable d'inscriptions relevées par moi sur le Djebel-Mouza (Sinaï) et les contreforts de l'Horeb.

[2] Forster, *Annales de Philosophie;* octobre 1857, p. 303.

La voici plus complète, telle que la donne M. F. Lenormant, d'après Lepsius[1] :

ΚΑΚΟΝ ΓΕΝΟϹ ΛΟΥΠΟϹ

ϹΤΡΑΤΙΩΤΗϹ ΕΓΡΑΨΑ ΤΟ

ΠΑΝ ΕΜΗ ΧΙΡΙ

Selon toute apparence, cette inscription fut tracée par quelque Alexandrin de l'armée de Démétrius Poliorcète qui traversa la péninsule pour aller assiéger Pétra, l'an 315 avant Jésus-Christ.

Et celle-là qui est tout aussi concluante, bien qu'elle soit postérieure de plusieurs siècles :

CESSENT SYRI

ANTE LATINOS

ROMANOS.

Il est à remarquer que toutes les inscriptions grecques, latines, arabes, arméniennes ou modernes, sont gravées avec des glaives finement trempés ou des poignards, tandis que les sinaïtiques, ainsi qu'une phénicienne du Raz des Quatre-Ouadis, à l'entrée de Ouadi-Mokatteb, furent toutes préalablement piquées avec les outils en granit[2]. On peut voir dans mon ouvrage et au Louvre

[1] *Journal asiatique;* février-mars 1859, p. 199.

[2] Cette inscription phénicienne se trouve mêlée aux sinaïtiques, et paraît, à la couleur, plus récente que les autres. En tout cas, c'est un bien curieux indice, et un témoin éloquent attestant la haute antiquité des autres. Je l'ai moulée et reproduite, planche XXXI, n° III, dans mon livre.

sur une de mes tables de plâtre le *Cessent Syri ante Latinos Romanos*, qu'on attribue à un légionnaire du temps de Trajan, le conquérant de Pétra et de l'empire des Nabatéens, bien qu'elle soit probablement plus ancienne encore. Mais ce qui lève tous les doutes, c'est que cette inscription se trouve sur un pan de rocher du Raz des Quatre-Ouadis, dans un coin laissé par les Sinaïtes, dont les œuvres l'enserrent et la dominent; que le fond des lettres est plus clair, plus rose, ce qui lui donne un air *récent* comparée à celles dont elle est entourée, et qui motivèrent la prédiction écrite du soldat romain. Cette circonstance me frappa vivement quand je moulai ce fragment si curieux, et ne contribua pas peu à me confirmer dans l'idée que j'avais déjà de la très-haute antiquité des caractères sinaïtiques.

Quant aux inscriptions grecques, toutes sans conteste sont dans des lieux peu élevés et sur des rochers évidemment dédaignés, soit par les Égyptiens de la contrée de Mafkat ou le pays du cuivre, soit par la race sémitique qui leur succéda dans la possession de la péninsule.

Voici une autre preuve. Sans doute il est pénible, pour des savants consciencieux comme ceux que nous combattons, de voir s'évanouir leurs rêves, leurs systèmes et le fruit de leurs ardents labeurs; mais l'avancement de la science et la vérité doivent passer avant ces considérations. Les croix qu'on a dites si nombreuses et faisant toujours partie intégrante des inscriptions sont au contraire *fort rares,* nous l'affirmons. Souvent elles sont isolées, et lorsqu'elles se rencontrent, soit au commencement des légendes, soit au milieu, soit à la fin, elles apparais-

sent là comme un hors-d'œuvre; d'ailleurs elles sont tracées avec un instrument de métal quelconque, et, comme le *Cessent Syri,* leur couleur fraîche tranche vivement sur le reste. Qu'elles soient de la main de pèlerins venus au Sinaï du IVe au Ve siècle, ou dans des temps postérieurs, cela est incontestable; mais je me refuse à croire qu'elles aient été tracées par les auteurs des légendes, et je pense, au contraire, pouvoir affirmer, d'après la minutieuse étude que j'ai faite sur les lieux de la paléographie sinaïtique, qu'entre l'époque où les rochers des Ouadis furent chargés de légendes par un peuple aujourd'hui inconnu, et celle où furent tracées les croix, divins emblèmes de visiteurs moins lettrés que pieux, il s'écoula un grand nombre de siècles.

Plusieurs savants, et tout récemment encore M. Stanley, ont soutenu que les croix étaient très-nombreuses; Beer n'en avait vu que cinq, et j'ai dit déjà qu'elles étaient fort rares et *récentes;* c'était aussi l'opinion de mon consciencieux devancier. M. F. Lenormant, avec une loyauté qui l'honore, bien qu'elle affaiblisse son système, reconnaît qu'en effet « la croix est assez rare dans les inscriptions sinaïtiques[1]. » Si j'en ai reproduit quelques-unes par le moulage et plus tard par la gravure, c'était à l'effet de bien constater les inscriptions, afin qu'on pût les comparer à d'autres moins exactes, et lorsqu'elles se trouvaient tout près de l'écriture; mais, je le répète, ce n'était là qu'une question de conscience, et, sur les lieux, elles m'ont toujours paru d'une origine différente.

[1] Fr. Lenormant, *Sur l'origine chrétienne des inscr. sinaïtiques.* (Journal asiatique; janvier 1859, p. 20.)

Quant au chrisme cruciforme que le jeune savant voit dans quelques-unes des inscriptions relevées par MM. Lepsius, de Laborde et moi-même, le révérend Forster s'obstine à n'y reconnaître que le *tau* sacré des Égyptiens. Qui l'emportera?

Pour ce qui est de la lettre Y, que l'on veut faire permuter avec le signe < [1], qui se trouve tantôt à la fin ou au commencement et même dans le milieu de certaines inscriptions, M. Lenormant y voit encore l'auguste symbole de la croix, et il cite à l'appui de cette assertion M. de Rossi, dont le témoignage, dit-il, fait autorité en matière d'antiquités chrétiennes (*loco citato,* p. 26). Nous ne le contestons pas; mais ces caractères peuvent tout aussi bien être les signes démotiques correspondant à l'Λ et au T grecs de l'alphabet de Champollion.

A propos du chrisme cruciforme, voici les raisons contraires que donne le docte Anglais :

« Le caractère qu'on identifie d'une manière si fantasque et si déraisonnable avec la *croix* nous conduit d'ailleurs à des recherches bien autrement importantes; car quelques-unes de ces prétendues croix ne sont ni plus ni moins que le pur type de la *croix ansée,* croix à poignée ou *tau* sacré de l'Égypte. L'esquisse donnée par Laborde de l'entrée du Wadi-Mokatteb reproduit deux croix ansées, et l'on n'en trouve pas de plus parfaites sur les monuments de l'Égypte elle-même. M. Grey a cité un troisième exemple de ce caractère hiéroglyphique, et sans doute il en existe bien d'autres. La présence de cette croix ansée, le

[1] Voir les planches, afin de se faire une idée plus juste de la forme de ces lettres.

plus caractéristique de tous les signes hiéroglyphiques, rattache sur-le-champ à l'Égypte les inscriptions du Sinaï, relation complétement établie, ainsi que je l'ai montré ailleurs (*Langage primitif*, 1re *partie*), par l'identité absolue de forme de plusieurs des lettres trouvées au Sinaï avec celles des inscriptions indigènes de la *pierre de Rosette* et des carrières de Masora. C'est une preuve évidente que les monuments dits égyptiens, dans le Wadi-Mahara (Magarra) et à Sarbut-el-Khadem, ont un rapport direct avec les inscriptions du Sinaï, et sont, comme celles-ci, l'œuvre des Israélites de l'Exode[1]. »

Nous ne pouvons partager cette dernière opinion, qui nous semble très-erronée, et, dans notre itinéraire de Moïse, on a pu se convaincre que, dès la plus haute antiquité, les Égyptiens avaient des établissements fixes dans la contrée de Mafkat, précisément à Sarabit-el-Khadem, Ouadi-Magarra, et même, selon nous, dans l'oasis de Pharan, où devait résider le gouverneur de la colonie des Mineurs. Quant à la connexité existant entre l'écriture sinaïtique et celle de l'Égypte, nous sommes parfaitement de l'avis de Forster, et nous allons l'appuyer par des preuves.

Il est indubitable que les inscriptions sinaïtiques ont été tracées par une race d'origine sémitique; s'ensuit-il de là que leur écriture soit autochthone? Nous ne le croyons pas. Dès la plus haute antiquité, nous savons par la Bible que plusieurs nations araméennes furent en contact avec l'Égypte, d'où elles tiraient leur subsistance aux époques de famine. L'Égypte avait alors

[1] R. Forster, *v. supra*, p. 307 et 308.

une civilisation merveilleuse, que des milliers de splendides monuments attestent encore, et, à ces époques si lointaines, qui remontent aux origines de l'histoire, il est permis de présumer que des Scénites grossiers, vivant isolément, sans lien social, dans des plaines arides, du maigre produit de leurs troupeaux, ne connaissaient pas l'écriture. C'est ce qui donne tant de force à M. Forster, surtout lorsqu'on voit Beer, Tuch, et à leur suite M. François Lenormant, essayer le déchiffrement et traduire les inscriptions à l'aide de l'hébreu. Cela nous a d'autant plus surpris de la part de ce dernier qu'il est le fils d'un des promoteurs de la philologie égyptienne; que lui-même, malgré son extrême jeunesse, est très-versé dans tout ce qui touche à l'Égypte ancienne. Or l'alphabet sinaïtique est tellement semblable au démotique que plusieurs voyageurs lettrés ont affirmé que les inscriptions démotiques des carrières de Tourah avaient été écrites dans la même langue que celles des rochers de la péninsule arabique, et nous croyons que M. Lenormant eût dû, plus qu'un autre, mettre à profit cette précieuse ressource, dont il pouvait tirer un parti considérable.

Vingt-deux des lettres de l'alphabet démotique égyptien se retrouvent constamment dans les inscriptions sinaïtiques; à deux ou trois variantes près, c'est le même alphabet. Il est permis de supposer qu'il y a une certaine analogie entre les deux langues, ou, mieux, que le pauvre dialecte des pasteurs s'est agrandi aux dépens de la vieille langue souveraine; mais cela n'existât-il pas, ce dont nous doutons, pourquoi n'avoir pas essayé le déchiffrement en appropriant la valeur des lettres démo-

tiques aux inscriptions de la presqu'île? Il est bien évident pour nous que les Sinaïtes ont emprunté leur écriture à l'Égypte, ainsi que les Phéniciens et plus tard les Palmyréniens[1]. Pour cela il a fallu avoir de longs rapports avec les Égyptiens, vivre de la même existence, avoir sans cesse sous les yeux leurs innombrables monuments écrits : quel peuple plus que les Hébreux réunit toutes ces conditions? Parqués sur différents points du Delta et de la vallée du Nil, opprimés, décimés, ne sentirent-ils pas un jour, au milieu de leurs profondes misères, le besoin de communiquer secrètement entre eux par l'écriture[2]? Comme ils n'en avaient pas, ils durent emprunter à leurs oppresseurs celle du peuple, parce qu'ils vivaient avec lui, souffrant comme lui, travaillant aux mêmes travaux; et, comme ils avaient apporté en Égypte le dialecte de leur pays, l'arabe primitif à n'en pas douter ou l'araméen, c'est là qu'il faut, selon nous, aller chercher la clef des inscriptions, dans Hadj-Khalfa, dans les plus anciens lexicographes arabes, les lexiques chaldaïques, mais en se servant comme valeur des signes correspondant à l'alphabet démotique. Pour nous résumer, nous dirons: que les incriptions sinaïtiques ont été écrites dans un dialecte araméen ou arabe, mais avec l'alphabet populaire à peine modifié de l'ancienne Égypte.

Nous n'avons pas de parti pris, pas de système; nous n'avons en vue que l'avancement de la science. Or il ressort de nos re-

[1] Qui sait même si ces derniers n'ont pas été initiés à l'art d'écrire par l'ancienne race qui traça nos légendes? En tout cas, on sent, comme dans le phénicien, l'influence toute-puissante de l'Égypte.

[2] Leurs descendants directs ont usé de la même ressource bien des siècles après, en inventant la lettre de change pour arracher leurs richesses à la cupidité des nations chrétiennes.

marques et de nos longues études en cette matière que, si ces légendes étranges ne sont pas l'œuvre des Israélites, comme beaucoup inclinent à le croire; que, s'il faut se résigner à penser qu'un peuple aussi intelligent, aussi persévérant que le peuple hébreu, n'a pas laissé sur le granit indélébile de la péninsule du Sinaï un seul monument de son Exode pour remercier Dieu d'avoir pu, au milieu de tant de misères et de périls, recouvrer le salut et la liberté; s'il faut abandonner tout cela, alors elles ne peuvent avoir été écrites que par une race sémitique ayant eu les plus grandes affinités avec l'Égypte à laquelle elle dut sa civilisation et son écriture, une race araméenne ou arabe antéislamique, allant sans cesse du Hauran à la mer Rouge, — et cela ne convient, selon moi, qu'à la colonie de Nabatéens dont Pétra était la métropole. En dehors de ces deux peuples, tout est conjecture et ténèbres [1].

[1] Consulter le beau *Mémoire* de M. Quatremère *sur les Nabatéens*.

M. Étienne Quatremère, que la science vient de perdre, était, plus que nul autre en Europe, capable de mener à bien le déchiffrement des inscriptions sinaïtiques. Il ne l'a pas voulu, malgré mes prières. Son vaste savoir dans les langues orientales, sa prodigieuse érudition en faisaient un homme hors ligne et complétement à part. Malheureusement il ne croyait pas à l'avancement continu de la science. La lecture des hiéroglyphes, et surtout les efforts tentés sur les inscriptions cunéiformes de Ninive, Persépolis et Babylone, provoquaient au plus haut point son incrédulité. Il s'était muré dans la somme énorme de connaissances qu'il avait amassées et ne voulait pas que d'autres pussent aller au delà. C'était un caractère austère, ombrageux et fier, mais néanmoins plein de bonhomie et de tendresse quand il adoptait quelqu'un. On l'a nié; on a voulu faire de lui un homme insociable. Pendant dix ans je l'ai vu dans une grande intimité; il m'honora d'une vive sympathie, que rendait plus sensible encore la disproportion de nos âges, et je serais ingrat si je ne rendais pas ici publiquement à sa mémoire un tendre et respectueux hommage dû aux qualités peu connues de son cœur.

LOTTIN DE LAVAL.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



